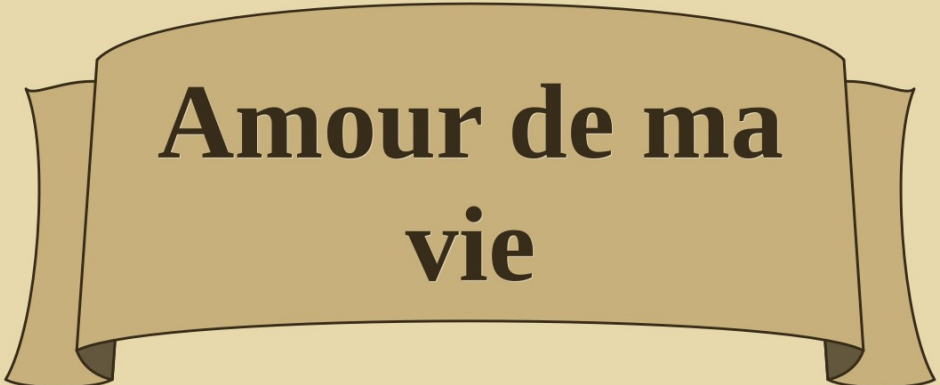




Amour de ma vie

Guy Des Cars

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



GUY DES CARS

amour de ma vie



“Amour de ma vie” est l’étonnante confession d’un célèbre acteur italien, Vincenzo Nardi, devenu également scénariste et metteur en scène. A lui seul, il incarne tout le cinéma avec ses joies et ses peines, ses grandeurs et ses mesquineries, ses gloires et ses rancœurs. Magicien de l’image, du son et du rêve, capable de faire et de défaire les réputations, mais homme aussi, et amoureux, et, qui plus est, amoureux incompris... Car la petite bouquetière, la brune Rina Valenti, dont il a fait une grande vedette, a été aussitôt séduite par le brillant comte Pozzi, champion de courses automobiles ; et celui-ci a inspiré de même la plus violente des passions à la blonde Béatrix Sorano, rivale aussi implacable que belle...

Avec un tel prénom, il ne pouvait qu'être italien.

Les journaux qui faisaient part de sa mort précisaient que celle-ci avait eu lieu dans un faubourg de Florence mais tous omettaient de dire où il était né. Ma première tâche n'est-elle pas de réparer cet oubli en affirmant qu'il avait vu le jour à Rome. Quelles villes plus merveilleuses peut-on souhaiter pour naître et disparaître? Mon ami passa toute son existence en Italie qu'il ne quitta jamais bien que le monde entier l'ait applaudi.

Souvenez-vous... Vincenzo Nardi! Ce nom n'évoque-t-il pas de retentissants succès de l'écran qui semblent déjà lointains? Et cependant! Vincenzo a tourné son dernier film il y a à peine huit années! Les gloires de l'écran passent vite... Ce serait à croire que la rapidité avec laquelle certaines vedettes acquièrent la célébrité est compensée par le prodigieux pouvoir d'oubli du public qui cherche toujours de nouveaux noms et exige d'autres visages. Mon ami, qui a voulu disparaître discrètement, y a réussi au delà de toutes ses espérances...

Je n'étais malheureusement pas en Europe au moment de sa mort mais j'ai su qu'une seule personne — le fidèle Paolo — l'avait accompagné jusqu'à sa dernière demeure, dans le petit cimetière situé à une vingtaine de kilomètres de Florence où je n'ai pu aller me recueillir que deux mois plus tard... Cimetière brûlé par le soleil, ne possédant ni cyprès, ni saules pleureurs, ni arbres tristes et qui ne donnait aucune impression de regrets... A peine en avait-on franchi la clôture que l'on se sentait envahi par une extraordinaire sensation de quiétude... La tombe de Vincenzo était simple et modeste, se résumant à une dalle grise sur laquelle n'étaient gravés que son nom et deux dates.

Dans cette paix et devant cette pierre, marquant la séparation définitive de deux mondes, j'ai pu parler très familièrement avec mon ami :

«J'ai fait ce pèlerinage pour vous dire, Vincenzo, que je vais exécuter maintenant les prescriptions que vous m'avez données quand j'étais venu vous rendre visite avant mon départ pour l'Amérique du Sud. Je vous promets de tout mettre en œuvre dès mon retour à Paris.

«La seule réserve, qui aurait pu encore m'empêcher d'agir, n'existe plus puisque j'ai appris, voici huit jours, que celui qui fut votre pire ennemi venait également de disparaître. Il vous a suivi à quelques

semaines! C'est même à se demander s'il n'a pas voulu vous rejoindre dans l'autre monde pour tenter de se venger de la défaite secrète mais cinglante que vous lui avez infligée... En relatant son décès, les journaux se sont montrés infiniment plus généreux qu'avec vous! Ils lui ont consacré, dans tous les pays, des colonnes entières où étaient vantés ses mérites et racontée son «étonnante réussite»... Vous devez sourire, mon bon Vincenzo! Je puis aussi vous dire qu'il y a eu un monde fou à ses obsèques! Ce ne fut pas comme aux vôtres... La foule, paraît-il, se bousculait et s'écrasait devant le porche du Dôme de Milan pour voir si le visage de Béatrix portait le masque de la douleur. Béatrix est devenue une grande vedette, la plus grande de tout votre cinéma italien... Et le public adore s'associer au chagrin de ses vedettes! Dans sa soif inextinguible de «spectacle», le public a dû exiger ce jour-là – puisque Béatrix conduisait le deuil de son père – qu'elle parût triste... Seulement le fut-elle dans son âme? Vous devez le savoir mieux que moi, Vincenzo.

«J'ai vu, dans les illustrés, de nombreuses photographies des funérailles : les chars fleuris, croulant sous les couronnes perlées, rivalisèrent de mauvais goût avec les prodigieux voiles de crêpe que portait Béatrix... Le deuil sied aux blondes!

«Un reporter, sans doute plus audacieux que ses confrères, a même réussi à prendre un gros plan de la Vedette qui a été reproduit à prix d'or sur la couverture en couleurs de *Life* avec cette mention : *Béatrix pleure ce qu'elle avait de plus cher au monde*. N'est-ce pas un peu risible quand on sait la fortune fabuleuse que lui a laissée cette vieille canaille de Giuseppe? Vous seul, avec votre grande expérience des truquages photographiques, auriez pu me dire si les grosses larmes, coulant sur le visage maquillé, étaient vraies ou glycélinées.

«Pour toutes ces raisons, je pense qu'il est nécessaire que j'accomplisse sans tarder la mission que vous m'avez confiée... Au revoir, Vincenzo! Je n'ai plus rien à vous dire...»

Pendant que le taxi me ramenait à Florence, je revécus en mémoire la visite que j'avais faite, six mois plus tôt, à la Villa «*Santa Lucia*» sans penser alors que ce serait la dernière fois où je verrais mon ami...

Jamais je ne l'avais trouvé plus gai, ni plus enjoué. J'étais arrivé une bonne heure avant le déjeuner et mon hôte avait passé tout ce temps à me montrer les nouvelles acquisitions qu'il venait de faire chez les brocanteurs de Florence. La manie de collectionner était pour lui une passion mais je ne pensais tout de même pas qu'il m'avait envoyé à Paris le télégramme – que j'avais encore sur moi et dont je connaissais la teneur par cœur : «*Venez me voir avant votre départ pour l'Amérique. J'ai une chose très importante à vous confier. Amitiés. Vincenzo*» – pour me demander de conserver précieusement chez moi l'un de ces objets hétéroclites, qui allaient du collier en verre de

Venise trempé dans l'or au porte-plume de faux ivoire dont le manche perforé contenait une vue du Vésuve en éruption!

La raison qui avait motivé l'envoi du télégramme devait être plus sérieuse.

Je ne la connus qu'après le repas, quand nous fûmes tous deux installés sur la terrasse dominant la vallée de l'Arno pour déguster l'excellent café que nous avait préparé Paolo.

— Vraiment, dis-je, «votre» Paolo est pour vous une précieuse recrue! Que deviendriez-vous sans lui, Vincenzo?

— Je n'ai jamais songé à me le demander! Paolo m'a servi de tout : de valet de chambre, de chauffeur, de cuisinier, de secrétaire et, pendant le temps où je fis de la mise en scène, de premier régisseur. Le jour où j'ai abandonné l'écran, il a refusé, malgré la situation relativement importante qu'il y avait acquise, de continuer à travailler pour le cinéma et il a voulu m'accompagner dans cette retraite que je m'étais préparée dans le plus grand secret. Voilà, cher ami, pourquoi Paolo nous a fait aujourd'hui un si bon café!

— Je l'apprécie...

— Venons-en maintenant à la raison pour laquelle je vous ai télégraphié... D'abord, je veux vous remercier pour la rapidité avec laquelle vous avez répondu à mon appel.

— Je n'en ai pas grand mérite : au lieu de m'envoler d'Orly pour Buenos Aires, je le ferai de Rome. Le détour n'est pas terrible.

— Combien de temps resterez-vous en Amérique du Sud?

— Cinq mois : le temps de faire une vaste tournée de conférences organisée par mes éditeurs.

— Vous souvenez-vous de m'avoir entendu dire, lors de notre dernière rencontre à Gênes, que j'étais très absorbé par un travail assez nouveau pour moi?... Dans le gros paquet ficelé que je viens de poser sur cette table se trouve le résultat de ce travail. Vous êtes trop «du bâtiment» pour ne pas avoir reconnu tout de suite la physionomie d'un manuscrit! Je puis déjà vous rassurer en vous affirmant que ce sera le seul que j'écirai de ma vie!

— Tous les auteurs débutants disent la même chose! Ensuite, pour peu qu'un certain succès ait couronné leurs efforts, ils prennent goût à l'écriture et, quand on les rencontre quelques mois après la parution de leur premier ouvrage, ils vous disent avec un air de mystère : «Je viens de commencer un nouveau roman!» Mais votre travail n'est peut-être pas un roman?

— Si un éditeur se décidait à le publier, je pense qu'il pourrait sans inconvénient lui donner une étiquette romanesque bien que je n'y relate que des souvenirs personnels. Je me suis borné à ne faire revivre que les trois dernières années de ma carrière de cinéaste parce qu'elles offrent l'avantage de la résumer tout en racontant la crise

morale la plus aiguë que j'ai connue. Quand je me suis retiré en plein succès, il y a huit ans, beaucoup de gens se sont demandé alors quelle raison valable m'avait incité à prendre une telle décision. Honnêtement, je crois leur apporter enfin la réponse dans ces pages...

— Je suis impatient de les lire! Je vais profiter de mon long voyage en avion...

— Non. Il faudra, ami, que vous attendiez un peu plus longtemps... Je ne vous remets ce manuscrit que si vous me jurez, sur notre solide amitié, de respecter deux conditions.

— Avant même que je les connaisse, vous avez ma parole.

— La première : vous ne lirez ce que j'ai écrit qu'après ma mort.

— Je souhaite, dans ce cas, attendre le plus longtemps possible!

— Qui sait?

— Je n'ai pas souvenance de vous avoir connu en meilleure santé!

— Je ne me porte pas trop mal, en effet, tout en n'étant quand même plus de première jeunesse! Disons, pour nous mettre tous deux d'accord sur un sujet qui m'est désagréable, que j'appartiens à la catégorie des «vieux jeunes»... La deuxième condition est que la publication ait lieu, non seulement après ma disparition mais aussi après celle de l'un des personnages essentiels dont je parle dans ces souvenirs : un certain Giuseppe Sorano... Le connaissez-vous au moins de nom?

— C'est la première fois que j'entends parler de ce Monsieur.

— Vous l'aurez découvert quand vous m'aurez lu! Je sais à quel point ces deux conditions doivent vous paraître extravagantes mais je ne puis agir autrement.

— Elles seront respectées.

— Vous êtes le seul homme en qui j'ai confiance.

— Et Paolo?

— Il ignore, tout autant que moi, le monde assez fermé de l'édition. Je ne pouvais charger de cette mission qu'un homme de métier. Puisque nous sommes d'accord, vous n'avez plus qu'à emporter ma prose... Je dois cependant vous signaler que cet exemplaire, écrit de ma main, est unique : si vous le perdiez, je ne le recommencerais certainement pas!

— Aussi cela m'ennuie beaucoup de l'avoir avec moi en voyage. Comme je ne serai pas à Paris avant un certain temps, n'estimez-vous pas qu'il serait préférable que vous le conserviez jusqu'à mon retour?

— Ce manuscrit me brûle déjà les mains! Si je le gardais ici, je finirais par le détruire!

— Contiendrait-il des allusions ou même des précisions se rapportant à des personnages vivants?

— Tous ses personnages sont encore vivants! Mais la publication ne peut pas leur faire grand tort à l'exception de celui dont je vous ai

demandé d'attendre la mort. La seule véritable raison de mes scrupules est que cette histoire doit être trop vraie... On n'aime pas la vérité! Emportez-la avec vous!

— Je pourrais aussi, en repassant tout à l'heure par Florence, déposer votre ouvrage à mon nom dans le coffre d'une banque... Un accident d'avion est toujours possible.

— Vous n'aurez pas d'accident. Je préfère que ce manuscrit ne vous quitte pas.

— Une dernière question, Vincenzo : admettons que tout se réalise exactement comme vous le prévoyez et que le roman soit publié. Où doit-il l'être? En Italie, je pense.

— Surtout pas! C'est exprès que je le confie à un Français : je souhaite être d'abord édité à Paris... Ce n'est pas que je me méfie le moins du monde de nos éditeurs, qui sont certainement excellents, mais j'ai la conviction qu'il est préférable que ce livre ne paraisse dans mon pays que sous l'apparence d'une traduction : en Italie nous adorons les traductions parce que nous croyons y trouver des choses que nos auteurs n'auraient pas eu le droit d'écrire! De plus, ceux qui se reconnaîtront dans mes pages se rassureront en disant à leurs amis ou relations : «Nardi a écrit tout cela en France! Il faut croire que l'éloignement et la séparation d'une frontière ont décuplé son imagination!» Car j'ai complètement oublié de vous dire que c'était écrit en français... Vous savez combien j'aime et j'admire votre langue! Sa richesse d'expression n'a pas d'égale : on peut tout dire, tout suggérer en français! J'ai eu la chance de pouvoir le parler dès ma plus tendre enfance et surtout de le lire...

— Si un éditeur parisien accepte de vous publier, au nom de qui le contrat devra-t-il être établi puisque vous ne serez plus là pour le signer? Avez-vous des héritiers?

— Pas un! J'avais prévu que vous me poseriez cette question : voici une lettre dans laquelle je vous donne pleins pouvoirs et vous désigne pour mon mandataire exclusif. Ce sera vous qui signerez le contrat à ma place, en souvenir de notre amitié.

— A qui devront être versés les droits d'auteur?

— J'avoue que je n'y ai même pas pensé! Auriez-vous une idée?

— Paolo?

— Encore? Décidément, vous ne songez qu'à lui!... Soyez tranquille : il n'aura pas à se plaindre! Je lui laisserai cette villa avec une rente confortable, à condition qu'il y conserve de son vivant tous les objets que j'y ai accumulés.

— Et que se passera-t-il après sa disparition?

— Il y a beaucoup de chances pour que ces objets, dont la valeur n'existe que pour des amateurs, retournent à la brocante! Ce sera très bien ainsi : l'éternel cycle des choses!

— Puisque vous ne voyez personne que vous aimeriez faire bénéficier de vos droits, peut-être pourriez-vous songer à une œuvre de bienfaisance?

— Il y en a trop! Je ne saurai jamais laquelle choisir...

— Une fondation pour vieux artistes?

— Ce ne serait pas une mauvaise idée bien que je sois persuadé que s'ils sont devenus de «vieux artistes», c'est uniquement parce qu'ils n'ont pas eu le courage de changer de métier quand ils se sont aperçus qu'ils n'avaient pas de talent!

— Croyez-vous qu'un acteur soit capable de s'apercevoir qu'il est dénué de talent?

— Non, mais le public est heureusement là pour le lui faire comprendre!

— De très grands artistes sont cependant morts dans la misère.

— Autrefois... quand nous n'avions que le théâtre! Depuis, le cinéma, la radio, la télévision et la synchronisation ont permis aux plus médiocres de se défendre dans notre métier. Aujourd'hui, les acteurs sont d'abord des gens d'affaires... S'ils en ont le temps, ils deviendront peut-être des artistes! La plupart d'entre eux se sont très bien débrouillés pour mettre de côté l'argent qui leur permettra d'acheter un commerce. Presque tous finissent leurs jours dans la peau de boutiquiers...

— Pourquoi les critiquer? Vous êtes bien devenu brocanteur!

— Je ne suis pas un commerçant : j'achète mais je ne revends jamais! Je conserve tout pour moi...

— Seriez-vous égoïste?

— Ce doit être cela... Alors? Ces droits d'auteur problématiques, qu'en faisons-nous?

— Je vous propose qu'ils soient intégralement versés par les éditeurs de chaque pays, où l'ouvrage sera publié, à une maison de retraite de vieux comédiens. En France nous en avons plusieurs : Pont-aux-Dames, Ris-Orangis...

— En Italie aussi. Eh bien, je suis d'accord.

— Puis-je vous demander enfin, en souvenir de notre amitié, de conserver le manuscrit original?

— Vous finiriez par me faire croire que j'ai une valeur d'écrivain! Puisque vous y tenez, ce fouillis d'écritures vous appartient.

— Il va falloir nous quitter : l'avion ne m'attendrait pas!

— Je ne vous retiens plus. A bientôt!

— Au revoir, Vincenzo! Je reviendrai vous voir dès mon retour en Europe.

J'ai tenu ma promesse mais, quand je revins, mon ami ne se

trouvait plus à la même place...

Mon premier soin, en arrivant à Buenos Aires, avait été d'enfermer le manuscrit à clef, dans un tiroir de ma chambre d'hôtel. Il y resta trois mois, jusqu'au jour où un article de quelques lignes, paru dans un quotidien argentin, m'apprit la mort subite de Vincenzo Nardi. Je câblai aussitôt à Paolo pour être certain que ce ne fût pas une erreur. La réponse me parvint, le soir même, m'informant que les obsèques auraient lieu le lendemain. Je ne pourrais donc pas y assister.

Quand je reçus le télégramme du fidèle régisseur, je me suis demandé si Vincenzo n'avait pas déjà le pressentiment de sa fin prochaine lorsqu'il avait insisté pour que j'emportasse son manuscrit avec moi.

Mais au fait, ce manuscrit était là, enfermé dans un tiroir... Maintenant que la seule clause m'interdisant de le lire venait de tomber, je devais en prendre connaissance. N'était-ce pas la meilleure façon de rendre hommage à la mémoire de mon ami?

Mes mains tremblèrent en tournant les premiers feuillets... Je retrouvais cette écriture large et généreuse qui s'étalait sans souci des économies de papier et que j'aimais tant quand je la voyais à Paris sur les enveloppes des innombrables lettres que Vincenzo m'avait écrites! Mais, dès les premières lignes, je me laissai emporter par le rythme du récit... Si je reconnaissais bien la façon très particulière qu'avait mon ami de parler de lui-même avec un certain cynisme, j'étais stupéfait de découvrir un Vincenzo Nardi dont je ne soupçonnais même pas l'existence... Un homme dont les dernières années de gloire avaient été partagées entre la passion de son métier et celle qu'il avait vouée à une femme... Ce Vincenzo, amoureux comme personne peut-être n'avait su l'être, me parut presque un non-sens, une réalité inconcevable! Et pourtant, ces centaines de pages, écrites au fil d'une pensée uniquement dirigée par le cœur, ne pouvaient que refléter la prodigieuse dualité du personnage.

Le titre même qu'il avait choisi et écrit en lettres capitales sur la page de tête n'avait pas été sans m'étonner : *AMOUR DE MA VIE*... Un titre qui, à lui seul, pouvait résumer toute l'existence d'un homme. Celle de Vincenzo Nardi n'avait-elle pas été consacrée en majeure partie au septième Art? Le seul véritable amour de sa vie n'était-il pas ce cinéma au service duquel il avait mis, pendant plus qu'un quart de siècle, toute son intelligence? Mais quand ma lecture fut terminée, tard dans la nuit, je compris que cet amour d'une profession avait fini par être remplacé dans le cœur du solitaire par le plus grand de tous les sentiments : l'amour humain qui reste sans espoir... Amour se devinant entre les lignées, à chaque page, et qui avait su se cacher avec esprit derrière les facettes trompeuses de l'indulgence, du sourire ou de l'ironie...

Si Vincenzo a découpé son manuscrit en huit parties dont chaque sous-titre contient le mot «film», c'est sans doute qu'il a dû estimer que son existence n'aurait rien été sans ce petit mot magique et que la tranche de trois années qu'il raconte s'est déroulée sur le rythme de huit films de court métrage ou, au contraire, comme un grand film en huit épisodes.

Avant de me rendre au cimetière, je m'étais fait conduire par le taxi à la villa *Santa Lucia* où j'avais trouvé le fidèle Paolo. Quand j'entrai, ce dernier était en train d'épousseter religieusement les innombrables étagères sur lesquelles la passion de collectionneur de mon ami avait réussi à entasser les bibelots les plus invraisemblables.

Paolo, qui comprend bien notre langue, s'y exprime avec beaucoup moins d'élégance que ne le faisait son patron mais avec infiniment plus de pittoresque. Il a de ces façons de zézayer et de mettre l'accent tonique là où il ne devrait pas être qui feraient presque croire que le français n'est qu'une langue de soleil...

Lorsque je lui eus demandé, ce matin-là :

— Mais enfin, mon bon Paolo, de quoi est-il mort?

L'ancien régisseur me répondit :

— Zé l'ai trouvé immobile oune matin dans son lit. Son visage était souriant ma qué ses mains étaient déza glacées! Z'ai appelé lé docteur qui m'a dit, après l'avoir examiné, que tout était fini... Oune embolie! C'est moi qui lui ai fermé les paupières : z'ai eu beaucoup de difficulté perche le décès, selon l'avis du médecin, remontait au moins à minuit. Cela a dû se passer pendant son sommeil : lé pauvre Patron n'a pas dû avoir même le temps de s'en apercevoir!

— Il était donc cardiaque?

— Il ne l'était pas, signor, au sens physique du mot ma au sens moral...

— Que voulez-vous dire?

— A vous zé puis bien lé confier.. : Lé signor Vincenzo né voulait plous vivre...

— Vous n'allez tout de même pas me faire croire qu'il...?

— Pas ça, signor! Non! Lé Patron ne s'est pas suicidé... Il s'est laissé mourir doucement sans en avoir l'air et en essayant, de ne pas attirer trop mon attention... C'était tout à fait dans sa manière de cacher ses ennuis et de ne parler que de ses anciens succès ou de ses petites zoies du moment... Par exemple, quand il est revenu un zour en rapportant de chez oune antiquaire de Florence cette vieille ferraille que vous voyez accrochée au mur, il m'a dit sur un ton de triomphe : «Paolo, c'est le plus beau jour de ma vie! Ce cimenterre a dû appartenir à l'un des Turcs qui ont envahi jadis la Toscane!» Ma, quand il était triste, il me disait : «Laisse-moi, Paolo... j'ai besoin d'être seul.» Et zé me retirais sur la pointe des pieds... Depuis

longtemps, il voulait être seul pour quitter ce monde!

— Vous qui avez été auprès de lui depuis tant d'années, pouvez-vous me dire s'il a toujours été ainsi?

— Non, signor! Zé l'ai connu gai et heureux de vivre! Il n'a changé que depuis le zour où il a abandonné le cinéma... Ma parfois zé mé demande si sa tristesse ne remonte pas à l'époque où il a connu «la sauvageonne»... Il aurait mieux valu pour lui qu'il ne la rencontrât jamais!

Pourquoi dire à Paolo que je savais moi aussi, depuis que j'avais lu le manuscrit, quand s'était passée cette rencontre?

Mon interlocuteur continua :

— Il ne m'a pas parlé oune seule fois de cette femme depuis que nous sommes ici ma z'ai bien senti qu'il ne pensait touzours qu'à Elle! Dans les premiers temps, à chaque fois que le facteur me remettait le courrier, lé Patron me l'arrachait des mains pour voir s'il ne s'y trouvait pas oune lettre qu'il attendait avec fièvre... Dès qu'il avait vu que l'enveloppe espérée, dont il devait connaître l'écriture, n'était pas là, il jetait les autres sans même les ouvrir!

— Cette lettre est-elle enfin venue pendant les huit années?

— Non, signor.

— Savez-vous s'il écrivait à cette femme?

— Zé né le pense pas. Comme c'était moi qui portais touzours le courrier à la poste, z'aurais lu le nom sur oune enveloppe...

— Sans doute n'avait-elle pas son adresse et ignorait-elle que Vincenzo, qui avait pris tant de précautions pour cacher sa retraite, fût encore en vie?

— Quand on veut vraiment retrouver quelqu'un, signor, on le peut... Vous-même êtes bien venu dézà plusieurs fois ici! Zé sais bien que la sauvageonne est devenue une grande Dame et qu'elle est certainement très heureuse... Ma était-ce oune raison suffisante pour oublier à ce point celui qui avait tant fait pour son bonheur?

— Quand l'annonce de la mort de Vincenzo a paru dans les journaux, cette «Grande Dame» ne vous a donc pas donné signe de vie?

— Non, signor.

— Qui vous dit qu'elle est encore en Europe?

— Elle habite dans sa propriété de Toscane, signor...

— Alors elle est très près d'ici?

— Ce n'est pas loin, signor...

— Et Vincenzo n'a jamais manifesté le désir d'aller lui rendre visite?

— Zé né sais pour quelle raison! Zé crois qu'il n'osait pas. Il avait peut-être peur de la trouver trop heureuse...

— Tout cela est bien étrange, Paolo! Maintenant que j'ai lu le manuscrit que m'a confié Vincenzo, je finis par croire que l'ingratitude

humaine est incommensurable!

— J'ignore ce que lé Patron a dit dans son manuscrit! Il ne me l'a jamais montré. Pour l'écrire, il s'est enfermé pendant des semaines dans sa chambre... Croyez-vous que z'aurai lé droit de lé lire un zour?

— Comme tout le monde lorsqu'il paraîtra en librairie.

— Il va être publié?

— Bientôt en France, du moins je l'espère... Je vous ferai parvenir l'un des tout premiers exemplaires. Vincenzo y parle de vous.

— Dé moi, signor?

— Il vous aimait beaucoup... Il a même réussi à évoquer d'une manière étonnante la façon dont vous vous exprimez en français.

— Est-ce qu'il parle aussi de... la sauvageonne?

— Oui.

Paolo resta silencieux.

— Alors, selon vous, Vincenzo n'avait donc plus le courage de vivre?

— Parce qu'il avait du chagrin, signor... Beaucoup de chagrin!

Ne devais-je pas faire part de cette conversation avec Paolo?

Paris le 20 mars 1956.

G.C

LE FILM INTERROMPU

A l'époque où mon nom était sur toutes les lèvres, on m'a souvent demandé d'écrire mes mémoires. Il est certain que la carrière et surtout la vie privée d'un artiste connu passionnent les foules. Est-ce juste? Je ne le crois pas car il y a des existences infiniment plus dignes d'intérêt que celle d'un cabotin, si célèbre fût-il... Mais c'est un fait : le public veut tout savoir de nous!

Est-il bien nécessaire, malgré la patine du temps qui a rapidement émoussé ma popularité, de me présenter? Mon prénom et mon nom accolés n'ont-ils pas été synonymes de «succès»? Je pense avoir été l'un de ces rares personnages de cinéma qui ont su se montrer capables d'être alternativement devant la caméra pour y jouer un rôle et derrière l'opérateur pour diriger des prises de vues. J'ai appartenu à la catégorie des hommes protégés de l'écran qui sont à la fois scénaristes, metteurs en scène et acteurs : après avoir inventé tous les sujets de mes films, je les ai réalisés en m'y réservant toujours le principal rôle masculin. J'ai encore la conviction que dans ce métier, où la compétition est rude, on n'est jamais mieux servi que par soi-même! Il ne faudrait pas croire que ce fut chez moi de l'orgueil : c'était plutôt l'obligation de tenir en main tous les leviers de commande qui me permettaient de faire un bon film. Car j'ai adoré mon métier...

Le seul élément que je n'ai jamais apporté dans la réalisation d'un film fut le capital – ces millions indispensables sans lesquels il n'est pas possible de produire une œuvre soignée et de classe internationale. Cet argent m'a été procuré par un personnage bien connu, détesté le plus souvent par les acteurs et le metteur en scène, ignorant, presque l'a.b.c. du cinéma et qui porte le nom un peu ridicule de «commanditaire». Comment mieux définir cet homme difficile à trouver qu'en affirmant qu'il est persuadé d'avoir droit de vie et de mort sur la réalisation d'un film parce qu'il y a risqué ses millions? C'est bien là l'un des exemples les plus typiques de l'ingérence intolérable du capital dans le travail : jamais le capital ne devrait avoir le droit de régenter le génie de l'artiste! Et cependant, il le prend... S'il n'en était pas ainsi, on produirait moins de films dans le monde mais ils seraient tous bons.

Malheureusement, c'est le contraire qui se produit! Mon principal

but, en écrivant ces pages, est de faire découvrir au grand public le véritable aspect de cette lutte âpre et sourde, terrible et perpétuelle, qui se livre entre la puissance d'argent représentée par le commanditaire et le talent personifié par le réalisateur. Si j'y parviens, beaucoup de gens connaîtront mieux le monde tourmenté de l'écran.

J'ai eu affaire à un nombre impressionnant de commanditaires mais aucun n'a jamais égalé et n'atteindra en monstruosité morale celui qui continue à rester, malgré les années et mon éloignement volontaire du champ de bataille, le plus irréductible de mes ennemis : Giuseppe Sorano... Un homme qui ne possède, pour toute qualité, que sa richesse. Le drame est que celle-ci est immense! Elle lui permet sans grands risques de faire le mal.

Giuseppe me déteste... Je le sais et je ne suis pas loin d'avoir le même sentiment à son égard. Cet aveu étant fait, je pense qu'il m'est permis de révéler les procédés cyniques que nous utilisâmes l'un contre l'autre. Le combat fut sans pitié et d'autant plus dangereux qu'il se cacha toujours sous une politesse exigée par nos relations professionnelles de commanditaire à réalisateur. Sorano ne pouvait pas admettre, depuis des années, que j'aie acquis la notoriété sans avoir eu recours à l'aide de ses millions et sa malveillance se transforma en véritable haine le jour où il comprit que j'avais décidé de l'atteindre dans ses sentiments les plus intimes en faisant débiter à l'écran sa propre fille, son unique enfant, la très belle Béatrix... Oui, je fus le responsable de cette carrière et je m'en félicite : Béatrix Sorano n'est-elle pas aujourd'hui l'une des stars les plus adulées d'Italie et même d'Europe?

Ce que son père ne me pardonna jamais est de l'avoir obligé – lui, l'homme qui faisait tout trembler – à commanditer le film qui allait révéler au monde l'incontestable talent de sa fille adorée. Ce fut là de ma part un excellent travail de sape qui ébranla pour la première fois la toute-puissance et l'omnipotence de l'argent... Si je n'étais pas sorti vainqueur de ce sinistre tournoi, ma défaite aurait été celle de tous les artistes, de tous ceux qui n'ont pour créer que leur cœur et que leur cerveau...

Une fois cependant j'avais bien cru que ce serait pour moi la déroute quand Sorano tenta de jeter un discrédit, par l'odieuse campagne d'une presse asservie à ses millions, sur ma vie privée en s'en prenant à celle qui incarnait alors et continuera jusqu'à sa mort à rester pour moi LA FEMME avec tout ce que ce mot comporte de beauté, de passion, de spontanéité, de charme surtout... Ceux qui l'ont acclamée viennent déjà de la reconnaître par cette rapide description : l'étonnante Rina Valenti! S'attaquer à elle était provoquer une condamnation définitive dans mon esprit : ce fut uniquement pour

défendre ma petite Rina que j'ai cruellement blessé Sorano dans son amour paternel pour Béatrix. J'ai appliqué la peine du Talion...

Il ne me reste plus qu'à présenter le comte Eduardo Pozzi, jeune aristocrate pour lequel mon amitié s'est doublée d'une très réelle admiration. Ce qui n'a d'ailleurs pas empêché ce garçon courageux d'être, sinon mon ennemi, du moins mon rival... le seul que j'aie connu! Il aurait beaucoup mieux valu pour moi qu'il ne fût pas sur ma route : les dernières années de mon existence auraient été tout autres et je ne les aurais certainement pas vécues dans cette villa isolée, avec Paolo pour seule compagnie...

Maintenant que les six noms des principaux acteurs d'une histoire, vécue pendant trois années, viennent d'être évoquées, je pense avoir rassemblé les personnages nécessaires au déroulement d'un récit... Avec un Giuseppe Sorano, sa fille Béatrix, un comte Eduardo Pozzi, une Rina Valenti, un fidèle Paolo et un Vincenzo Nardi, le lecteur s'apercevra très vite que se trouvaient réunis les deux éléments opposés qui donnent l'équilibre indispensable à une intrigue romanesque : la violence conduisant au drame et la sincérité d'où peut naître une authentique histoire d'amour...

Je m'apprêtais à tourner la dernière scène d'un film que l'on a considéré, à tort ou à raison, comme étant mon chef-d'œuvre : *Le Misogyne*. Le plus étonnant de cette production ne fut probablement pas la façon dont je l'ai réalisée mais le triple fait que Rina Valenti y tourna pour la dernière fois de sa vie alors que Béatrix Sorano y faisait des débuts éclatants pendant que moi-même j'y trouvais de loin mon meilleur rôle...

Peut-être se souvient-on encore de l'étrange personnage que j'interprétais dans le film : ce prince Borowski, cynique courtisan à la cour de la Grande Catherine de Russie?... Cet homme, entre deux âges, à qui des tempes argentées apportaient un charme dont il se servait en virtuose pour affoler des femmes qu'il méprisait souverainement! Si j'ai très bien compris le caractère à la fois odieux et séduisant de ce héros de cinéma, c'est certainement parce qu'il offrait une curieuse analogie avec ma propre mentalité d'alors... C'était un rôle dans lequel il fallait savoir allier l'élégance à la muflerie, le charme à la cruauté, l'ironie à la morgue... Je fus un brillant prince Borowski.

Rina Valenti jouait le rôle d'une très jolie petite ballerine de l'Opéra Impérial tandis que Béatrix Sorano était la plus éclatante des Grande Catherine que l'on ai vues à l'écran. Et Dieu sait s'il y en a eu!

Le scénario racontait la lutte impitoyable que l'impératrice et la danseuse se livraient pour plaire au prince Borowski qui se moquait

autant de l'une que de l'autre... Je revois encore, comme s'il était toujours planté devant moi, le décor qui avait été construit sur le plateau n° 4 pour cette dernière scène : adorable, ce décor dont j'avais voulu faire la reconstitution exacte du boudoir privé de la Grande Catherine dans le Palais de Saint-Pétersbourg. Le cadre, où la scène finale allait être tournée, s'annonçait déjà comme une réussite. Malheureusement je n'étais pas certain qu'il en serait de même pour le jeu des artistes!

Depuis près de quatre mois que je poursuivais la réalisation de cette importante production dans les studios de Milan, l'atmosphère en avait été étrange et, par moments, irrespirable, parce que mes deux vedettes féminines se haïssaient autant qu'un Giuseppe Sorano et moi! Comme Sorano se trouvait être en même temps le producteur du film et le père de Béatrix, il est facile d'imaginer quelle pouvait être l'ambiance générale... Si la très blonde Béatrix avait pu défigurer pour la vie, au cours d'une scène, la très brune Rina, je crois qu'elle l'aurait fait avec un plaisir extrême. Mais j'étais là, dirigeant le film, interprétant le rôle de Borowski, protégeant Rina... C'est dire que ma tâche fut rude.

Sorano, qui n'avait financé le film où sa fille faisait ses débuts que parce que je l'y avais contraint par une sorte de chantage nécessaire, souhaitait de toute son âme damnée que je ne parvienne pas à terminer mes prises de vues. Ce milliardaire orgueilleux aurait préféré perdre les sommes considérables que je lui avais déjà fait englober dans cette coûteuse aventure plutôt que de me voir triompher une fois de plus! Son raisonnement n'était pas sot : si le trop illustre Vincenzo Nardi ne parvenait pas à finir ce film, ne serait-ce pas la preuve que le commencement de son déclin venait de sonner?

Cette sourde rancœur de mon bailleur de fonds m'avait rendu très nerveux pendant toute la durée de la réalisation : je ne pouvais plus supporter, se cachant dans un coin obscur du plateau pour m'épier, la silhouette adipeuse de «l'homme d'affaires» qui observait tout avec des yeux sans expression et qui se permettait de faire des remarques très désobligeantes sur ma méthode de travail.

Malgré de telles rivalités, qui auraient pu être catastrophiques pour la réussite du film, le tournage avait avancé avec la régularité d'un mécanisme d'horlogerie. En dépit de tous les obstacles secrets que chacun essayait d'accumuler contre celui ou contre celle, dont il avait juré la perte, une euphorie inespérée planait sur le plateau : les moindres techniciens, les artistes de second plan, les figurants, les assistants, l'ingénieur du son, les opérateurs, le cameraman, les électriciens, le décorateur, les staffeurs, les «machinos», la script-girl et même Paolo avaient une foi inébranlable dans mon étoile. Je me sentais encouragé, soutenu, porté par l'appui silencieux du petit

personnel et de tous les obscurs qui – à un degré différent – assureraient le succès ou l'échec. La réalisation d'un film n'est-elle pas avant tout un travail d'équipe? Et toute l'équipe me suivait aveuglément. J'étais une sorte de chef d'entreprise qui continue à aller de l'avant parce qu'il se sent soutenu par les humbles.

Chaque soir, selon ma vieille habitude et depuis le premier jour de tournage, je m'étais fait projectionner dans la petite salle privée, installée dans les studios, les «rushes» des séquences que j'avais dirigées la veille. Plus les mètres de pellicule s'allongeaient, plus j'avais la conviction d'être en train de réaliser l'un de mes meilleurs films. Il semblait même que la tension haineuse existant entre Béatrix et Rina eût ajouté aux scènes qu'elles avaient tournées ensemble un piment incroyable, un excitant diabolique... Les seules paroles que mes deux vedettes et partenaires avaient échangées, depuis le premier jour où elles s'étaient retrouvées sur le plateau, avaient été celles du dialogue. Conversation apprise par cœur qui s'était déroulée, par tronçons, en présence de toute «l'équipe» car dès que l'une ou l'autre avait fini de tourner, elle courait s'enfermer dans sa loge d'où elle ne consentait à ressortir qu'à l'appel tour à tour impérieux ou suppliant de mon régisseur... Cher Paolo!

C'est dire qu'au bout du quatrième mois, il était grand temps que le film se terminât! Mais ce ne fut pas sans une certaine appréhension que je vis poindre le matin où nous devons tourner la dernière scène qui, en réalité, se situait au milieu du film. Si je l'avais réservée intentionnellement pour le tout dernier jour, c'était que je pressentais d'avance qu'après cette scène, Rina Valenti et Béatrix Sorano refuseraient d'en tourner une autre ensemble. Je savais aussi qu'elles ne tourneraient plus jamais dans une même production!

C'était pourtant la scène essentielle, le moment capital du film : ce que l'on appelle en termes de métier «le clou». Il s'agissait pour moi de diriger un véritable combat féminin entre la ballerine et la Grande Catherine! Mes deux vedettes devraient se battre comme jamais peut-être on n'avait vu deux femmes le faire sur l'écran... Il était certain que le spectacle de l'altière Impératrice-de-toutes-les-Russies, perdant sa dignité pour corriger de ses propres mains une modeste danseuse qui avait osé marcher sur ses brisées amoureuses, promettait d'être un morceau de choix... Et, quand on savait comme moi que les griefs de la Grande Catherine à l'égard de la ballerine du scénario étaient exactement les mêmes que ceux qu'avait dans l'existence une Béatrix Sorano vis-à-vis d'une Rina Valenti, on pouvait s'attendre au pire! C'était moi seul qui avait imaginé cette bagarre mais le morceau de choix ne risquerait-il pas de se transformer en un festival d'amertume?

Le combat, où la petite danseuse devait riposter avec toute sa vigueur de solide fille du peuple, allait se dérouler dans le décor

exquis du boudoir et en présence de l'homme adoré du film : cette sinistre ganache de prince Borowski que j'incarnais. Naturellement, pendant toute la lutte à laquelle je ne prendrais aucune part, je resterais impassible, contemplant ces Dames avec une totale ironie et à travers les petites vitres carrées d'un face-à-main dont l'impertinence n'aurait d'égale que la moquerie de mon sourire. Je n'avais pas un seul mot à prononcer durant le pugilat qui se terminerait à mes pieds, sur les luxueux tapis persans, par l'écroulement final des deux belles créatures. Ainsi l'avait voulu mon scénario! Pourquoi, après tout, l'Impératrice-de-toutes-les-Russies ne se serait-elle pas battue, une fois au moins dans sa vie, avec une autre femme, prouvant en cela qu'elle était très capable de corriger elle-même l'une de ses sujettes? Cette manière d'agir me semblait correspondre assez au caractère de celle dont la personnalité autoritaire nous a été décrite par maint historien. Et, en admettant même que je commis – en tant que scénariste – un crime de lèse-majesté, quelle importance cela avait-il? Ce ne serait pas la première fois que le cinéma prendrait des libertés avec l'Histoire...

Je venais de me faire remplacer sur le plateau par ma doublure pour pouvoir me placer à côté de la caméra : le Vincenzo-acteur cédait une fois de plus la place au Vincenzo-réalisateur pour régler quelques détails et faire répéter une dernière fois le combat avant de le filmer. Je me revois encore, portant la perruque poudrée et l'étincelant habit de soie rose du prince Borowski, assis dans le fauteuil de metteur en scène qui m'était réservé... Je m'entends aussi disant à la fille de Giuseppe qui venait de saisir sa rivale par les épaules :

— Non, mademoiselle! C'est très bien de mettre autant d'ardeur dans cette scène mais ne perdez tout de même pas de vue que vous êtes, depuis quatre mois, la Grande Catherine, Impératrice-de-toutes-les-Russies!

— Justement, monsieur Nardi! répondit la fille blonde qui avait toujours la réplique prompte. Si vous croyez que la Grande Catherine pensait à son titre quand elle giflait une vulgaire fille de ballet!

— C'est pour moi que vous dites cela? demanda la danseuse brune à son adversaire sur un ton tout aussi agressif.

Il fallait immédiatement conjurer l'orage qui s'approchait :

— Rina! Je n'admets aucune remarque des artistes pendant le travail! La seule personne qui puisse faire des observations ici est moi.

— Je ne le discute pas, mon cher Vincenzo, mais j'ai tout de même le droit de dire qu'il est très difficile de jouer avec des débutantes!

Béatrix rugit :

— Vous n'avez donc jamais débuté, vous aussi? Et il n'y a pas si longtemps! Vous oubliez, ma petite, que vous n'en êtes qu'à votre troisième film!

— Mais quels films, ma chère!

L'atmosphère du studio était de plus en plus chargée d'électricité.

— Aurez-vous bientôt fini toutes les deux? Voilà près de quatre mois que vous tournez ensemble sans vous être dit une seule parole désagréable... Vous n'allez tout de même pas commencer le dernier jour?... Reprenez toute la scène.

La voix de Paolo cria en essayant de se faire bourrue:

— Silence!

Celui-ci fut de courte durée. A peine avait-elle recommencé à répéter que la Grande Catherine-Béatrix se jeta sur la ballerine-Rina qui plia sous le poids d'une adversaire plus forte qu'elle... Mais l'instinct de défense reprit vite le dessus chez la fille brune qui employa une arme chère au doux sexe : elle agrippa la chevelure blonde de l'impératrice sur laquelle elle tira de toutes ses forces. Béatrix poussa un hurlement de douleur. Cette fois, je fus obligé d'élever mon ton de voix, ce dont j'ai toujours eu horreur, pour crier :

— Assez!

Ce petit mot lapidaire produisit un certain effet : les deux combattantes se relevèrent et je profitai du moment de calme relatif pour leur dire :

— Vous me paraissez ne tenir aucun compte, l'une et l'autre, des innombrables répétitions pendant lesquelles j'ai pris soin de régler minutieusement les moindres phases de ce pugilat?

— Je n'aime pas du tout la façon dont vous nous avez fait répéter ce combat, me répondit Béatrix avec toute la superbe qui faisait vraiment d'elle une souveraine. Laissez-moi corriger cette péronnelle comme je l'entends! Cela fera plus vrai...

— Je vous l'interdis! Vous employez trop de force... La lutte doit être plus sournoise et plus raffinée...

— Voulez-vous que je lui griffe le visage? Je porte toujours les ongles très longs...

— A moins que vous ne préfériez, dit Rina, que je lui arrache une touffe de ses cheveux décolorés? Cela me ferait un tel plaisir!

Béatrix blêmit :

— Mes cheveux n'ont jamais été décolorés! Je sais que leurs reflets d'or vous rendent folle de jalousie... Vous voudriez bien en posséder de semblables! C'est encore heureux que toutes les filles d'Italie n'aient pas des tignasses noires de romanichelles comme la vôtre!

Rina lui laissa à peine le temps d'achever l'insulte : telle une tigresse, elle bondit à son tour sur la fille de Giuseppe. Décrire la mêlée rapide et violente qui s'ensuivit est presque impossible... On ne voyait plus, roulant sur le tapis d'Orient, qu'un amas de corps féminins et des mèches de cheveux tour à tour blondes ou brunes après lesquelles des mains crispées s'agrippaient avec rage... On entendait aussi des onomatopées parmi lesquelles les mots «Catin! Put...»

revenaient à intervalles réguliers : on se serait cru chez les dames des Halles... C'était à la fois prodigieux et écœurant.

Depuis leur fondation, les studios de Milan n'avaient certainement jamais connu pareille débauche de haine accumulée depuis des années et qui pouvait enfin s'exprimer! Mes assistants et collaborateurs, surpris par la tornade, restaient immobiles et haletants. Le regard de l'opérateur semblait me dire : «Ne pensez-vous pas que ce serait merveilleux à filmer? Elles ne se battront jamais mieux!» Les électriciens, juchés dans les cintres, étaient passionnés. Je sentais arriver le moment où les spectateurs improvisés s'écrieraient :

— Allez-y, Rina! Bravo, Béatrix!

Cela frisait le scandale. Moi-même je devais être médusé par un spectacle qui dépassait tous mes pressentiments. J'éprouvai pendant quelques secondes la sensation bizarre d'être cloué dans mon fauteuil de metteur en scène pour visionner le plus beau combat cinématographique de ma carrière! Je n'étais plus le vague prince Borowski pour lequel on se bat parce qu'un scénario l'a voulu mais un profane qui a réussi à déchaîner la passion publique de deux créatures splendides! Cela ne pouvait quand même pas durer et je finis par crier le seul mot professionnel qui me vînt sur les lèvres :

— Coupez! Coupez! Coupez!

Ce qui était d'ailleurs parfaitement stupide : il n'y avait rien à couper puisque la bagarre s'était déchaînée pendant une répétition, alors que la caméra ne tournait pas encore! Tous mes collaborateurs me regardèrent avec saisissement : c'était bien la première fois qu'ils voyaient le grand Vincenzo Nardi perdre, en trente années de métier et d'expérience, son calme légendaire.

Paolo, aidé du cameraman, parvint enfin à séparer les combattantes qu'il fallut soutenir pour qu'elles pussent se relever : elles étaient pitoyables! Rina avait, un cercle noir autour de l'œil gauche, Béatrix saignait du nez... Leurs chevelures n'étaient plus que deux cascades brune et blonde ruisselant sur leurs visages... Il faudrait tout l'art prodigieux du chef maquilleur pour réparer les dégâts physiques de quelques instants de combat.

— Faites la pause! Repos pour tout le monde... Nous reprendrons le tournage un peu plus tard.

Phrase salulaire qui apporta enfin l'effet de détente : les deux vedettes, soutenues chacune par son habilleuse respective, rejoignirent leurs loges ; Paolo fit des efforts désespérés pour essayer de lisser sa moustache d'ébène qui s'obstinait à rester hérissée ; mes collaborateurs se retirèrent en silence ; les sunlights s'éteignirent ; le décor du luxueux boudoir perdit de son éclat ; le plateau n° 4 fut plongé dans une demi-obscurité et je me retrouvai seul, toujours en prince à la perruque poudrée assis dans le fauteuil de metteur en

scène, tournant et retournant dans mes mains le face-à-main ciselé...

Je croyais être seul mais une voix, que j'exérais, dit dans mon dos:

— Alors, mon cher Nardi, vous êtes toujours convaincu qu'il fallait réaliser ce film?

— Plus que jamais, mon cher Sorano! Ne venez-vous pas de vous rendre compte à quel point les interprètes mettaient du cœur à jouer leurs rôles?

— En effet!

— Ce qui ne veut pas dire que je sois absolument certain de pouvoir terminer le tournage... Vous avez apprécié ce petit combat?

— J'ai apprécié...

— Sa violence m'a un peu inquiété.

— Vous n'auriez tout de même pas voulu que ma fille fit des mamours à cette peste de Rina?

— Je ne lui ai jamais demandé de prendre une attitude contraire à sa véritable nature! J'ai pour principe d'utiliser surtout les défauts des artistes... Mais je n'aurais pas été fâché que Béatrix, à qui nous donnons la chance de tourner son premier film, sût placer son propre avenir d'actrice et surtout les intérêts de la production financée par son père au-dessus de ses petites querelles personnelles.

La bouche hideuse fit une grimace mais elle n'eut pas le loisir de me répondre. Des pas étouffés, que je connaissais par cœur, venaient de fouler le plancher du studio. Il n'était même pas nécessaire de me retourner pour demander :

— Quelles bonnes nouvelles nous apportes-tu encore, Paolo?

— Patron, c'est épouvantable! Les habilleuses de Rina et de la signorina Béatrix viennent de m'annoncer que ces demoiselles avaient décidé toutes les deux de ne plus jamais tourner ensemble dans le film!

— Si seulement, elles avaient eu le bon esprit de prendre cette décision après que «notre» dernière scène eut été sur la pellicule!

— Ça, patron, elles ne recommenceront pas le combat! Si on les y oblige, elles quitteront le studio.

— Un tel manquement professionnel m'étonnerait de la part de Rina qui s'est toujours montrée consciencieuse...

Je me retournai vers Giuseppe :

— J'ai toujours pensé, mon cher Producteur, que les films sans rôle de femmes seraient infiniment plus reposants à faire... Malheureusement ce genre de film ne fait pas les mêmes recettes que ceux où l'on voit des jolies filles!

— Il n'y a qu'à supprimer cette scène ridicule du combat!

— Vous n'y songez pas! je l'estime essentielle : le film est bâti autour de cette bagarre féminine qui fera son succès et dont tout le

monde parlera! Je m'oppose formellement à la mutilation d'un scénario dont je suis le seul auteur!

— Vraiment? Eh bien, moi, Giuseppe Sorano, je vous informe que si cette scène, à laquelle vous tenez tant, n'est pas tournée aujourd'hui avant midi, j'arrête les frais et je licencie tout le monde, vous compris! Vous paraissez oublier que financièrement votre «grandiose production» a dépassé d'un bon tiers le devis déjà considérable que vous m'aviez soumis et que j'avais bien voulu accepter... Il est exactement 9 h 30 : je consens à vous accorder encore deux heures de délai pour décider vos interprètes à tenir leurs engagements. Ceci vous regarde et fait partie de vos attributions de metteur en scène! Si ma fille et Rina Valenti n'ont pas repris le travail avant midi, *Le Misogynie* ne sera jamais terminé et donc présenté au public... Je ne manquerai pas de vous en rendre responsable et de vous attaquer devant les Tribunaux! J'aurai assez d'éléments en main pour prouver que vous êtes incapable d'avoir suffisamment d'autorité sur les artistes que vous dirigez.

— De l'autorité? Je crains, signor Sorano, que ni vous avec vos milliards ni moi avec mon art n'en ayons assez pour décider maintenant une Béatrix et une Rina à tourner encore ensemble, ne serait-ce qu'une seconde!... Le problème nous dépasse et je ne vois, pour le résoudre rapidement, qu'un seul homme...

— Paolo, peut-être? dit Giuseppe en ricanant.

— Laissez mon régisseur tranquille! Il a déjà eu assez d'émotions aujourd'hui... Le seul personnage, qui puisse encore avoir suffisamment d'influence sur cette tigresse de Rina et sur votre ravissante fille, doit être un homme qu'elles regardent avec d'autres yeux que ceux du métier, un homme qu'elles ne voient qu'avec les yeux de leur cœur... Et il n'y a qu'un seul être à posséder sur elles deux ce pouvoir magique : le comte Eduardo Pozzi!

Cette fois, je crus que le colossal Giuseppe voulait m'étrangler. Il s'était redressé, de toute sa puissance herculéenne, comme pour m'écraser... Ses longs bras de gorille et ses mains larges comme des battoirs semblaient prêts à resserrer un étau implacable... Ses larges narines frémissaient, toute sa personnalité gigantesque était tendue mais, une fois de plus depuis trois années, je pus constater à quel point cet exécrationnel personnage savait dominer ses nerfs. Tout se traduisit finalement chez lui par le seul geste d'un poing qui s'abattit sur la petite table, où la script-girl avait laissé traîner les manuscrits, pendant que la voix sonore hurlait sur le plateau désert :

— Jamais ce Pozzi, ce hobereau à demi ruiné, ce freluquet sans fortune, ce rejeton de famille décadente ne mettra les pieds dans ces studios qui m'appartiennent! Jamais il ne se mêlera d'une production dont je suis l'unique financier! Et vous avez en plus le toupet de faire

croire que ma fille serait encore amoureuse de lui?

— Béatrix l'aime toujours... Sinon, pourquoi aurait-elle essayé tout à l'heure de défigurer Rina?

Il y eut un silence, troublé seulement par la respiration haletante du gros homme. Son regard lança un dernier éclair de fureur puis la flamme des pupilles dilatées s'éteignit : les yeux reprirent leur inexpression voulue, plus dangereuse que la rage. Il sembla que le milliardaire fût déjà loin, très loin de la discussion... Ce fut avec le plus grand calme qu'il se trouva sur le seuil, il se retourna pour dire :

— Je rentre chez moi. Avant de quitter «mes» studios, je vais donner des instructions très précises à «mon» administrateur pour que «mes» ordres soient exécutés : si, à midi, le film, n'est pas tourné, vous serez tous immédiatement, expulsés des lieux! Et tout le matériel : décors, costumes, pellicules, sera saisi... Adieu, «Grand Artiste»!

— A bientôt, signor Sorano... ou à jamais!

Je me retrouvai avec, pour seul compagnon, le fidèle Paolo... Pendant toute la conversation avec Giuseppe, je n'avais pas bougé de mon fauteuil : cet homme ne méritait pas une marque de déférence qu'il n'aurait même pas su apprécier. Depuis sa petite enfance, il ignorait les règles de la civilité : pourquoi me serais-je donné le mal de les lui apprendre avec cinquante années de retard?

S'il était bien décidé à m'interdire l'accès de ses studios à partir de midi, j'étais farouchement résolu à y filmer encore la scène capitale. Heureusement, je possédais sur moi un précieux atout qui ne m'avait pas quitté depuis le premier jour de tournage et que j'exhiberais s'il le fallait : c'était la seule pièce maîtresse qui pourrait avoir raison de la volonté et de la puissance de ce rude adversaire... Mais, pour décider mes deux vedettes à revenir travailler, ce document ne me serait d'aucun secours. Il n'était pas question de vaincre l'entêtement de deux amoureuses par des menaces mais par la persuasion : seul l'homme qu'elles aimaient toutes les deux y parviendrait...

— Paolo! Apporte-moi vite du papier à lettres et une enveloppe... Dès que j'aurai écrit, tu sauteras dans un taxi pour porter ce mot au comte Eduardo Pozzi à qui tu le remettras en main propre. Je sais qu'il est arrivé cette nuit à Milan et qu'il habite l'hôtel Excelsior : à cette heure, il ne doit pas encore être sorti.

J'écrivis en hâte sur la table de la script-girl : ma lettre n'était pas longue mais je pense qu'elle fut vraie... Au moment où j'allais fermer l'enveloppe, le concierge des studios pénétra sur le plateau et me tendit un bristol :

— Ce monsieur insiste pour être reçu immédiatement par vous, monsieur Nardi. J'ai eu beau lui dire qu'il était interdit de vous

déranger pendant le travail. Que dois-je lui répondre?

La seule vue du nom gravé me remplit de surprise. C'était à peine croyable! Je dis aussitôt au portier :

— Aucune visite ne pourrait m'être plus agréable en ce moment! Accompagnez ce monsieur jusqu'ici.

Quelques instants plus tard, il entra, désinvolte... Pour lui je me levai et j'eus tout le temps de détailler l'élégant visiteur pendant qu'il traversait le vaste plateau pour s'approcher de moi : il n'avait pas changé depuis la dernière fois que je l'avais vu. Sa silhouette offrait un contraste saisissant avec celle d'un Giuseppe qui venait de s'en aller. Et je n'en comprenais que mieux pourquoi mon commanditaire détestait ce jeune homme : deux êtres aussi différents resteraient toujours séparés par un monde... «Le Monde», l'authentique, qui se refusait à admettre dans son cercle très fermé un Sorano et qui ne se laissait pas impressionner par des millions trop vite gagnés. Pour moi, ce matin-là, la vie trépidante du studio fut interrompue par l'étrange visite d'un jeune seigneur succédant à un nouveau riche. Je trouvai normal aussi qu'une Rina ou qu'une Béatrix fut éperdument amoureuse de celui qui me tendit la main en demandant avec son magnifique sourire d'homme tranquille qui n'a rien à se reprocher :

— N'êtes-vous pas un peu étonné, cher monsieur Nardi, de me voir ici?

— Après notre conversation téléphonique de cette nuit, je n'osais plus l'espérer! Je m'étais même décidé à recourir à la solution du désespoir...

— Que voulez-vous dire?

— Le fidèle Paolo s'apprêtait à porter à votre hôtel une courte lettre que je venais de vous écrire et dans laquelle je vous suppliais, pour la dernière fois, de venir me rejoindre dans ce studio avant midi.

— Puis-je en prendre connaissance?

— Plus tard, mon cher comte! Je vous promets de vous la remettre avant que vous ne quittiez ce plateau... L'essentiel n'est-il pas que vous soyez enfin venu? Nous n'avons plus une seconde à perdre... Oui, je vous l'avoue en toute simplicité ; il me faut votre aide pour pouvoir terminer ce matin la dernière scène de ce film que je tourne depuis quatre mois...

— Ce n'est pas tout à fait ce que vous m'aviez laissé entendre dans notre conversation téléphonique de cette nuit.

— Vous avez raison mais depuis... des événements, sinon imprévus, du moins ennuyeux se sont passés ici!

— Vous avez réellement besoin de moi pour achever votre film?

Après m'avoir dévisagé avec une stupéfaction sincère, Eduardo Pozzi éclata de rire. Cette gaieté débordante de jeunesse, se répercutant contre les panneaux en carton-pâte du décor du boudoir,

sembla redonner la vie au plateau silencieux : ce fut comme une bouffée de joie...

— Vous savez cependant, mon cher Nardi, que c'est la première fois de mon existence que je pénètre dans des studios de cinéma. Je ne vois pas en quoi je pourrais vous être utile puisque j'ignore comment on réalise un film!

— Je le sais... Et c'est bien pourquoi j'ai fait appel à vous! Comprenez-moi : l'homme qui vient à mon aide ce matin ne doit pas appartenir au milieu cinéma qui est factice mais à la vie sans laquelle rien n'est possible, rien ne peut être valable... Pour moi, vous représentez l'Amour... Vous souriez? Bien sûr, vous n'êtes nullement l'incarnation vivante de ce petit dieu malin que des artistes, férus d'allégories, s'acharnent à représenter avec son carquois, son arc, ses flèches et ses ailes... Vous êtes au contraire l'Homme-que-l'on-aime, celui pour qui beaucoup de femmes — je devrais presque dire : toutes les femmes! — éprouvent, dès qu'elles l'aperçoivent, un sentiment soudain et fort... Celui qui peut devenir rapidement le commencement, le centre et l'aboutissement d'une passion durable parce que sa beauté est complète : physique et morale. Ne pensez surtout pas que je cherche là à vous flatter! Ce n'est guère dans ma manière...

»Une beauté qui a l'intelligence de se montrer discrète : vous savez très bien que vous n'en êtes pas le créateur! Ne vous vient-elle pas de toute cette lignée des comtes Pozzi qui vous ont engendré depuis des siècles? N'est-ce pas une beauté d'atavisme à laquelle la femme, qu'elle soit issue d'une famille riche ou du bas peuple, ne peut résister et devant laquelle tout le monde s'incline, moi le premier?... Vous m'avez souvent vu interpréter, dans mes films, des rôles d'aristocrate... Ce matin encore vous me retrouvez, sur ce plateau, vêtu de l'habit rose d'un quelconque prince russe, portant le Jabot de dentelle, la perruque poudrée et maniant le face-à-main... Mais tout cela n'est-il pas que du toc puisque ce n'est que de la comédie? Ces oripeaux ou ces accessoires peuvent produire un certain effet sur les masses qui hantent les salles obscures mais ils ne tromperont jamais les hommes de votre bord! Et vous vous dites, quand vous me voyez apparaître sur l'écran dans l'un de ces rôles où l'on trouve que j'excelle : «Il n'est pas mal, ce Vincenzo Nardi... Il n'est même pas trop maladroit dans ce personnage de baron ruiné, de marquis débauché ou de prince désabusé mais il lui manque un je-ne-sais-quoi pour que son interprétation soit parfaite.» Ce petit rien indéfinissable, je ne l'aurai jamais parce que, moi aussi, je ne suis qu'un roturier ou, si vous le préférez, un aventurier du spectacle...

»Tandis que vous, vous possédez par naissance le tout petit rien! C'est pourquoi, malgré mes cheveux grisonnants et mon quart de

siècle de succès, je vous respecte et je vous admire, vous qui atteignez à peine la trentaine. C'est la raison aussi pour laquelle j'ai besoin de vous! Seul un véritable aristocrate doit me conseiller pour réaliser une scène où il s'agit de faire se battre, dans cet élégant décor que vous regardez avec curiosité depuis votre arrivée, une Grande Catherine de Russie et une demoiselle d'Opéra! Lui seul peut me faire éviter la faute de goût et avoir assez d'autorité sur les deux actrices qui interprètent les rôles... Deux très jolies personnes que vous connaissez mieux que moi et qui vous écouteront avec attention et gentillesse puisque vous êtes pour elles un personnage de rêve : l'homme-qui-leur-plaît... Acceptez-vous d'aider, une fois au moins, dans son métier de cinéaste, l'ami Vincenzo?

Le jeune homme ne riait plus. Au fur et à mesure que j'avais parlé, un étonnement grandissant s'était lu dans son regard limpide. Son visage était presque devenu grave... Après un moment de silence, qui me parut un siècle, ses lèvres fines s'entrouvrirent :

— Ce que vous venez de me dire est plutôt étrange mais ne me déplaît pas... Votre idée de faire appel au concours de quelqu'un qui appartient à un milieu que beaucoup de gens croient connaître mais qu'ils ignorent, n'est pas sotte. Vous montrez là que vous êtes un excellent psychologue! J'ai déjà refusé de remplir à vos côtés ce rôle de conseiller pour un tout autre domaine, celui du sport, il y a quelques mois... Mais j'avais alors des raisons pertinentes. Aujourd'hui les choses ont changé. J'espère donc pouvoir vous être de quelque utilité pour cette lutte où s'allient la noblesse et le sport dans un boudoir impérial! Seulement, je crains que mon rôle ne s'annonce infiniment plus difficile quand il s'agira d'avoir une influence quelconque sur vos deux vedettes... Mais, au fait, où sont-elles donc?

— Nous avons été dans l'obligation de faire une pause, une très légère pause...

— Je me disais aussi que vous étiez bien solitaire sur ce plateau avec, pour unique compagnon, votre assistant.

— Le dévoué Paolo qui va se faire une joie de vous conduire jusqu'aux loges respectives de Rina et de Béatrix...

— Qu'irais-je y faire, grands dieux!

— Réussir là où n'importe quel autre que vous échouerait en ce moment! Je n'ai pas encore eu le temps de vous expliquer qu'elles refusaient l'une et l'autre de tourner cette fameuse scène du combat qui est cependant la dernière nous restant à filmer... Il n'y a que vous à pouvoir les décider à venir rejoindre sans tarder leur metteur en scène et partenaire sur le plateau.

— Ce que vous me demandez là est délicat.

— N'avez-vous pas montré, pendant ces dernières années, que vous étiez l'homme capable des plus grandes délicatesses tout en restant

l'être fort qui ne transige pas avec certains principes? Paolo va vous montrer le chemin des loges... A qui préférez-vous rendre visite d'abord, à Rina ou à Béatrix?

— Sûrement à Rina!

— Je m'en doutais... J'attendrai ici votre retour. J'ai confiance dans le résultat de votre double mission et je suis persuadé que nous pourrons recommencer à tourner avant midi... A tout à l'heure, mon cher comte!

Je regardai s'éloigner, précédé par Paolo, celui qui, pour moi, faisait figure de sauveur... Et je me laissai retomber dans mon fauteuil. Cette fois j'étais bien seul, complètement... Fût-ce l'ambiance à la fois poétique et un peu nostalgique du lieu ou bien la pénombre silencieuse qui m'environnait? Je m'abandonnai à la rêverie en me laissant entraîner par le fil de mes souvenirs... La transition de mon état présent à d'autres, que je ne connaissais plus, se fit insensiblement... Elle débuta par une question que je me posai : «Comment était-il possible que moi, le grand Vincenzo Nardi, j'en sois réduit à attendre sur un plateau de studio qu'un homme – totalement étranger au monde de l'écran et ne sachant rien de mon métier – accomplît le miracle de la dernière heure qui me permettrait de terminer mon trentième film?» C'était insensé...

La réponse vint, dans une sorte de mirage, alors que mes yeux demeuraient obstinément fixés sur le décor... Les murs du boudoir me parurent s'agrandir, éclater, s'évanouir, pour céder la place à un champ visuel beaucoup plus vaste : j'apercevais, s'étalant devant moi, un port de pêcheurs méditerranéen avec ses pittoresques maisons étagées qui commençaient à rosir sous les reflets d'un soleil couchant... La soirée était douce... Je n'étais plus assis dans mon fauteuil de metteur en scène mais installé à la terrasse d'un petit restaurant où je m'apprêtais à déguster une savoureuse *pizza* arrosée d'un *Asti'Spumante* qui contribuerait à m'apporter la joie pour toute la soirée... Mon attention venait d'être attirée par un couple qui avait pris place à une table voisine de la mienne.

Un couple prodigieux, comme je n'en avais encore jamais rencontré au cours de mon existence : il était fait d'une étonnante fille du peuple dont les longs cheveux d'ébène dénoués, la quelconque robe de cotonnade à bon marché et les pieds nus contrastaient étrangement avec l'élégance raffinée de son compagnon. Mais cela importait peu! La seule chose qui comptait – et que mon âme d'artiste ne pouvait qu'apprécier avec délices – étaient que ces deux êtres fussent beaux... d'une beauté surprenante! Ils l'étaient, chacun à leur manière et selon leur rang social. C'était «le» couple : cette association très rare que l'on

cherche toujours et que l'on ne rencontre qu'une fois sur mille! Je n'apercevais même plus le port de Rapallo! Je ne voyais que le couple! J'étais ébloui mais j'ignorais encore qu'elle se prénomât Rina et qu'il fût le comte Eduardo...

LE FILM DE REVE

Je demeurai un long moment subjugué par cette double présence. J'en oubliai même de manger la *pizza* que Roberto, un maître d'hôtel que je connaissais depuis des années, venait de m'apporter.

La fille pouvait avoir dix-huit ans et le garçon, six ou sept années de plus : la différence d'âge était déjà harmonieuse... Tous deux étaient bruns : elle, avec des yeux de braise, aux cils immenses, dans lesquels passaient toutes les flammes du monde... Lui, avec un regard de velours surmontant un profil d'aigle... Elle semblait follement éprise et il la contemplait avec une tendresse aussi infinie que discrète. On sentait chez elle la violence passionnée d'une belle fille d'Italie et chez lui la volonté cachée de s'approprier une sauvageonne... Car elle n'était que cela ! Le désordre de sa chevelure n'avait d'égal que le mépris dont elle paraissait faire preuve à l'égard de ces artifices dont se parent trop souvent les jolies femmes : rouge à lèvres incendiaire, vernis écarlate sur les ongles des mains et des pieds, rimmel sur les cils, crèmes de beauté, que sais-je encore ? La fille se contentait d'être elle-même, comme ces plantes sauvages qui poussent n'importe où mais qui écrasent cependant de leur fraîcheur et de leur éclat les plus belles fleurs cultivées artificiellement dans des serres avec des soins méticuleux.

Elle semblait très bavarde et posait mille questions que je regrettais de ne pouvoir entendre et auxquelles l'homme répondait avec une patience angélique.

Pendant ma minutieuse observation, uniquement faite pour mon plaisir personnel et non pas – ne m'était-ce pas permis une fois au moins dans mon existence ? – pour les nécessités de mon métier, je remarquai qu'en pénétrant dans le restaurant, la jeune personne avait déposé sur la table un panier rond en paille de riz dans lequel était disposée en cercle une couronne de petits bouquets de jasmin... Je fis signe au maître d'hôtel et lui demandai à voix basse :

— Qui est cette jolie fille ?

— Comment, signor Vincenzo ? Vous ne connaissez pas Rina ?

— Rina ? Ce prénom lui convient...

— Tout Rapallo connaît Rina ! Elle est un peu comme l'enfant chérie du port qui a adopté son sourire presque depuis sa naissance... Voilà près de dix années que je la vois trotter, pieds nus, devant cette

terrasse! C'était une extraordinaire petite fille, remuante et effrontée, qui allait de table en table pour présenter ses bouquets... A cette époque-ci elle offrait toujours du jasmin mais à d'autres, c'était du mimosa, du muguet ou des violettes... Elle était très délurée, la bambina, et elle embrassait tous ceux qui lui achetaient un bouquet! Je crois bien qu'elle les transportait, déjà dans le même panier... Les coloris des fleurs aussi sont restés les mêmes... La seule qui ait changé est la bouquetière : elle a grandi pendant que nous vieillissions trop vite, vous et moi, signor Vincenzo!

— N'exagérons rien mon ami! La seule vue de cette jolie fille me rajeunit... Dites-moi : continue-t-elle à embrasser tous ceux qui lui achètent des fleurs?

— Elle est trop fière maintenant, signor! Elle attendrait plutôt que les acheteurs lui baisent la main...

— Ce qui ne l'empêche pas de se faire inviter de temps en temps à dîner par l'un de ses admirateurs de passage?

— Oh! Non, signor Vincenzo! Je vois que vous ne connaissez pas du tout Rina! Nos pêcheurs du vieux port l'ont surnommée «la tigresse» parce qu'elle ne s'en laisse pas conter et n'hésite pas à administrer une bonne gifle à tout homme qui essaie de l'embrasser ou seulement de la saisir par la taille... Je l'ai déjà vue, certains soirs, se débattre comme une furie et griffer ses admirateurs!

— Cette tigresse m'intéresse de plus en plus, Roberto!... Je veux bien croire tout ce que vous me racontez mais j'ai quand même l'impression que, ce soir, cette très jeune personne semble bien décidée à faire une entorse à la règle de conduite qu'elle s'est tracée! Regardez-la : ses lèvres sensuelles restent entrouvertes pour s'offrir au beau cavalier... Je vous assure, si elle n'est pas amoureuse, que c'est une très grande comédienne sachant dispenser l'illusion!

— Elle est amoureuse, signor Vincenzo! Et c'est bien ce qui nous inquiète tous à Rapallo! Voilà quinze jours qu'elle n'essaie même plus de vendre un seul bouquet et qu'elle attend, chaque fin d'après-midi, assise sur la borne kilométrique placée à l'entrée du village, le monsieur que vous voyez avec elle... Il arrive régulièrement à 7 heures par la route de Pise, dans une belle Alfa-Roméo rouge... Rina saute dans le cabriolet et ils font une promenade le long du port avant de venir dîner ici. Si vous voyiez comme la Rina paraît heureuse d'être dans la voiture!

— Elle y monte avec son panier de fleurs?

— Les gamins de Rapallo racontent qu'au moment où l'Alfa-Roméo s'arrête devant la borne kilométrique, sur laquelle Rina attend avec son panier posé sur les genoux, le conducteur demande régulièrement tous les soirs : «Ces fleurs sont à vendre, signorina?» Et la Rina répond comme si c'était la première fois qu'elle voyait cet étranger : «Oui,

signor... Mais seul celui qui me les offrira aura le droit de les acheter!» A chaque fois, le propriétaire de la voiture achète alors tout le panier qu'il lui offre. Ce n'est qu'après avoir reçu ce présent quotidien qu'elle consent à prendre place dans le cabriolet!

— Cette sauvageonne me paraît beaucoup plus civilisée qu'on ne pourrait le croire à première vue : elle a très bien compris qu'une jolie fille organisée doit savoir allier le commerce à l'amour! Et je ne m'étonne plus qu'elle ait cessé de proposer sa marchandise à d'autres clients : elle n'a plus rien à vendre!

— Rina n'est pas intéressée, signor. Je la connais... Si elle agit ainsi, c'est uniquement parce qu'elle adore les hommages!

— Elle en recevra, soyez tranquille!... Et, après le dîner dans votre établissement, que se passe-t-il?

— Vous le verrez comme moi, signor, si vous ne vous pressez pas trop de manger... Ils remonteront dans la voiture rouge qui repartira pour ne plus s'arrêter qu'à la sortie de Rapallo devant la borne kilométrique... Rina sautera à terre, le monsieur lui baisera la main et l'Alfa-Roméo repartira vers Pise en laissant la sauvageonne toute seule au bord de la route... Elle commencera par s'asseoir à nouveau sur la borne où elle restera un long moment en contemplation devant ses bouquets qu'elle caressera avec amour... Puis elle reviendra à pied vers le centre du village : vous pourrez la voir passer devant cette terrasse, portant son panier sous le bras... Mais elle ne s'arrêtera pas et ne parlera à personne! C'est la raison pour laquelle les pêcheurs de Rapallo lui en veulent un peu : ils l'accusent d'être devenue fière depuis qu'elle se promène dans la belle voiture... Seulement moi, je sais que Rina est amoureuse pour la première fois de sa vie! Si vous pouviez voir, dans le crépuscule, comme son visage est radieux et comme ses yeux brillent quand elle vient de quitter le monsieur!

— Qui est le monsieur?

— Un grand seigneur, certainement... Je l'ai jugé à ses pourboires.

— Ce n'est pas toujours une raison suffisante pour classer un inconnu dans la catégorie des grands seigneurs.

— Il n'y a pas que les pourboires... Il y a aussi la façon de commander un menu... Et le monsieur s'y connaît! C'est très rare aujourd'hui... La clientèle ne sait plus manger à notre époque! Tout se perd! Seul un homme de qualité, habitué depuis longtemps à un certain raffinement, peut y parvenir.

— Quel est le nom de ce personnage exceptionnel?

— Je ne connais que son prénom pour avoir entendu Rina le prononcer dans leurs conversations : Eduardo...

— Je vais vous paraître terriblement curieux puisque je sais que la première qualité d'un bon maître d'hôtel est la discrétion, mais il doit bien vous arriver parfois de surprendre au hasard et à votre corps

défendant quelques bribes des conversations de la clientèle? J'aimerais tant savoir ce que peuvent bien se raconter la jeune Rina et son soupirant.

Roberto devint cramoisi avant de me répondre avec une grande dignité :

— Signor Vincenzo! Apprenez qu'un maître d'hôtel respectable oublie toujours ce qu'il a entendu!

— Je vous félicite pour ces nobles principes et je vous remercie quand même pour les nouvelles passionnantes que vous venez de me raconter.

— Ce sont des choses que tout Rapallo connaît, signor! Je n'ai trahi aucun secret!

— Ayez maintenant l'obligeance ou «la discrétion» de retourner à votre service... J'ai envie d'être seul pour méditer devant cette *pizza* tiède.

— Je puis vous la faire réchauffer, signor.

— Surtout pas! On n'a plus faim quand on médite! Vous semblez surpris de me voir ainsi? Vous ne vous êtes jamais dit qu'il était indispensable pour un cinéaste de réfléchir avant d'entreprendre un nouveau film? Si incroyable que cela puisse vous paraître, la vue de ce jeune couple et ce que vous m'avez raconté de son comportement vient de me donner une idée pour un début de film : la sauvageonne pieds nus, le panier de fleurs, la belle Alfa-Roméo rouge, le séduisant jeune premier, le décor de ce vieux port, la borne kilométrique surtout, tout cela est excellent! J'ignore encore ce qui pourrait bien se passer dans la suite de mon histoire mais l'important n'est-il pas d'avoir déjà un bon départ? Je ne sais pas non plus si je pourrai jamais tourner le film! Mon métier n'est fait que d'impondérables! Mais au moins, la construction de ce nouveau scénario dans mon imagination me permettra de terminer très agréablement la soirée en savourant la tasse de café que vous allez m'apporter.

Et je me plongeai doucement dans la méditation créatrice d'où émergeaient, avec une force obsédante, les visages de la fille aux yeux de braise et de l'amoureux au profil d'aigle...

Le plus étonnant était bien que je n'avais pas menti à Roberto! Si, dans les premiers moments, je n'avais observé le couple qu'en amoureux du Beau, très vite l'homme de métier avait repris en moi le dessus... C'était plus fort que ma volonté : une fois de plus j'étais victime de cet étrange dédoublement de ma personnalité qui a toujours fait qu'il y a deux Vincenzo Nardi : celui qui aime la *pizza* et celui qui ne peut résister à une nouvelle idée de film. C'était ce second personnage, perpétuellement insatisfait, qui venait de me dire en secret :

«Pourquoi n'envisagerais-tu pas de réaliser un nouveau film

débutant par la vision charmante de la très jolie fille qui caresserait amoureusement ses bouquets et qui serait assise sur la borne kilométrique? Pourquoi un grincement de freins n'interromprait-il pas sa rêverie en faisant apparaître, au volant d'une voiture rouge, un prince charmant des temps modernes? Il ne te resterait plus ensuite qu'à développer dans tes séquences la progression de l'amour entre ces deux êtres qui, normalement, n'auraient jamais dû se rencontrer... Un amour extraordinaire qui deviendrait celui du couple idéal... Et pourquoi ce futur film ne s'intitulerait-il pas tout simplement *Le Couple?*»

Telle était la première inspiration mais elle ne prendrait de la valeur que si je parvenais à engager la conversation, avec les deux jeunes gens, qui ne se souciaient pas plus de ma présence que de celle de leurs autres voisins. La sauvageonne continuait à n'avoir d'yeux que pour l'homme de l'Alfa-Roméo et les lèvres du garçon restaient suspendues au flot de paroles intarissable qui sortait de la bouche de la sauvageonne! La situation menaçait de s'éterniser.

Je commençais à désespérer de pouvoir même leur adresser un sourire complice quand ils se levèrent pour quitter le restaurant. Au moment où ils passèrent devant ma table, les yeux de la fille croisèrent les miens après avoir erré rapidement sur toute ma personne. Le regard de braise me fit frissonner mais la sauvageonne ne parut pas non plus insensible à notre rencontre : ses yeux venaient d'exprimer une indicible surprise et sa bouche s'entrouvrit pour m'adresser un sourire dans lequel passa toute la chaleur de l'Italie... Puis elle se retourna vers son compagnon en disant d'une voix claire :

— C'est Vincenzo Nardi!

Le seul fait de lui entendre prononcer mon nom me prouva que j'étais sauvé! C'était à moi d'exploiter immédiatement ce premier succès : la jeune personne m'avait vu à l'écran et peut-être aimé? On ne sait jamais... Son cavalier, par contre, me toisa avec une indifférence polie que je trouvai parfaitement désagréable : le nom de Vincenzo Nardi ne devait être pour lui que celui d'un illustre inconnu! Ce jeune homme distingué ne mettait certainement jamais les pieds dans une salle de cinéma et, si pareille méprise lui arrivait un jour de pluie, il n'attachait aucune importance aux noms des artistes qu'il lisait sur le générique... Après tout, il avait bien raison! On a le droit de ne pas aimer le cinéma! Le seul ennui était que je sois en présence de l'un de ces irréductibles...

Mais la fille brune tenait, elle, à faire ma connaissance. Après avoir pris un menu du restaurant, traînant sur une table, elle se pencha vers moi pour me le présenter en demandant d'une voix où elle sut faire passer toutes les caresses :

— Monsieur Nardi, je suis une de vos grandes admiratrices...

Pouvez-vous me donner un autographe?

Je m'exécutai tout en m'efforçant de conserver le calme indispensable devant l'admiration populaire... Je me souviens encore de ce que j'écrivis sur le menu : *«Aux plus beaux yeux du monde qui ont la chance de voisiner avec le plus adorable des sourires.»* Ce n'était pas trop mal! J'ai toujours eu un réel talent d'improvisation pour ce genre de publicité, surtout quand il s'est agi de faire plaisir à une jolie fille.

Après avoir lu le compliment, la fille de feu prit un bouquet dans son panier et me le mit à la boutonnière en disant :

— Ce sera mon remerciement!

Avant même que je sois revenu de cette première surprise, elle m'en fit une deuxième en m'embrassant... Le succès allait s'affirmer lorsque le regard réprobateur du jeune homme me rendit instantanément mon équilibre. La fille ne parut prêter aucune attention aux reproches muets de son cavalier qu'elle entraîna par le bras après m'avoir lancé en guise d'adieu :

— Et moi, je m'appelle Rina!

Dans son esprit, elle pensait avoir tout dit... Rina, n'était-ce pas suffisant pour bouleverser le cœur d'un homme et peut-être le monde? Rina... Ces deux syllabes ne portaient-elles pas déjà en elles le succès et la gloire si l'on savait les commercialiser? C'était un prénom à la fois facile et élégant, léger et profond, rieur et tendre... Qui pouvait l'oublier quand il l'avait entendu une seule fois?

J'étais anxieux de savoir quel pouvait être le nom qui le suivait. Rina qui? La déplorable déformation professionnelle me poussait déjà à fabriquer un nouveau nom de star! Mais je devrais me contenter, pour le moment, du seul prénom que connaissait tout Rapallo... Et j'étais déjà heureux, humant le parfum de mon bouquet, sans m'apercevoir que le maître d'hôtel s'était approché :

— Ce qui vient de se passer, me dit-il, est prodigieux! Je n'ai encore jamais vu Rina donner à un étranger l'un des bouquets du panier qu'elle s'est fait offrir par l'homme de l'Alfa-Roméo! Faut-il qu'elle vous aime, signor Vincenzo!

— Je crains qu'elle ne m'aime comme toutes les jolies filles qui rêvent de faire du cinéma! Je n'ai plus rien d'un jeune premier mais je possède encore une certaine auréole...

— Vous pensez, signor Vincenzo, que Rina pourrait devenir une vedette de l'écran?

— Je pense, mon ami, que cette sauvageonne a actuellement d'autres soucis en tête...

— Le monsieur de la belle auto?

— Le monsieur...

Je n'eus pas le temps d'achever ma phrase. Roberto s'était écrié :

— Regardez, signor Vincenzo! Voilà la voiture qui passe... Voyez

comme la Rina paraît radieuse! Tout Rapallo la regarde...

— Ou l'envie?

— Peut-être, signor!

Je regardai malgré moi le luxueux cabriolet décapotable. L'auto m'intéressait peu : j'en avais vu d'autres... Seuls ses occupants m'intriguaient. Si je n'avais aucune raison d'être jaloux du bonheur encore très provisoire de la petite marchande de fleurs, j'enviais déjà un peu l'homme qui avait trop de chance! Était-il permis d'être aussi beau que lui et de pouvoir promener dans une merveilleuse voiture l'une des plus jolies filles de la Péninsule? C'était injuste si l'on songeait que d'autres – je ne pensais pas alors à moi mais à n'importe lequel de ces jeunes gens plus modestes que je voyais sur le port – étaient peut-être amoureux, eux aussi, de la fille de Rapallo? L'élégant inconnu ne faisait-il pas tout pour arracher Rina à son village natal? A-ton le droit de voler ainsi un trésor? Ce dut être ce sentiment qui me fit dire à Roberto :

— Rapallo a tort de s'émouvoir! On voit bien que, dans ces villages de soleil, les gens n'ont pas d'autre occupation que de flâner dehors pour se mêler des affaires de cœur... Mais Rapallo peut dormir tranquille : «sa» Rina n'est pas encore propriétaire de la belle voiture, ni surtout la femme du monsieur!

Le passage de l'Alfa-Roméo me fut cependant d'un grand secours. pour connaître le numéro de la voiture et l'inscrire sur le petit carnet qui ne quittait jamais la poche gauche de mon veston. Dès le lendemain, je téléphonerais à l'un de mes vieux amis de jeunesse qui travaillait au service des cartes grises à la Préfecture de Rome : l'automobile rouge était immatriculée dans la capitale. Ainsi je connaîtrais rapidement le nom de son propriétaire. Pourquoi ma curiosité cherchait-elle à aller aussi loin? Parce qu'il n'était pas possible que mes relations avec ce couple se limitassent à une banale signature griffonnée sur un menu!

Je restai à ma table encore pendant une bonne heure pour savoir si ce que Roberto m'avait raconté était vrai. Je voulais voir la sauvageonne revenir seule, pieds nus, portant son panier de fleurs et traversant, rêveuse, tout le village sans se préoccuper de qui que ce fût... Je voulais connaître la vision d'une belle fille amoureuse... Je m'imaginai les adieux à la sortie de Rapallo, j'apercevais une Rina assise sur la borne kilométrique et caressant les bouquets de jasmin, je crus même voir perler au bord de ses paupières deux petites larmes qui avaient réussi à se glisser entre deux sourires d'espoir... Je savourais une mélancolie tempérée par le crépuscule méditerranéen et je finissais par croire que cette image pourrait être non seulement la première mais aussi la dernière du film que je voulais faire : tout se passerait entre un bonjour et un adieu sur le même bout de route. Ce

serait l'éternelle et toujours nouvelle histoire du couple qui s'est formé et qui s'est dissocié. Il ne resterait plus rien qu'une fille brune attendant avec anxiété qu'un autre prince charmant voulût bien s'arrêter à l'entrée de Rapallo. Quand le mot «Fin» apparaîtrait sur l'écran, le spectateur aurait l'illusion, comme l'héroïne, d'avoir vécu un rêve...

Je fus arraché à cette mélancolie par la vue d'une Rina qui passait vite devant la terrasse du restaurant sans même jeter un regard vers ma table pour voir si j'étais encore là. Cette fois, ma conviction fut définitive : l'enfant brune était très amoureuse puisqu'elle ne voulait pas tenter la chance cinématographique que je représentais pour elle comme pour des milliers d'autres jolies filles... J'entrevis la silhouette menue qui s'enfuyait vers le logis caché où elle garderait pour elle seule son secret. J'aperçus aussi le panier de fleurs qui pendait à son bras. Un rayon de lime saupoudra d'une teinte irréaliste la jupe de cotonnade et, dans le soir, la chevelure me parut traîner jusqu'au sol comme celle d'une fée...

Je n'avais plus rien à faire dans le restaurant où j'étais le dernier client.

— Bonsoir, Roberto.

— Bonne nuit, signor Vincenzo... Aurons-nous le plaisir de vous revoir bientôt?

Je m'enfonçai, moi aussi, dans l'ombre qui commençait à recouvrir tout le port... Pendant quelques minutes, je longeai les quais et je regardai – presque sans les voir, tellement mes pensées étaient ailleurs – les barques de pêcheurs, amarrées les unes à côté des autres dans l'attente d'une aurore qui leur permettrait de reprendre la mer... J'entendais grincer leurs amarres et cette plainte étrange me plaisait : n'était-elle pas en harmonie avec le grincement subit qui se faisait entendre dans mon cœur? Les flots de la Méditerranée miroitaient, étincelaient de mille reflets sur des lames phosphorescentes... Je n'avais pas répondu à la dernière question de Roberto mais je pressentais déjà que je serais assis dès le lendemain, à la même table, pour voir arriver, le couple... Peut-être y serais-je même tous les soirs jusqu'à ce que quelque chose de nouveau se passât? Quoi, exactement? J'aurais été bien incapable de le dire ce premier soir... La réalisation d'un nouveau film? Je n'en étais plus très sûr depuis que j'avais compris l'amour déjà passionné de la sauvageonne pour celui qui n'était pour elle qu'un inconnu... Une amitié durable avec elle, avec lui? Pouvait-elle être aimée uniquement en amie? Pourrait-il, à la longue, ne pas me paraître un ennemi? Mon rêve le plus fou, depuis des années, n'était-il pourtant pas de devenir un jour l'ami de la

Beauté? Pour moi, le couple Rina-Eduardo représentait ce que j'avais vu de plus beau au monde.

J'avais été le dernier client à quitter le restaurant la veille, je fus le premier à y pénétrer le lendemain soir.

— Si le signor Vincenzo revient chez nous, me dit un Roberto épanoui, c'est sûrement qu'il a une grande idée en tête! Toute l'Italie connaît Vincenzo Nardi!

Il ne se trompait guère, ce maître d'hôtel obséquieux... Vingt-quatre heures de calme et de réflexion m'avaient été profitables : je ferais le film intitulé *Le Couple* en puisant toute l'inspiration du scénario dans l'amour mutuel de cette Rina et de cet Eduardo... Il était donc indispensable que je fisse avec eux plus ample connaissance, que je devinsse même leur plus grand ami : celui auquel l'un et l'autre confieraient ses pensées les plus intimes. Ce serait le seul moyen pour moi de réaliser ensuite une œuvre cinématographique qui fût vraie.

Je possédais déjà un premier renseignement qui me permettrait peut-être de devenir ce confident : mon message téléphonique à Rome n'avait pas été inutile. Je savais maintenant qui était le propriétaire de l'Alfa-Roméo rouge... Et son nom seul donnait déjà un relief étonnant à mon projet! Il n'est pas si fréquent à notre époque matérialiste – et contrairement à ce que l'on peut lire dans les romans – que les princes charmants tombent amoureux des bergères ou que le plus authentique des aristocrates romains renonce à une richissime héritière pour les beaux yeux d'une très jolie mais très humble bouquetière de Rapallo!

Comment le dernier descendant de l'une des plus anciennes familles d'Italie avait-il fait connaissance avec la sauvageonne? Je le sus par Roberto, cette gazette vivante, pendant que j'espérais une nouvelle arrivée du couple :

— Ils se sont vus pour la première fois ici, signor Vincenzo... Il s'était assis, aussi solitaire que vous aujourd'hui, à la table où ils reviennent ensemble chaque soir. J'avais été frappé par l'expression de tristesse qui se lisait sur le visage de ce jeune homme élégant : il semblait découragé. N'était-ce pas anormal qu'un garçon de cet âge et de ce rang fût ainsi désabusé? On avait l'impression qu'il n'était venu à Rapallo que pour oublier... Beau comme il l'était, cela paraissait incroyable que ce fût une peine de cœur, mais la vie offre de telles bizarreries!... Ce fut alors que Rina pénétra dans le restaurant, comme elle le faisait deux fois par jour depuis des années aux heures des repas, pour y vendre ses bouquets... Elle avait pour habitude de passer très vite entre les tables, comme si elle était intimidée, et ne s'arrêtait que lorsqu'un client ou une cliente lui faisaient signe qu'ils voulaient

des fleurs. Cette fille est trop fière pour quémander ou importuner la clientèle. Quand elle se promène au milieu des tables, avec son panier sous le bras, c'est une belle fleur d'Italie qui consent à en vendre d'autres... Malgré son charme et son éclat, le jeune homme taciturne ne lui avait fait aucun signe : ce fut elle qui, pour la première fois, s'arrêta devant la table, comme si elle avait été hypnotisée! J'ai tout vu : les yeux de la sauvageonne exprimaient l'étonnement, la curiosité, peut-être déjà l'amour... Ses lèvres restaient entrouvertes, prêtes à dire n'importe quoi au moment où le regard triste de l'inconnu croisa le sien qui brillait d'une lueur brûlante. Et le miracle se produisit : la tristesse de l'homme sembla disparaître comme par enchantement! Il lui adressa même un sourire et lui tendit un billet de mille liras avant de saisir des deux mains tout le panier de jasmin... Après l'avoir respiré, il le rendit à Rina qui continuait à le dévisager sans paraître comprendre ce qui lui arrivait : elle n'avait encore jamais dû recevoir autant d'argent accompagnant un tel sourire... Après avoir pâli, elle rougit puis elle dit en balbutiant :

» — Mille grâces, signor... Mais vous me donnez beaucoup trop d'argent pour mes bouquets!

» — Et si j'estime, répondit l'inconnu, que tes fleurs sont si belles qu'elles valent ce prix?

» — Puisque vous voulez les payer aussi cher, signor, vous devez les garder pour vous!

» — Et si cela me fait plaisir de te les offrir? Comment t'appelles-tu?

» — Rina, signor...

» — J'aime ton prénom... Je suis sûr qu'il doit porter bonheur!

» Puis la sauvageonne s'enfuit, signor Vincenzo, en emportant son panier de fleurs que l'on venait de lui offrir pour la première fois de sa vie! Ce fut ainsi qu'ils firent connaissance...

Une fois de plus, j'avais écouté Roberto. Décidément, ce maître d'hôtel se différenciait des autres : ses récits m'enchantaient... L'atmosphère de rêve continuait à envelopper mon projet de film : la bouquetière Rina et le comte Eduardo Pozzi s'étaient connus de la façon la plus charmante du monde.

Quand je les vis enfin entrer dans le restaurant, je fus d'abord fasciné par le panier que la fille aux pieds nus portait sous le bras et qu'elle avait dû se faire offrir pour la quinzième ou la seizième fois à l'entrée du village, au moment où l'Alfa-Roméo s'était arrêtée devant la borne kilométrique... Il y avait, dans cette répétition quotidienne de l'attente et de l'offrande, une pudeur et une élégance qui n'étaient plus de notre temps et que je savourais...

Le couple me parut encore plus séduisant, plus attirant, plus passionnant ce deuxième soir où je le retrouvais. Était-ce parce que je connaissais maintenant les origines de l'homme, mais je lui trouvais encore plus de race que la veille... Si la fille portait la même robe de cotonnade et la même chevelure désordonnée, ses yeux semblaient plus fiévreux, plus amoureux aussi. En entrant, elle m'avait gratifié d'un large sourire alors qu'il ne s'était contenté que d'une très vague inclinaison de tête devant vouloir dire : «Comment? c'est encore vous? Pourquoi diable n'allez-vous pas dîner ailleurs, monsieur Nardi?»

Ma place était d'être au restaurant ce soir. Le destin, qui nous avait mis tous trois en présence la veille, l'avait voulu. Et puisque «c'était écrit», comme le disent les Arabes, je devais profiter de la nouvelle occasion.

Dès que les jeunes gens furent assis à leur table, je quittai la mienne pour leur dire avec toute la politesse dont je puis être capable si je veux m'en donner la peine :

— J'ose espérer, charmante signorina, que vous me pardonneriez de venir troubler ainsi l'harmonie qui plane déjà sur votre agréable repas... Vous aussi, signor, saurez-vous vous montrer indulgent pour un homme à cheveux grisonnants qui pourrait être aisément votre père?

Ces paroles ampoulées produisirent leur effet : la sauvageonne me fit un nouveau sourire et le comte Eduardo, en parfait homme du monde, se leva devant ces tempes qui me conféraient un incontestable droit au respect. J'enchaînai aussitôt, en homme de métier qui sait que les séquences d'une aventure bien construite doivent se succéder sur un rythme accéléré :

— Il me paraît superflu de me présenter : je sais, depuis l'autographe d'hier soir, que vous me connaissez... A qui ai-je l'honneur, monsieur?

Il était très difficile au jeune homme de ne pas dévoiler son identité. Il le fit avec une mauvaise grâce agacée :

— Comte Eduardo Pozzi!

Je poussai une exclamation de ravissement :

— C'est vraiment pour moi une très grande joie de faire connaissance avec l'héritier d'un nom que respecte toute l'Italie...

Le jeune homme parut plutôt étonné :

— Vous exagérez, monsieur Nardi! Vous oubliez surtout que, depuis que nous sommes en république, nos compatriotes admirent infiniment plus les noms de grands artistes tels que le vôtre.

On ne pouvait être plus galant homme mais je me souciai assez peu de l'assaut de politesses. L'important était que le comte Eduardo ait souri : et il venait de le faire! J'avais gagné... Il ne me restait plus qu'à m'asseoir à leur table avec un parfait sans-gêne et à prononcer

une phrase que j'avais soigneusement préparée pendant l'après-midi :

— Si je me suis permis de vous importuner, ce n'est nullement pour offrir à la charmante signorina de tenter le classique «bout d'essai» cinématographique! Loin de moi toute pensée d'ordre professionnel! Je tenais simplement à vous dire que vous incarnez tous deux pour mes yeux d'artiste une éclatante image du Bonheur...

— Je ne comprends pas, monsieur Nardi, me dit le jeune homme dont le visage se durcit instantanément.

— Mais oui! Le bonheur... vous savez bien : cet état d'âme insaisissable qu'il est presque impossible de décrire dans un roman, de peindre sur une toile ou d'exprimer en musique! Comment moi, pauvre cinéaste, parviendrai-je à le faire ressortir sur l'écran si vous ne m'aidez pas? Puisqu'il sera le thème fondamental de mon prochain film, j'aimerais assez savoir comment vous avez réussi à bâtir aussi rapidement le vôtre qui paraît complet?

Il n'y eut aucune réponse. Je me rends compte aujourd'hui qu'il ne pouvait en être autrement... A l'instant même où je venais de poser l'indiscrete question, la petite Rina ne savait pas encore de quoi serait fait le «demain» de son bonheur naissant. J'ignorais également que le bel Eduardo avait eu, quelques heures plus tôt, une scène pénible avec une étonnante créature à laquelle il avait annoncé qu'il ne voulait plus d'elle pour fiancée : la très blonde Béatrix Sorano... Scène de rupture qui aurait pu être banale si les paroles échangées n'avaient pas été plus cruelles et plus vraies que toutes les répliques que l'on pourrait inventer dans le meilleur dialogue de film... Scène rendue odieuse aussi par la présence, invisible mais tenace, de l'ombre d'un monstre : celle de Giuseppe, le père de Béatrix...

Oui, quand je posai ma question dans le restaurant de Rapallo, ni la fille aux pieds nus ni son amoureux n'étaient encore capables de me donner leur opinion sur la façon dont un couple moderne pouvait bâtir «son» bonheur.

LE FILM DE GANGSTERS

J'ai toujours pensé que l'insolente fortune de Giuseppe Sorano ne pouvait être estimée qu'en milliards. D'où provient-elle? D'abord – et je serais très injuste si je ne le reconnaissais pas – du travail... D'un labeur acharné qui fut l'apanage de Sorano depuis une enfance qui n'a guère été heureuse.

Très jeune, le petit Giuseppe avait dû accomplir les plus rudes besognes et faire tous les métiers depuis le chasseur d'hôtel jusqu'au conducteur de tramways en passant par le garçon livreur et le commis de Bourse. A seize ans, c'était déjà un garçon solide et ambitieux qui croyait avoir terminé son apprentissage de la vie parce qu'il ne devait son bagage qu'à lui-même.

Le bagage intellectuel était assez mince : il l'est encore : Sorano n'appartiendra jamais à la race des intellectuels ou des gens seulement cultivés... Mais cette ignorance est compensée chez lui par un sens psychologique extraordinaire : j'ai rarement connu un homme sachant mieux découvrir, avec une foudroyante rapidité, les qualités, les défauts et surtout les vices de ses congénères. Cela lui permet de trouver le point faible d'un adversaire ou d'un subordonné. Quand il le connaît, son règne odieux commence sur un personnage à sa merci.

Giuseppe incarnera toujours pour moi le «type» parfait de l'italien du Nord : dur avec lui-même, âpre au gain, sans pitié pour les autres. L'homme pour qui une seule chose compte : les affaires! Malgré sa farouche volonté de réussite et ses indéniables qualités d'organisateur, Giuseppe Sorano avait végété jusqu'à la trentaine. Entre-temps, il s'était marié ; mais sa femme mourut en mettant au monde une fille, Béatrix.

L'enfant fut d'abord élevée par des voisines charitables qui la prirent en charge pendant que son père faisait tous ses efforts pour acquérir cette fortune sans laquelle il estimait qu'aucun bonheur n'était possible ni durable. La chance de sa vie fut la déclaration de guerre de l'Italie à la France en 1940... Ce jour-là, Sorano – dont la grandeur d'âme restera toujours très éloignée de celle d'un paladin – estima que sa place n'était pas au front mais à Milan où l'on avait décidé de récupérer le plus de ferraille possible pour les besoins insatiables de l'armement. Ce fut dans cette «récupération», qui se poursuivait pendant les quatre années de guerre, que Giuseppe trouva

le premier milliard devant lui permettre, par la suite, d'en acquérir quelques autres. Le personnage méthodique et calculateur fit l'application pure et simple du vieux principe de la boule de neige qui grossit quand on la laisse rouler...

Dès que la paix revint, le marchand de ferraille – qui avait été assez subtil pour ne pas trop se compromettre avec le gouvernement fasciste – investit ses immenses capitaux dans des affaires très variées mais toutes essentiellement rentables : pâtes alimentaires, entreprises de reconstruction, usines de scooters... Enfin, il put réaliser un rêve qu'il caressait depuis des années : devenir producteur de films! Il peut paraître incroyable qu'un homme, ne possédant pas le moindre sens artistique, voulût devenir l'un des magnats du septième Art, mais ce fut cependant ainsi! Très rapidement l'ancien conducteur de tramways devint le personnage le plus puissant de tout le cinéma italien. Ne contrôlait-il pas, à lui seul, soixante-cinq pour cent de notre production nationale? Ne possédait-il pas le plus vaste circuit de salles et la meilleure organisation de distribution de la Péninsule? Ne prenait-il pas d'importantes participations financières dans la plupart des grandes coproductions italo-françaises ou italo-américaines? N'avait-il pas poussé le raffinement jusqu'à acheter les plus beaux et les plus vastes studios de Milan, sa ville natale, auxquels il n'avait pas craint de donner son nom?

Ce qui revenait à dire que, pour pouvoir travailler chez nous, soixante-cinq pour cent des scénaristes, des metteurs en scène, des artistes et des techniciens devaient être dans les bonnes grâces du signor Sorano. S'il en était ainsi, ils avaient toutes les chances de pouvoir tourner une «Super-Production Sorano», réalisée dans «les studios Sorano», distribuée par «l'organisation Sorano» et projectionnée dans une «salle Sorano» : pour eux, c'était le Festival Sorano... Pour les autres, qui n'avaient pas eu l'avantage de plaire au Grand Homme, il ne leur restait plus qu'à changer de métier et à devenir à leur tour conducteurs de tramways pour ne pas mourir de faim...

Il existait bien aussi quelques rares indépendants dont je puis affirmer, sans me vanter aucunement, avoir été le représentant le plus qualifié et le porte-drapeau. Je devais même être le seul de tous nos cinéastes à posséder assez d'expérience, de popularité et de connaissance du métier pour brandir l'étendard de la révolte le jour où ce serait nécessaire...

Telles étaient nos positions respectives, à Giuseppe et à moi, quand je fis connaissance à Rapallo du jeune homme dont la fille unique du marchand de ferraille aurait bien voulu faire son mari... Sorano n'avait-il pas à sa disposition tous les moyens pour que Béatrix devînt rapidement «une Dame». C'était peut-être là sa plus grande ambition :

elle dépassait même son besoin de domination universelle... C'était aussi le seul côté un peu sympathique de cet homme sans scrupule : Giuseppe adorait sa fille! Il l'aimait d'une façon tyrannique et exclusive. Pour lui, Béatrix était tout : la confidente de ses projets diaboliques mais aussi l'enfant dont les merveilleux cheveux blonds cendrés et les yeux verts pailletés d'or lui rappelaient celle trop tôt disparue qui n'avait été sa compagne qu'à une époque de misère. En offrant à sa fille tout ce qu'il n'avait pu donner à sa femme, Giuseppe devait avoir l'impression de faire une sorte de réparation tardive : la défunte n'avait jamais connu le luxe qu'il souhaitait toujours lui apporter...

En grandissant, celle qui avait été «la pauvre petite Béatrix», élevée par les voisines du quartier populaire, s'était transformée en une splendide créature dont le port altier faisait plus penser à la jeune femme qu'à la jeune fille... Le jour où le comte Pozzi lui avait fait comprendre poliment qu'il renonçait à l'épouser, Béatrix Sorano venait d'atteindre sa majorité. Mais elle n'avait pas attendu ce moment fatidique pour tout régenter dans l'existence privée de son père. Elle était à la fois l'enfant gâtée et l'autoritaire maîtresse de maison devant laquelle relations et serviteurs devaient s'incliner... Si je n'emploie par le mot «amis» lorsqu'il s'agit des Sorano, c'est parce que ces gens-là n'en ont pas eu et ne pourront jamais en avoir. Ils ne l'ont d'ailleurs pas cherché, préférant ne s'entourer que de personnages qui sont leurs obligés. Le mot «amitié» n'a aucun sens pour Giuseppe et pour sa fille.

Celle-ci, qui avait dix ans quand son père fêta son premier milliard, fut aussitôt enlevée aux soins des voisines de quartier pour entrer dans l'un des couvents les plus cotés et les plus recherchés de toute l'Italie : celui des Sœurs Augustines de Pavie. Ainsi l'avait voulu Giuseppe : seules ces remarquables éducatrices feraient de Béatrix une «dame» en quelques années... La Supérieure de l'illustre couvent avait beaucoup hésité avant d'accepter, parmi ses pensionnaires, la fille du richissime «homme d'affaires». Finalement, elle n'avait pu que s'incliner devant le chèque fabuleux que Giuseppe lui avait remis pour lui permettre de reconstruire entièrement la chapelle du couvent détruite par un bombardement aérien. Giuseppe savait depuis longtemps que l'argent possède le pouvoir d'opérer de véritables miracles...

La jeune Béatrix était arrivée au couvent avec un trousseau d'une somptuosité insensée, dont le luxe tapageur produisit le plus mauvais effet sur des camarades moins fortunées mais mieux nées... Car le couvent des Augustines avait pour règle de n'accueillir que des jeunes filles de la meilleure société et tout particulièrement de l'aristocratie. En y imposant sa fille à coups de millions, Giuseppe savait très bien ce qu'il faisait mais, par sa vantardise et par l'étalage de sa richesse, la

blonde Béatrix se rendit vite impopulaire auprès de ses petites camarades qui la mirent en quarantaine. L'enfant gâtée s'indigna, trépigna, pleura, se plaignit à son père mais celui-ci demeura inflexible : sa fille ne sortirait de ce couvent qu'après y avoir entièrement terminé ses études. Pendant ce temps, il continuerait, lui, à arrondir sa fortune.

Ces deux activités allèrent de pair. Giuseppe avait vu juste : quand Béatrix quitta définitivement le couvent à dix-huit ans pour faire ce que l'on a l'habitude d'appeler assez stupidement «une entrée dans le monde», le milliardaire eut la satisfaction de retrouver une jeune fille accomplie possédant de sérieuses bases d'éducation et une gamme de connaissances élémentaires suffisamment variées pour paraître cultivée... Elle parlait aussi très correctement le français et l'anglais. Les lettres qu'elle écrivait n'étaient pas dénuées d'élégance ; elle jouait du piano, chantait agréablement et n'ignorait rien de la danse classique... Elle pouvait donner l'impression, à quelqu'un qui aurait ignoré l'admirable travail accompli par les éducatrices de Pavie, d'être une jeune fille du meilleur monde doublée d'une artiste-née. En réalité tout avait été «fabriqué» – le côté «mondain» et le côté «artiste» – par la fortune paternelle. Giuseppe pouvait être fier du résultat. Sa satisfaction et son orgueil s'augmentaient encore du fait que Béatrix était très belle. Selon lui, sa fille était naturellement la merveille des merveilles et, comme elle était aussi la plus riche des héritières, elle avait le droit d'avoir toutes les ambitions...

A dix-huit ans, dès qu'elle était revenue dans le somptueux palais – le seul mot digne de la demeure du potentat... l'appellation «hôtel particulier» semblerait trop pauvre! – que Sorano avait fait édifier avec un goût des plus discutables aux environs de Milan, Béatrix eut sa Cadillac, ses chevaux de selle, une véritable meute de lévriers, une femme de chambre particulière, une «secrétaire privée» dont l'unique occupation était de noter les rendez-vous chez les grands couturiers, un admirable vison et une gamme de bijoux capable de faire pâlir de jalousie une maharanée... Tout cela, Béatrix l'avait reçu avant même d'avoir eu le temps d'en exprimer le désir! Cette pléthore de luxe, au lieu de la satisfaire, n'avait fait que lui aiguïser davantage l'appétit... Dans sa mentalité, qui ne se départira jamais d'un fond très primaire, Giuseppe estimait «qu'une future Grande Dame avait l'entière liberté de se montrer insupportable». Béatrix ne fut pas longue à épouser ce point de vue.

Pendant deux années, on ne vit qu'elle dans les restaurants ultrachics, les boîtes snobs et les cocktails où son élégance tapageuse lui permettait d'écraser n'importe quelle rivale. A Milan, à Florence, à Venise, voire même à Rome, les gens allaient, répétant de salon en salon : «Béatrix Sorano était-elle à la réception de la princesse

Rusmoli? Comment était sa robe? Mon Dieu, qu'elle peut être belle, cette jeune fille! Et si riche avec cela!»

C'était un concert de louanges organisées, un hymne permanent à une gloire grandissante... Très vite, à un pareil régime, la meilleure enfant du monde — même si elle a reçu l'excellente éducation des Sœurs Augustines de Pavie — aurait perdu la tête... Béatrix ne faillit pas à cette règle.

Être la fille de Giuseppe fut, par moments pour elle, un véritable calvaire : l'amour insensé que le milliardaire lui portait se traduisait par une jalousie féroce. Nul ne s'en doutait à l'exception de Béatrix pour qui la tutelle despotique commençait à devenir intolérable. La grande liberté que Giuseppe semblait lui laisser n'était qu'apparente. Quelle que fût l'heure du jour ou de la nuit à laquelle elle rentrait, elle rencontrait toujours dans l'un des couloirs du palais son père qui la harcelait de questions :

— Où as-tu été? Avec qui as-tu dansé? Était-ce un monde digne de toi? Naturellement, tu étais la plus belle et la plus élégante? Qu'a-t-on dit de tes bijoux? T'avait-on réservé pour le dîner la place d'honneur, la seule qui convienne à la fille de Giuseppe Sorano?

La jeune fille n'en pouvait plus d'entendre perpétuellement le même refrain où un orgueil puéril transpirait sous l'exaspérante sollicitude paternelle. Si sa mère — femme très belle qui aurait su rester modeste malgré la fortune — avait vécu, les choses se seraient passées autrement. Le malheur de la fille unique était de toujours se retrouver seule face à un père tyrannique sans avoir l'appui inappréciable de quelqu'un à qui elle aurait pu faire partager ses joies ou ses peines. La richesse, le luxe et même l'éducation n'apportaient pas tout : il aurait fallu aussi une tendresse discrète... Et, sous les dehors brillants d'une jeune fille comblée par la vie, la détresse morale de l'héritière était immense. A force de vivre au contact permanent d'un personnage tel que Giuseppe, Béatrix finit par devenir comme lui : méfiante, renfermée sur elle-même, autoritaire. Très vite aussi, elle devint incapable du moindre élan de générosité, ayant appris — à l'école de son père — à faire taire un à un les balbutiements du cœur.

Telle était à vingt ans, après deux années de cette existence, la très belle, la très blonde, la très riche Béatrix Sorano le soir où elle fit connaissance à Florence, au cours d'un grand dîner offert par le marquis Montani, du comte Eduardo Pozzi...

Comment la fille du marchand de ferraille avait-elle pu être reçue ou même invitée chez le marquis, qui passait pour être l'un des représentants les plus qualifiés et les plus exigeants d'une société brillante mais très fermée qui ne voulait pas frayer avec les roturiers d'un après-guerre? Depuis la chute de la Monarchie, la situation de nombreuses familles de l'aristocratie italienne — l'une des plus

arrogantes du monde jusqu'à cette époque – avait radicalement changé et obligé beaucoup d'entre elles à composer avec d'autres milieux en acceptant peu à peu de se laisser envahir par une catégorie d'individus dont le compte en banque tenait lieu de blason. C'était pour la Haute Société la seule façon de ne pas sortir complètement ruinée de l'aventure...

Le marquis Montani n'avait pas échappé à ce dilemme : s'il avait pu encore conserver son admirable palais florentin – et même le restaurer – c'était uniquement parce que Giuseppe Sorano lui faisait l'aumône de substantiels jetons de présence pour avoir prêté son nom à la présidence tout à fait honorifique du vague conseil d'administration de l'une des innombrables «affaires Sorano». Il n'y paraissait d'ailleurs que pour donner sa signature et entériner les décisions olympiennes du milliardaire. Sorano a toujours pensé que la première qualité d'un grand capitaine d'industrie est de savoir s'entourer de collaborateurs dont le nom seul est déjà une garantie, sinon de probité, du moins d'une certaine respectabilité. En échange de la rente qu'il servait ainsi à quelques personnages bien choisis, le marchand de ferraille exigeait que ceux-ci accueillissent sa fille dans un milieu où, normalement, elle n'aurait jamais dû être admise. C'était pour remercier d'une manière élégante «son excellent ami» Sorano que le marquis avait offert le dîner en l'honneur de Béatrix, qu'il avait placée à sa droite. L'autre voisin de table de la blonde héritière était le comte Eduardo, arrivé le matin même de Rome. Béatrix ne pouvait être mieux entourée...

La merveilleuse table, dont la nappe ancienne et brodée s'ornementait d'un chapelet de roses pâles serpentant entre une verrerie de cristal taillé et une argenterie armoriée, reflétait les splendeurs nostalgiques d'une époque en voie de disparition...

C'était un repas aux chandelles où des lueurs irréelles avaient le pouvoir féérique d'estomper les rides des visages les plus fanés et de faire croire que chaque convive trouvait encore une saveur à la douceur de vivre. En réalité, il n'y avait ce soir-là chez le marquis que des gens blasés : les plus âgés regardaient les autres avec une élégante amertume et les plus jeunes voulaient donner à leurs aînés l'impression que plus rien jamais ne les étonnerait. Ce fut ce que l'on appelle un dîner de bonne compagnie.

Seule Béatrix était radieuse dans sa sincérité : elle vivait enfin le rêve caressé secrètement dans son âme ambitieuse depuis des années. Depuis l'époque, qui n'était pas si lointaine, où ses petites camarades du couvent des Sœurs Augustines avaient voulu lui faire comprendre qu'elle n'était pas de leur rang social. C'était là une blessure d'amour-propre et d'orgueil qui serait longue à se cicatriser : l'enfant blonde avait décidé, avec sa farouche volonté de domination, qu'un jour elle

aussi appartiendrait à la noblesse! Il le fallait pour venger l'affront subi par sa jeunesse! Ne possédait-elle pas, allié à sa beauté, l'atout le plus puissant, celui qui faisait s'abattre toutes les cartes et s'ouvrir toutes les portes : l'argent?

Pendant les deux années de sorties et de mondanités qu'elle venait de vivre, Béatrix n'avait jamais perdu de vue la revanche qu'elle s'était promise dans le silence du couvent. De courtes années s'étaient écoulées et, chez le marquis Montani, l'aristocratie lui faisait déjà fête! Mais, pour une Sorano, ce n'était pas suffisant : elle voulait se faire épouser par le plus beau garçon de toute cette noblesse à demi ruinée qui viendrait ensuite lui baiser la main : ce jour-là seulement, sa victoire serait complète.

A l'instant où elle vit s'asseoir à sa droite, devant la table étincelante du palais florentin, Eduardo Pozzi, elle comprit que son heure avait enfin sonné. Depuis longtemps déjà, Béatrix avait choisi – sans même connaître celui qui devrait être son époux – la date de sa majorité, le 7 mai, pour le jour de ses noces... Elle décida donc, dès le début du dîner, que le 7 mai prochain elle deviendrait, devant Dieu et devant les hommes, la comtesse Pozzi... Et puisque le repas se passait un 5 novembre, elle calcula qu'il lui restait six mois de fiançailles en perspective avant la date de son triomphe. Ce n'était pas trop, pensait-elle, pour commander un trousseau capable de faire rêver toutes les filles du monde, pour lire les lettres de félicitations, pour recevoir enfin les cadeaux que les innombrables obligés du Grand Sorano seraient contraints de lui envoyer... Le soir même, quand son père lui poserait à son retour chez elle les fastidieuses questions habituelles, elle lui ferait part de sa décision. Le seul qu'il n'était pas nécessaire de mettre tout de suite dans le secret était l' élu : comment ce garçon sans fortune pourrait-il même lui résister?

Physiquement, il était bien, cet Eduardo Pozzi. Pour Béatrix, c'était le point le plus important : comme elle se savait très belle, elle ne pouvait déchoir en devenant l'épouse d'un homme laid ou simplement quelconque. Son mari devait être bel homme. Le voisin de table, bien qu'il fût le dernier de son nom, ne faisait pas fin de race. Il était très brun et elle était très blonde : la loi des contrastes jouerait en leur faveur... Il était un peu plus grand qu'elle qui était cependant d'une taille au-dessus de la moyenne pour une femme : c'était très important aussi d'épouser un homme plus grand que soi! On ne se marie pas avec un homme plus petit sans risquer de devenir ridicule... Quand ils apparaîtraient dans une réception, ils feraient un couple splendide!... Un couple possédant tout : beauté, noblesse, élégance, richesse... Le couple qui déchaînerait les envieux. La fille de Giuseppe éprouvait une véritable jouissance à être jalousée.

Le garçon était-il intelligent? Cela n'avait pas grande importance,

Béatrix sachant qu'elle le serait pour deux... Il paraissait être d'une humeur agréable mais ce n'était peut-être qu'une façade mondaine? En supposant même qu'il eût un caractère exécrationnel, ce n'était pas grave! Une Sorano se sentait capable d'affronter tous les orages et de risquer toutes les intempéries d'un régime matrimonial organisé...

A aucun moment il ne fut question pour elle, pendant le dîner, d'envisager de devenir amoureuse de celui qu'elle venait de choisir pour mari. L'amour n'est qu'un pis-aller ou un passe-temps dont il faut savoir laisser l'exclusivité aux jeunes filles pauvres qui ne peuvent pas s'offrir d'autres distractions... En échange, Béatrix n'exigerait pas non plus de son voisin qu'il l'aimât : elle lui demanderait simplement quelques égards et beaucoup d'élégance... Elle saurait se montrer raisonnable en se contentant du titre qu'elle avait acheté. Comme elle ne manquerait pas d'apporter de temps en temps à son mari sa présence très blonde pour présider un grand dîner et, à longueur d'années, des rentes confortables, ils seraient quittes : chacun aurait fait son devoir d'époux.

Pas un instant, Béatrix ne pensa que le jeune homme pourrait envisager le bonheur sous un angle autre que celui qu'elle avait adopté. Leur première conversation fut ce qu'elle ne pouvait qu'être dans de telles circonstances : polie, inutile, réservée. Quand le repas prit fin, Béatrix aurait été bien incapable de se souvenir de ce que lui avait dit son voisin. La seule chose qu'elle avait remarquée – et qui lui plaisait – était que sa voix était agréable, presque musicale...

Eduardo Pozzi se contenta, lui, de confier à son hôte au moment de prendre congé :

— La fille de ce parvenu me semble avoir reçu une excellente éducation... C'est assez surprenant!

Comme le marquis Montani n'était pas sot, il sourit discrètement. Ce n'était pas sans une idée bien arrêtée qu'il avait placé Eduardo à la droite de Béatrix. Tôt ou tard, cette habileté se traduirait par une très sensible amélioration de ses appointements de président de société à responsabilité limitée...

— Ce dîner? demanda un Giuseppe en robe de chambre quand Béatrix revint à 1 heure du matin.

— Pour une fois, c'était possible... Que dirais-tu si je me mariais?

La question avait été si brutale que le milliardaire en eut le souffle coupé pendant un moment avant de pouvoir répondre :

— C'est une éventualité qui risque de se produire un jour ou l'autre... Seulement tu es encore très jeune! Nous avons tout le temps d'y penser...

Il avait pris soin de dire «nous» mais la jeune fille s'empressa de rectifier :

— J'y ai songé depuis longtemps... Et j'ai décidé que je me

marierais le 7 mai prochain.

— Pourquoi cette date?

— Aurais-tu oublié que c'est celle de mon anniversaire et que, ce jour-là, je serai enfin majeure, donc libre d'épouser qui je voudrai!

Le visage adipeux de Giuseppe se décomposa. Le gros homme éprouvait la pénible sensation d'être trahi par la chair de sa chair, par le seul être en qui il avait placé tout son orgueil et tous ses espoirs.

— Et qui comptes-tu épouser?

— Le comte Eduardo Pozzi...

— Connais pas!

— Eh bien, ce sera pour toi, père, l'excellente occasion de faire sa connaissance!

— Me permettras-tu quand même d'attendre jusqu'à demain soir avait de te donner mon opinion sur ton projet?

— Vingt-quatre heures? C'est tout naturel!

Pour la première fois, depuis les deux années que sa fille était sortie du couvent, Giuseppe se dirigea vers sa chambre sans l'embrasser. Béatrix n'en éprouva aucune peine et regarda son père s'éloigner sans même tenter de lui faire remarquer son oubli. La seule chose qui la frappât fut que, brusquement, à cette minute, le gigantesque Sorano s'était voûté comme s'il fût devenu un vieillard... Les paroles de la jeune fille venaient de sonner le glas dans l'âme endurcie du colosse. Cet homme, à qui nul n'avait pu attribuer la moindre liaison féminine et pour qui la seule femme qui eût jamais compté était son enfant, se sentait dépouillé de son bien le plus précieux. Il s'en fallait de peu pour que la blessure ne devînt mortelle.

Le lendemain soir, quand Béatrix pénétra dans le cabinet de travail de son père, celui-ci savait qui était Eduardo Pozzi :

— Je me suis renseigné. Ce garçon est le dernier descendant de l'une des plus anciennes familles de la noblesse romaine : c'est à peu près le seul capital qu'il ait à son actif! Car il ne fait rien, n'a jamais rien fait et ne paraît pas avoir l'intention de travailler! Pour vivoter, il se contente des quelques revenus assez maigres que lui procure une propriété dont il a hérité et qui se trouve à une cinquantaine de kilomètres d'ici. Il a aussi une passion : les courses automobiles. Il a déjà pris part à quelques-unes en qualité d'amateur, mais il ne s'y est pas encore distingué par des prouesses exceptionnelles... Voilà le bilan! Tu es assez intelligente pour te rendre compte qu'il est plutôt maigre!

— Je n'empêcherai pas Eduardo de courir en automobile et toi, tu sauras bien lui trouver une situation...

— Tu l'appelles déjà par son prénom?

— Il faut bien que je m'y habitue... Toi aussi! Ne penses-tu pas que

ce serait très bien, pour améliorer encore ton standing, que ta fille devînt la comtesse Pozzi?

— J'ai eu le reste de la nuit pour y réfléchir... Tu es sûre que ce garçon te convienne pour mari?

— Oui, parce qu'il fera tout ce que nous voudrons! C'est certainement un faible qui ne résistera pas au pouvoir de l'argent. Il lui en faut pour conserver son rang... Nous le tiendrons! Compte sur moi... La première chose que tu dois faire maintenant est la demande en mariage.

— Moi?

— Oui! Je n'ai vu Eduardo pour la première fois qu'hier soir... Nous avons parlé un peu de tout ensemble, mais il m'était très difficile de lui demander aussi vite s'il voulait m'épouser!

— S'il voulait? rugit Giuseppe. Comme si son avis avait la moindre importance! Que pourrait-il trouver de mieux, ce gigolo à demi-ruiné?

— D'abord, père, Eduardo n'a rien d'un gigolo! Je t'interdis de l'appeler ainsi... Ensuite je te prie instamment de ne pas lui parler de sa situation financière quand tu le verras tout à l'heure...

— Tu l'as convoqué ici?

— Non. C'est toi qui vas aller le voir.

— Jamais! Tu ne voudrais tout de même pas que Giuseppe Sorano se dérangeât pour un garçon de cet âge? C'est à lui de venir.

— Il ne bougerait pas! Ces gens de la noblesse sont très orgueilleux...

— Pas plus que moi!

— C'est vrai. Aussi ai-je trouvé un lieu où vous pourriez vous voir sans que votre fierté réciproque pût en souffrir... La rencontre paraîtra due au hasard. Pour cela tu n'as qu'à téléphoner à Montani. Il faut bien qu'il te serve à quelque chose, le marquis, pour le prix qu'il te coûte chaque mois!

— L'idée n'est pas sotte. Je vais dire à Montani de s'arranger pour faire venir chez lui, ce soir, après dîner, «ton» Pozzi... Je ferai comprendre au marquis que sa place de président de conseil d'administration est en jeu : il se débrouillera!

— Laisse-moi t'embrasser! Ce n'est pas parce que je suis tellement heureuse de devenir comtesse mais j'aime ta façon de mener rapidement les affaires... Et tu ne dois pas m'en vouloir de ma décision : tôt ou tard il aurait bien fallu la prendre! La fille du Grand Sorano ne peut pas rester vieille fille! Ce serait le pire des affronts pour toi! Je fais donc un mariage de raison. Mieux vaut un Pozzi qu'un autre... Réfléchis : grâce à toi j'avais tout, mais pas de titre! Maintenant j'en aurai un!

— Pas de titre! Sais-tu que ça s'achète aussi? Les comtes du Pape n'ont pas été inventés pour rien! Il suffit d'y mettre le prix! les caisses

du Vatican ont toujours besoin d'argent pour leurs œuvres... Ce ne serait pas si mal : comte Sorano!

— Je préfère comtesse Pozzi! Cela sonne plus vrai...

— Tu crois?... De toute façon, je l'achète également ton titre! J'ai même l'impression qu'il va me coûter cher! Ce jeune inutile doit avoir les dents longues... Sais-tu que c'est ruineux de prendre part à des courses d'automobiles quand on n'est qu'un amateur?

— Tant mieux! Grâce à ces courses, Eduardo a peut-être déjà des dettes. Ce serait merveilleux pour l'obliger à se décider rapidement!

— Des dettes? C'est en effet un excellent levier... J'appelle Montani! Quand je reviendrai cette nuit de l'entrevue, je monterai dans ta chambre pour te dire comment les choses se seront passées... Béatrix, tu m'aimes?

— Je t'adore...

Il était plus de minuit lorsque Giuseppe pénétra dans la chambre rose de sa fille qui rêvassait en fumant, allongée en déshabillé sur son lit.

— Alors? demanda-t-elle sans bouger à l'entrée de son père.

— Alors...

Giuseppe s'était affalé sur le bord du lit, plus qu'il ne s'était assis, avant de continuer :

— Je crains que tu ne te sois fait beaucoup d'illusions... C'est un véritable mufle, ton Pozzi! Sais-tu ce qu'il m'a répondu quand j'en suis venu au but précis de notre entrevue?

Les lèvres minces de la fille blonde tremblaient déjà de rage :

— Parle!

— Il a répondu : «Ah! Ça, monsieur Sorano... Auriez-vous l'intention de mettre votre fille sur le marché comme vos stocks de ferraille?»

Béatrix lâcha une bouffée de fumée avant de dire, les yeux toujours fixés vers le plafond :

— Il t'a vraiment répondu cela? Je te jure qu'il le paiera au centuple quand j'aurai fait de lui mon mari!

— Ton mari? Mais je crois qu'il n'y tient pas du tout!

— Ecoute : il n'y a pas un garçon qui ne veuille m'épouser... Eduardo comme les autres! Le tout est de savoir le prendre par son point faible : sais-tu s'il a des dettes, oui ou non?

— Je le saurai demain.

— Contrairement à ce que tu pourrais croire, je ne me suis jamais fait la moindre illusion sur personne! Ne suis-je pas ta digne fille? Je sais que tout s'achète, même un petit comte prétentieux! J'agirai comme toi en affaires : je ne lui rendrai sa monnaie que plus tard... Raconte-moi l'entrevue...

— A 9 heures précises, j'entrai dans la bibliothèque de Montani où

celui-ci était en train de fumer un cigare en compagnie «du» Pozzi... Je dois reconnaître que le marquis avait bien arrangé les choses et que ton comte ne pouvait pas prévoir qu'il me rencontrerait... Quand je suis arrivé, Montani a feint l'étonnement : «Quelle bonne surprise, mon cher Sorano! Si je m'attendais à votre visite à cette heure!» Les présentations furent faites. En me serrant la main, Pozzi me dit : «J'ai eu l'honneur, monsieur, de faire ici même hier soir la connaissance de mademoiselle votre fille... Elle est charmante!» En entendant ce compliment, j'ai pensé que le terrain était bon et j'ai foncé! Tu sais bien : cette méthode rapide que tu aimes tant chez moi... N'importe quel père, désireux de satisfaire sa fille, en aurait fait autant à ma place! Et j'ai répondu : «Mon cher comte, Béatrix est rentrée enthousiasmée d'avoir fait votre connaissance! Et, puisqu'un heureux hasard nous met en présence chez notre excellent ami commun, ce «cher» marquis, permettez-moi de vous confier qu'il ne me déplairait pas du tout de vous avoir pour gendre.»

— Tu as dit cela, père? Je ne m'étonne plus qu'Eduardo t'ai fait une pareille réponse! Tu as beaucoup trop précipité les choses!

— Précipité? Et si j'ai décidé cette nuit, moi Giuseppe Sorano, qu'un jeune noble sans fortune serait mon gendre, pourquoi ne pas le lui dire? Il devrait, au contraire en être très flatté... Tu te vantais tout à l'heure de ce que tous les garçons de la terre cherchaient à t'épouser... Laisse-moi rire! Ces sentiments soudains qu'ils manifestent à ton égard n'existent que parce qu'ils rêvent de devenir «mon» gendre! Tu comprends?

— Ils aspirent peut-être tous à le devenir, sauf un, Eduardo! Et l'ennui, c'est qu'il n'y a que lui à m'intéresser... Quelle a été sa première réponse à ta brillante improvisation?

— Insolente, naturellement : «Puisque nous sommes en veine de confidences, monsieur Sorano, permettez-moi à mon tour de vous révéler, sans vouloir diminuer pour cela les charmes très certains de mademoiselle votre fille, qu'il ne me plairait pas du tout de vous avoir pour beau-père!»

La fille allongée sourit :

— Ce n'était pas mal... Je vais commencer à l'aimer mon Eduardo!

— «Ton» Eduardo! Tu es folle? Tu ne vas tout de même pas te faire épouser par un homme qui ne veut pas de nous? Puisque tu tiens absolument à entrer dans «la» noblesse, je te trouverai des comtes, des marquis, des princes et même des ducs à la pelle! Il n'y a qu'à se baisser pour ramasser parmi eux des gens sans le sou!

— Je n'épouserai que Pozzi! Plus il se fera tirer l'oreille et plus je m'entêterai! C'est toi le premier qui m'as enseigné le pouvoir de la volonté... Dès demain, je m'arrangerai pour rencontrer Eduardo puisque tu t'es montré incapable de faire une demande en mariage

correcte.

— Ce n'est pas à moi de me déranger pour supplier un garçon d'épouser ma fille unique, mais à lui de venir me demander ta main! C'est ainsi que se pratiquent les usages dans ce «Monde» que tu prises tant!

— Aurais-tu appris les règles de la civilité? Je trouverais cela plutôt drôle! Je te garantis qu'Eduardo ne bougera pas... J'irai le trouver!

— Ne fais pas cela! Oublierais-tu notre puissance?

— Il ne s'agit pas de satisfaire notre amour-propre, mais de réussir! Après je te promets que l'orgueil des Sorano sera vengé! Il faut que je devienne la comtesse Pozzi!

— Je vais finir par croire que tu aimes cet homme!

— Tu m'as appris depuis longtemps à n'aimer personne d'autre que moi...

— Une dernière fois je te demande de patienter quelques jours avant de faire des avances qui nous couvriraient de ridicule, toi et moi! Ce n'est pas me remercier, pour mes années de lutte et de travail, qui m'ont permis de t'imposer à tout le monde, que de t'abaisser devant le premier blanc-bec venu! A la fin de notre conversation de cet après-midi, tu m'as donné une excellente idée pour réduire ce garçon à notre merci : les dettes! Même s'il n'en avait pas – ce qui m'étonnerait – je m'arrangerais pour qu'il en fit! Ensuite, ton mariage ne sera plus qu'une formalité... Tu connais mes méthodes? Elles sont toujours efficaces! Laisse-moi faire...

— Si tu n'as pas réussi d'ici un mois, je te préviens que j'agirai seule. Je veux me marier le 7 mai prochain!

Le lendemain de la première rencontre de Giuseppe avec Eduardo dans le palais Montani, les Sorano étaient rentrés à Milan et le jeune homme avait rejoint sa propriété de Toscane.

Les renseignements recueillis par le marchand de ferraille étaient assez exacts : Castel Arizzo, l'une des rares demeures privées ayant conservé toute la beauté de la Renaissance italienne, était une charge très lourde pour des revenus de terres insuffisants. Mais le dernier des Pozzi estimait que son devoir était de conserver intact l'héritage que lui avaient légué ses ancêtres. Pour maintenir la demeure en état et garder le personnel nécessaire à son coûteux entretien, Eduardo avait dû faire des prodiges budgétaires qui s'étaient traduits par des emprunts le ruinant peu à peu... L'obligation morale qu'il s'était imposée, ajoutée à sa passion juvénile pour la griserie de la vitesse dans les courses automobiles, avait achevé de le mettre dans une situation financière assez précaire dont il ne pourrait guère sortir – lui

qui n'avait aucun métier, ni d'autre profession que celle de «parfait homme du monde» – que par un riche mariage.

Solution à laquelle le jeune homme songeait de plus en plus depuis quelque temps. Plusieurs partis possibles s'étaient offerts à lui, mais aucun ne l'avait pleinement satisfait : ou la jeune fille avait une grosse dot mais n'était pas assez belle à son gré, ou elle était jolie mais ne possédait pas une fortune suffisante. Eduardo Pozzi était un homme difficile... Sa noblesse n'était pas que de naissance, elle était aussi de cœur : il ne pourrait être question pour lui d'épouser une jeune fille dont il ne ferait pas une femme heureuse... En échange, il demandait que sa compagne eût beaucoup de qualités. Il ne faisait en cela que suivre la ligne de conduite des Pozzi qui s'étaient toujours montrés exigeants dans le choix de leurs épouses. Sans doute avaient-ils eu le plus grand tort de croire que leur seul nom permettait de telles prétentions. Mais il est difficile de transformer une mentalité qui a été forgée par des siècles de tradition.

Eduardo était sorti ulcéré de sa conversation avec Sorano. Comment ce rustre avait-il même osé lui faire une telle proposition?

C'était d'autant plus maladroit que la beauté très réelle de Béatrix n'avait pas laissé le jeune homme indifférent. La jeune fille l'avait également étonné par sa parfaite éducation, par l'étendue de ses connaissances et surtout par sa morgue qui ne pouvait déplaire à un homme pour qui la différence des classes sociales conservait encore toute sa rigueur. Ne possédait-elle pas la qualité suprême que l'on attend d'une dame : l'allure?

Il avait fallu que Giuseppe, personnage grossier, vînt tout gâter! Eduardo en arrivait à se demander comment un individu pareil avait même été capable d'engendrer une enfant de la classe de Béatrix. Chaque jour, depuis son retour à Castel Arizzo, il se posait la même question. Les deux silhouettes Sorano le hantaient : celle du nouveau riche par tout ce qu'elle avait de répugnant, celle de Béatrix pour tout ce qu'Eduardo se sentait encore incapable d'exprimer... Ce n'était pas chez lui un sentiment d'amour violent ou même un simple désir d'homme pour la splendide créature mais plutôt une sorte d'admiration secrète pour une jeune fille possédant déjà les qualités de la femme complète.

Cette double hantise tournait à l'obsession... Aussi le jeune homme pensa-t-il être le jouet d'une hallucination lorsqu'il aperçut, se dirigeant vers lui dans une allée de son parc pendant qu'il revenait des communs vers le château, une silhouette énorme rappelant à s'y méprendre celle du signor Sorano. Silhouette qui n'était pas seule, mais accompagnée d'une autre, beaucoup plus frêle, sur laquelle il ne pouvait y avoir aucune erreur possible : c'était Me Rosetti, le respectable notaire de la famille Pozzi. La grosse silhouette s'arrêta à

quelques mètres tandis que la maigre continuait à s'approcher en disant :

— Monsieur le comte me pardonnera de venir l'importuner à une heure aussi matinale et sans avoir sollicité un rendez-vous, mais il ne m'était pas possible de refuser à M. Sorano de l'accompagner jusqu'ici...

— Vous avez eu tort, mon cher maître. Je refuse de recevoir ce monsieur dans mon domaine.

— Je crains, balbutia le notaire, qu'il ne soit très difficile pour monsieur le comte d'interdire à l'avenir l'entrée de Castel Arizzo à M. Sorano qui en est devenu pratiquement le propriétaire...

— Ah, ça! Vous êtes fou?

— Hélas! Monsieur le comte ne semble plus se souvenir d'avoir contracté, depuis quelques années, des dettes très importantes qu'il a malheureusement été dans l'impossibilité absolue de rembourser lorsqu'elles sont arrivées à échéance... J'ai fait tout ce qui était humainement en mon pouvoir pour essayer de faire patienter les créanciers... Seulement, dans ce milieu assez peu enclin à se laisser attendrir par des considérations d'ordre sentimental, les meilleures bonnes volontés se lassent vite!... Et nous sommes placés aujourd'hui devant l'alternative de rembourser immédiatement la totalité des dettes ou d'assister à une vente aux enchères publiques de Castel Arizzo, dont j'ai tout lieu de craindre que le seul profit n'aille aux créanciers qui seront payés en priorité. Il ne restera que peu de chose à monsieur le comte...!

Giuseppe avait assisté, de loin, immobile et dans une attitude volontairement effacée, à ce dialogue.

— Et que vient faire ce monsieur dans nos affaires? demanda le jeune homme en le désignant du doigt. Je n'ai pas souvenance qu'il fasse partie de la horde de mes créanciers?

— C'est ce qui trompe monsieur le comte! rectifia promptement l'officier ministériel. Aussi surprenant que cela puisse paraître à notre époque, M. Sorano vient d'avoir un très beau geste : il a racheté toutes les créances dans le seul but d'éviter que Castel Arizzo ne tombât entre les mains de marchands de biens sans scrupule... Monsieur le comte doit savoir que M. Sorano s'intéresse passionnément aux œuvres d'art et aux demeures anciennes qu'il essaie de sauver de la destruction... C'est l'un de nos plus grands mécènes et l'un des derniers philanthropes de notre cher pays.

— Je ne vous ai pas demandé, maître Rosetti, de faire le panégyrique de ce monsieur... Donc, selon vous, c'est à lui seul que je dois rembourser maintenant les sommes qui m'ont permis de conserver jusqu'à ce jour le domaine de ma famille?

— A lui seul, monsieur le comte...

— C'est parfait, mon cher maître... Eh bien, ce règlement va être effectué immédiatement...

Eduardo s'avança vers Giuseppe et, avant que ce dernier ait pu l'éviter, il lui administra une paire de gifles retentissantes. Le notaire crut s'évanouir mais la silhouette massive ne bougea pas et n'esquissa aucun geste de défense. Ce fut à peine si le visage couperosé pâlit légèrement avant de dire dans un sourire cachant une grimace :

— Je m'attendais un peu à cette réaction, mon cher comte... Je n'oserais dire que je l'espérais presque mais, venant d'un homme d'honneur tel que vous, elle est normale. Ne prouve-t-elle pas aussi que votre magnifique jeunesse est débordante de vitalité? J'aime assez les hommes aux réactions promptes...

Eduardo répondit d'une voix sèche :

— Dans mon monde, monsieur, quand on a reçu une paire de gifles, on envoie immédiatement ses témoins à la personne qui vous a offensé. Peut-être l'ignorez-vous?

— Je n'appartiens pas à «votre» monde, mon cher comte! Et j'estime que le temps des duels est révolu comme la monarchie, comme beaucoup de choses!... Pour se battre en duel aujourd'hui, il faut n'avoir rien d'autre à faire... C'est d'ailleurs très heureux pour vous que les mœurs aient changé! Réfléchissez une petite seconde : si je m'étais formalisé pour votre geste, que je qualifierai seulement de «cavalier», je ne persisterais certainement pas à vous offrir – par l'aimable intermédiaire de Me Rosetti – d'annuler purement et simplement toutes les créances qui ont été accumulées contre vous depuis des années...

— Décidément, monsieur Sorano, votre magnanimité m'éblouit!

— J'ai tout lieu de penser qu'elle vous charmera même quand vous connaîtrez la condition très douce que je mets à ce complet rétablissement de votre situation financière... Peut-être pourrions-nous parler plus tranquillement de ces détails dans l'un de vos salons? Ne serait-ce pas un lieu plus indiqué que cette allée à tous les vents où les oreilles de serviteurs indiscrets risqueraient de nous entendre? N'est-ce pas également votre avis, mon cher maître?

Le notaire se contenta d'une silencieuse inclinaison de tête. Giuseppe, de plus en plus à l'aise, continua :

— Et je dois vous avouer que n'ayant pas encore eu le plaisir d'être invité par vous à Castel Arizzo, j'ai une furieuse envie d'y admirer les splendeurs que vous y avez conservées avec un acharnement et un respect du passé qui vous grandissent encore à mes yeux.

Après une courte hésitation, Eduardo répondit :

— Suivez-moi, messieurs...

Au moment où tous trois gravissaient les marches du perron, la voix grasse du marchand de ferraille reprit :

— Sans doute êtes-vous encore un peu jeune, mon cher comte, pour comprendre jusqu'où peut aller l'amour d'un père lorsqu'il s'agit d'assurer le bonheur de sa fille unique? Ce père n'est plus qu'un pauvre homme, prêt à tout accepter... même les gifles!

Le son de la voix se perdit dans le vestibule.

Une semaine plus tard, l'annonce des fiançailles de la très belle, la très blonde et la très riche Béatrix Sorano avec le dernier des Pozzi faisait l'objet de toutes les conversations de la haute société romaine.

Le jeune homme avait voulu sauver un patrimoine dont la valeur artistique était indéniable et qui faisait pour lui figure de bien sacré. Quand il avait accepté brusquement d'épouser la richissime héritière, il n'était pas le seul Pozzi à se trouver dans le grand salon rouge et or face à face avec le milliardaire...

Tous ses ancêtres étaient là, l'observant du haut de leurs cadres, et tous avaient dû lui être reconnaissants de ce qu'il leur évitait, grâce à son sacrifice, de connaître la tristesse d'une vente publique. Plutôt que de subir cette honte posthume, ne valait-il pas mieux pour la noble Galerie accepter au sein de la famille une comtesse Pozzi de basse extraction mais dont les substantiels revenus permettraient à la kyrielle des Gouverneurs, Podestats, Cardinaux, Grands Capitaines et Belles Dames de rester encore accrochés pendant de nombreux lustres aux murs damassés de ces salons, de ces boudoirs et de ces vestibules où ils avaient évolué de leur vivant avec tout leur orgueil et toute leur grâce... Vraiment, en consentant à devenir le gendre d'un ancien conducteur de tramways, le dernier tenant du nom avait bien mérité de la Lignée.

Au moment du «sacrifice», le jeune homme se souciait assez peu de cette reconnaissance muette de ses ancêtres. Sa seule préoccupation était, puisqu'il avait accepté de la prendre pour épouse, de faire la conquête de Béatrix. Ce fut là que commença le véritable drame entre ces deux êtres qui, si l'on voulait bien faire abstraction de quelques préjugés périmés, semblaient faits l'un pour l'autre puisqu'ils possédaient tout à eux deux.

Incapable de tromper les autres, Eduardo Pozzi n'aurait pu se mentir à lui-même. S'il s'était laissé convaincre par les arguments financiers de Sorano, c'était un peu pour rétablir sa situation mais surtout parce qu'il avait la conviction de parvenir à se faire aimer de Béatrix. Il le fallait! Comme il savait déjà que, de son côté, son amour serait surtout fait de tendresse et de déférence respectueuse pour celle qui porterait son nom, il jugeait indispensable que la belle créature l'aimât, lui, d'un amour de femme... Peut-être y avait-il une légère pointe d'égoïsme dans cette manière de comprendre le mariage, mais quels sont les hommes qui n'ont jamais été égoïstes?

Pendant les premiers jours de fiançailles, Eduardo pensa que son

but final serait rapidement atteint. N'avait-il pas appris, de la bouche même de Béatrix, que c'était elle seule qui avait exigé de son père qu'il fit tout pour obtenir le consentement de l'homme qu'elle rêvait d'épouser depuis le dîner aux chandelles chez le marquis Montani? La fille autoritaire se garda bien de révéler à son fiancé que son unique désir n'était en réalité que de devenir comtesse Pozzi et que, dès qu'elle le serait, elle se chargerait de faire comprendre à son époux qu'il n'avait jamais été question pour elle de faire un mariage d'amour! La pointe d'égoïsme de l'homme serait largement compensée par la rouerie féminine.

Un premier mois de fiançailles passa, suivi d'un second puis d'un troisième... L'admirable trousseau se préparait et les cadeaux affluaient, tous plus somptueux les uns que les autres. Les réceptions aussi se multipliaient. Partout le futur couple de l'héritière blonde et du jeune homme brun faisait sensation : ce qui comblait d'aise Béatrix et finissait par agacer Eduardo qui commençait déjà à se repentir d'avoir accepté pour beau-père un Giuseppe...

Ce dernier, pendant les réceptions, distribuait poignées de main sur poignées de main, riait fort, promettait une situation dans «l'une de ses affaires» à tout individu titré qui la lui demandait, n'hésitait pas à se montrer d'une familiarité excessive avec ceux qui le méprisaient, frappait dans le dos de personnes qu'il ne connaissait même pas, se gargarisait de son triomphe et s'exhibait dans des salons où ni sa fille ni surtout lui n'auraient pu mettre les pieds s'ils n'avaient pas été étiquetés sous les appellations «la fiancée de Pozzi» et «le futur beau-père de Pozzi» qui faisaient s'ouvrir les portes les plus rébarbatives. L'équipe Sorano montait vers une gloire dont l'apothéose aurait lieu le 7 mai sous le Dôme de Milan quand le cardinal-archevêque unirait les époux du siècle dans le fracas des grands orgues et avec toute la pompe due à un semblable événement.

Mais ce fameux 7 mai, choisi par l'entêtement de Béatrix, s'approchait trop vite au gré d'Eduardo... Plus les mois de fiançailles avaient augmenté et plus le jeune homme se rendait compte que la fille de Giuseppe n'avait rien d'une amoureuse! Comme son père, elle n'était qu'ambition, intelligence, calcul. Tout cela se cachait sous une grande beauté mais une beauté froide...

Il arriva souvent au jeune homme, pendant ces fiançailles, de se réfugier seul à Castel Arizzo où il avait au moins la consolation de ne plus se sentir harcelé par des soucis financiers. Dans ces moments de méditation salutaire, il se demandait s'il parviendrait jamais à faire de Béatrix l'amoureuse qu'il souhaitait. Il en arrivait à détester cet argent et ce luxe éhonté qui étaient les véritables responsables du caractère odieux de la jeune fille.

Eduardo était malheureux. Quand il s'aperçut qu'il ne restait plus

que trois mois avant le 7 mai, il commença à chercher par quel stratagème il pourrait reculer la date du mariage. Il espérait encore qu'après quelques mois supplémentaires de fiançailles le cœur de Béatrix finirait par faire preuve de plus de sensibilité.

Déarrassé de ses dettes, le jeune homme avait pu employer les revenus de ses terres à acheter deux voitures : un superbe cabriolet Alfa-Roméo rouge qui lui servirait de véhicule de tourisme et la nouvelle Ferrari monoplace de course qui lui permettrait de s'adonner à son sport favori en s'inscrivant – avec de sérieuses chances de succès maintenant, car ce bolide s'annonçait comme étant l'un des plus rapides que l'on ait construit depuis longtemps en Italie – dans toutes les grandes compétitions au titre de coureur indépendant. Nul, mieux que le comte Pozzi, ne pourrait y faire figure de «gentleman du volant». En consultant le calendrier des principales épreuves de la saison, Eduardo découvrit avec une joie indicible que le Grand Prix de Lombardie se courrait le 7 mai! C'était inespéré... Il décida aussitôt que ce serait ce jour-là qu'il piloterait pour la première fois en course sa nouvelle Ferrari... Quelques heures plus tard, il alla signer son inscription pour la course au bureau de l'Automobile-Club d'Italie à Milan. Le même soir, il dînait avec sa fiancée dans l'un des restaurants les plus élégants de la ville...

— Je suis très heureux d'être seul avec vous ce soir, Béatrix. Cela nous arrive si rarement!

— Tout le monde veut nous voir, Eduardo!

— Je sais... Mais reconnaissez que vous ne détestez pas être adulée? J'avoue qu'une cour vous convient assez! Quand je vous vois ainsi choyée par tant d'admirateurs, j'ai un peu l'impression que la très belle Béatrix Sorano serait plus faite pour devenir une reine qu'une simple comtesse Pozzi.

— Malheureusement, Eduardo, il n'y a plus beaucoup de têtes couronnées! J'ai dû me contenter de ce que je trouvais...

— Vous êtes véritablement exquise!

— Je suis odieuse mais je le sais... N'est-ce pas ainsi que vous m'appréciez?

Il n'y eut pas de réponse.

— La remarque que vous venez de faire, continua Béatrix, au sujet de mes nombreux admirateurs, pourrait me laisser supposer que vous êtes déjà jaloux?

— Pour être jaloux, il faut aimer... Ni vous ni moi n'en sommes là : nous nous estimons, ce qui n'est déjà pas si mal!

— C'est très suffisant pour une union comme la nôtre...

— Nous ne sommes pas encore mariés, chère Béatrix...

Les lèvres cruelles redevinrent instantanément mauvaises :

— Auriez-vous changé d'avis, Eduardo?

— Ne pensez-vous pas que la durée de nos fiançailles est un peu courte?

— Vous m'aimez d'une curieuse façon...

— Comprenez-moi : trop de choses nous séparent encore pour que nous puissions nous marier aussi vite : ne serait-il pas judicieux de reculer un peu la date de la cérémonie? Que diriez-vous de six mois? Après une année, nous saurions exactement, l'un et l'autre, à quoi nous nous engageons.

— C'est impossible! La date du 7 mai est fixée depuis longtemps... Les invitations vont être lancées dans quelques jours...

— Tant pis pour les invités! C'est une race qui sait attendre...

— Vous cherchez la rupture?

— Elle viendra certainement si vous ne vous montrez pas plus compréhensive... Pour le moment, je ne vous demande qu'un délai... Voulez-vous que nous fassions une transaction capable de nous satisfaire tous les deux? Au lieu de six mois de fiançailles supplémentaires, accordez-m'en trois.

— Vous n'avez tout de même pas l'intention de vous marier en plein été, un 7 août?

— La cérémonie pourrait très bien avoir lieu à Castel Arizzo, dans le domaine de mes ancêtres qui vont devenir aussi les vôtres... Ne pensez-vous pas qu'elle n'en acquerrait que plus de grandeur et de noblesse?

— Je regrette, Eduardo, mais depuis des années j'ai décidé de me marier le jour de ma majorité. Rien ne me fera changer d'avis!

— Comme c'est étrange! Figurez-vous que je viens de décider cet après-midi de prendre part au Grand Prix de Lombardie, ce même 7 mai, sur ma nouvelle Ferrari!

— Pour vous c'est une raison suffisante? Vous préférez briller dans une manifestation populaire plutôt que de faire plaisir à votre fiancée?

— Il ne s'agit plus de vous faire plaisir mais de respecter la clause essentielle d'un accord conclu entre votre père et moi il y a quelques mois... Il me serait pénible de vous remettre en mémoire les termes de cet arrangement : vous les connaissiez même avant moi puisque c'est vous seule qui avez poussé M. Sorano à agir ainsi! Et j'avais eu la candeur de croire que vous n'aviez fait pression sur la rude autorité de votre père que parce que vous éprouviez pour moi un sentiment très fort! Vous pouvez sourire : j'ai été stupide... Heureusement, les mois de fiançailles... Qui me dit que je ne découvrirai pas en vous, pendant les nouveaux mois à venir avant notre mariage, d'autres défauts qui me sembleront tellement monstrueux que je jugerai préférable de reprendre ma liberté?

— Croyez-vous donc n'avoir que des qualités?

— Hélas! non! J'aime mon confort, les antiquités, les belles

voitures, les soupers fins, les propriétés bien entretenues et les courses d'automobiles... des défauts qui coûtent cher! Enfin j'ai le pire des vices qui m'a été transmis, à travers les siècles, par des générations de Pozzi : j'ai une horreur instinctive du travail! Même si monsieur votre père m'offrait des milliards, je me sentirais incapable de faire des heures de présence dans un bureau... Les Pozzi n'ont dû être envoyés sur terre que pour y guerroyer à une certaine époque, y festoyer à une autre et y incarner les derniers représentants d'un passé agréable à la nôtre... C'est dire qu'ils sont devenus des personnages inutiles! Il ne faut les considérer que comme tels et les accepter ainsi! Ils ne s'en formaliseront pas! Vous l'aviez d'ailleurs très bien compris, avec votre grande intelligence, le jour où vous avez décidé de vous «offrir» pour époux un comte Pozzi! Le mot n'est-il pas exact?

La fille de Giuseppe quitta la table sans répondre. Le jeune homme la laissa partir sans esquisser un geste pour la retenir.

Les invitations pour le 7 mai restèrent chez l'imprimeur et les indiscrets commencèrent à chuchoter entre Milan et Rome que les événements ne prenaient pas exactement la tournure qu'avait souhaitée la belle héritière. Des paris furent ouverts dans les clubs les plus fermés : la fille Sorano et le comte Pozzi se marieront-ils, oui ou non? Le roman de Béatrix devint le leitmotiv des conversations. Ce fut la distraction rare jusqu'au jour où l'on apprit avec étonnement que «la date du mariage était uniquement reculée parce que le fiancé devait prendre part à une célèbre compétition automobile».

Le 7 mai arriva, et, avec lui, l'immense foule qui ne manque jamais une course d'automobiles dans la Péninsule. La spectatrice la plus élégante et la plus remarquée de la tribune d'honneur était Béatrix. Avant même que le départ de la course ne fût donné, elle paraissait assurée du triomphe d'Eduardo... Attitude d'autant plus surprenante que la jeune fille semblait avoir complètement oublié que ce jour-là, si le comte Pozzi n'avait pas modifié ses projets, ce n'aurait pas été d'un élégant tailleur gris perle qu'elle aurait été vêtue mais d'une admirable robe nuptiale – entièrement faite de dentelles anciennes de Venise – qui aurait fait sensation au moment où elle aurait pénétré, au bras de son père et les yeux pudiquement baissés, sous les voûtes séculaires du Dôme de Milan... La Béatrix des tribunes réservées donnait l'impression de se moquer que la somptueuse robe restât en souffrance chez le grand couturier et que les cadeaux continuassent à s'accumuler.

Giuseppe était à côté d'elle dans la tribune. Il paraissait, lui aussi, radieux... Son visage boursoufflé avait une expression d'épanouissement rare : dans sa mégalomanie, le marchand de ferraille finissait par être persuadé que la Ferrari fulgurante, qui allait prendre le départ dans quelques instants, portait les couleurs des

Sorano... Il répétait même à qui voulait l'entendre :

— C'est mon futur gendre, le comte Pozzi, qui pilote la voiture n°8...

Et si sa fille n'avait pas été là pour tempérer sa vantardise, il n'aurait pas craint d'ajouter :

«Il n'a pu s'offrir ce bolide que parce que moi, le grand Sorano, j'ai payé toutes ses dettes!»

Giuseppe se sentait propriétaire de tout : de la voiture et du pilote.

Qui aurait été assez subtil pour deviner les véritables sentiments animant l'âme – en ont-ils seulement une? – d'une Béatrix ou d'un Giuseppe? Qui aurait pu découvrir qu'au lendemain de la discussion aigre-douce qu'elle avait eue avec son fiancé dans le restaurant milanais, la jeune fille s'était dit qu'après tout cette course d'automobiles arrivait à propos pour faire taire les critiques formulées par l'entourage de son père à l'égard du projet d'union avec un garçon sans fortune qui n'avait aucun métier et qui ne savait strictement rien faire. Dans le cerveau ambitieux de la jeune fille, la couronne des Pozzi ne suffisait pas pour son futur époux : il fallait aussi l'entourer d'une auréole... Désormais, grâce à la Ferrari, il l'aurait : Eduardo, serait le fils de famille qui consacre son activité au plus dangereux des sports. Ne lui fallait-il pas beaucoup de courage et de cran pour s'aligner ainsi à côté des plus illustres champions professionnels quand il aurait pu rester bien tranquille dans ses terres de Toscane? Eduardo commençait à faire figure de héros dans l'esprit de Béatrix... Épouser un noble qui fût aussi un héros devenait pour elle le plus merveilleux des rêves!

Qui aurait été assez fin psychologue pour comprendre que la joie de Giuseppe, ce jour-là, était d'un tout autre ordre? Quand Béatrix lui avait fait part de la décision prise par Eduardo de prolonger les fiançailles, il avait d'abord feint d'entrer dans une violente colère. Comment? Qu'est-ce que c'était que ce petit prétentieux qui se permettait de reculer une date de mariage choisie par le consortium Sorano?

Cette colère, trop courte et trop violente pour être sincère, n'avait eu qu'un but : montrer à l'enfant adorée que l'auteur de ses jours comprenait qu'elle fût outrée d'une semblable vexation. En réalité, Giuseppe était bien décidé à ne faire aucune remontrance à son futur gendre. Il était même ravi à l'idée qu'il garderait encore auprès de lui, pendant quelques bons mois, sa fille dont il ne pouvait se passer... Depuis qu'il avait été contraint de s'incliner devant l'idée de mariage, il appréhendait de jour en jour davantage le moment où Béatrix cesserait de n'être qu'une Sorano pour devenir une Pozzi. Il y avait un peu d'inceste dans l'amour de Giuseppe pour sa fille...

Pendant que les commissaires sportifs faisaient se placer les

concurrents sur leurs emplacements de départ, le milliardaire formula un souhait dans son esprit torturé par l'étrange jalousie : ne serait-ce pas providentiel si l'homme qui parviendrait un jour ou l'autre à lui voler son unique enfant avait un grave accident pendant la course? Giuseppe en arrivait à désirer la mort violente d'Eduardo... Ainsi tout rentrerait dans l'ordre! Béatrix se consolait aisément à la pensée qu'elle resterait, dans l'esprit du «monde», la fiancée éplorée... Ce serait pour elle une façon élégante et détournée d'être définitivement agréée par la noblesse sans être obligée de l'épouser! Et Giuseppe continuerait à conserver sa fille pour lui seul.

Le départ du Grand Prix venait d'être donné.

La course dura quatre heures, passionnante et énervante. Quand le vainqueur franchit la ligne d'arrivée, les Sorano s'aperçurent avec stupeur que c'était Pozzi! Le triomphe de la dynastie d'aventuriers devenait total mais il se passa une chose incroyable que n'auraient pu prévoir ni l'ambition d'une Béatrix ni la volonté d'un Giuseppe... En voyant Eduardo recevoir des fleurs de la victoire et la coupe argentée offerte par l'Automobile-Club, la jeune fille tomba réellement amoureuse du nouveau champion... Aussi subit qu'il fût chez elle, le sentiment était sincère : le héros du jour devenait le héros de son cœur.

Elle n'eut plus que des attentions charmantes pour son fiancé. C'était presque de l'humilité. Eduardo en fut assez étonné : le revirement était tel qu'il était difficile d'y croire et le jeune homme prit cette nouvelle attitude pour une odieuse comédie. Ce qui eut pour résultat de lui faire mépriser une fiancée pour laquelle il n'avait eu jusqu'alors qu'une indifférence polie. Plus Eduardo la dédaignait et plus Béatrix éprouvait le besoin irraisonné de l'aimer : le désir, sans aucune arrière-pensée, avait remplacé en elle la volonté de tout dominer par l'argent. Malheureusement pour elle, la métamorphose était survenue trop tard! Le jeune homme se détachait de plus en plus d'elle.

La brillante victoire dans le Prix de Lombardie avait fait brutalement du comte Pozzi une nouvelle vedette du sport automobile. De nombreuses offres lui parvenaient de puissantes firmes qui lui demandaient de piloter leurs voitures. Désormais, s'il le voulait, Eduardo pourrait participer aux plus grandes épreuves internationales non plus en qualité de coureur indépendant mais comme conducteur professionnel, n'ayant plus aucun frais à assurer et largement rémunéré grâce à des contrats échelonnés sur toute l'année. Ce qui lui permettrait de se libérer d'une fiancée dont il ne pouvait plus supporter la présence et de rembourser peu à peu à Giuseppe l'argent que ce dernier avait déboursé pour racheter les créances. Bien que celles-ci eussent été déchirées le jour où l'héritier des Pozzi avait

accepté de devenir le gendre du milliardaire et qu'il ne restât plus la moindre trace de dettes, Eduardo mettait son point d'honneur à ne rien devoir à Sorano. A partir du moment où il romprait le contrat, il se devait d'en accepter les conséquences. Les Pozzi n'avaient jamais failli à l'honneur et n'avaient pas besoin de papiers signés pour respecter leurs engagements moraux.

Le jeune homme chercha de plus en plus à éviter de sortir ou de se montrer en compagnie de Béatrix. Ce fut un peu dans ce but qu'il décida un après-midi d'août d'aller seul, au volant de l'Alfa-Roméo, respirer la brise rafraîchissante de la Méditerranée dans un port pittoresque de la Côte : il y découvrit la sauvageonne...

Le lendemain, Eduardo s'évadait à nouveau vers Rapallo et invitait pour la première fois à dîner la fille aux pieds nus. Les quinze premières soirées de l'idylle naissante se passèrent avant que moi-même, Vincenzo, je ne fisse à mon tour mon entrée solitaire dans le petit restaurant... Quinze soirées précédées de quinze matinées pendant lesquelles Béatrix se pendit au téléphone pour faire d'amers reproches à celui qu'elle s'obstinait toujours à considérer comme son futur époux :

— Mais enfin, Eduardo, où vous cachez-vous tous les soirs? Vous ne venez plus me chercher et vous n'êtes pas chez vous! On ne nous voit plus nulle part ensemble! C'est ridicule! Les gens commencent à parler...

— Pourquoi éprouvez-vous encore le besoin de vous montrer dans des endroits en vue? Faites comme moi, Béatrix : recueillez-vous... Vous devriez réfléchir à ce que sera ou ne sera pas notre avenir. Je pense que cette double méditation ne peut que nous être profitable à tous les deux.

— Mon père est furieux contre vous!

— C'est bien le cadet de mes soucis!

— Tout s'arrangerait si vous m'emmeniez ce soir au bal du «Country Club»...

— Ce soir? Malheureusement j'ai un rendez-vous, chère Béatrix!

La fille énamourée raccrochait l'appareil avec une rage où perçait une profonde amertume : la première de sa vie trop facile. Peut-être commençait-elle enfin à s'apercevoir que la pierre – qu'une pitoyable éducation avait progressivement placée en elle à la place du cœur – pouvait être friable? Pour la première fois aussi, il y eut dans les larmes d'une Sorano autre chose que du dépit...

Le dernier appel téléphonique eut pour effet de décider le jeune homme à rompre définitivement. Le soir même il retrouvait, l'attendant avec son panier de fleurs à l'entrée de Rapallo, la sauvageonne... Une fois encore, il voulait la revoir pour être sûr que les yeux de braise, les boucles brunes, la peau mate, le sourire

éclatant, la voix ensoleillée, la joie de vivre étaient vraiment pour lui le visage de l'Amour. Il avait besoin de cette certitude.

Pendant que je contemplais le couple avec ravissement, je ne pouvais me douter que l'héritier des Pozzi, sous une apparence de calme et de sérénité, faisait passer à la bouquetière – qui ne s'en rendait même pas compte – un examen terrible : celui d'où pouvait dépendre le bonheur.

Le test dut être concluant : dès le lendemain matin, Eduardo rendit visite à Giuseppe pour lui annoncer qu'il ne se considérait plus comme étant son futur gendre. Cette scène – à laquelle ma passion professionnelle pour le bon dialogue, le vrai, celui qui émane d'une situation voulue par la vie, me fera toujours regretter de n'avoir pu assister caché derrière quelque rideau ou paravent chinois – dut être étonnante! Bien que, depuis cette époque, le comte Pozzi m'ait fait pas mal de confidences et m'ait raconté à peu près tout ce qui s'était passé entre lui et Béatrix avant qu'il n'eût fait la connaissance de Rina, mon jeune ami s'est toujours montré d'une entière discrétion sur les propos qui furent échangés ce matin-là entre lui et l'homme aux milliards. Je n'ai jamais voulu voir dans ce silence le moindre signe de méfiance à mon égard. Je préfère continuer à croire aujourd'hui qu'il n'y eut, dans cette réserve, qu'une grande pudeur faisant honneur à la dignité et à la discrétion d'un véritable homme du monde. Cela ne m'empêche pas de tenter de reconstituer ici, grâce à mon imagination de cinéaste alliée à ma sensibilité d'artiste, la scène telle qu'elle dut se produire. Je vois très bien le moment où le nouveau champion automobiliste et le marchand de ferraille se trouvèrent, face à face, dans le cabinet de travail de Giuseppe...

Depuis que j'ai appris à le connaître, je pense que ce fut ce dernier qui parla le premier en vertu de la vieille méthode qu'il a toujours appliquée et qui veut que l'attaquant marque un premier avantage. J'entends d'ici un Giuseppe disant sur un ton auquel il s'efforçait de donner une désinvolture qu'il devait être loin de ressentir :

— Voilà déjà un bon bout de temps que je n'ai eu le plaisir de vous rencontrer, monsieur mon futur gendre... Je sais bien que nous sommes tous les deux écrasés d'occupations : vous, avec la préparation de vos courses d'automobiles et moi avec mes affaires!

— Si j'ai pris la peine, cher monsieur Sorano, de me déranger pour vous rendre visite, c'est à seule fin de vous demander de cesser à l'avenir de m'appeler «monsieur mon futur gendre» comme vous avez pris la détestable habitude de le faire depuis quelque temps.

— L'expression vous paraîtrait-elle trop familière?

— Apprenez que les Pozzi n'ont jamais pu tolérer les familiarités de ceux qui n'étaient pas de leur rang...

— Je crains que vous ne soyez dans l'obligation après votre

mariage d'avoir quelques familiarités pour la nouvelle comtesse Pozzi qui, cependant, n'est pas «de votre rang»?

— Cette éventualité n'est plus à redouter pour moi, puisque le mariage n'aura pas lieu.

— Vous venez d'exprimer une opinion qui vous est strictement personnelle, mais moi, Giuseppe Sorano, j'ai au contraire l'impression que le mariage aura lieu à la nouvelle date que nous avons fixée d'un commun accord le 7 août prochain, c'est-à-dire exactement dans trois semaines!

— Je vous répète que je considère mademoiselle votre fille comme étant libre de tout engagement à dater d'aujourd'hui.

— Mais je la connais! Béatrix ne sera certainement pas du même avis! Elle a beaucoup de suite dans les idées... C'est une Sorano, ne l'oubliez pas!

— Je l'oublie tellement peu que j'estime préférable de la voir rester une Sorano!

— Ce que vous venez de dire n'est pas très galant pour ma fille qui pourrait épouser qui elle voudrait! Vous avez eu beaucoup de chance, jeune homme, que des sentiments très purs et très sincères l'aient incitée à vous choisir pour élu...

— Ne parlons pas plus du cœur de Béatrix que du vôtre, signor Sorano! Vous avez tort d'employer des mots dont vous ignorez le sens... Restez plutôt un homme pratique : cela vous convient tellement mieux! C'est à ce seul homme d'affaires que je m'adresse pour l'informer que j'ai décidé de le rembourser intégralement des sommes qu'il a mises à ma disposition pour me permettre de liquider quelques dettes...

— Quelques dettes! L'expression est charmante... et tellement discrète! Puis-je savoir comment vous envisagez ce remboursement?

— De la façon la plus rationnelle : vous recevrez, par l'intermédiaire de mon notaire Me Rosetti, que vous connaissez et appréciez, un règlement chaque premier jour du mois jusqu'à extinction complète de la dette que j'ai envers vous. Je suis même disposé à vous verser en plus l'intérêt de votre argent : ce serait préférable pour nous deux. Vous auriez ainsi la certitude de n'avoir pas fait un placement inutile et je me sentirais libre de tout sentiment de gratitude à votre égard.

— Pour moi, mon cher comte, la reconnaissance de débiteurs n'a jamais été probante... Votre projet me semble parfait. Il y a cependant un dernier point qui me laisse rêveur : où allez-vous trouver cet argent? Auriez-vous pris la triste décision de vendre Castel Arizzo?

— Il n'en sera jamais question. L'argent que vous recevrez proviendra de mes salaires.

— Auriez-vous donc la louable intention de travailler?

Les yeux de Giuseppe s'étaient écarquillés pendant qu'il parlait :

— Ce n'est pas possible? Un comte Pozzi travaillant? Ceci paraît aussi incroyable que si un Sorano décidait de ne plus rien faire! Peut-on savoir de quelle nature va être votre activité?

— Dangereuse, monsieur Sorano! Elle ne vous conviendrait sûrement pas! Je vais piloter des bolides dans des courses d'automobiles pour le compte de grandes firmes qui me paieront.

— En êtes-vous bien sûr?

— J'ai déjà des contrats signés pour toute l'année.

— Mes félicitations!... Permettez-moi cependant de me faire l'avocat du diable : que se passerait-il si, par un hasard malheureux que je ne souhaite aucunement, il vous arrivait pendant l'une de ces compétitions un fâcheux accident? Qui achèverait de me rembourser?

— Rassurez-vous, monsieur l'homme d'affaires! J'ai souscrit hier une assurance-vie dont vous seriez le premier bénéficiaire jusqu'à concurrence de la somme qui vous resterait due.

— Je vois que vous avez tout prévu!

— Tout pour reprendre une liberté dont le prix, à mes yeux, dépasse largement n'importe quelle créance au monde! Si vous saviez comme je me sens heureux depuis que je ne me considère plus comme votre futur gendre!

Giuseppe le regardait avec curiosité :

— Votre joie, en effet, paraît réelle... Pour tout autre que moi, elle serait même assez réconfortante à contempler! Malheureusement, je suis Giuseppe Sorano et mon honneur...

— Je vous ai déjà conseillé de ne pas employer des mots dont vous ne comprenez pas le sens!

— Disons alors, si vous le préférez, que «mon éclatante réussite» m'empêche non seulement de partager votre joie mais même de l'admettre... Et c'est la raison qui me porte à croire qu'elle sera de courte durée! Que diriez-vous, mon cher comte, si vous appreniez que Giuseppe Sorano vient d'acquérir en quelques heures la majorité des actions de toutes les firmes automobiles avec lesquelles vous avez signé des contrats?

— Je répondrais que cela ne m'étonnerait pas, étant assez dans votre manière d'agir.

— Sachez donc que c'est fait!

La voix, jusque-là trop aimable, se fit cassante pour poser une question très courte:

— Oui ou non, épouserez-vous ma fille le 7 août?

— Ni le 7 août ni jamais!

— Je veux bien faire preuve une dernière fois d'esprit de conciliation... Ma fille et moi avons déjà consenti à vous laisser un délai de trois mois de liberté supplémentaire... Je ne dis pas que nous

ne serions pas disposés à vous en accorder un autre d'une durée analogue pour vous permettre de bien réfléchir...

— Je ne reviendrai pas sur ma décision. Franchement, monsieur Sorano, pourquoi un homme tel que vous, ayant votre intelligence et votre puissance, tient-il tant que cela à m'avoir pour gendre?

— S'il n'avait tenu qu'à moi, comte Pozzi, vous n'auriez même pas eu le droit de parler à ma fille dans un dîner! Mais, pour mon malheur, il y a eu la volonté insensée de Béatrix! C'est elle seule qui vous veut pour époux! Dans les premiers temps, je n'ai cru voir dans ce désir qu'un caprice ou qu'une lubie de jeune fille rêvant de porter un titre mais, depuis que vous êtes devenu à ses yeux un dieu du sport, j'ai compris qu'il y avait chez mon enfant plus qu'un caprice : Béatrix vous aime, jeune homme! Croyez bien que j'en suis désespéré car je pensais qu'elle ne pourrait jamais aimer une autre personne que son père... C'est cela surtout que je ne vous pardonne pas : m'avoir volé l'affection de ma fille unique! Pour moi, tout Pozzi que vous soyez, vous n'êtes plus aujourd'hui qu'un gredin qu'il faut abattre! Tous les moyens me paraîtront bons parce qu'il est juste qu'un père conserve son bien le plus précieux pour lui seul!

— Je ne déteste pas cette franchise. Elle m'éclaire complètement sur la nature des sentiments réels qui dicteront désormais votre conduite à mon égard.

— Je vous hais, Pozzi!

— Je vous méprise, Sorano! Nous sommes quittes.

L'entretien aurait dû se terminer là mais le marchand de ferraille avait encore quelque chose à dire, quelque chose qu'il portait en lui avec rancœur :

— Vous vous prenez pour un grand seigneur? Apprenez que vous n'êtes plus rien qu'un petit mécano appointé par des firmes que je contrôle et qui sera obligé de risquer sa peau sur les autodromes pendant des mois, des années peut-être, uniquement pour pouvoir végéter! Vous ne pourrez même pas me rembourser car il se passera un étrange phénomène à chaque fois que vous prendrez part à une course... La voiture qui vous sera confiée par l'une ou l'autre des firmes, dont j'ai pris le contrôle, ne sera jamais prête! Et même si elle prenait le départ, un incident mécanique l'empêchera de terminer... Comme vous ne franchirez pas la ligne d'arrivée, vous n'aurez pas la moindre chance de remporter une épreuve et, comme vous ne gagnerez pas, vous serez très vite considéré par les constructeurs et la foule comme un mauvais pilote! On se désintéressera de vous...

— Vous oubliez que je possède une Ferrari personnelle?

— Vous n'aurez pas le droit de vous en servir avant longtemps puisque vous êtes maintenant sous contrat avec mes firmes. Vous toucherez régulièrement vos appointements mensuels mais pas un

centime de plus! Vous savez aussi bien que moi que ce qui rapporte, dans ces courses, sont les primes données aux premiers du classement et surtout les millions réservés au vainqueur d'un Grand Prix. Vous ne pourrez rien faire! Quand vous aurez le droit de vous servir à nouveau de votre Ferrari, à l'expiration des contrats qui vous lient à nous, elle sera démodée et surclassée par de nouveaux modèles beaucoup plus rapides.

— Je prouverai vos machinations!

— Il n'y a pas de preuves possibles dans ce domaine! Votre malchance persistante sera attribuée à la glorieuse incertitude du sport!

— Je vous attaquerai en justice!

— Le procès ne sera pas encore jugé, ni même plaidé alors que l'on vous aura oublié depuis longtemps! Et vous n'aurez même pas les moyens financiers de le soutenir... Vous serez ruiné! Vous avez beaucoup de chance que j'aie consenti à déchirer les créances que j'ai payées en votre nom, sinon je vous garantis qu'au premier défaut de remboursement de votre part, vous iriez en prison... Mais il ne me déplaît pas non plus que vous restiez, pendant tout le restant de votre existence, dans l'incapacité de me rembourser! Pour un homme comme vous qui prétend mettre son honneur au-dessus de tout, je pense qu'une dette morale est pire qu'une dette réelle : vous finirez par devenir fou à l'idée de demeurer jusqu'à votre mort l'obligé de Giuseppe Sorano! Voilà où vous en êtes, comte Pozzi!

— Puisque vous venez de m'expliquer pourquoi vous me haïssez, il est juste que je vous dise pourquoi je vous méprise... Vous ne possédez aucune des qualités de ce peuple que les Pozzi ont toujours protégé et aimé. Avant de parler, vous auriez dû aller vous renseigner auprès de nos paysans de Toscane... Pour moi, vous n'êtes qu'un misérable qui n'a bâti sa fortune que sur les ruines des autres et sur les ferrailles de nos villes bombardées... Adieu!

— Pas d'adieux! Nous nous retrouverons «Monsieur le Comte», je vous le jure!

Le jeune homme avait déjà la main sur la poignée de la porte lorsqu'il se ravisa et revint vers Giuseppe en disant :

— J'allais oublier ce qui pour vous doit être l'essentiel...

Il avait sorti de son portefeuille un rectangle de papier qu'il jeta sur le bureau :

— Ces firmes, que vous prétendez contrôler, m'ont versé des avances à la signature, des contrats... Voici le premier remboursement de créances que vous avez payées pour moi.

— Je ne veux pas de ce chèque! hurla Giuseppe en déchirant le rectangle de papier.

— Votre geste est inutile. La somme correspondant au montant du

chèque attendra, déposée en banque, votre bon vouloir... Au début de chaque mois, vous recevrez un chèque analogue même si celui-ci devait absorber la totalité des «appointements» que me verseront les firmes automobiles qui m'emploient... Vous pourrez, si cela vous apporte une satisfaction, continuer à déchirer les uns après les autres les chèques reçus : cela n'empêchera pas les sommes, qui y seront inscrites, de s'accumuler à la banque... Et qui sait? il arrivera peut-être un jour où vos «affaires» connaîtront une période difficile et où vous serez très heureux d'avoir recours à cette petite réserve inespérée?

Ainsi dut se passer, je pense, la scène à laquelle je n'eus pas le plaisir d'assister...

Le plus sûr moyen d'oublier le visage de Giuseppe était pour le jeune homme de fuir Milan une fois de plus dans l'Alfa-Roméo et d'aller retrouver la femme qui occupait ses pensées depuis deux semaines.

L'héritier des Pozzi n'avait pas perdu beaucoup de temps pour remplacer une fiancée très blonde par une fiancée très brune. Ce fut là le premier miracle opéré par l'éclatante personnalité de la sauvageonne. Les événements allaient prouver qu'il y en aurait quelques autres...

LE FILM D'ESSAI

Quand je quittai Rina et Eduardo pour la deuxième fois au restaurant, je leur souhaitai une bonne fin de soirée sans prévoir qu'elle serait pour eux merveilleuse... Mais lorsque je les aperçus à nouveau le lendemain, vers midi, traversant le village en trombe dans l'Alfa-Roméo, je compris qu'il y avait quelque chose de changé dans leur existence... En effet, le jeune homme était revenu plus tôt à Rapallo sans attendre l'heure habituelle où il achetait le panier de fleurs pour l'offrir à la vendeuse assise sur la borne kilométrique. A moins qu'il n'eût pas quitté le port la veille au soir...

Mon insupportable curiosité voulant encore être satisfaite, je revins au restaurant où je m'attablai comme si j'avais l'intention d'y déjeuner.

— C'est un grand honneur pour notre maison, s'exclama Roberto, que le signor Vincenzo y prenne tous ses repas! Nous ne pensions pas le revoir avant l'heure du dîner.

— Savourez cet honneur et dites-moi si le comte Pozzi a retenu sa table ce soir.

— Le comte n'a pas besoin de retenir une table, signor! Il est partout chez lui!

— Spécialement à Rapallo où j'ai bien l'impression qu'il a passé la nuit...

— C'est exact, signor. Le comte est arrivé hier avec des bagages dans sa voiture et il est descendu au Bristol. Vous connaissez cet hôtel?

— Non, mais cela ne saurait tarder puisque j'ai l'intention de m'y installer moi aussi...

— Vous n'êtes donc pas bien dans le vôtre, signor Vincenzo?

— Il ne faut faire de tort à aucun commerce... L'hôtel où j'habite depuis deux jours est confortable mais il manque pour moi d'atmosphère... Savez-vous qu'il m'en faut pour écrire un scénario? Je pense la trouver au Bristol...

— Alors vous comptez rester longtemps ici?

— Le temps qui me sera nécessaire pour mieux faire connaissance avec les héros de mon prochain film...

Roberto me regarda, sans comprendre. C'était très bien ainsi : un maître d'hôtel «discret» n'a pas besoin de tout savoir.

Deux heures plus tard, je prenais possession de la chambre n° 24 de l'hôtel Bristol. Je ne me rappelle plus aujourd'hui si ce fut un pur effet du hasard ou plutôt le résultat d'un billet de cinq cent lires glissé dans la main du chef de réception, toujours est-il que la chambre du comte Pozzi portait le n° 25. Une fois encore la vie nous rapprochait...

J'avais déjà appris, avant que mon voisin n'eût découvert ma présence, qu'il était rentré la veille seul à l'hôtel vers onze heures du soir et qu'il en était ressorti, frais et dispos, le matin, également à onze heures... Cette information me fit plaisir : ne signifiait-elle pas que «mes» amoureux, que j'aimais déjà comme «le vieil ami d'une future famille», n'en étaient encore qu'aux premiers balbutiements? Ceci contribua beaucoup à rehausser encore dans mon esprit l'opinion toute personnelle que je m'étais faite sur la pudeur naturelle de la sauvageonne et sur la parfaite correction du jeune homme. Le couple m'était de plus en plus sympathique et un curieux pressentiment me faisait comprendre que cette sympathie pourrait très rapidement se transformer en une aide inestimable pour mes nouveaux amis. Pourquoi avais-je déjà à ce moment la vague intention de leur rendre service? Ils n'avaient peut-être aucunement besoin de moi! Je ne comprenais pas encore que c'était moi qui avais besoin d'eux! Non pas tellement pour mon projet de film mais parce que leur présence m'apportait un renouveau de jeunesse... J'étais encore incapable de discerner si j'étais attiré par la beauté de la fille ou la classe du garçon. Je devais être sous le charme du couple...

Je ne le vis pas de la journée, ce qui ne m'empêcha pas d'être occupé : pendant tout le restant de l'après-midi, je jetai sur le papier les premières lignes du scénario dont le titre, *Le Couple*, continuait à se dresser devant mes yeux avec une persistance obsédante : ce qui prouvait que c'était un bon titre.

A huit heures du soir, je revenais à ma table du restaurant sous les regards émus de reconnaissance de Roberto. Quelques minutes plus tard l'Alfa-Roméo s'arrêta devant la terrasse et j'en vis descendre une Rina métamorphosée!

Les cheveux d'ébène avaient été relevés sur la nuque en un lourd chignon qui lui donnait une allure de femme civilisée : la sauvageonne avait disparu... La modeste robe de cotonnade était remplacée par une jupe large et évasée où l'on devinait la griffe d'un grand couturier. Le corsage était discret et la large ceinture de cuir donnait à la silhouette une ligne prometteuse. Il me parut même que la peau mate du visage faisait un heureux contraste avec le rouge écarlate accentuant le dessin des lèvres sensuelles. C'était certainement la première fois que l'enfant de Rapallo essayait d'imiter les femmes maquillées... Avait-elle tort ou raison? A cet instant, je n'aurais pu le dire tellement la transformation me fascinait!

Rina enfin n'était plus nu-pieds : ses chevilles bien faites étaient mises au supplice dans des souliers à talons hauts, ce qui la faisait paraître presque grande. Sa torture d'avoir les pieds ainsi emprisonnés devait être atroce : je le devinai à sa démarche quand elle traversa la salle du restaurant mais son sourire permanent me prouva qu'elle apprendrait très vite l'art de souffrir pour être belle... Quand elle fut assise, je jetai un coup d'œil discret vers le bas de sa table et je constatai avec satisfaction qu'elle s'était déchaussée dès qu'elle avait eu les jambes sous la nappe. N'était-ce pas une toute petite indication prouvant qu'elle resterait toujours un peu «sauvageonne» malgré le vernis que lui apporterait le contact avec des gens se croyant civilisés?

Cette fille du peuple devait avoir suffisamment de personnalité pour ne pas se laisser déborder par les artifices. Je comprenais déjà qu'elle ne chercherait pas à singer les autres femmes et qu'elle saurait rester Rina... Si elle avait enduré, plus qu'elle ne les avait acceptées, de sensibles modifications vestimentaires, ce devait être uniquement pour faire plaisir à l'homme très soigné dont elle était amoureuse.

J'estimai plus habile, ce troisième soir, de laisser «mon couple» dîner en paix. De temps en temps, la fille brune m'adressait de petits sourires et j'eus l'impression que le garçon m'observait avec moins d'antipathie que la veille : je progressais... Mais il fallait savoir me montrer patient : mon flegme se limita à les regarder manger. Et je fus médusé!

Si le comte Pozzi se tenait à table avec une élégance digne des règles les plus strictes du savoir-vivre, je constatai avec effarement que l'ex-sauvageonne tenait sa cuisse de poulet dans ses doigts, enfournait un couteau dans sa bouche pour y introduire un morceau de gorgonzola, ne s'essuyait pas cette bouche après avoir bu et se lavait copieusement les mains dans la pêche qu'elle essayait de peler! Sincèrement, pour une aussi jolie fille, c'était navrant! Son vis-à-vis, qui devait cependant être habitué à faire preuve de la plus exquise politesse en toutes circonstances, la regardait avec consternation... Et cependant! N'avait-il pas eu tout le loisir de la contempler à table depuis une quinzaine de jours? Sans doute n'avait-il pas attaché d'importance à ces menus détails, tellement il était amoureux! Mais ce seizième soir – je ne le comprends qu'aujourd'hui – le noble héritier pouvait avoir quelques raisons d'être inquiet : n'avait-il pas décidé la veille, après un baiser échangé à la belle étoile, que la beauté brune serait son épouse? Et, comme elle avait accepté d'enthousiasme, cela signifiait que Rina deviendrait la comtesse Pozzi... Eduardo devait penser, en la regardant manger gloutonnement, qu'il ne serait pas aisé de faire d'une sauvageonne-née la plus exquise représentante de l'aristocratie romaine. Ce en quoi il se trompait : il suffisait d'éduquer la fille qui ne serait pas la première au monde à gravir rapidement,

par le seul miracle de l'amour, les barreaux très glissants de l'échelle sociale. Ne possédait-elle pas déjà un capital de qualités esthétiques et morales qui lui serviraient de base pour acquérir le vernis indispensable?

Mais je pressentais aussi que la patience de «l'éducateur» nécessaire ne pouvait être l'apanage d'un jeune homme doublé d'un bouillant pilote de courses! La seule conclusion s'imposant d'urgence était donc que l'homme aux tempes grisonnantes se substituât à l'amoureux brun pour parfaire l'éducation de la jolie personne. C'était là où devait commencer mon aide qui prendrait l'apparence d'une mission de sauvetage : je devais voler au secours de cet amour naissant pour lui éviter de trébucher sur les tout petits obstacles de la vie courante qui font parfois s'effondrer les plus grandes passions! N'a-t-on pas vu des femmes exquises détester brusquement l'homme de leurs rêves uniquement parce qu'il s'obstinait à porter des bretelles et, inversement, d'admirables amants sentir s'éteindre leur flamme parce que la créature de leur pensée s'entêtait à porter des lunettes quand elle était en grand décolleté?

Pour faire se dissiper ce léger nuage, qui venait de s'interposer entre les amoureux parce que la sauvageonne savait à peine tenir une fourchette, je pris la décision de me mêler une troisième fois de leur vie privée en m'approchant à nouveau de la table. Ma phrase d'entrée fut, comme toujours, parfaite :

— Permettez-moi de vous dire, signorina, que je suis très agréablement surpris de votre élégance... Quel est l'homme qui oserait ce soir vous présenter ses hommages sans vous baiser la main?

Ce que je fis avec tout le savoir-vivre appris depuis des années pour accomplir ce geste délicat devant les caméras... Je ne crois pas, en effet, avoir tourné au cours de ma carrière dans un seul film où je n'ai pas dû baiser une main de jolie femme! J'avais donc une grande pratique, qui émerveilla la sauvageonne. Quant au jeune homme, je lui réservai la part du lion en ajoutant :

— J'ai tout lieu de penser que vous êtes le brillant responsable de cette métamorphose...

La glace fut instantanément rompue. Sans que nous nous en rendissions compte tous les trois, nous étions devenus de véritables amis. J'ose espérer que nous le sommes encore aujourd'hui bien que le couple ne m'ait pas donné signe de vie depuis des années.

Vers minuit, après cette troisième prise de contact dans le restaurant, le comte Pozzi et moi étions installés dans deux fauteuils du hall de l'hôtel Bristol devant deux confortables doubles whiskies destinés à sanctionner l'amitié naissante.

Eduardo avait reconduit, dans l'Alfa-Roméo, sa fiancée chez elle puis il était rentré sagement à l'hôtel où son visage s'était éclairé d'un sourire avenant lorsqu'il m'avait aperçu dans le hall :

— Comment? Vous habitez ici, monsieur Nardi?

— Mais oui! Quelle amusante coïncidence, n'est-ce pas? Vous êtes seul?

— Je viens de ramener Rina à son domicile.

— C'est triste de se quitter aussi vite! Enfin... cela vous permettra de retrouver demain cette ravissante jeune personne avec un plaisir décuplé. Je pense même que si les séparations n'avaient pas existé, il aurait fallu les inventer pour les amoureux!... Puisque vous êtes redevenu garçon, vous n'avez pas le droit de monter vous coucher sans accepter un scotch.

Mon nouvel ami dégusta son premier drink sous la lumière crue des lampadaires du hall. Quand il trempa ses lèvres dans le dernier, les premières lueurs blafardes de l'aurore filtraient à travers les rideaux... Entre-temps, le portier de nuit, qui nous avait observés avec désespoir pendant les premières heures en se demandant quand ces deux bavards noctambules débarrasseraient enfin son hall, s'était assoupi... Nous fûmes donc bien tranquilles, Eduardo et moi, pour échanger mille propos. La vérité m'oblige à dire que ce fut surtout le jeune homme qui parla pour répondre aux quelques questions d'allure anodine que je lui posai en paraissant n'y attacher aucune importance.

Ce qui me permit d'apprendre que la sauvageonne habitait une mansarde qu'elle louait au mois, pour un prix très modique, dans une très humble maison de pêcheur sur le vieux port... Je sus aussi que le jeune homme, depuis qu'il s'était installé à Rapallo, ne la reconduisait que jusqu'au bas du petit escalier en colimaçon qui permettait d'accéder au pigeonnier où la bouquetière se retrouvait seule pour revivre en pensée le beau rêve qu'elle venait de vivre dans la journée.

J'appris aussi avec stupéfaction que ce garçon, dont je devenais le confident, avait failli être le gendre de Giuseppe Sorano! Mon amitié naissante pour le bel Eduardo se doubla d'une réelle admiration quand je compris qu'il était probablement le premier homme à avoir eu le cran ou le courage de résister aux arguments financiers et aux menaces du milliardaire.

— Je vous approuve, mon cher comte, d'avoir rompu avec un semblable milieu. Je ne connais pas personnellement ce Sorano mais je sais qu'il me déteste parce que j'ai toujours refusé de tourner un film pour l'une des firmes qui lui appartiennent... Quant à l'existence de sa fille, je l'ignorais jusqu'à maintenant. C'est vous dire que vous pouvez compter sur mon entière sympathie.

Le fiancé de Rina me fit part de ses inquiétudes : pourrait-il seulement continuer à piloter en qualité de professionnel appointé si

le tout-puissant Sorano barrait la dangereuse carrière qu'il avait choisie? S'il ne gagnait plus assez d'argent, comment ferait-il pour rembourser les autres créances mensuelles et surtout pour offrir à la jeune fille pauvre qu'il voulait épouser le luxe auquel pouvait prétendre une comtesse Pozzi? Je tentai de le rassurer :

— Je crois que vous avez le plus grand tort de vous tracasser pour toutes ces questions d'un intérêt assez secondaire... La seule chose qui compte est que vous aimiez Rina et qu'elle vous adore... Tout le reste s'arrangera!

Le jeune homme finit par me confier qu'il craignait, malgré tout son amour pour la fille brune, qu'elle ne fût longue à s'adapter à l'existence qu'elle devrait mener dans un monde très éloigné du petit peuple de Rapallo, entourée d'une société blasée et moqueuse qui était toujours prête à rire d'une nouvelle venue qui commettait quelque bétise.

— On n'est jamais arrivé à rendre ridicule la beauté, mon cher comte! La beauté peut tout se permettre... Ceci ne veut pas dire que je ne comprenne pas vos dernières craintes, qui me semblent plus justifiées que les premières. D'abord il faut éviter à tout prix que votre petite Rina, dont le caractère et le tempérament me paraissent très «entiers», ne se butte et ne refuse d'écouter de sages conseils... Il me paraîtrait donc adroit d'amener insensiblement «notre» sauvageonne – permettez-moi de l'appeler ainsi! ce surnom lui va si bien et n'est-elle pas un peu «nôtre», cette enfant du peuple dont vous et moi voulons faire une grande dame? – à nous écouter... Aujourd'hui vous lui avez appris à s'habiller : c'est déjà un grand progrès! Mais j'ai remarqué qu'elle ne savait pas encore marcher comme une femme du monde : ses épaules roulent un peu et son déhanchement a quelque chose de vulgaire qui peut être piquant pour une marchande de fleurs ambulante mais qui ne conviendrait pas à une comtesse Pozzi... Elle ne sait pas non plus manger correctement, ni se tenir à table... Son exubérance naturelle la fait parler trop fort ou s'esclaffer : ce qui n'est jamais, même chez une très jolie femme, le comble de la distinction... Tout cela peut être amélioré. Seulement voilà : êtes-vous suffisamment armé – disons même... assez âgé – pour avoir l'autorité suffisante qui vous permettra de parfaire chez une femme, encore très jeune, une éducation que de modestes origines ne lui ont pas permis de recevoir?

Le regard du jeune Eduardo me fixait avec intensité : il comprenait que j'étais sincère au moment où j'allais lui offrir de venir à son aide. Je ne lui laissai pas le temps d'exprimer sa pensée :

— Le rôle du mentor de cette sauvageonne sera délicat et demandera un extrême doigté. Je n'envisage même pas une éducatrice parce que ce nom n'évoque guère pour moi que de vieilles personnes fardées, croulant sous les faux bijoux et d'une moralité assez douteuse.

Il vaut mieux un homme! Ce ne peut être vous qui incarnez l'amoureux éperdu : vous ne sauriez être juge et partie! Il faudrait quelqu'un qui eût une grande habitude de diriger les autres, qui sût donner une indication, rectifier un geste, corriger une fausse attitude... Il faut un bon, un excellent metteur en scène! Très loyalement, je vous propose de jouer ce rôle... Consentez-vous à ce que ma vieille autorité se penche sur le cas de votre fiancée? Personnellement, je trouverais très beau qu'un cabot tel que moi, qui n'a toujours utilisé sa compétence de metteur en scène que sur un plateau pour les besoins de son métier, l'employât dans la réalité de l'existence pour permettre à une jeune fille du peuple de faire le bonheur complet de son époux... Croyez bien que mon concours d'artiste sera complètement désintéressé... Je n'ai pas, non plus, la moindre arrière-pensée... Ma récompense sera votre bonheur à tous deux. Si vous avez donné à Rina une place de choix dans votre cœur, dites-vous que je viens de l'adopter dans ma tendresse... Voilà en toute franchise, mon cher ami – c'est la première fois que je vous nomme ainsi mais je crois maintenant en avoir le droit – l'offre très loyale que vous fait Vincenzo Nardi... L'acceptez-vous?

Le jeune homme était ému et sa main trembla quand il me la tendit. Le pacte était conclu. L'aurore n'avait plus qu'à se lever sur Rapallo...

Quand je me retrouvai dans ma chambre, je me dis que, pour la première fois de ma vie, je ne m'étais pas du tout conduit en cinéaste! J'étais content.

Pendant que je me déshabillais pour tenter de prendre quelques heures de repos avant de m'attaquer à ma nouvelle tâche, je pensais que ce travail de «polissage» me serait très utile pour mieux connaître la mentalité de celle qui me servirait de modèle dans le scénario dont je venais d'écrire les premières lignes l'après-midi. En somme, je ne perdais pas tout à fait mon temps... Et une pensée fulgurante me traversa l'esprit : pourquoi ne ferais-je pas de cette sauvageonne, à l'éclatante beauté, une nouvelle vedette de l'écran? Pourquoi ne serait-ce pas elle qui interpréterait le principal rôle féminin de mon film *Le Couple*? Qui pourrait le jouer avec plus de naturel qu'elle? Qui incarnerait mieux l'homme que le bel Eduardo? Seulement lui n'accepterait jamais de tourner! Un Pozzi veut bien risquer sa vie dans une course d'automobiles mais craindrait de déchoir devant une caméra... Pourquoi alors le héros du film ne serait-il pas un peu plus âgé que le jeune aristocrate? Pourquoi ne serait-ce pas l'un de ces personnages entre deux âges mais encore séduisants dont j'étais le grand interprète? N'était-ce pas une trouvaille d'accoler à mon nom de grande vedette celui d'une inconnue, découverte dans le port de Rapallo? Ne serait-ce pas excellent pour la publicité de lancement?

Dès que je le pourrai, je ferai faire à la fille brune un bout d'essai... Je m'endormis enfin, vers quatre heures du matin, avec la conviction que ce serait une réussite.

Le téléphone me réveilla : c'était mon voisin de chambre qui me demandait si je pouvais le recevoir immédiatement. Ce que je fis en robe de chambre. Eduardo était déjà, rasé de frais, tout habillé, prêt à sortir.

— J'ai beaucoup réfléchi, dit-il, à notre conversation de cette nuit et à l'offre très amicale que vous m'avez faite au sujet de Rina... Je crains cependant qu'il ne me soit très difficile de lui faire comprendre qu'elle a besoin de parfaire son éducation.

— Elle paraît cependant intelligente.

— Elle l'est beaucoup trop pour admettre ce genre de «leçons»! J'ai peur que sa grande sensibilité ne se blesse de voir que nous avons remarqué, vous et moi, quelques-unes de ces imperfections de tenue qui ne comptent guère... J'aime Rina et je ne voudrais pas lui faire la moindre peine!

— Elle n'en aura aucune si vous me faites confiance... D'abord il ne faut pas que cette fière sauvageonne puisse soupçonner que nous nous sommes mis d'accord à son sujet... Aussi je me demande s'il ne serait pas assez habile de lui dire que j'envisage très sérieusement de la faire débiter à l'écran... Je pourrais prétexter qu'avant de tenter le bout d'essai classique, il est absolument indispensable qu'elle apprenne les rudiments du métier de comédienne dans lequel entrent les leçons de maintien, de diction, d'intonation... en somme tout ce qu'une future comtesse Pozzi doit savoir pour n'être l'objet d'aucune critique. Qui nous dit que votre fiancée ne serait pas ravie à l'idée de pouvoir tenter sa chance à l'écran? Bien entendu, je retarderai le plus possible la date du bout d'essai! Peut-être même ne sera-t-il pas nécessaire de le faire puisque vous vous serez mariés entre-temps... Je serais bien étonné si Rina pensait encore à faire du cinéma quand elle sera devenue la comtesse Pozzi! Mais ces quelques semaines de cours d'art dramatique préliminaire auront été très utiles pour transformer la plus jolie fille de Rapallo — et sans doute d'Italie — en une jeune fille du monde dont le mariage fera une grande dame. Que pensez-vous de mon idée?

— Ma future femme ne fera jamais de cinéma!

— Puisque je vous dis que ce ne sera qu'un simulacre! Sinon, comment voulez-vous lui faire admettre qu'un Vincenzo Nardi devienne, uniquement pour vous être agréable, un professeur de belles manières?

L'argument était de poids.

— Vous devez avoir raison, reconnu le jeune homme. Nous ferez-vous le plaisir, à Rina et à moi, de déjeuner aujourd'hui avec nous ailleurs qu'à Rapallo? Je vais chercher maintenant ma fiancée et reviendrai ensuite vous prendre ici!

— J'accepte avec joie : ce sera pour moi l'occasion de faire plus ample connaissance avec ma future «élève» et celle de me promener dans la belle Alfa-Roméo... Vous ne conduisez pas trop vite, au moins, quand vous ne disputez pas une compétition?

— Je serai prudent.

— Merci! J'ai horreur de la vitesse... Si je le pouvais, je ne tournerais que des films au ralenti!

Au moment où il allait quitter ma chambre, je demandai :

— Jusqu'à quand comptez-vous rester à Rapallo?

— L'entraînement pour le Grand Prix de Brescia, ma prochaine course qui aura lieu le 3 septembre, ne commencera que dans trois semaines.

— Que deviendra Rina pendant votre absence?

— Comme elle n'a aucune famille, j'ai l'intention de l'emmener avec moi à Brescia. Quel mal pourrait-on y voir puisqu'elle est ma fiancée?

— C'est très bien, au contraire! Il serait pénible pour notre sauvageonne de rester seule ici au milieu d'une population qui ne l'a toujours connue que comme une petite marchande de fleurs et qui ne manquerait pas de lui faire la vie dure sous prétexte qu'elle vous préfère à Rapallo! Je connais, hélas, la gentillesse de l'humanité! Si j'ai bien compris, il faut qu'en trois semaines je fasse de Rina la plus raffinée et la mieux élevée des fiancées pour qu'elle puisse étonner tout le monde à Brescia et vous faire honneur? Il n'y a plus une seconde à perdre!

— Je ne sais comment vous remercier et je me demande si j'ai le droit d'accaparer pour ma petite Rina votre temps qui doit être précieux!

— Je suis en vacances et je les emploie comme il me plaît! Tout est parfait puisque les dates que vous venez de m'indiquer coïncident avec les miennes : je ne dois rentrer à Rome qu'au début de septembre.

— Un nouveau film?

— Oui... Mais il ne m'enthousiasme pas! Je n'ai pas encore voulu signer le contrat : on me demande de jouer un rôle de banquier dans une coproduction italo-américaine tournée à Rome avec une super-star qui doit venir spécialement de Hollywood... Je me méfie toujours de ces accouplements de vedettes de nationalités différentes dans des coproductions! De plus, le scénario n'est pas de moi et je ne dirigerai pas la mise en scène : les Américains ont imposé un auteur et un

metteur en scène de chez eux... Aussi suis-je très hésitant!

— Vous aimez tout faire dans un film?

— Tout! Je suis un véritable autocrate qui n'a confiance qu'en lui...

— Dirigé dans un film par un autre, vous souffririez autant que moi quand je roule dans une automobile dont je ne tiens pas le volant!

— La comparaison est excellente... La seule chose qui pourrait évidemment me décider à tourner ce rôle est le cachet fabuleux que m'ont offert les producteurs américains : j'aime d'abord mon métier mais on a beaucoup de mal à détester les dollars!

— J'ai quand même l'impression qu'en vous l'artiste l'emportera toujours sur le matérialiste... Et si, finalement, vous décidiez de ne pas tourner ce rôle «en or»?

— Ce serait pour préparer tranquillement le film dont j'ai commencé à écrire le scénario hier à cette table...

— Passionnant! Quel en sera le sujet?

— Très simple : l'histoire d'un couple qui s'adore...

— Ce n'est pas très nouveau.

— A l'écran, ce le sera!

— Naturellement, vous y interpréterez le principal rôle masculin?

— Naturellement!

— Qui sera la vedette féminine?

— C'est mon secret... D'autant plus que celle à qui je songe ne m'a pas encore donné son accord! J'ai un sérieux rival...

— Un rival?

— Plus jeune que moi, plus séduisant, plus sympathique et surtout beaucoup plus beau! Comment voulez-vous qu'une femme ne soit pas amoureuse de lui et comment pourrais-je lutter?

— Je ne connais rien aux mystères de votre métier mais pourquoi, puisque cet homme réunit tant de qualités, ne l'engageriez-vous pas en lui offrant un bout de rôle dans le film? Ainsi vous seriez certain d'avoir l'acceptation de la femme...

— J'y ai sérieusement pensé mais cet homme refusera de tourner...

— En êtes-vous bien sûr? J'ai l'impression que bien peu de gens doivent pouvoir résister à la tentation!

— Malheureusement, il y a encore quelques irréductibles... Des hommes comme vous, par exemple, mon cher comte?

— Comme moi?

— Si je vous proposais de tourner dans mon prochain film, accepteriez-vous?

— Un Pozzi faire du cinéma! Vous n'y songez pas?

Eduardo riait aux éclats. Rire qui durait encore quand il me dit sur le seuil de la chambre :

— Nous bavardons et vous ne serez jamais prêt lorsque je

reviendrais avec Rina. A tout à l'heure...

Après son départ, je me dis que j'avais peut-être eu tort de ne pas insister : jamais je ne retrouverais une pareille occasion de décider un noble Romain à tenter la grande aventure de l'écran!

Le déjeuner fut sans histoire ou plutôt une merveilleuse histoire pour la sauvageonne quand je lui affirmai qu'elle aurait le plus grand tort de ne pas faire un bout d'essai! Les yeux noirs me regardaient avec des lueurs de joie, la bouche avide dévorait mes paroles... Cependant, son regard se tournait parfois avec inquiétude vers Eduardo mais celui-ci restait souriant. Son attitude semblait dire :

«Puisqu'un cinéaste aussi compétent que Vincenzo Nardi vous dit que vous avez toutes les qualités requises pour devenir une vedette, je pense que ce serait criminel de ma part de faire obstacle à votre carrière!»

Après avoir semé «la grande idée» dans le cerveau enfiévré de la fille brune, j'ajoutai :

— Seulement il ne faut pas risquer l'échec le jour de cet indispensable bout d'essai! Nous allons donc le préparer avec soin... Si votre fiancé n'y voit pas d'inconvénient, je vous donnerai quelques leçons d'art dramatique qui vous permettront de faire un premier apprentissage de future vedette.

L'après-midi même, dans ma chambre du Bristol, commençait la première leçon... Il y en eut deux par jour : Rina était exceptionnellement douée. Il me suffisait de lui faire une seule remarque pour qu'elle en tînt compte, et sans qu'il fût nécessaire de la répéter. Ce qui me surprit le plus, pendant ces premiers jours où j'appris à mieux connaître la sauvageonne, fut l'extraordinaire dualité de son caractère : elle avait à la fois la mentalité d'une fillette de dix ans et la profondeur de raisonnement d'une femme accomplie. Elle était exubérante et réfléchie : entêtée pour des détails puérils, elle comprenait instantanément les choses importantes. Je pense qu'aujourd'hui encore Rina est très capable d'accomplir les pires sottises tout en ayant des gestes d'une étonnante générosité... Je ne peux pas croire, bien que je ne l'aie pas revue depuis longtemps, que son caractère ait pu changer : elle est certainement restée l'être impulsif, qu'on ne pouvait pas ne pas adorer.

Dès les premières heures, j'avais compris qu'il ne fallait pas tenter de lutter avec un contraste permanent mais étudier le combat incessant qu'une toute jeune femme livrait contre elle-même : ce serait pour moi le seul moyen de découvrir sa véritable personnalité. Je pense n'avoir pas trop mal réussi dans cette tâche délicate mais passionnante. Quand le comte Pozzi partit avec elle pour Brescia, trois

semaines plus tard, je pus lui glisser dans l'oreille au moment où l'Alfa-Roméo allait démarrer :

— Vous pouvez être tout à fait tranquille maintenant! Ce n'est plus une sauvageonne qui vous accompagne mais une future dame.

Je ne mentais pas. Si l'éducation mondaine de la bouquetière de Rapallo n'avait pas demandé plus de temps, c'était parce que j'avais eu un puissant auxiliaire : l'amour... Celui, follement sincère, que Rina ressentait pour Eduardo. C'était lui seul qui avait poussé l'enfant du peuple à rattraper en quelques semaines le temps qu'elle croyait avoir gaspillé pendant ses premières années de jeunesse vagabonde.

Je me sentis assez désemparé après le départ de mes jeunes amis. Rapallo, qui a cependant tout pour plaire et pour séduire, me semblait triste et sinistre. J'avais un peu l'impression que le couple de rêve l'avait abandonné pour fuir mes regards trop indiscrets. Je tournais en rond dans ma chambre d'hôtel, m'arrêtant parfois devant la fenêtre pour regarder un décor de port qui finissait par m'ennuyer, sans même avoir le courage de m'asseoir devant la table pour reprendre l'élaboration du scénario dont la création avait été interrompue pendant trois semaines par l'éducation de la sauvageonne. Contrairement à ce que je m'étais imaginé, le contact quotidien avec celle que j'avais choisie pour modèle de ma nouvelle histoire ne m'avait pas inspiré.

Après ces dernières années de réflexion solitaire, je me rends compte que l'écrasante personnalité de l'élève avait produit une telle impression sur le «professeur» qu'il m'était impossible de travailler correctement. Toutes mes pensées étaient pour le visage ovale à la peau mate, pour la chevelure d'ébène, pour les yeux de braise, pour le sourire ensorceleur... Oui, ce fut pendant ces premières leçons que je tombai amoureux de Rina sans même m'en apercevoir! C'était la sauvageonne qui avait fait l'éducation sentimentale de son vieux maître : les rôles avaient été inversés... La suite des événements s'est chargée de m'apprendre depuis, avec une certaine cruauté, que mon élève ne partagea à aucun moment mes sentiments. Elle n'était amoureuse que d'Eduardo. Elle doit l'être toujours. C'est la seule femme que j'aie connue pour qui la passion de toute une existence s'est résumée à un seul homme. Rina, cette merveilleuse artiste que le monde entier a aimée et désirée, n'a été mise sur terre par le Créateur que pour faire le bonheur d'un seul être qui n'est pas moi... Mais comment un Vincenzo Nardi, cabotin imbu de sa supériorité inexistante et gâté par un quart de siècle de succès ininterrompus, aurait-il été capable de comprendre cette réalité au moment où il se retrouvait seul à Rapallo?

Il ne réalisait pas non plus que sa cinquantaine bien sonnée était amoureuse! Il essayait de se persuader lui-même que le sentiment de tristesse, l'envahissant depuis le départ de son élève, n'était qu'un relent de tendresse sénile... Et comme il n'avait qu'une âme de comédien, il s'apitoyait sur son propre sort en se voyant dans le personnage du «vieil ami fidèle», de l'éternel confident de répertoire qui se contenterait de quelques miettes du festin... Il se croyait également assez malin pour ne pas se couvrir de ridicule aux yeux d'une fille de dix-huit ans... Mais dans le fond, après ces trois semaines, l'illustre Vincenzo n'était plus qu'un pauvre homme venant de découvrir enfin l'amour de sa vie.

Le seul moyen pour lui de chasser ces pensées était de rentrer à Rome : ce qu'il fit le soir même.

Trois jours plus tard, je reçus une carte postale timbrée de Brescia, signée par Eduardo et Rina, dans laquelle le couple m'annonçait que «tout allait bien» et que «l'entraînement pour la grande compétition se poursuivait dans d'excellentes conditions». Instinctivement, je regardai le calendrier : pourquoi n'irais-je pas le dimanche 15 septembre à Brescia? Fut-ce, à cette seconde, le désir d'assister à la lutte sportive que livrerait le bel Eduardo ou le besoin de revoir la fille brune qui m'incita à prendre cette décision? Je l'ignore encore aujourd'hui mais une voix secrète me pousse à croire que ce fut surtout la deuxième raison qui pesa dans la balance...

Quand je pris place dans l'une des tribunes installées face au stand de ravitaillement de l'autodrome, c'était la première fois de ma vie que j'allais assister à une course d'automobiles! Jusqu'à ce jour, ce genre de compétitions ne m'avait pas attiré. J'ai horreur du bruit et de la foule! Il fallait croire qu'un grand changement venait de se produire dans mon existence.

Je regardai autour de moi pour tenter de découvrir le visage de la sauvagienne mais il n'était pas dans les tribunes. Elle devait être auprès de son fiancé pendant ces dernières minutes précédant la course. Mon regard, par contre, s'hypnotisa sur un couple assis à quelques mètres de moi : j'avais reconnu, pour l'avoir déjà vue avec dégoût plusieurs fois sur des photographies de quotidiens et de magazines, la physionomie très particulière du signor Sorano... Aucun doute n'était possible : c'était bien le milliardaire ventru! Cela me fit frémir : pourquoi l'abominable personnage était-il là? Aurait-il déjà commencé à mettre ses menaces à exécution et avait-il machiné quelque odieux complot contre le comte Pozzi? J'en oubliai Rina, ne pensant plus qu'au jeune homme qui allait risquer sa vie, et je me sentis encore davantage son ami.

Le marchand de ferraille parlait avec une grande jeune femme blonde, aux yeux bleus, d'une beauté et d'une élégance éclatantes. Je

voiais pour la première fois la fiancée délaissée et je mesurais l'abîme séparant une Béatrix Sorano d'une Rina... J'eus peur pour ma jeune élève : la fille blonde au profil d'impératrice et aux lèvres minces paraissait méchante... On le lisait sur sa beauté.

Dans le fracas assourdissant des moteurs, les voitures venaient de se ranger sur la ligne de départ. J'avais déjà repéré, sur la liste qui avait été remise à chaque spectateur des tribunes pour lui permettre de pointer tour après tour les positions respectives des concurrents pendant la course, qu'Eduardo pilotait la Lancia n° 16... Mais, au moment où le directeur de la course arrivait sur la piste en tenant en main le drapeau jaune qui lui servirait pour donner le départ, la voix d'un speaker annonça dans les haut-parleurs :

— Par autorisation de la commission sportive, le comte Pozzi, qui devait piloter une voiture Lancia, conduira une Ferrari lui appartenant personnellement. Ceci à la suite d'incidents mécaniques qui ont révélé que la Lancia n'était pas suffisamment prête pour prendre part à la compétition. Le comte Pozzi courra donc à titre d'indépendant. Il a conservé le même numéro : le 16.

Cette annonce, qui devait paraître banale aux milliers de spectateurs puisqu'elle ne fut accueillie par aucune protestation, signifiait pour moi que la grande bagarre entre Sorano et l'ex-fiancé de sa fille était déjà commencée. Dès que la voix du speaker se fut tue, je regardai le milliardaire et Béatrix : ils n'échangèrent même pas une parole, comme si l'information n'offrait aucun intérêt pour eux ! Attitude d'autant plus stupéfiante que la preuve venait d'être faite pour moi que les ordres de Giuseppe avaient été exécutés : la voiture destinée au comte Pozzi était la seule de l'écurie Lancia à ne pouvoir prendre le départ par suite de prétendus ennuis mécaniques. Mais Eduardo ne s'était pas laissé faire et n'avait pas hésité à s'aligner quand même sur la ligne de départ au volant de sa Ferrari personnelle. Il avait dû prendre cette décision au tout dernier moment sans se préoccuper des conséquences qu'elle pourrait entraîner : n'était-il pas appointé par la maison Lancia pour laquelle il devait courir en exclusivité ? Celle-ci ne l'attaquerait-elle pas en justice pour rupture de contrat ? N'était-ce pas ce que lui avait laissé entendre Sorano à l'issue de leur orageuse conversation ? A moins que ce dernier n'ait bluffé – ce qui était assez dans ses habitudes – en se donnant plus d'importance qu'il n'en avait ? Peut-être n'avait-il aucun pouvoir dans la maison Lancia ? De toute façon, le geste sportif d'Eduardo lui apportait plutôt un net cornant de sympathie de la foule pour qui la seule chose importante était qu'il y eût au départ le nombre exact de concurrents annoncé : le remplacement de la Lancia par la Ferrari donnait même un intérêt supplémentaire à la rivalité des firmes.

De ma place, je pouvais très bien voir, en septième position

derrière la ligne jaune de départ peinte sur la piste – c'est-à-dire à l'extrême droite du troisième rang, puisque le règlement international de ces courses exige que les voitures soient placées en quinconce à raison de trois par trois seulement sur une même rangée pour éviter des accidents dès le départ – la Ferrari n° 16... Mais je ne pouvais que deviner, masqué sous les lunettes et emprisonné sous le serre-tête blanc, le profil d'Eduardo. Un détail cependant me frappa : le jeune homme portait autour du cou un foulard de soie bleue... Il était le seul des pilotes à avoir un tel accessoire vestimentaire et je m'imaginai aussitôt – je ne sais trop pourquoi? – que ce foulard était un cadeau de la sauvagette. Tous les espoirs, toutes les angoisses, tout le besoin d'accompagner dans la fantastique ronde l'homme qu'elle aimait n'étaient-ils pas concrétisés par ce fragile morceau de soie? Pour moi, l'objet inerte se transformait en deux bras vivants et chauds d'amoureuse qui entouraient le cou de l'être adoré pour lui dire dans une dernière recommandation : «Sois prudent, mon amour! Je n'ai que toi au monde... Ce sont mes bras qui te protègent... Je t'aime!»

Une fois encore je jetai un regard vers Béatrix Sorano et je ne pus m'empêcher d'avoir un sourire de pitié pour elle à la pensée que son cœur de pierre devait être incapable de deviner ce que pouvait représenter le foulard bleu.

Le drapeau jaune venait de s'abaisser : après un démarrage foudroyant, les vingt-quatre bolides ne furent plus que des petits points minuscules rouges, bleus, verts, blancs, argentés qui disparurent au premier virage de la piste. Il ne restait plus, voilant légèrement les stands de ravitaillement, qu'une traînée de fumée qui répandait l'odeur âcre de l'huile de ricin...

Puis ce fut l'attente interminable précédant le passage des concurrents après leur premier tour. Pour la première fois de ma vie je vécus l'angoisse grisante et morbide d'une grande course automobile... Et cependant, ce premier tour fut bouclé par les concurrents déchaînés à une moyenne vertigineuse... Cinq minutes à peine après le départ, une immense clameur monta des tribunes où tous les spectateurs s'étaient levés de leurs sièges pour regarder vers la droite : un point rouge s'approchait, suivi de deux points gris métallisé et d'un point vert... Quatre bolides passèrent à 280 à l'heure, roue dans roue : un italien, deux allemands, un anglais... La voiture rouge était le n° 16 : la Ferrari de Pozzi! La seule chose que j'eus le temps de bien voir fut le foulard bleu qui flottait au vent et qui donnait un chic extraordinaire au pilote. Dans mon esprit, c'était déjà l'emblème de la victoire, de «notre» triple victoire, à Eduardo, à Rina et à moi! Bientôt ce serait la preuve colorée de l'écrasante défaite que subirait le clan Sorano! Un nouveau coup d'œil vers Giuseppe et Béatrix me fit voir leurs visages toujours impassibles. Ces gens-là savaient dominer leurs

sentiments.

Les deux points gris métallisé et le point vert étaient respectivement deux Mercedes et une Jaguar. Les autres concurrents passèrent mais déjà nettement distancés : dès les premières minutes de course, quatre grands champions s'étaient affirmés et, parmi eux, Eduardo l'indépendant...

Il n'y avait plus qu'à attendre le passage des champions au second tour. Où pouvait bien être Rina en ce moment? Comme elle devait être fière, la fille de Rapallo!

Au deuxième tour, la moyenne augmenta : il fut bouclé en quatre minutes trente-trois secondes. Eduardo était toujours en tête mais il me sembla que les Mercedes et la Jaguar s'étaient dangereusement rapprochées de la Ferrari qu'elles talonnaient. C'était assez inquiétant de penser qu'il y avait encore trente tours du circuit à accomplir dans de pareilles conditions! Cinq cents kilomètres à près de 300 à l'heure pendant lesquels Eduardo n'aurait pas le droit d'avoir la moindre défaillance! Comment la machine humaine, malgré toute sa perfection, pouvait-elle résister à une semblable tension?

Giuseppe et Béatrix demeuraient silencieux.

Enfin les bolides réapparurent pour la troisième fois sur la droite : deux points métalliques et un point vert. Le point rouge avait disparu! Quand les Mercedes et la Jaguar furent passées, il y eut dans la foule italienne un long murmure de désolation. Presque aussitôt, la voix du speaker annonça :

— La Ferrari n° 16 a manqué le virage de Lucca et s'est retournée...

Mon premier, mon seul réflexe, fut de regarder à nouveau Sorano : il adressait un imperceptible sourire à sa fille qui était très pâle.

Une nouvelle information fut donnée par les haut-parleurs :

— Le pilote est blessé...

Je me ruai vers la sortie des tribunes pour tenter d'utiliser le couloir souterrain, passant sous la piste, qui permettait de rejoindre les stands de ravitaillement. J'étais sûr que Rina se trouvait à celui d'Eduardo et je voulais être auprès d'elle... J'eus la chance que le préposé à l'entrée du passage, uniquement réservé aux officiels ou aux commissaires de course, connût mon visage par l'écran. Il me dit :

— Passez vite, monsieur Nardi! Mais qu'on ne le sache pas!

Quand j'arrivai au stand de la Ferrari n° 16, la consternation y régnait. Autour de moi des gens chuchotaient à voix basse :

— L'ambulance automobile est déjà sur les lieux... Il paraît qu'il respire encore... Il s'en sortira peut-être.

C'était affreux mais je n'écoutais plus : je venais d'apercevoir, blottie dans un coin du stand, assise sur une caisse d'outils, sanglotant dans ses petites mains, la sauvageonne... Une Rina dont je pris le

visage par le menton pour tenter d'essuyer ses larmes avec mon mouchoir... Un visage d'amoureuse bouleversée, un admirable visage que je ne lui soupçonnais même pas! Et je compris, à cet instant pathétique, que la beauté de la fille brune pourrait être aussi grande dans la joie que dans la douleur...

Il valait mieux me taire en restant auprès d'elle jusqu'à ce qu'une voiture nous emportât tous les deux vers la clinique où l'ambulance avait transporté d'urgence Eduardo.

La dernière impression que j'eus du circuit de Brescia fut le bruit infernal des bolides poursuivant leur ronde de mort. Ce n'était pas parce qu'un pilote disparaissait que la course s'arrêterait : l'exigence monstrueuse et impitoyable du public, qui voulait en avoir pour son argent, réclamait un vainqueur! Le spectacle continuait...

Ce ne fut qu'après une attente de cinq heures sur une banquette d'un couloir de la clinique que l'on nous permit enfin, à Rina et à moi, de pénétrer dans la chambre d'Eduardo... Il était immobile sur son lit, comme s'il était paralysé. Le pansement lui entourant la tête me rappela le serre-tête qui émergeait de la voiture rouge passant dans un fracas de tonnerre devant les tribunes... C'était maintenant le grand silence.

La seule trace de vie chez l'homme allongé venait des yeux qui se remplirent de larmes en nous voyant entrer.

— Calmez-vous! dit l'infirmière assise au chevet du lit.

Puis elle se tourna vers nous :

— Aucun organe important ne semble atteint. C'est la commotion qui a été très forte. Maintenant laissez-le : il faut qu'il dorme... Revenez demain après-midi : il ira beaucoup mieux et, dans quelques jours, il sera à nouveau sur pied.

Je vis la sauvageonne qui adressait de la main un baiser à son fiancé sans oser s'approcher. Je l'entraînai doucement vers la porte mais, au moment où nous allions sortir, je remarquai, posé sur une chaise, le foulard de soie bleue... Après l'avoir pris, je le donnai à Rina qui le serra de toutes ses forces dans ses mains. J'eus alors la certitude de ne pas m'être trompé : ce foulard était bien la mascotte d'un bonheur...

Les paroles déjà rassurantes de l'infirmière furent confirmées par celles du médecin-chef de la clinique qui lui aussi, étant un fervent de cinéma, m'avait reconnu. Je lui expliquai en quelques mots que Rina était la fiancée du comte Pozzi.

— Vous n'avez plus aucune inquiétude à avoir, lui dit le praticien. Il a eu une chance incroyable de s'en tirer : on m'a expliqué que sa voiture avait fait trois tonneaux! Permettez-moi de vous donner un

conseil : interdisez à l'avenir à votre fiancé de courir... Je pense que vous serez la personne à avoir le plus d'influence sur lui pour obtenir ce résultat. Ces compétitions sont toutes mortelles à la longue et, inéluctablement, les plus grands champions — qui finissent par se croire immunisés contre l'accident fatal — y laissent leur vie! Consultez la liste de tous ceux qui ont triomphé ces dernières années et vous verrez le déchet : on ne joue pas toujours, impunément avec sa vie sous prétexte de sport... Il n'y a plus de sport quand la compétition tourne à la boucherie!

Dès que je fus seul avec Rina, je l'emmenai dans le bar le plus proche pour la réconforter.

— Maintenant que les grandes émotions sont passées, petite Rina, rien ne vaudra une bonne bouteille de champagne pour vous faire sourire de nouveau à l'existence...

— Mais je n'ai encore jamais bu de champagne, monsieur Nardi!

— Comment? Eduardo n'a donc pas pensé, depuis que vous vous connaissez, à combler cette lacune de votre éducation?... Eh bien, voilà l'excellente occasion d'y remédier! Et cessez de m'appeler «Monsieur Nardi»... Laissez ce privilège aux maîtres d'hôtel ou aux chercheuses d'autographes. Pour vous, désormais, je ne veux être que Vincenzo... Et répétez simplement cette phrase : «Vincenzo, je suis pleinement rassurée au sujet d'Eduardo.»

— Je le suis... Vincenzo!

— Bravo! Je crois bien que mon prénom n'a jamais été prononcé par une voix aussi douce... Savez-vous que, moi aussi, je risque de devenir très amoureux? Et que je ne serai pas le seul! Il y aura tous ceux qui vous applaudiront bientôt sur l'écran...

La voix douce se fit grave :

— Vincenzo, vous êtes pour Eduardo et pour moi le plus merveilleux des amis... Aussi vous devez continuer à me conseiller : vous avez entendu ce que m'a dit tout à l'heure le médecin?

— Oui... Son langage était celui de la sagesse.

— Je ne veux plus qu'Eduardo risque sa vie dans ces courses folles qui ne riment à rien. Aidez-moi à le convaincre d'y renoncer.

— Puisque nous abordons ce sujet, je vous dois une révélation, petite Rina... Si votre fiancé risque ainsi sa vie, ce n'est pas tellement par passion de l'automobile mais par amour pour vous...

— Pour moi?

— Vous comprendrez un peu plus tard... Sachez seulement que les Pozzi ont toujours eu pour principe de choyer leurs épouses et qu'Eduardo n'est pas très riche.

— Cela m'est égal. Même s'il était dans la misère, je l'aimerais...

— Je le sais!

— Moi aussi je suis très pauvre!

— Votre richesse est d'un autre ordre... Seulement Eduardo n'admettra jamais que sa femme connaisse des moments difficiles... Il a d'ailleurs raison : une chaumière et deux cœurs, c'est bon pour les romans à cent sous mais pas pour la vie actuelle qui est trop dure! Un comte et une comtesse Pozzi doivent pouvoir vivre, sinon dans le grand luxe, du moins dans l'aisance... Vous semblez ignorer qu'Eduardo est payé très cher pour piloter des bolides?

— Je comprends... Désormais ce sera moi qui travaillerai : le rôle d'une bonne épouse n'est-il pas d'aider son mari?

— En partie, à condition que cela ne devienne pas chez l'époux une prime à la paresse! Malheureusement, je crains que la vente des bouquets, si jolis fussent-ils...

— Ne dites pas de sottises! Estimez-vous que je pourrais tenter maintenant, avec quelque chance de succès, le fameux bout d'essai dont vous m'avez parlé?

— Vous le pourriez mais j'ai peur qu'Eduardo n'admette pas que vous fassiez du cinéma!

— Il ne semblait pourtant pas contre cette idée à Rapallo?

— Parce qu'il était persuadé qu'il ne serait jamais question de la mettre à exécution.

— Ne pourrions-nous pas déjà gagner du temps, en profitant qu'il est immobilisé pendant quelques jours à la clinique, pour faire le bout d'essai en cachette? Au moins nous serions fixés : si le résultat est mauvais, j'ai votre parole qu'Eduardo ne saura jamais que j'ai fait cette tentative. Nous n'en parlerons plus et je chercherai un autre métier...

— Et si le résultat était excellent, comme j'en ai la conviction?

— Nous finirons bien par trouver alors, vous et moi, le moyen pour qu'Eduardo consente à me laisser tenter cette chance unique. Pourquoi s'inquiéterait-il de me voir tourner? Il sait très bien que je n'aimerai toujours que lui et que, dirigée par vous, je serai certaine de réussir... Le pire de tout serait que mon premier film fût mauvais! Tel que je crois connaître maintenant l'orgueil des Pozzi, je sais que la seule chose qu'Eduardo ne pourrait me pardonner serait l'échec.

— Nous pouvons toujours essayer... Je vais prendre mes dispositions : il y a, à une vingtaine de kilomètres d'ici, des studios qui ne sont pas grands mais très bien équipés. On y fait surtout des films publicitaires mais ils seront très suffisants pour un essai. Je vous y emmènerai demain.

— Merci, Vincenzo!

Elle l'avait dit de tout son cœur, en me sautant au cou comme une enfant à qui l'on vient de promettre un beau jouet! C'était aussi la deuxième fois qu'elle m'embrassait. La première avait été à Rapallo quand elle m'avait demandé un autographe sur un menu de

restaurant... Quelques semaines seulement avaient suffi pour qu'à la deuxième «expérience», ma joue – qui avait reçu tant de baisers maladroits pour les besoins de l'écran! – fût marquée par des traces de rouge à lèvres. Tout en les effaçant le plus discrètement possible avec le mouchoir qui m'avait déjà servi à sécher des larmes, je pensais que la sauvagienne se civilisait trop vite...

— Ma petite Rina, vous allez rentrer à votre hôtel pour dormir. Il est indispensable que vous ayez le teint frais et dispos demain matin pour le bout d'essai.

— On me maquillera?

— Bien sûr!... Comme une grande star!

Après l'avoir accompagnée jusqu'à la porte de l'hôtel, j'éprouvai le besoin de me retrouver seul avec mes pensées et surtout de prendre l'air : la journée avait été fertile en émotions... Je ne savais pas trop si la plus rude à supporter avait été pour moi ce premier départ d'une course automobile auquel j'avais assisté, le passage devant mes yeux du bolide rouge au-dessus duquel flottait un foulard bleu, la voix monocorde du speaker annonçant – comme si c'était tout à fait normal – que la voiture n° 16 venait de se retourner dans un virage, la vision de la sauvagienne en pleurs dans le stand de ravitaillement, celle d'Eduardo allongé dans la chambre de clinique ou même le rouge à lèvres que je venais de recueillir sur mon mouchoir. Je ne savais plus et j'allais au hasard de la rue quand j'entendis les crieurs de journaux hurler pour vendre les premières éditions du soir :

— L'accident du comte Pozzi! Tous les détails...

Maintenant j'avais envie de les connaître, ces détails... J'achetai un journal et, dès les premières lignes de l'article, je pus lire : *«Il semble que l'accident soit dû à la malveillance... D'après les premiers résultats de l'enquête officielle, les experts estiment que la barre d'accouplement de la direction de la Ferrari a été sciée partiellement avant le départ de la course : ceci aurait entraîné la rupture, enlevant au pilote tout contrôle de sa voiture.»* Instantanément, je vis se dresser devant moi le visage de Giuseppe souriant à sa fille... Ce fut à cette seconde que je ressentis la plus forte émotion de la journée.

Subir l'épreuve et les affres d'un bout d'essai est une tentative énervante pour l'apprentie-starlette ou pour le postulant jeune premier ; diriger les prises de vues de ces images qui révéleront la photogénie de la candidate ou du candidat est un travail ingrat pour un metteur en scène. C'est dire qu'aussi bien Rina que moi étions épuisés de fatigue et surtout de tension nerveuse quand nous nous assîmes dans les fauteuils pullman de la salle de projection attenante au studio. J'avais donné l'ordre que les négatifs fussent immédiatement développés.

Nous n'étions que trois dans la petite salle de projection : Rina, Paolo auquel j'avais téléphoné la veille au soir pour qu'il vînt nous rejoindre de toute urgence à Brescia, et moi-même. L'aide de Paolo m'était indispensable pour régler les éclairages, surveiller le maquillage de la sauvageonne et lui donner la réplique dans les quelques tronçons de dialogue que j'avais choisis intentionnellement pour pouvoir juger de la qualité de la voix et de la justesse de son ton.

L'attente de la projection fut exaspérante : Rina, le visage encore enduit de fond de teint, restait enfoncée dans son fauteuil sans rien dire. Je pouvais la contempler de profil : il était évident que l'art du maquillage avait déjà fait d'elle une apprentie-star mais il était également certain que je me trouvais en présence d'une très jeune femme que l'on pouvait pratiquement photographier sous n'importe quel angle, ce qui est très rare. Que l'objectif la prît de face, de profil, de trois quarts, de bas en haut ou de haut en bas, je dirais même «de dos» – puisque se nuque était belle et la chute des épaules harmonieuse –, la sauvageonne serait toujours jolie... Les faux cils, qu'il avait fallu lui mettre pour cet essai, agrandissaient encore ses yeux déjà admirables ; ses lèvres, bien dessinées par un pinceau habile, paraissaient être encore plus sensuelles... La séduisante créature, assise à côté de moi, était véritablement prodigieuse! Quel habitant ou pêcheur de Rapallo aurait reconnu ainsi celle qui, quelques semaines plus tôt, n'était encore que la bouquetière aux pieds nus? Et j'entendais résonner à mes oreilles la question que m'avait posée Roberto, le maître d'hôtel : «Vous pensez, signor Vincenzo, que Rina pourrait devenir une vedette de l'écran?»

J'entendais également ma réponse :

«Je pense, mon ami, que cette sauvageonne a d'autres soucis en tête!»

Rina n'avait plus maintenant qu'un souci : devenir une grande star pour être très riche et épouser l'homme qu'elle aimait... Curieuse fille pour qui le cinéma n'était pas un but mais un moyen plus facile qu'un autre pour faire fortune. C'était même là le seul point qui m'inquiétait pour son avenir à l'écran : avait-elle réellement un tempérament d'artiste? La véritable artiste ne doit-elle pas faire passer son métier avant tout, même avant les satisfactions financières? J'avais un peu peur : s'il n'y avait pas eu l'accident de son fiancé, Rina n'aurait sans doute jamais insisté pour tenter ce bout d'essai.

Paolo, lui, se trémoussait et s'agitait dans son fauteuil en mâchonnant son cigare perpétuellement éteint :

— Ma, qu'est-ce qu'il fait donc cet opérateur de pacotille à né pas nous envoyer la projection?

— Patience, Paolo! Depuis le temps que vous êtes dans le métier, vous devriez savoir que l'énervement n'y sert à rien.

Enfin la salle s'éteignit et Rina apparut, en gros plan, sur l'écran. J'en fus bouleversé! Jamais, de toute ma carrière, je n'avais vu pareille sensibilité se dégager d'un visage dès les premières secondes... Pendant ces quelques minutes de projection, toute la comédie humaine parut émaner d'un seul personnage : l'espoir, le rêve, le désir, la jalousie, l'envie, la haine, le mépris, la luxure, la beauté, le mensonge, la bonté, la sincérité, l'amour...

Quand la salle se ralluma après que l'image se fut évanouie, j'avais souri, j'avais eu envie de pleurer, j'avais vécu tous les sentiments qu'avait exprimés celle dont la personnalité remplissait encore l'écran bien qu'il fût redevenu blanc. La salle de projection était comme imprégnée de sa présence... J'étais si ému que je n'osais plus regarder le profil de ma voisine qui venait de m'offrir, sans qu'elle s'en fût douté, la plus grande joie de toute ma vie de cinéaste! Mes yeux se tournèrent vers Paolo qui restait silencieux pour la première fois de son existence. Ce mutisme n'était chez lui qu'une preuve d'éblouissement et je frappai sur son épaule :

— Qu'est-ce que tu en dis?

— La même chose que vous, patron...

J'avais presque envie de faire recommencer la projection pour être bien sûr de n'avoir pas été victime, avec Paolo, d'une hallucination collective due au grand désir que nous avions de découvrir une nouvelle artiste... Mais mon régisseur devina ma pensée :

— Non, patron! Une seule projection suffit aujourd'hui... Nous devons rester sur la première impression qui, dans notre métier, est toujours la meilleure... Demain, si vous y tenez, nous ferons repasser le film pour essayer de trouver les défauts de cette bambina... Ma, qu'elle n'en a pas beaucoup! Chez elle, les défauts deviennent des qualités... Si zé ne me retenais pas, je crois que je l'embrasserais!

Ce qu'il fit sans se retenir.

Il venait d'accomplir le geste qui aurait dû être le mien mais je me sentais paralysé par un mélange de pudeur, d'admiration, d'amour... Le baiser sonore de Paolo fit comprendre à la sauvageonne inquiète que son bout d'essai était plus qu'une réussite... Alors – la réaction n'était-elle pas normale? – la fille de Rapallo pleura... Son savant maquillage ne fut bientôt plus qu'un masque affreux où le rimmel coulait en rigoles sur le fond de teint ocre : c'était la seconde fois que j'essuyais les larmes de Rina...

Quand nous quittâmes le studio en voiture pour revenir vers la clinique où nous avions hâte de revoir Eduardo, une pensée me traversa l'esprit et il me parut à peine croyable qu'elle ne m'eût pas hanté davantage jusqu'à cet instant. Elle se traduisit par une question:

— Rina! Vous ne m'avez jamais dit quel était votre nom de famille.

— Vous ne me l'avez jamais demandé, Vincenzo! On ne m'a

toujours appelée que Rina...

— Tout de même?

— Non! Pourquoi porterais-je un autre nom puisque je n'ai pas connu mes parents et que je n'aime pas celui que l'on m'a donné à l'orphelinat?... Les noms propres dont on vous affuble dans ces établissements dits «de charité» ne sont jamais très charitables : ou ils sont laids, ou ils sont ridicules! De toute façon ils vous poursuivent et vous gênent pendant toute la vie!

— Nous ne parlerons donc plus de ce nom dont vous ne voulez pas et nous essaierons d'en trouver un autre qui concrétisera votre nouvelle vie d'artiste... Si je vous fais signer très rapidement un contrat chez un producteur, il faudra bien y mentionner le nom que vous porterez à l'avenir dans les articles de presse, les placards publicitaires, sur les génériques de films, les affiches multicolores ou les façades lumineuses de tous les cinémas... Rina qui? Avez-vous une idée?

— Je n'y ai pas encore songé.

— C'est d'habitude la première chose à laquelle pense toute jolie fille qui veut faire carrière à l'écran! Avant même de connaître le résultat de son bout d'essai, elle commence à imaginer ce que «son nom» pourrait donner en lettres immenses. Et il est bien rare qu'elle conserve son véritable nom de famille! Quand elle est devenue célèbre, elle prétend avec un air faussement modeste qu'elle ne l'a changé que parce que ses proches le lui demandaient ou pour ne pas faire de tort à son père, honorable fonctionnaire... Mais, en réalité, elle n'a agi ainsi que parce qu'elle trouvait son nom trop bourgeois, trop banal, pas assez commercial ni «international»... C'est cette dernière qualité surtout qu'elle recherche pour que le nom soit aussi facile à retenir pour une bouche italienne que pour une bouche anglaise ou française... Et elle invente mille noms qu'elle inscrit sur des bouts de papier pour voir s'ils feront «bien» lorsqu'ils seront imprimés en lettres capitales... Elle se les répète pour savoir lequel sonne le mieux à l'oreille et il est bien rare qu'elle ne finisse pas par trouver! Si elle n'y parvient pas, il y a toujours un monsieur – que ce soit son premier producteur, son premier metteur en scène ou son soupirant de cœur — qui l'aide! C'est ainsi que naît un nom de starlette qui peut devenir très rapidement un nom de star. Vous me comprenez?

— Très bien, Vincenzo.

— Dites-vous bien, gentille sauvageonne, que le choix du nom n'est pas un détail dans une carrière d'artiste! Il est aussi essentiel que le titre d'un film ou d'un livre... Il peut être déterminant de tout votre succès! Vous avez déjà la chance que Rina soit un excellent prénom parce qu'il est court mais il faut l'accoler à un nom en *i* puisqu'il se

termine en *a...* Quelque chose comme Righi, Rimi, Rimani...

— Pourquoi ne serais-je pas Rina Pozzi puisque Eduardo et moi allons nous marier?

— Tout simplement! Vous ne pensez pas que le comte Pozzi ferait quelques objections à l'emploi de son illustre nom pour des fins commerciales ou publicitaires?

— Il n'a pas pris de pseudonyme pour courir en automobile!

— Ce n'est pas tout à fait pareil : le sport n'a pas besoin de camouflage! La vérité lui convient très bien... On prétend même que le sport ennoblit! On ne l'a jamais dit du métier d'acteur, sauf en Angleterre où la royauté sait reconnaître la classe des grands artistes en leur octroyant des titres. Personnellement, je ne déteste pas qu'il y ait un parfum de mystère dans le nom d'une artiste... Si vous vous appelez Pozzi, il n'y en aura plus! Ce serait une double erreur de votre part de demander à Eduardo l'autorisation de porter son nom à l'écran et de vous afficher, dans votre vie de star, sous une appellation qui appartient depuis des siècles à la noblesse romaine. Le nom de votre existence privée doit être à part : il est trop beau et trop grand pour être galvaudé! Il fait aussi partie de votre intimité, de votre admirable secret de femme amoureuse... Gardez-le pour vous seule ou pour les quelques intimes que vous recevrez avec votre mari à Castel Arizzo... Même pour votre publicité, il ne serait pas mauvais que l'on chuchotât sur votre passage quand vous arriverez au studio, à la grande première de l'un de vos films ou dans un restaurant célèbre : «Vous ne saviez donc pas que Rina X... est dans la vie privée la comtesse Pozzi?» L'admiration béate que la foule vous portera ne fera que s'accroître... Cela vous grandira aussi parce que vous paraîtrez n'attacher aucune importance à votre titre! Aux yeux des humbles, qui seuls font la vraie réputation d'une vedette, vous ferez figure d'une artiste exceptionnelle qui a su rester une femme simple et qui n'a pas voulu faire étalage de tout ce qu'elle possédait : la beauté, le talent, un grand nom... Vous ne pouvez savoir à quel point la modestie rehausse le prestige d'une star! Ne me regardez donc pas avec cet étonnement!... Oui, je sais que je ne suis guère modeste mais moi je ne m'appelais que Nardi en venant au monde! Puisque j'ai voulu conserver ce nom de roturier, j'ai été dans l'obligation de l'imposer aux foules par une solide part de bluff. Vous, au contraire, en utilisant le nom de votre futur mari, vous ne pourriez que le diminuer!

Pendant ces conseils, les yeux immenses avaient continué à me regarder comme s'ils ne comprenaient pas très bien le sens de mes paroles. Il faudrait encore un certain temps avant que l'apprentie-star se familiarisât avec les innombrables subtilités du métier...

Paolo, assis sur un strapontin du taxi, avait assisté — aussi muet que dans la salle de projection — à l'entretien. Ce ne pouvait donc être

que lui qui effacerait le léger malentendu qui planait depuis quelques instants entre la sauvageonne et moi. Aussi lui demandai-je :

— Tu es bien du même avis que moi, Paolo?

L'intelligence napolitaine prouva sa souplesse. Paolo fit une réponse ressemblant à une pirouette :

— Si lé patron vous dit ces choses, signorina, c'est qu'il connaît mieux lé métier que n'importe qui...

— Quel nom donnerais-tu à Rina, Paolo?

— Rina Varzi... Non! C'est encore trop près de Pozzi! Et pourquoi pas Valenti? Rina Valenti... Cela ne sonne pas trop mal!

— C'est admirable, mon bon Paolo!... C'est facile à retenir et cela déborde de soleil... Désormais pour l'écran et pour le monde entier, petite sauvageonne, vous serez Rina Valenti!

Ce fut ainsi que naquit dans le taxi nous ramenant des studios à la clinique le nom qui, un an plus tard, devait éclater comme une bombe atomique dans le firmament cependant encombré des étoiles de cinéma. Peut-être n'y aurait-il jamais eu de Rina Valenti s'il n'y avait pas eu un Paolo?

Quand la future star et moi pénétrâmes dans la chambre blanche, nous eûmes la satisfaction de constater que les pronostics médicaux avaient été exacts : Eduardo allait mieux.

— Il y a longtemps que je vous attends, nous dit-il en souriant. J'ai fait téléphoner plusieurs fois à votre hôtel, Rina. Où étiez-vous donc?

La sauvageonne rougit en baissant les yeux. Je devinai qu'elle n'oserait jamais dire aussi vite la vérité et je vins à son secours :

— Nous avons travaillé...

— C'est très bien, cela... Une nouvelle leçon de maintien ou d'art dramatique?

— Mieux qu'une leçon, mon cher comte! Un premier essai...

— Quel essai?

— J'ai estimé que Rina devrait montrer devant une caméra si elle avait bien profité de mes leçons... Et je dois dire...

Je n'eus pas la possibilité d'achever ma phrase : jamais encore je n'avais vu un visage d'homme changer aussi totalement d'expression. Le sourire d'Eduardo fut brutalement remplacé par un rictus d'une dureté incroyable! Les yeux, qui m'avaient toujours semblé n'être que le reflet d'une indulgence naturelle, eurent des lueurs d'acier. La voix aussi perdit toute douceur pour devenir rauque, hachée, intransigeante :

— Je ne vous pardonnerai jamais, monsieur Nardi, d'avoir trahi ainsi notre amitié.

— Mais, mon cher comte...

— Toute explication supplémentaire me paraît inutile! Je vous ai

dit une fois pour toutes à Rapallo qu'une comtesse Pozzi ne pouvait faire du cinéma.

— Eduardo! N'étiez-vous pas d'accord pour que je tente ma chance à l'écran quand vous m'avez laissée pendant trois semaines prendre ces leçons d'art dramatique avec Vincenzo? Si vous avez changé d'avis, M. Nardi n'est nullement responsable!

— Et le résultat de ce bout d'essai est concluant? demanda le jeune homme sur un ton sarcastique qui me déplut tellement que je ne pus résister au besoin de répondre :

— C'est pour moi une joie et un honneur de vous présenter celle qui sera la plus grande artiste que j'aurai formée : Rina Valenti...

— Rina Valenti! s'exclama Eduardo dans un rire faux qui faisait plus de mal que ses paroles. Rina Valenti! C'est trop drôle! C'est parfaitement ridicule aussi... Ce que j'ai pu être stupide dans toute cette histoire!

— Non, Eduardo! dit la sauvageonne. C'est maintenant que vous pourriez nous faire croire que vous l'êtes... Personne ne vous a trompé! Vincenzo a voulu nous aider... Vous ne comprenez donc pas que je ne veux plus jamais vous voir ainsi dans une chambre de clinique parce que vous risquez votre vie pour pouvoir m'épouser? Je sais tout, mon amour...

— M. Nardi a montré aussi qu'il savait être indiscret.

Il y avait plus que de l'insolence dans ces dernières paroles auxquelles j'allais répondre quand Rina se rapprocha du lit comme si elle voulait me défendre. Et, pétrifié de stupeur, je l'entendis jeter à la face du seul homme qui comptait pour elle des mots qui me prouvaient que j'ignorais encore tout de mon élève :

— Ce sera peut-être la dernière fois, Eduardo, que nous nous verrons mais mon devoir est de vous dire la vérité, même si elle vous fait de la peine! Ce n'est pas M. Nardi qui a parlé mais tous ceux que vous croyez aussi vos amis et qui vous entouraient à Brescia pendant les journées d'entraînement précédant la course... Ils ont profité de ce que vous étiez en piste, au volant de votre voiture, pour me révéler ce qu'un Vincenzo ne se serait jamais permis de me dire! C'est par eux que j'ai appris que vous veniez de rompre des fiançailles avec une riche héritière et je ne vous en ai aimé que davantage, pensant que vous n'aviez fait ce geste que pour pouvoir m'épouser... Vous avez eu aussi la gentillesse de me pardonner mon ignorance et vous avez commencé à me faire éduquer par notre ami commun : de cela aussi, je vous remercie... Seulement je sais que vous avez de lourdes charges et que vous vous devez de conserver votre rang : c'est la première raison pour laquelle vous avez décidé de risquer votre vie. La seconde, c'est moi... Vous n'aimez pas plus ces courses meurtrières que moi le cinéma! Le métier que vous avez choisi est trop dangereux! Celui dont

l'amitié de Vincenzo m'ouvre les portes n'offre pas d'autre risque que l'insuccès... Vous avez fait plus que votre devoir à mon égard, Eduardo. N'est-ce pas à moi de faire le mien pour sauvegarder notre amour? Ce ne sera pas la première fois qu'une actrice – ces femmes-là sont tout aussi capables d'avoir du cœur que les bourgeoises – épousera un homme de votre monde. Croyez bien que si la vente de mes humbles bouquets avait pu me permettre de vous aider, je n'aurais pas cherché à changer de métier! Malheureusement les fleurs sont trop fragiles... J'aurais déjà voulu vous dire tout cela hier si vous n'aviez pas été dans cet état... Je pense qu'aujourd'hui vous pouvez me comprendre?

Le visage du jeune homme avait pris une expression douloureuse et ses lèvres finirent par s'entrouvrir :

— Merci, Rina, pour votre compréhension mais ma décision est irrévocable : mon épouse ne sera jamais une femme de cinéma! Dès que je serai rétabli je recommencerai à piloter. Ma prochaine course sera le circuit de Palerme dans quinze jours.

— Ce n'est pas possible, Eduardo! C'est de la folie pure! Si je vous laissais faire une chose pareille, je serais une fille monstrueuse... Je ne veux pas non plus, à chacune de ces courses, vivre dans l'angoisse et dans l'attente du moment où la voix d'un speaker annoncera... C'est trop affreux cette hantise de la mort brutale qui guette, seconde par seconde, l'homme que l'on aime... Vous ne voulez donc pas me l'épargner?

— J'ai pris des engagements financiers que je dois tenir... Un Pozzi respecte toujours sa parole...

— Vous n'allez pas me dire qu'il la fait passer avant le bonheur de sa femme! Ecoutez, Eduardo... Je préfère vous voir épouser une milliardaire plutôt que de vous savoir en danger de mort!

— Je n'épouserai pas la fille riche et je continuerai à courir... Mais, Rina, vous êtes libre d'agir à votre guise... Dites-vous seulement que si vous retournez dans un studio, vous ne deviendrez jamais ma femme!

La sauvagette recula pour s'éloigner du lit, comme si elle cherchait à se détacher de l'homme qu'elle aimait. Les yeux de braise étaient hagards, incapables maintenant de pleurer.

J'avais été le témoin désolé d'une scène pénible.

— Ne pensez-vous pas, dis-je, qu'il vaudrait mieux attendre pendant quelques jours avant de reparler de ces choses?... Vous n'êtes pas encore rétabli, mon cher comte, et vous-même, petite Rina, avez besoin de beaucoup de repos... Je vais vous reconduire à votre hôtel. Laissez l'ami Vincenzo réfléchir : peut-être trouvera-t-il le moyen de vous éviter d'être stupidement malheureux l'un et l'autre. Venez, Rina... Je reviendrai vous voir seul demain, mon cher ami, pour que

nous puissions parler tranquillement entre hommes... De toute façon, je vous promets que si Rina s'obstine à vouloir tourner un film – elle le peut certainement depuis que j'ai vu ce qu'elle donnait sur l'écran – ce ne sera pas avant des semaines.» Pourquoi ne reculerez-vous pas vous-même la date de votre rentrée en course? Quelques semaines de réflexion vous feraient le plus grand bien à tous deux.

— Ce n'est pas la peine de revenir me voir, monsieur Nardi.

— Que vous le vouliez ou non, je serai là tous les matins!

Rina ne regardait plus Eduardo et s'était tournée vers moi :

— Quand pourrai-je signer mon premier contrat?

— A Rome, dans une huitaine de jours... Laissez-moi le temps de trouver le producteur.

— Vous ne pourriez pas m'emmener dans la capitale avec vous dès ce soir?

— Non, Rina.

Je regardai le jeune homme dont le visage était buté :

— Je reste aussi votre ami, mon cher comte, quelle que soit votre opinion sur moi... Avant de vous quitter ce soir, je voudrais vous le prouver... Rina, faites-moi la grâce de rejoindre Paolo qui nous attend en bas dans le hall. Je vous y rejoindrai dans quelques minutes...

La fille brune sortit de la chambre sans se retourner : l'obstination d'Eduardo l'avait blessée.

Il y eut un moment de gêne indéfinissable quand je me retrouvai seul avec le jeune homme. Je l'observais : pas un muscle de son visage ne bougeait. Allongé sur son lit, il semblait qu'il fût de marbre. Je suis certain aujourd'hui que, si je n'avais pas parlé le premier, il n'aurait pas dit un mot.

— Mon jeune ami... Si vous y tenez, ce sera la dernière fois que je vous appellerai ainsi... Il me paraît préférable de laisser passer quelques jours avant que vous ne revoyiez cette petite Rina... Je crois, malgré ce qui vient de se passer, que vous l'aimez sincèrement : ne me l'avez-vous pas fait comprendre une certaine nuit dans le hall d'un hôtel de Rapallo? Et je sais qu'un Pozzi ignore le mensonge... Permettez-moi cependant de m'étonner de l'incompréhension dont vous faites preuve vis-à-vis d'une jeune fille qui n'est encore, à mes yeux, qu'une enfant... Je ne comprends pas qu'un homme de votre classe puisse s'enfermer dans une intransigeance qui l'empêche de voir sainement les choses. Vous paraissez surtout oublier qu'à dix-huit ans – et justement parce qu'elle n'a connu que la vie dure depuis sa naissance –, une jeune fille a besoin que l'on se montre indulgent à son égard. Rina, pas plus que vous ou moi, ne possède la science infuse! Aussi laissez-la vous considérer comme un dieu qu'elle adore de toute sa force juvénile et qu'elle a peur de perdre dans un accident... Si d'autres que moi ont éprouvé le besoin de lui parler de

vos malheureuses fiançailles avec M^{lle} Sorano, c'est certainement parce qu'ils craignaient de vous voir enfin heureux! Les hommes sont ainsi faits qu'ils détestent un bonheur naissant dont ils ne peuvent profiter... Ils mettent tout en œuvre pour essayer de le détruire! J'aimerais savoir si, oui ou non, vous avez toujours l'intention d'épouser Rina.

Comme il n'y avait pas de réponse, je poursuivis :

— Ce silence me prouve que vous ne voyez plus très clair entre le souci de la prétendue respectabilité de votre nom et l'amour qui vous a enchaîné, sans même vous envoyer de préavis, à une humble fille du peuple... Vous aussi, comte Pozzi, avez toute une nuit pour réfléchir! Contrairement à ce que je vous ai dit tout à l'heure dans la fièvre de la discussion, ce ne sera pas moi qui viendrai chaque matin m'enquérir de votre état de santé : il est préférable pour nous tous que je rentre à Rome dès ce soir par un train de nuit... Je ne me suis déjà que trop mêlé de vos affaires! Ce sera donc mon régisseur qui me remplacera avec la mission de venir vous présenter ses respects tous les matins. Paolo est un garçon discret sur lequel vous pouvez compter et qui se tiendra à votre disposition pour le cas où vous manifesteriez le désir de revoir Rina... Comme il continuera à s'occuper d'elle pendant tout le temps où vous serez encore en clinique, il lui sera facile de la conduire jusqu'à cette chambre... Et je serai très heureux de voir Paolo revenir dans vingt-quatre ou quarante-huit heures à Rome en m'annonçant que, après réflexion, vous aviez décidé tous les deux que votre querelle d'amoureux était terminée... Rina et vous n'êtes pour moi que des enfants splendides mais terribles qui semblent prendre un malin plaisir à vous blesser réciproquement pour savoir lequel des deux a le plus d'orgueil : elle avec sa fierté de sauvageonne et vous avec votre esprit de caste! Seulement je me demande avec quoi peut rimer le mot orgueil à votre âge.

— Vous devriez utiliser ce petit speech pour l'un de vos films populaires, monsieur Nardi! Il y produirait beaucoup d'effet... Et justement, puisque vous avez le projet de consacrer votre prochain scénario à l'histoire d'un couple, peut-être pourriez-vous, à la fin de cette production, montrer au public assoiffé de votre littérature en images comment et pourquoi un couple ne parvient pas à se former? Ne serait-ce pas là ce que vous appelez en termes de votre métier une «séquence» assez imprévue, très capable d'apporter un excellent rebondissement à l'action? Partez pour Rome, monsieur Nardi, et méditez sur le thème suivant : l'homme du couple a conservé assez de dignité et de contrôle sur lui-même pour refuser que celle qu'il aime ne s'encanaille!

— Vous devenez injurieux non seulement pour moi mais pour tout le cinéma!

— C'est bien possible : n'êtes-vous pas, dans l'esprit de millions de gens, «le cinéma» personnifié? Alors, pourquoi vous plaindre si je vous identifie avec lui?

— Au revoir... Je tiens cependant à vous signaler — en souvenir d'une amitié qui, bien que n'étant pas très vieille, me paraît déjà compromise! — un détail que vous n'avez pu remarquer dans cette course où vous fîtes sur votre Ferrari une si forte impression pendant les deux premiers tours... Parmi les spectateurs des tribunes d'honneur se trouvait Giuseppe Sorano accompagné d'une très belle jeune femme blonde... Savez-vous ce qui s'est passé quand les haut-parleurs ont annoncé votre regrettable accident? Giuseppe a adressé un sourire à la jeune femme... C'est tout, mon cher comte!

— Puisqu'un renseignement en vaut un autre, je me fais un plaisir de vous confier que ce matin même, à 8 heures, alors que Rina et vous ne pensiez qu'à réaliser votre fameux «bout d'essai» dans un studio, l'infirmière m'a informé que M. Sorano avait fait téléphoner pour prendre de mes nouvelles... Quant aux roses que vous voyez dans ce vase, elles m'ont été envoyées par sa fille... C'est tout, monsieur Nardi!

— Je n'ai vraiment plus qu'à me retirer en m'inclinant très humblement devant l'habileté d'une telle famille...

Quand je retrouvai la sauvageonne dans le hall, où elle m'attendait en compagnie de Paolo, je fus assez étonné de la voir calme. Je sentais bien que toute sa sensibilité frémissante resterait longtemps encore sous l'effet de la première discussion qu'elle avait connue avec celui auquel elle rêvait pour époux. Elle devait faire un terrible effort sur elle-même pour se maîtriser et pour paraître une femme forte devant Paolo et moi. Je la savais au bord d'une crise de nerfs qui ne viendrait pas parce qu'elle n'en voulait pas! Je ne pouvais détacher mon regard de cette jeune fille dont l'âme et le cœur étaient désespérés mais à qui une fierté naturelle interdisait de montrer ses véritables sentiments.

J'étais étonné aussi de la façon dont elle avait répondu à Eduardo : pour la première fois peut-être dans l'histoire de la noble famille, un Pozzi avait trouvé à qui parler. Et c'était une enfant du peuple! Lequel des deux céderait à l'autre?

N'était-il pas infiniment troublant pour moi de penser que l'amoureuse, qui ne m'avait demandé que par dépit de signer un contrat, ne faisait qu'un avec l'étonnante artiste qui s'était révélée quelques heures plus tôt dans la salle de projection? La magie des sunlights était-elle assez grande pour pouvoir dépouiller à ce point une fille sincère du seul véritable sentiment intime qu'elle éprouvait? Au fond, Rina devait détester ce cinéma qui risquait de la séparer de son amour mais elle s'accrochait quand même à l'idée de tourner

parce qu'elle sentait que, dans son cas, seul l'écran lui apporterait le moyen d'acquérir rapidement une richesse lui permettant de dire à Eduardo : «La pauvreté n'est plus un obstacle à notre bonheur!»

Lorsque nous l'avions admirée sur l'écran, Paolo et moi, nous avions eu la conviction de nous trouver enfin en présence d'une artiste qui aimerait son métier mais, quand je la voyais dans la réalité de ce hall de clinique, je n'étais plus sûr de rien... Se pouvait-il que la lumière crue, jetée sur un visage maquillé, pût le rendre à ce point trompeur? N'était-il pas effrayant de penser qu'une enfant de dix-huit ans pût réussir à exprimer du premier coup, sur quelques mètres de pellicule, des émotions qu'elle ne ressentait que sur l'ordre ou selon les indications d'un metteur en scène?

Je sais bien qu'il existe deux genres d'artistes : ceux qui apportent quelque chose d'eux-mêmes et ceux qui se contentent d'exécuter scrupuleusement ce qu'on leur demande de faire. Personnellement, je préfère cette seconde catégorie : je crains toujours l'artiste qui veut «en rajouter»... Il n'est précieux que pour un mauvais metteur en scène ne sachant pas diriger. Je connaissais suffisamment mon métier pour ne pas me laisser déborder par mes interprètes. Mais à quelle catégorie appartenait Rina? C'était encore trop tôt pour le déceler... J'espérais quand même qu'elle avait un peu des deux à la fois, qu'elle pouvait être en même temps active et passive devant la caméra. Ceci signifierait qu'elle était, dans la vie, la plus extraordinaire des dissimulatrices... Et moi qui croyais – avec mon fameux sens psychologique dont j'étais si fier – avoir déjà fait le tour complet de son caractère en quelques semaines!

La seule chose qu'elle n'avait pu dissimuler était son amour pour Eduardo. Ce qui commençait à m'agacer.

— Pourquoi me regardez-vous avec une telle insistance? me demanda-t-elle au moment où nous sortions de la clinique.

— Pourquoi?... Je pense, petite sauvagette, que cette créature aux mille visages, aux mille sentiments et aux mille expressions à laquelle Paolo et moi venons de donner une identité cinématographique sous le pseudonyme de Rina Valenti deviendra peut-être la plus exceptionnelle de toutes les artistes...

LE FILM D'AMOUR

Deux jours plus tard, je fus réveillé dans mon appartement de Rome par un appel téléphonique de Brescia.

— Patron, disait la voix chantante de Paolo, z'ai exécuté les ordres que vous m'avez donnés. Hier matin, z'ai été à la clinique rendre visite de votre part au comte Pozzi, ma on m'a fait comprendre qu'il ne désirait pas me recevoir et z'ai dû repartir sans l'avoir vu. Zé me suis occupé également de la bambina, ma qu'elle n'a pas oune caractère touzours facile! Elle sait ce qu'elle veut, la diablesse! Elle a bien dormi avant-hier ma, hier soir, elle s'était mis en tête de partir immédiatement pour vous rejoindre à Rome! Z'ai eu beaucoup de mal à la retenir... D'ailleurs elle est à côté de moi et va vous parler...

J'entendis Rina supplier :

— Faites-moi venir à Rome, Vincenzo! J'ai hâte de commencer à tourner!

— Mais, mon petit, un film ne se monte pas aussi rapidement que vous le croyez!

— Pour le grand Vincenzo Nardi, ce doit être enfantin...

Je compris qu'il n'y aurait pas de discussion possible et qu'il en serait toujours ainsi avec elle. Sa volonté, qui m'avait été révélée dans la chambre de clinique, s'affirmait... Ne valait-il pas mieux céder tout de suite pour éviter une nouvelle crise de nerfs rentrée? Et le seul fait d'entendre sa voix dans l'appareil m'ôtait tout esprit de résistance. Je fondais littéralement et j'étais déjà prêt à acquiescer au moindre désir de «ma» sauvageonne. Sans que je pus m'en rendre encore très bien compte, j'étais le monsieur-d'un-certain-âge qui abdique devant un flot de jeunesse et de beauté :

— Puisque vous le voulez, Rina, prenez avec Paolo le premier train pour Rome où je vous attendrai en fin d'après-midi. Passez l'appareil à mon régisseur pour que je lui donne quelques instructions...

En réalité, je demandai à mi-voix à Paolo :

— Elle n'a pas conservé l'écouteur?

— Non, patron.

— A-t-elle manifesté le désir de revoir son fiancé, maintenant qu'elle-a pu se reposer?

— Pas une seule fois!

— Et lui? Il ne t'a pas fait téléphoner après la visite dans la journée

d'hier?

— Non, patron.

— Alors revenez ici par le train qui doit partir de Brescia vers midi.

Quand je raccrochai, je savais que je venais d'accepter en quelques secondes une lourde responsabilité : j'aurais maintenant sur les bras une fille brune de dix-huit ans, moi le célibataire endurci, le Don Juan pour midinettes, le séducteur perpétuel auquel la faveur populaire prêtait tous les succès féminins sans pouvoir lui attribuer la moindre liaison officielle, l'égoïste-né qui n'avait pensé jusqu'à ce jour qu'à ses triomphes et qu'à son confort douillet!... Oui, j'avais une enfant au caractère difficile et mystérieux dont il allait falloir m'occuper et dont l'éducation, contrairement à ce que j'avais d'abord cru, était loin d'être terminée! Je connaissais surtout Rome et les tentations qu'elle offrait à une très jolie fille... Je pouvais être inquiet. Et ne serais-je pas un peu ridicule dans ce nouveau rôle de protecteur de la belle orpheline?

Une première question se posait : où loger la sauvageonne? Chez moi? Il ne pouvait en être question : tout le cinéma italien le saurait au bout de quelques heures et cela ferait encore plus de tort à Rina qu'à moi. Les gens mal intentionnés – et il n'y a pratiquement que ce genre d'individus dans le tout-cinéma qui se repaît de jalousie – en profiteraient pour dire que le seul talent de l'enfant de Rapallo était d'avoir su partager ma vie. J'entendais déjà murmurer sur notre passage à Rina et à moi :

— Pauvre Vincenzo! Il vieillit... Regardez-le suivant partout comme un fidèle terre-neuve cette gamine effrontée et prétentieuse!

Il ne fallait cela à aucun prix. Mais où installer ma protégée? A l'hôtel? Ce n'était guère indiqué pour éviter les indiscretions d'une presse toujours à l'affût de mes nouvelles découvertes... Il ne restait plus qu'une solution : trouver un appartement meublé – puisque je n'avais plus que quelques heures devant moi avant l'arrivée du train – où Rina se sentirait quand même «chez elle». Ce fut d'une affolante complication : je devais résoudre en un temps record l'un des problèmes les plus insolubles qui soient actuellement dans toutes les capitales du monde!

A midi, j'avais déjà visité une demi-douzaine de meublés qui étaient ou trop poussiéreux, ou trop sombres pour y faire habiter une fille de soleil. Puisque j'avais décidé de mettre l'oiseau rare en cage, encore fallait-il que celle-ci fût dorée sinon le bel oiseau s'envolerait vers des cieux inconnus... Le logement devait être d'abord gai, possédant si possible une terrasse qui dominerait le merveilleux panorama des toits et des monuments de Rome. Il fallait que Rina, lorsqu'elle s'y retrouverait le soir après le travail harassant du studio,

s'y sentît heureuse. Un décor intelligemment choisi lui permettrait peut-être de ne plus trop penser à Eduardo...

Si miraculeux que cela puisse paraître, à 1 heure de l'après-midi, j'avais le local rêvé : il n'était ni trop grand ni trop petit... ni trop moderne ni vétuste... ni encombré de bibelots ni pauvrement meublé... ni triste ni bruyant... C'était un sixième étage qui offrait tous les avantages. C'était surtout un perchoir inondé de lumière.

Avec quelques roses achetées en hâte et répandues au hasard des vases, après le passage de l'aspirateur manié par une femme de ménage trouvée de toute urgence et répondant au doux prénom de Léocadia, après que j'eus payé les trois mois de loyer d'avance exigés par le propriétaire, l'ensemble prit bonne allure et j'eus le droit de m'asseoir dans l'un des confortables fauteuils du living-room pour contempler à mon aise le nouveau cadre dans lequel allait vivre la sauvageonne. Mes conclusions furent que les lieux étaient dignes d'une apprentie-vedette. Evidemment, quand l'enfant de Rapallo aurait été consacrée par les foules «la grande Rina Valenti», il lui faudrait un appartement plus luxueux et surtout plus tape-à-l'œil... Mais de vieux dictons n'affirment-ils pas dans toutes les langues de la terre «qu'à chaque jour suffit sa peine» et que «tout vient à point à qui sait attendre»? Je n'avais plus qu'à attendre...

Ce qui me permit une longue méditation. Mon plan fut fait : dès que Rina serait là, je l'emmènerais aussitôt chez l'un de mes vieux et bons amis producteur indépendant et sérieux avec lequel j'avais déjà réalisé plusieurs films. Ce serait lui qui trouverait le financement du film *Le Couple*. J'avais pris bien soin d'emporter avec moi la pellicule du bout d'essai... Quant à l'offre financière considérable qui m'avait été faite par les producteurs américains, je ne m'en préoccupais même plus! Selon l'excellente méthode qui m'avait toujours porté chance, le scénario et la mise en scène de mon nouveau film seraient de moi seul... L'interprétation serait également «un régal Vincenzo Nardi». Il y aurait bien, à ses côtés, une toute petite débutante brune aux yeux de feu qui interpréterait le rôle de la jeune épouse du *Couple*...

Celle-ci arriva avec Paolo à 7 heures du soir, j'avais téléphoné chez moi à mon valet de chambre pour qu'il leur indiquât l'adresse du nouveau local où je les attendais depuis 1 heure de l'après-midi.

Le premier geste de Rina, en me retrouvant dans le charmant appartement ensoleillé, fut de me sauter au cou et de m'embrasser cette fois non plus sur une mais sur les deux joues. Décidément, elle semblait prendre goût à ce genre de manifestation démonstrative à mon égard! Et cela ne m'enchantait pas : c'était assez vexant d'être embrassé ainsi, tel un papa-gâteau ou «un vieil oncle d'Amérique», quand on jouait encore très honorablement les séducteurs! D'autant plus que ces effusions spontanées s'étaient passées cette troisième fois

sous le regard de Paolo, dont je ne savais si les yeux pétillants de malice, s'attendrissaient sur mon sort ou se moquaient de moi. Si encore les choses s'étaient passées de bouche à bouche! Comme ce n'était pas le cas, je me sentais grotesque. C'était très désagréable et je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque à Rina :

— Voyons! Il ne faut pas m'embrasser ainsi!

Sa réponse fut étonnante de naïveté :

— Je l'ai donc mal fait, Vincenzo? Voulez-vous que je recommence?

— Pas maintenant!

— Un jour ou l'autre il faudra bien que vous m'appreniez comment on embrasse à l'écran. Vous devez être un merveilleux professeur! Je n'ai jamais vu un bon film qui ne se terminait pas par le baiser final!

— Le baiser n'est pas toujours indispensable dans une bonne histoire...

— Mais dans les histoires d'amour?

— Surtout dans ce genre d'histoires! Parlons maintenant de choses pratiques : que pensez-vous de cet appartement?

— On ne pourrait rêver mieux!

— Ce sera le vôtre...

— Je pensais loger chez vous!

— N'y songez pas! Que diraient les Romains s'ils savaient qu'une jeune fille habite chez Vincenzo Nardi?

— Ils croiraient certainement que vous êtes mon père...

Je reçus la réplique en pleine figure mais je trouvai, quand même la force de répondre :

— C'est précisément ce que je ne veux pas! Vous oubliez que nous tournerons ensemble dans votre premier film et que le public, pour croire à l'histoire de ce *Couple*, ne doit pas nous attribuer le moindre lien de parenté mais s'imaginer au contraire que nous pouvons être amoureux l'un de l'autre dans la vie... C'est le public qui veut cela... Vous me comprenez?

— Oui, Vincenzo...

— Où sont vos bagages?

Elle éclata de rire :

— Paolo les porte tous... Voyez : c'est cette petite valise...

— Il faudra vous acheter rapidement de beaux bagages, beaucoup de bagages! Ils font partie de la publicité d'une vedette quand elle se déplace. Les nécessités du cinéma vous contraindront à de nombreux voyages! Vous n'imaginez pas la grande Rina Valenti débarquant dans un palace, où l'attendront des dizaines de reporters et des centaines d'admirateurs, avec ce maigre baluchon? Ce serait d'un effet déplorable... Je vous promets de belles valises.

— Mais puisque je n'ai rien à mettre dedans, pourquoi les acheter?

— Votre bon sens m'enchanté... Vous avez raison : les premières

choses à acheter avant les bagages sont les robes, d'innombrables robes... Et les chapeaux, beaucoup d'adorables chapeaux de toutes tailles : des grands, des petits... Vous avez la chance que le bon Dieu vous ait dotée d'un nez légèrement impertinent qui supportera tous les genres de chapeaux et qui pourra pointer avec esprit derrière n'importe quelle voilette... Je l'avoue : j'appartiens à cette espèce d'hommes en voie de disparition qui adorent encore les voilettes, surtout quand elles sont parsemées de petits pois blancs ou noirs! Si seulement vous aviez pu connaître le mystère d'une voilette se cachant dans l'ombre d'un coupé fermé!

— Tout ce que vous dites est charmant mais comment paierai-je l'appartement, les robes, les chapeaux, les voilettes à petits pois, les bagages?

— Je ferai le banquier! C'était justement le rôle que m'avaient demandé de jouer les producteurs américains...

— Je n'accepte qu'à la condition formelle que vous vous rembourserez de toutes ces dépenses sur l'argent que je toucherai pour mes premiers cachets.

— Mais ma parole, Paolo, elle est même honnête, notre sauvageonne!

— Il y a des natures comme cela, patron, ma qué ça n'est pas fréquent! A Napoli, par exemple, zé vous zure qué, quand on est voleur, c'est pour la vie!

Le soir même, nous dînions avec le producteur ami. A minuit l'affaire était pratiquement conclue car ce dernier s'était fait projectionner pendant l'après-midi le bout d'essai que je lui avais envoyé pour ne pas perdre de temps. La bataille était déjà gagnée depuis qu'il avait vu ma découverte sur l'écran avant de la connaître en chair et en os. Le reste n'était plus qu'une question de modalités. La seule objection sérieuse de mon ami fut :

— Ne crois-tu pas que c'est dangereux de risquer un sujet aussi délicat, essentiellement psychologique, sur le nom d'une inconnue?

— Elle ne sera pas seule dans l'histoire puisque je serai le mari.

— Ton nom est déjà une garantie de succès, mais tout de même!

— Contrairement à ce que tu peux penser avec ta mentalité qui est – hélas! – celle de la majorité des producteurs, j'ai la foi absolue dans une vedette inconnue! Le public finit par être gavé de tous ces monstres publicitaires que l'on a fabriqués à coups de millions et qu'il retrouve dans toutes les productions! Il est saturé de revoir toujours les mêmes visages ayant les mêmes tics et les mêmes expressions... Quand il voit apparaître sur l'écran un acteur ou une artiste, dont il connaît par cœur les qualités ou les défauts, il sait d'avance comment le rôle sera interprété. C'est navrant! Aussi je crois dans une inconnue à condition que le film soit bien fait et bien lancé. Tu peux me faire

confiance pour la qualité de la réalisation. Je me fie entièrement à toi pour les moyens de lancement : tu connais ton métier.

Le lendemain matin Rina Valenti signait son premier contrat. Financièrement, celui-ci ne lui apportait pas le Pérou mais les clauses en étaient plus qu'honorables pour une débutante. L'important était qu'elle fût assurée d'avoir la grande vedette féminine du film et que toute la publicité fût axée sur elle. Moi, je n'en avais plus besoin.

En sortant de chez le producteur, ma future partenaire m'avoua dans un sourire :

— J'ai une furieuse envie de vous embrasser encore une fois, Vincenzo... Mais je n'ose plus après ce que vous m'avez dit hier!

— Admettons, petite Rina, que ce geste est fait dans votre cœur : ce sera pour moi un baiser symbolique, le plus vrai!... Vous venez de recevoir le premier chèque de votre vie. Ce ne sera pas le dernier! Sans doute n'aviez-vous jamais vu ce genre de bout de papier?

— C'est vrai! Je crois rêver...

— Vous rêvez, n'en doutez pas! Essayez donc à l'avenir de ne plus jamais vous réveiller et vous serez heureuse! Mais, comme vous me semblez encore un peu jeune et pas assez expérimentée pour gérer vos finances, me permettez-vous de vous conseiller? Gagner de l'argent sera dorénavant pour vous une chose relativement aisée, apprendre à le garder sera moins facile telle que je crois vous connaître!

— Aidez-moi, Vincenzo... Voulez-vous que j'achète une tirelire?

— Il est préférable de vous faire ouvrir un compte en banque : ce sera notre première occupation d'une journée qui commence bien... Ensuite nous rendrons visite à un autre de mes bons amis qui est couturier : il saura vous habiller à merveille! Sa nouvelle collection a quelques modèles qui semblent avoir été créés pour vous... Il est indispensable que Rina Valenti soit très élégante!... Après le couturier, Paolo vous conduira chez un troisième de mes amis, qui est devenu le plus grand coiffeur de la capitale... Ainsi ce soir, la personne brune qui me fera l'honneur de m'accompagner au cocktail de presse que je donne pour annoncer officiellement que je vais réaliser *Le Couple* sera de loin la jeune femme la plus séduisante que l'on aura vue à Rome depuis longtemps! A ce propos, je dois vous signaler que les journalistes sont de charmants amis dont la curiosité est toujours insatisfaite. Comme vous n'avez pas une grande habitude de ce genre de manifestation publicitaire, laissez parler les autres et répondez-leur par de simples petits «oui» très souriants. Évitez les «non»... Un «oui» fait toujours plaisir! Si l'on vous pose des questions indiscretes sur votre enfance, votre jeunesse à Rapallo, le métier que vous y exerciez ou la façon dont je vous y ai découverte, taisez-vous et regardez-moi en souriant : je répondrai à votre place.

— Mais vous ne savez pas encore tout sur moi, Vincenzo!

— Qu'importe! J'inventerai... J'ai une remarquable imagination! Il faut très rapidement bâtir et faire répandre dans le grand public, au moyen d'articles de presse, une légende qui ne soit qu'à vous : ce sera la merveilleuse, aventure – qui fera rêver toutes les filles du monde – de la petite bouquetière devenue, par un coup de baguette magique, la très belle Rina Valenti! Les gens adorent l'histoire de Cendrillon...

— Aurai-je le droit de dire aux journalistes que vous êtes le magicien?

— Je dois, en effet, être un personnage dans ce genre... Une sorte d'illusionniste... Ah! j'allais oublier : il se peut qu'à ce cocktail un reporter, plus indiscret que les autres, vous demande si vous êtes fiancée.

Le visage de la sauvagienne eut brusquement une expression de tristesse pendant qu'elle me disait :

— J'ignore comment répondre à cette question... Suis-je encore fiancée ou pas, Vincenzo?

— Seul votre cœur peut le savoir, petite Rina...

— Eduardo s'est montré si dur pour moi! Il n'a pas voulu comprendre que c'était uniquement pour ne pas lui être une charge que je voulais faire du cinéma... Maintenant que mon premier contrat est signé, ai-je encore le droit de me considérer comme étant sa fiancée?

— Oui, parce que Eduardo finira bien un jour par comprendre. Malgré sa morgue héréditaire, il est loin d'être un garçon inintelligent... Qu'il y pense ou non, vous continuerez à rester sa petite fiancée de Rapallo... Seulement c'est un secret que vous ne devez conserver que pour vous seule et pour l'ami Vincenzo! Ce serait une erreur de laisser entendre à un journaliste que votre cœur est déjà enchaîné... A dix-huit ans, il vaut mieux donner aux autres l'impression que l'on a toute la vie devant soi et que l'on préfère rester libre! Le public, qui verra dès demain vos premières photographies dans les journaux, deviendra amoureux de vous : c'est son droit... Il le faut même pour votre succès! Il est nécessaire que vous soyez, dans l'esprit de milliers d'hommes et de jeunes gens, la femme idéale, le «type» parfait de la très jolie brune qu'ils rêvent tous de connaître... Il ne faut pas que ces admirateurs anonymes, tout aussi passionnés que tyranniques, puissent supposer un seul instant que vous êtes éperdument amoureuse d'un seul homme se prénommant Eduardo... Vous devez, au contraire, donner l'illusion que vous êtes amoureuse de tous ceux qui vous applaudiront! Le plus humble, le plus laid, le plus obscur, le plus difforme d'entre eux doit pouvoir se dire :

«Elle est très belle, cette Rina! Mais, malgré sa beauté, j'ai l'impression qu'elle me regarde avec amour quand elle apparaît sur l'écran ou quand je la vois, en photographie, dans un journal... Si je

pouvais seulement l'approcher pendant une seconde! Si je pouvais frôler sa robe, lui baiser la main, recueillir l'un de ses sourires... Ce serait déjà merveilleux! Et si elle me parlait? Si elle consentait à m'écouter, je lui dirais tout ce que je ressens pour elle depuis son premier film... Elle ne pourrait pas rester indifférente devant ma sincérité : elle est trop belle, trop fine, trop gentille, trop femme... Comme je l'aime!»

«Voilà, petite sauvageonne, ce que le public devra penser de sa nouvelle idole... Vous ne pouvez pas le décevoir en lui annonçant que l'homme de votre vie existe déjà... Vous n'avez pas le droit non plus d'être «officiellement» amoureuse : si vos futurs admirateurs l'apprennent, vous perdrez cinquante pour cent d'intérêt pour eux... Gardez l'amour pour votre vie privée qui ne regarde personne... Je sais qu'il est parfois très difficile d'allier l'amour à la popularité! S'il vous fallait choisir actuellement, il n'y aurait aucune hésitation à avoir : sacrifiez l'amour!

— Mais j'aime Eduardo!

— Vous me l'avez déjà dit... A moi, cela n'a pas d'importance mais devant un autre, ce serait deux fois de trop! Il ne se donnerait pas la peine d'essayer de comprendre la profondeur de votre sentiment... Savez-vous pourquoi un quinquagénaire comme moi continue à avoir le même succès auprès des foules et spécialement chez les femmes? Parce que l'on n'a jamais pu m'étiqueter dans la catégorie des acteurs mariés bourgeoisement... Le mariage est une admirable institution pour tout le monde, sauf pour les artistes! Vincenzo Nardi doit demeurer l'éternel séducteur... On lui a prêté cent liaisons, mille aventures dont aucune ne fut vraie! Quand j'ai aimé – et je commence à me demander depuis quelques semaines si j'ai déjà eu réellement cette grave maladie –, je ne pense pas l'avoir crié sur les toits! C'est dans cette solitude apparente que se trouve mon plus grand pouvoir d'attraction sur les foules... Ce ne sera qu'à ce prix que vous deviendrez vous aussi, une très grande vedette.

— Tout ce que vous me dites est certainement vrai, mais c'est terrible!

— Le cinéma n'a pas que des côtés roses! Ce n'est pas un technicolor permanent... Très souvent il lui arrive d'être noir! Il faut savoir l'accepter avec sa joie et ses tristesses...

— C'est un métier où tout est faux puisque l'on doit y dissimuler le plus beau des sentiments.

— Disons que tout est truqué pour l'écran et spécialement l'amour..., Cela rejoint ce que je vous ai déjà dit pour le choix de votre nom : entourez votre cœur de mystère... Je crois vous avoir donné assez de conseils pour aujourd'hui. N'y pensez plus et laissez-vous emporter par le tourbillon de la vie romaine... Vous verrez tant

de belles choses dans notre Ville Éternelle et vous y rencontrerez tellement de gens séduisants que vous n'aurez même plus le temps de vous souvenir de Rapallo!

— Je n'oublierai jamais Rapallo!

— On dit ça...

Quand la sauvageonne s'endormit, ce soir-là, dans la cage dorée que je lui avais trouvée, elle possédait un compte en banque, elle avait acheté plusieurs robes après avoir découvert avec émerveillement la féerie d'un prestigieux défilé de collection, elle avait gentiment répondu «oui» à toutes les questions que lui avaient posées les journalistes, elle avait été photographiée un nombre incalculable de fois seule ou à mes côtés, elle avait souri parce qu'il le fallait... J'avais bien remarqué que ce sourire n'était pas toujours très naturel mais «staréotypé» : il cachait une détresse morale que j'étais le seul à connaître... Mais la fille de Rapallo m'avait écouté : son obéissance avait été totale. Elle avait une confiance aveugle en moi : je n'avais pas le droit de la décevoir...

Les photographies, qui paraîtraient dès le lendemain dans toute l'Italie, en révélant le visage de ma nouvelle partenaire, susciteraient d'innombrables commentaires et maints titres tapageurs imprimés en gros caractères tels que : RINA VALENTI, LA NOUVELLE DÉCOUVERTE DE VICENZO NARDI ou bien LA PRODIGIEUSE AVENTURE DE LA FLEURISTE DEVENUE STAR ou même RINA, LA PETITE ÉTOILE QUI MONTE...

Il y aurait tout ce fatras publicitaire, toute cette orchestration dirigée, tout ce tapage nécessaire pour faire sortir une artiste du néant... Il y aurait nos deux personnages incarnant, côte à côte, les héros du film *Le Couple*... Il y aurait surtout des gens qui ne manqueraient pas de dire :

— Elle est ravissante, la découverte de Vincenzo... Ils font un couple harmonieux : elle avec sa jeunesse éclatante, lui avec ses tempes argentées... Ce sera sûrement un bon film que nous irons voir... Mais Vincenzo ne serait-il pas amoureux de cette jolie fille pour lui avoir donné une telle chance? Et la fille pourra-t-elle rester insensible au charme indéniable de Vincenzo? Voilà une histoire qui promet d'être passionnante! Cette idylle se terminera peut-être par un mariage... Qui nous dit que l'éternel séducteur ne finira pas par s'incliner devant tant de grâce et de fraîcheur? Le vieux renard est peut-être pris à son propre piège?

Oui, les gens penseraient et diraient toutes ces phrases banales et classiques... A chaque fois que l'on m'avait vu, sur des photographies, en compagnie d'une nouvelle partenaire, on avait décrété que je lui vouais le plus tendre des sentiments... Et cela m'avait toujours amusé.

Mais, pour la première fois, j'avais l'impression que ce genre de plaisanterie facile ne me plairait plus du tout! Comment empêcher l'aveuglement de la foule de ne pas obéir une fois encore à la loi stupide voulant qu'un artiste connu n'ait pas le droit de tourner avec une jolie fille sans en faire au moins sa maîtresse?

Ce serait épouvantable quand la sauvageonne prendrait connaissance de toute cette littérature facile, de tous ces échos, de tous ces ragots, de tous ces potins de coulisses, de tous ces sous-entendus... Ne m'en voudrait-elle pas comme si j'en étais le véritable responsable? Ne m'accuserait-elle pas de tout essayer pour supplanter dans son cœur l'image d'Eduardo?... Que faire? La réussite du film ne commandait-elle pas qu'on parlât ainsi de ses deux vedettes?

Quand je revins chez moi, après avoir reconduit Rina jusqu'à l'entrée de sa nouvelle demeure, j'étais écoeuré... Pour une fois – la première –, ce que diraient les journaux et ce que penseraient leurs lecteurs serait exact en ce qui me concernait : j'aimais Rina!

C'était chez moi un sentiment à la fois terrible et délicieux, fait d'un mélange de désir et de tendresse, contre lequel je n'arrivais plus à lutter... A aucun moment je ne réalisai, ce soir-là, qu'au fond je n'étais qu'un malhonnête homme trahissant l'amitié que j'avais déclarée à Eduardo et oubliant que nul n'a le droit de voler un cœur qui ne lui est pas destiné... Je ne pensais pas qu'à la même heure, la petite Rina était peut-être en train de sangloter dans sa cage dorée à l'idée que la signature de son premier contrat avait définitivement brisé son seul rêve d'amour... Je ne songeais à rien de tout cela! J'étais cynique. Je crois même me souvenir aujourd'hui m'être réjoui intérieurement de cette consécration officielle de «notre» couple qui serait faite le lendemain par les articles de presse. Après tout, ce petit comte prétentieux avait eu sa chance! S'il n'avait pas su se montrer plus compréhensif à l'égard de la sauvageonne, ce n'était pas une raison pour que je l'imité! Je saurais faire preuve d'une grande indulgence pour une gamine de dix-huit ans... J'oubliais simplement que l'indulgence amoureuse est un sentiment que l'on n'acquiert qu'après avoir atteint un certain âge et quand on ne peut plus employer d'autres armes...

Le premier tour de manivelle du film fut donné six semaines plus tard à Cinecitta, le Hollywood de notre cinéma national. Trois mois après, le film était entièrement monté et prêt à être offert en pâture au public : ce qui est une manière de record de rapidité. Cela ne m'avait été possible que parce que je n'avais pas, dans ce film, de séquences à grande mise en scène qui sont toujours plus longues à tourner. Il n'y avait pratiquement pas de scène où il y eût plus de quatre ou cinq personnages ensemble, parmi lesquels il n'y en avait que deux d'essentiels : la très jeune femme, interprétée par Rina et son époux

assez volage, bien qu'il ne fût plus de première jeunesse, que j'incarnais.

La loi d'un succès immuable me contraignait à rester, dans chacune de mes nouvelles créations, le Don Juan sur le retour que les foules adoraient en moi et qui s'identifiait pour elles avec le Vincenzo Nardi aux tempes grisonnantes. Dans l'histoire, ce n'était donc pas moi qui pouvais être amoureux de Rina mais elle qui devait m'adorer... Cet état de fait, voulu par un scénario adroitement découpé, durait pendant les neuf dixièmes du film. Ce n'était que dans les tout derniers mètres de pellicule que les choses changeaient : touché par la jeunesse, la gentillesse et surtout la beauté de ma jeune femme, je finissais par faire amende honorable pour que ma partenaire pût triompher définitivement de mon tempérament excessif. Ne fallait-il pas qu'il y eût une justice pour que la morale fût sauve, pour que la censure ne rechignât pas et pour que les spectateurs puissent dire en fin de projection :

— Ce Vincenzo! Il est incorrigible... Mais quel charme! On comprend très bien cette fois qu'il finisse par être très épris de sa jeune épouse : il n'en a jamais eu de plus jolie ni de plus charmante dans aucun de ses films...

Telles étaient les exigences du scénario conçu avant tout pour faire un succès. Malheureusement pour moi, la réalité était tout autre et assez amère... Plus j'avais tourné en compagnie de la sauvagette, plus je l'avais dirigée sur le plateau, plus j'avais passé de semaines dans son intimité et plus mon amour n'avait fait que grandir, prenant des proportions auxquelles je ne voyais aucune limite... Je n'avais pas commencé à l'aimer, comme le voulait mon histoire, seulement à la fin du film... Je l'avais aimée tout le long du film puisque mon sentiment existait bien avant de commencer à tourner! Malgré cette passion secrète qui aurait dû finir par l'émouvoir, Rina ne s'était aperçue de rien ; elle ne pensait toujours qu'à Eduardo.

Elle ne me parlait jamais de lui mais l'ombre de l'absent se dressait perpétuellement, silencieuse et tenace, entre nous. Je finissais par en être exaspéré... Vingt fois j'avais eu envie d'arrêter la réalisation du film et d'envoyer à tous les diables cette fille qui ne voulait rien comprendre en lui criant :

— Allez donc le retrouver votre conducteur de bolides, au lieu de vous morfondre auprès de moi dans ces studios! Vous n'avez donc pas lu dans les journaux qu'il a recommencé à courir et qu'il vient de se classer deuxième, à quelques secondes du vainqueur, dans le Grand Prix de Sicile? Cette nouvelle a dû vous faire plaisir! Pourquoi n'avez-vous pas été assister à cet exploit? Qui vous dit que votre rivale, la belle Béatrix Sorano, n'y était pas – dans une tribune officielle – en compagnie de son exécration père?

Chaque fois que ces paroles m'étaient venues à l'esprit, je n'avais pas eu le courage de les prononcer. J'avais trop peur que mon amour ne les prît au sérieux et ne s'enfuît pour toujours... Seul un silence héroïque me permettrait de continuer à la garder auprès de moi pendant tout le temps où elle ferait du cinéma. C'était à moi de lui donner un tel goût pour ce métier et à lui préparer de tels succès qu'elle continuerait à tourner pendant des années...

Le fait d'avoir pensé au père de Béatrix me rappelait ce que j'avais lu dans un journal, le soir de l'accident de Brescia. Les premières lignes de l'article avaient dansé devant mes yeux depuis des mois avec une acuité insupportable : j'étais sûr que le véritable responsable du sabotage, qui aurait dû être mortel, était Giuseppe... S'il avait réussi à supprimer – sous le couvert d'un accident – le comte Pozzi, le milliardaire aurait vengé l'affront que lui avait infligé le jeune homme et conservé pour lui seul sa fille. Parce que c'était génial, ce ne pouvait être que l'œuvre de Sorano.

Bien qu'Eduardo fût de plus en plus, dans mon esprit rempli de la présence de Rina, figure de rival, je ne pouvais admettre une vilenie. J'étais torturé, partagé entre le désir fou d'être aimé de la sauvageonne et les reproches de ma conscience qui me disait que je ne pouvais pas trahir une amitié. Par moments, je me sentais une âme étrange de redresseur de torts et de justicier qui tient peut-être l'unique moyen d'abattre d'un seul coup la puissance d'un sinistre aventurier. Je savais aussi depuis longtemps que l'apport d'une toute petite rivière peut faire déborder un fleuve de boue... Mais, depuis des mois, les journaux n'avaient plus reparlé de l'accident : l'argent de Giuseppe avait dû calmer leurs scrupules.

Ma seule chance d'aboutir m'était offerte par ma popularité de cinéaste qui m'avait créé des amitiés dans tous les domaines : artistique, mondain, politique et même policier. Ce dernier cycle d'amitié n'était pas à négliger : il pouvait être utile.

Aussi avais-je profité d'une matinée de répit, pendant le tournage, pour me rendre à la préfecture de Police où je connaissais un inspecteur dont j'avais déjà pu apprécier la discrétion dans une tout autre circonstance. Quand je ressortis de son bureau, je sentis ma conscience soulagée. Je savais que l'enquête serait reprise adroitement et menée comme elle aurait dû l'être depuis le premier jour. J'avais cependant obtenu de l'inspecteur la promesse que le comte Pozzi ignorerait toujours que c'était ce vieux cabotin de Vincenzo qui était à la base des nouvelles investigations. Peut-être l'apprendrait-il beaucoup plus tard et comprendrait-il alors que je n'offrais pas mon amitié en vain?

Il devait d'ailleurs être beaucoup trop occupé en ce moment, le jeune Eduardo, pour s'inquiéter de savoir qui lui en avait voulu à

mort. Peut-être même avait-il aussi – après les menaces qu'il avait entendues – la conviction que Giuseppe était l'instigateur de l'attentat. Mais n'avait-il pas pris le parti depuis longtemps, presque depuis le premier jour, de passer l'éponge? S'il avait porté plainte contre X..., on l'aurait su. Il n'avait pas bougé... Les dernières paroles qu'il m'avait dites à la clinique, le lendemain de son accident, résonnaient étrangement à mes oreilles : «M. Sorano a fait prendre ce matin de mes nouvelles... Ces roses rouges m'ont été envoyées par sa fille.» C'était à se demander s'il n'avait pas renoué depuis avec Béatrix qui, elle, ne faisait pas de cinéma... Tout cet imbroglio ne se terminerait-il pas par l'annonce de secondes fiançailles avec la fille de Giuseppe? S'il en était ainsi, ce serait un coup terrible pour la sauvageonne dont je sentais que l'amour ne faisait que grandir avec la séparation et le temps.

Mais, si ces fiançailles survenaient, ne serait-ce pas enfin ma chance – l'unique! – de voir Rina me regarder avec d'autres yeux que ceux d'une artiste-née ou d'une élève obéissante pour son vieux professeur?

L'idée de ce revirement de la dernière heure ne m'enchantait quand même pas. J'estimais avoir le droit d'être aimé pour moi seul, du premier coup et non pas sous l'effet d'une déception. Je méritais mieux! Ma fierté d'homme à succès m'interdisait d'admettre de devenir le remplaçant, le pis-aller vers lequel une jolie fille se retourne pour essayer d'oublier son chagrin. Les mots «tendresse», «affection», «respect», «admiration» m'ont toujours semblé être les plus cruels que peut entendre un quinquagénaire. Une phrase telle que «je suis sûre que je finirai par vous aimer un jour, mon bon Vincenzo», me paraissait devoir être la plus sournoise des blessures. Je frémisais à la pensée de m'entendre dire moi-même : «Ma petite Rina, laissons faire le temps... Vous verrez qu'il travaillera pour notre bonheur.» Le temps n'a jamais travaillé pour personne dans ce domaine.

Chez une fille de dix-huit ans l'amour naît tout de suite ou jamais! Si elle n'aime pas à cet âge-là, elle devra attendre beaucoup plus tard... Ce que j'écris là peut paraître excessif mais serais-je Vincenzo Nardi si je ne pensais pas ainsi?

Aussi préférerais-je, dans le secret de mon cœur tourmenté, que l'enquête commencée à Brescia fût reprise et menée jusqu'au bout... Même si elle devait permettre à Eduardo de voir enfin clair et de retrouver la seule femme qui lui convenait, elle me donnerait le moyen de régler avec Giuseppe le vieux compte qu'il devait à tous les artistes qu'il avait brimés depuis des années. Mais quand je récapitulais les événements qui venaient de se dérouler pendant ces derniers mois, je trouvais tout insensé : Rina ne faisait du cinéma que pour gagner rapidement la fortune lui permettant d'aider l'homme

qu'elle adorait à tenir son rang social sans risquer sa vie dans des courses d'automobiles... Eduardo ne continuait à piloter que pour se libérer financièrement de Sorano et acquérir assez d'argent pour choyer la sauvageonne... Béatrix s'entêtait à vouloir se faire épouser par un homme qui ne l'aimait pas... Giuseppe souhaitait que les désirs de sa fille fussent comblés, tout en la gardant jalousement auprès de lui... Moi-même enfin je cumulais les contradictions en jouant les amoureux timides vis-à-vis d'une fille trop jeune pour moi qui n'y prêtait aucune attention et en m'instituant le paladin de l'amitié discrète à l'égard de mon rival qui ne devait me considérer que comme un cabotin...

Nous étions tous les cinq enfermés dans un cercle vicieux qui allait d'un restaurant de Rapallo à Cinecitta en passant par un Grand Prix de Brescia et la préfecture de Police de Rome... Cinq personnages de la *commedia dell'arte*, ressemblant à cinq marionnettes dont un destin inexorable tirait les ficelles pour les animer et leur donner l'illusion de vivre une existence passionnante qui allait de l'amour à l'indifférence, de l'estime au mépris, de l'attendrissement à la haine... Avec cinq interprètes aussi opposés de naissance, de goûts et d'aspirations, on aurait pu inventer un scénario étonnant où tout se serait intimement mêlé : le rêve et la réalité, le ridicule et la fantaisie, le vaudeville et le drame... Le film aurait été un véritable échantillon de la technique et de l'habileté italiennes... Mais comme j'ai redouté toute ma vie de n'être qu'un polichinelle sur la scène humaine, très rapidement je commençais à m'évader de l'imbroglia où nous nous trouvions pour tenter de l'observer avec un certain recul.

Je préférerais devenir le montreur de marionnettes, le personnage qui a l'audace de s'identifier et même de se substituer au destin pour tirer à son tour les ficelles... Je retrouvais ainsi ma vraie mission de metteur en scène... Ce fut ce qui me donna la force de terminer le premier film où tournait «ma» sauvageonne. Toutes les pensées heurtées, tous les sentiments contradictoires, je les ai vécus pendant cette réalisation du *Couple*.

J'aurais très bien pu lancer le film dès le printemps, au cours d'une grande première de gala donnée à Rome mais, en plein accord avec mon producteur ami, je décidai de risquer la dangereuse épreuve de la Biennale de Venise en septembre : ce qui reculait de cinq mois la première projection publique du film. Cinq mois qui ne furent pas inutiles puisqu'ils me permirent, maintenant que je connaissais bien toutes les possibilités d'une Rina à l'écran, de préparer dans le plus grand secret le scénario du deuxième film que je lui ferais tourner dès que la présentation à Venise aurait eu lieu. Tout devrait être prêt pour profiter de l'immense publicité que lui apporterait son triomphe... Car il ne pouvait être question pour moi qu'elle ne remportât seulement

qu'un demi-succès! Le titre de ce deuxième film serait *Adorable, Amoureuse et Entêtée*... Il m'enchantait. Quel titre aurait pu mieux résumer en trois adjectifs la véritable personnalité de la sauvageonne?

Celle-ci, pendant que mûrissait ce nouveau projet, était doublement exaspérée par la longue attente de la sortie de son premier film et le silence complet d'Eduardo à son égard. Dieu sait pourtant si je faisais l'impossible pour essayer de l'occuper et surtout pour l'arracher à l'isolement dans lequel elle s'enfermait, refusant systématiquement de sortir ou de se montrer en public avec toute autre personne que moi!

C'était sans doute flatteur mais dangereux : plus on nous voyait ensemble et plus on parlait à tort et à travers. Je ne me préoccupais guère de ces racontars auxquels j'étais habitué depuis longtemps mais je sentais qu'ils faisaient de la peine à Rina qui me demandait souvent :

— Enfin, Vincenzo! Qu'est-ce qu'ils ont donc tous à vouloir nous marier? Nous ne nous aimons pas!

— Absolument pas, petite Rina...

— Ne peut-on rester, dans ce monde de l'écran, la meilleure camarade de son partenaire? Ne croyez-vous pas qu'il faudrait démentir ces bruits stupides?

— Ce serait pire que tout! Entre un démenti et un aveu, il n'y a qu'un pas vite franchi... Laissez ces gens papoter ou noircir du papier : cela maintient votre nom dans l'oreille ou dans l'esprit du public jusqu'à la sortie de «notre» film...

— J'ai tellement peur qu'Eduardo ne lise toute cette presse!

— Souhaitons qu'il la lise! Cela lui donnera une bonne leçon! Vous a-t-il seulement donné signe de vie pendant ces derniers mois?

— Ce n'est pas une raison suffisante pour qu'il ne m'aime pas! C'est uniquement sa fierté qui l'empêche de me revoir...

Elle était véritablement incorrigible! «Son» Eduardo avait toutes les excuses... Je ne pus m'empêcher de mettre un peu de fiel dans ma réponse.

— Je le souhaite pour vous. Mais les hommes sont si étranges! Je crains que vous ne comptiez beaucoup moins pour lui que ces courses auxquelles il continue à prendre part presque chaque dimanche dans tous les coins de la Péninsule et même récemment à Berne et à Barcelone...

— Vous avez lu qu'il arrivait presque toujours dans les deux ou trois premiers et que l'on commence à parler de lui comme l'un des grands as du volant?

— J'ai vu...

Elle devait dévorer les rubriques sportives des journaux pour connaître les exploits de son héros! Je comptais de moins en moins...

Quand elle m'avait dit le plus naturellement du monde : « Nous ne nous aimons pas », j'avais eu une furieuse envie de répondre :

« Vous le croyez mais pas moi ! Je vous adore comme seul peut et sait le faire un homme de mon âge... »

Mais une fois de plus, j'avais trouvé plus sage de me taire.

Un matin, elle arriva de bonne heure chez moi en disant :

— Avez-vous vu dans les journaux qu'Eduardo prenait part au Grand Prix de Toscane qui se court dimanche prochain ? Ce sera un événement pour sa région : tous ses paysans de Castel Arizzo viendront sûrement assister à sa course ! Ce sera magnifique !

J'avais déjà lu cette nouvelle mais je fis celui qui l'ignorait :

— Ce genre d'informations ne m'a jamais passionné !

— Emmenez-moi à ce Grand Prix, Vincenzo ! Je vous en supplie !

— Auriez-vous déjà oublié l'état dans lequel je vous ai trouvée au stand de ravitaillement pendant la course de Brescia, quand les haut-parleurs venaient d'annoncer l'accident d'Eduardo ? Vous ne devez pas revivre de tels moments d'angoisse !

— Je veux revoir Eduardo ! J'aimerais aussi lui rendre le foulard de soie que je lui avais donné comme porte-bonheur et que vous m'avez rendu le jour de notre seconde visite à la clinique... Je sens qu'Eduardo va avoir besoin d'être protégé ! S'il porte mon foulard autour du cou, comme à Brescia, il ne lui arrivera rien...

— Vous êtes trop superstitieuse !

— Non, Vincenzo. Une Italienne ne l'est jamais assez...

— Vous voulez dire que cela lui donne un charme supplémentaire ? C'est possible après tout...

— Vous voulez bien me conduire à ce Grand Prix ?

— Ce serait une erreur, petite Rina... Cette rencontre avec le comte Pozzi, après des mois de séparation, risquerait de le mettre dans un état de nerfs assez néfaste au moment où il va risquer à nouveau sa vie dans une course... Soyez raisonnable ! Si je me sens le grand responsable de votre carrière, vous devez m'aider en conservant suffisamment d'empire sur vous-même pour la mener à bien... N'oubliez pas non plus que, dès que la première de Venise aura eu lieu, vous commencerez à tourner avec moi votre deuxième film dont le succès devra encore dépasser celui que va avoir le premier... Sachez enfin que l'on ne force jamais le destin ! Si Eduardo veut vous revoir, il reviendra vers vous. Ce n'est pas à vous à faire les premiers pas.

— Mais je le connais : il n'aura pas ce geste ! Ce n'est pas sa faute : tous les Pozzi ont dû être ainsi ! Tandis que moi je n'ai aucune raison d'être fière... Avant de rencontrer Eduardo et vous, je n'étais rien !

— L'amour vous fait dire des sottises... De toute façon vous n'irez pas à cette course d'automobiles. Si c'est nécessaire, je vous enfermerai dans votre appartement le jour du Grand Prix de Toscane

et même la veille! Vous me détesterez sûrement pour ce geste, vous me traiterez de brute et de sans-cœur mais plus tard vous me remercirez... Supposez – ce que je vais vous dire est pénible mais nécessaire – qu'il arrive à Eduardo l'accident grave, celui qu'il a évité de justesse à Brescia et dont il ne sortirait pas vivant cette fois... Imaginez aussi que vous soyez la spectatrice impuissante de ce drame: le choc serait trop rude! On a vu des amoureuses perdre la raison pour moins... Et même si les choses n'allaient pas jusque-là, toute votre carrière d'artiste s'en ressentirait... Plus jamais, les spectateurs ne retrouveraient dans un autre film le sourire éclatant de l'héroïne du *Couple*! Comprenez-vous pourquoi il ne faut pas que vous assistiez à cette course?

— Oui... Mais si un accident de cet ordre arrivait, je vous jure sur mon amour pour Eduardo que j'abandonnerais immédiatement le cinéma... Je n'ai accepté votre offre que pour pouvoir aider un jour mon mari. Si le seul homme qui peut le devenir disparaissait, je n'aurais aucune raison de continuer...

— Vous n'aimez donc pas votre art?

— Mon «art»? Ne pensez-vous pas que c'est un bien grand mot pour une débutante qui n'a encore tourné qu'un film? Vous, Vincenzo, êtes un grand artiste... Mais moi! Je ne suis que l'instrument qui exécute docilement ce que votre force de persuasion et votre talent lui insufflent...

— Ne dites jamais cela devant d'autres personnes! Vous êtes une artiste, Rina... Une très grande artiste dont la modestie commence à m'effrayer! C'est pour cela que j'attends avec plus d'impatience que vous ce gala de Venise où vous pourrez savourer toute la griserie du succès! Ce ne sera que lorsque vous cesserez d'être trop simple que vous commencerez à prendre votre métier au sérieux... A l'aimer aussi! Et je souhaite qu'un jour vienne enfin où vous le ferez passer avant tout, même avant l'amour!

— Jamais!

Elle avait prononcé ce mot sur un ton farouche. Il ne fallait plus insister : je commençais à mieux la connaître... Tout ce que je venais de lui dire cheminerait dans son cerveau et y produirait progressivement de l'effet... Sa sensibilité frémissante la rapprochait en effet de la comparaison qu'elle avait employée sans pouvoir correctement l'exprimer : elle était la harpe dont les cordes vibraient au moindre contact et avaient des résonances infinies... Chaque impression, chaque découverte, chaque parole faisaient s'ouvrir chez l'enfant du peuple tout un monde nouveau qu'elle assimilait avec une sorte de frénésie exaltée parce qu'elle était plus femme que toutes les femmes!

Je ne voulais pas non plus être à ses yeux l'homme qui refusait de

l'aider dans sa détresse morale :

— Si vous me promettez, petite Rina, de rester bien sagement à Rome pendant ma courte absence, je vous offre de partir d'ici la veille de ce Grand Prix de Toscane en emportant le foulard porte-bonheur que je remettrai de votre part au comte Pozzi... En échange, je lui demanderai s'il a un message pour vous.

Pouvais-je aller plus loin dans mon désir de ne pas lui faire de peine?

— Merci, Vincenzo! Promettez-moi aussi que vous assisterez le lendemain à toute la course.

— C'est promis.

— ... Et que vous me téléphonerez dès qu'elle sera finie pour me raconter comment Eduardo s'y sera comporté?

— Je n'oublierai pas un détail! Je vous dirai aussi l'effet qu'aura produit le foulard lorsqu'il flottera au vent à près de trois cents à l'heure...

— J'attendrai le résultat ici dans votre appartement où je me sens moins seule que chez moi.

— Paolo vous y tiendra compagnie en vous faisant la lecture... Il lit très bien, Paolo!

— C'est un reproche pour moi?

— Vous ne lisez pas assez, Rina... Vous devriez profiter de ces quelques mois de répit pour combler, par des lectures bien choisies, les lacunes encore assez sérieuses de votre éducation. Une artiste complète doit être cultivée.

— Et vous pensez sérieusement que quelques mois suffiraient pour obtenir ce résultat?

— Il faudra des années! On n'est jamais assez cultivé... Mais qu'importe! Vous avez la chance d'avoir une beauté et une sensibilité qui feront oublier les défaillances... Lisez quand même, sauvageonne! Lisez beaucoup...

— Mais quoi?

— Ce qui vous ennuiera le moins : des romans... J'en ai ici de toutes sortes : des bons et des moins bons... Quand vous commencerez à pouvoir les juger et surtout à avoir des préférences, vous aurez accompli un grand pas... Ne faudra-t-il pas qu'un jour la comtesse Pozzi puisse apprécier les trésors qui doivent dormir sur les rayons de la prestigieuse bibliothèque de Castel Arizzo?

— J'ai peur de ne jamais être la femme d'Eduardo...

Le Grand Prix de Toscane était, après Brescia, la deuxième course d'automobiles à laquelle j'assistais... La veille, j'avais réussi à parler pendant quelques instants avec le jeune homme, qui semblait soucieux à son stand de ravitaillement : le moteur de sa voiture ne lui avait pas

donné toute satisfaction pendant les dernières séances d'entraînement. Quand il m'avait aperçu, Eduardo m'avait dit, sans paraître surpris et sur le ton distrait de l'homme qui a d'autres préoccupations en tête :

— Quel bon vent vous amène, monsieur Nardi?

— Un souffle de victoire, cher ami...

J'avais exhibé aussitôt le foulard bleu en ajoutant :

— Il devait vous manquer... Rina et moi avons suivi passionnément vos exploits de ces derniers temps et il n'y a pas eu de course où nous n'avons rêvé de vous voir franchir en vainqueur la ligne d'arrivée... Malheureusement, à chaque fois, après une lutte pourtant magnifique, vous n'étiez toujours classé que deuxième ou troisième... Vous n'étiez jamais le premier! Nous avons fini par trouver que c'était une véritable injustice puisque vous êtes devenu, de loin, le meilleur et le plus sportif des pilotes que nous avons en Italie... Aussi avons-nous voulu pallier le mauvais sort persistant en recherchant la raison pour laquelle la victoire complète se refusait à vous. Après mûre réflexion, nous avons fini par trouver : c'était moi l'unique responsable de vos échecs successifs! Quand j'étais venu vous rendre visite à la clinique de Brescia, j'avais commis un horrible larcin : je vous avais volé un objet précieux... Ce foulard qui était posé sur une chaise.

— C'était vous? Et moi qui ai toujours pensé qu'il avait été perdu dans l'accident!

— Non. Le foulard bleu était bien resté autour de votre cou pour vous protéger comme l'avait voulu Rina... Ce fut d'ailleurs à elle que je le rendis après vous l'avoir subtilisé. Je pensai assez stupidement que la possession de ce morceau de soie atténuerait chez elle la tristesse d'une séparation. Mais je puis vous l'avouer aujourd'hui : le foulard n'a rien atténué! Rina ne pense toujours qu'à vous... La seule vue de cet objet que je rapporte devrait être plus éloquente pour vous que toutes les paroles : n'est-ce pas le gage d'un amour qui vous protège, d'une tendresse qui vous entourera à nouveau pendant la rude bataille que vous livrerez demain?... Je vous en prie, mon cher comte, mettez ce foulard autour de votre cou pour la course. Rina vous le demande! Vous n'avez même pas le droit de ne pas croire au pouvoir de ce porte-bonheur qui vous a déjà sauvé une fois la vie!

— Vous craignez donc que j'aie un nouvel accident?

— Non, mais je sais que vous gagnerez la course si vous le portez.

— Vraiment?

Les longues mains fines avaient pris le foulard qu'elles palpèrent nerveusement pendant que le jeune homme disait :

— Je ne sais pas encore si j'accéderai à votre désir... J'ai horreur de toutes ces superstitions inutiles, nées dans l'imagination des femmes.

— D'une femme, devriez-vous dire...

— Comment va-t-elle?

Enfin, il venait de prononcer la question que j'espérais depuis le début de l'entretien! Je m'empressai de répondre :

— Rina ira encore mieux quand je vais lui téléphoner tout à l'heure que vous avez accepté de reprendre son cadeau.

— Elle n'est donc pas avec vous ici?

— Elle est restée à Rome.

— Et ce fameux film dont on a beaucoup parlé dans les journaux, quand pourra-t-on le voir?

— Ce que fait Rina à l'écran vous intéresse donc?

— Nullement! Mais puisqu'elle n'a pas hésité à sacrifier son amour à cette carrière, autant qu'elle y réussisse, n'est-ce pas?

— Et vous? N'avez-vous pas sacrifié ce même amour à votre seul orgueil?

— Je n'ai aucun comptes à vous rendre! Vous n'êtes ni mon père, ni mon futur beau-père, ni rien d'autre pour moi qu'un étranger... Je vous prie maintenant de me laisser... J'ignore si ce morceau de soie me portera bonheur mais je vous garantis que le rendement de mon moteur m'inquiète! Pour le moment je préfère reporter ma confiance dans la compétence de mes mécaniciens.

— Tout ira bien! Je me réjouis déjà à l'idée d'applaudir demain à votre triomphe...

Le soleil était éclatant quand fut donné le départ de la course.

Les bolides ne tardèrent pas à repasser devant les tribunes : la Maserati n° 12, pilotée par le comte Pozzi, était en tête...

De tour en tour, cette voiture augmentait son avance, doublant et triplant même certains concurrents moins rapides. Bientôt, dans la foule, une appellation commença à courir de bouche en bouche. A chaque fois que la Maserati passait, les gens s'écriaient : «L'homme au foulard bleu!» Et la popularité d'Eduardo devint aussi immédiate qu'immense... «L'homme au foulard bleu», c'était le surnom admiratif et affectueux que lui donnait le peuple de Toscane parce qu'il sentait très bien que le morceau de soie, claquant au vent d'une victoire qui se rapprochait irrésistiblement à chaque tour de roue du bolide, devait représenter quelque chose d'exceptionnel dans la dangereuse existence du jeune aristocrate. Peut-être ce peuple sensible devinait-il que c'était l'une des siennes, une humble fleuriste, qui avait eu l'idée du porte-bonheur pour protéger son amour?

Lorsque le drapeau du directeur de course s'abaissa sur la ligne d'arrivée au passage de la Maserati, le jeune homme était devenu – dans l'esprit de centaines de milliers de spectateurs – le nouveau *campionissimo*. Ne venait-il pas de mener en virtuose la course de bout

en bout? On n'avait vu que la voiture rouge et le foulard bleu... Les autres concurrents n'avaient pas existé. La coupe argentée du Grand Prix de Toscane irait orner désormais l'une des vitrines de Castel Arizzo.

Je me précipitai vers une cabine téléphonique pour annoncer la nouvelle à la sauvageonne. Quand je l'eus au bout du fil, je compris qu'elle était incapable de me répondre tant son émotion était grande. Ce fut Paolo qui la remplaça et je lui demandai, anxieux :

— Que se passe-t-il, Paolo? Pourquoi Rina ne me dit-elle rien?

— La bambina pleure, signor patron! Ma qué, cette fois, cé sont des larmes de joie...

En sortant de la cabine, je me heurtai à un gros homme pressé qui cherchait à y entrer : personnage que je reconnus instantanément et qui, après m'avoir dévisagé, me dit d'une voix grasseyante qui faisait un effort pour se montrer aimable :

— Ne seriez-vous pas Vincenzo Nardi?

— Lui-même... A qui ai-je l'honneur?

— A qui?

Il parut suffoqué qu'on lui posât une pareille question mais il se reprit vite :

— Il est vrai, monsieur Nardi, que mes photographies sont moins répandues que les vôtres!

Puis il se présenta :

— Giuseppe Sorano.

Je restai intentionnellement de glace pendant qu'il continuait :

— Avouez que c'est tout de même curieux qu'il ait fallu des années pour que deux hommes tels que nous pussent enfin se rencontrer... et ceci, non pas dans un studio mais à une course d'automobiles!

— C'est, en effet, très curieux...

— Seriez-vous un passionné de ce sport, monsieur Nardi?

— A vrai dire, ma passion n'est qu'assez récente... Elle a commencé au dernier Grand Prix de Brescia qui était la première course à laquelle j'assistais.

— Elle ne fut cependant pas extraordinaire.

— Je ne suis pas de votre avis, monsieur Sorano... Surtout depuis que j'ai appris que l'accident, dont avait été victime sur une Ferrari ce même comte Pozzi qui vient de triompher aujourd'hui, était dû à la malveillance.

— J'ignorais ce détail.

— On en a cependant beaucoup parlé dans les journaux pendant les premiers jours qui ont suivi la course... Et puis tout s'oublie!

— Heureusement, les conséquences de cet accident ne furent pas graves pour le comte Pozzi que nous aimons beaucoup, ma fille et moi...

— J'ai quand même compris ce jour-là quels risques pouvaient courir ces pilotes de bolides! J'ai imaginé aussi toutes les intrigues qui devaient se nouer autour d'une telle compétition...

— Je vous vois venir, monsieur Nardi : bientôt vous nous sortirez un film dont l'action se déroulera dans le monde des courses d'automobiles!

— Un pareil film aurait peut-être le mérite de révéler au grand public des à-côtés qu'il ignore et qui n'ont que de très lointains rapports avec l'esprit sportif... Pourquoi, par exemple, n'y verrait-on pas une Ferrari dont l'accident serait causé par la rupture de la barre de direction qui aurait été sciée partiellement par une main criminelle quelques instants avant le départ de la course?

Le gros homme blêmit mais il eut quand même l'affront de répondre :

— Sincèrement, vous croyez que cela intéresserait le public?

— Oui, si l'on prenait soin de le faire avertir, par des articles de presse préalables, que la séquence essentielle du film a puisé son inspiration dans la réalité... Il est si facile, maintenant qu'une éclatante victoire met au tout premier rang de l'actualité la figure très attachante du comte Pozzi, de faire se rallumer la petite étincelle qui raviverait le souvenir de l'accident de Brescia... Qu'en pensez-vous, monsieur Sorano?

— Je pense que le public se soucie assez peu qu'un film soit fondé sur la réalité... La seule chose qui compte pour lui est le plaisir qu'il y trouve.

— Ça, c'est un point de vue de producteur.

— Ne le suis-je pas?

— Oh, si! Vous l'êtes... Et un étonnant producteur!

— Avec lequel vous seriez peut-être ravi de travailler un jour?

— Ceci me surprendrait...

— A propos... Ce film, que vous venez de tourner avec une petite inconnue, quand sort-il?

— Je le présente à Venise...

— Excellente idée! Savez-vous que nous serons rivaux, puisque, moi aussi, j'y présente une production.

— J'ai appris cela.

— La mienne est d'importance, avec huit grandes vedettes! Je continue à n'avoir confiance que dans les noms consacrés. Je me méfie des débutantes... Comment s'appelle donc la vôtre?

— Si vous n'avez pas retenu son nom, c'est sans doute qu'elle n'a pas encore acquis les titres de gloire lui permettant de le porter! Mais je suis convaincu que l'on se souviendra de ce nom après la présentation de Venise...

— Et, bien entendu, vous avez immobilisé pour longtemps cette

perle rare par un contrat de longue durée?

— Même pas! Le contrat qui nous lie, ma vedette inconnue et moi, est purement moral. C'est pourquoi je le crois plus durable qu'un bout de papier!

— Ça, monsieur Nardi, permettez-moi de vous dire que c'est un point de vue d'artiste...

— Venant de votre part, je considère cette remarque comme un très beau compliment...

— Il ne nous reste donc plus qu'à nous souhaiter mutuellement bonne chance pour la Biennale.

— Ce sera très sympathique de tous se retrouver en septembre... Venise est charmante à cette époque!

— Il ne me déplaît pas de vous y avoir pour concurrent. Le seul fait que le grand Vincenzo Nardi n'hésite pas à affronter le jury de Venise donnera un lustre certain à la compétition.

— Elle ressemblera un peu à la course à laquelle nous venons d'assister, cher monsieur Sorano... Comme aujourd'hui, ce sera le meilleur de nous qui triomphera!

— Ou le plus adroit, cher monsieur Nardi...

LE FILM DE LA BAGARRE

Je me revois, pénétrant en compagnie de la sauvageonne, sous le péristyle du palais du festival, à Venise... C'était pour nous une obligation publicitaire d'assister à cette présentation mondiale du *Couple* mais nous n'en étions pas plus fiers pour cela : si nous avions pu nous enfuir à des milliers de kilomètres pour nous y cacher, je crois bien que Rina et moi l'aurions fait! On a beau être l'illustre Vincenzo Nardi ou la plus jolie fille d'Italie, cela n'empêche pas d'avoir le trac! On a beau être certain d'avoir fait tous ses efforts pour réaliser une œuvre, on ne sait jamais comment elle sera accueillie par le public. Ce sont là deux lois inexorables qui régissent toute création artistique et qui apportent un extraordinaire piment dans toutes les grandes premières. Je pense même que si ces lois n'existaient pas, il faudrait les inventer pour obliger les artistes à rentrer périodiquement en eux-mêmes et à faire preuve de modestie...

La sauvageonne et moi ne nous sentions pas très à l'aise quand nous passâmes, côte à côte, devant la quadruple haie de curieux massés de chaque côté de l'entrée du palais jusqu'à la luxueuse salle où allait être présenté le film. D'innombrables barrages de photographes nous mitraillaient de déclics en nous aveuglant avec leurs éclairs de magnésium. J'eus cependant, à cette seconde, pleine conscience que Rina et moi incarnions véritablement l'un des couples les plus harmonieux et les plus prestigieux que l'on ait jamais vus dans le monde du cinéma.

Celle qui, une année plus tôt, n'était encore qu'une petite bouquetière marchant pieds nus dans les rues de Rapallo, apparut emmitouflée dans un manteau de renards blancs digne des *Mille et Une Nuits* et dont l'immense col, largement échancré, laissait entrevoir une éblouissante rivière où les rubis étincelaient au milieu des diamants... Tout cela était parfaitement inutile pour rehausser l'éclat naturel de ma jeune partenaire. La sauvageonne n'avait pas besoin de tous ces atours pour briller mais elle avait voulu, dans sa cervelle entêtée d'enfant adorablement jolie, qu'il en fût ainsi... Elle avait exigé de porter – pour cette première mondiale – les renards blancs, et la rivière... Mais, comme les cachets encore modestes de son premier film ne lui auraient pas permis d'acquérir de telles splendeurs, j'avais dû accomplir de nouveaux prodiges afin de les lui procurer pour un

soir sans bourse délier.

Une fois encore mes relations m'avaient servi : le manteau avait été prêté par un fourreur ami et les bijoux par un diamantaire qui comptait bien avoir plus tard la clientèle de Rina Valenti lorsqu'elle aurait gagné beaucoup d'argent... L'important était que personne ne se doutât que tout était prêté! Seule la robe-fourreau de satin noir était bien à Rina puisque j'avais tenu à la lui offrir personnellement pour cette soirée mémorable. Tout ce luxe tapageur était mis en valeur par mon propre smoking blanc, mon monocle inséparable et mes tempes argentées... Trois accessoires, je le jure, qui ne m'avaient pas été prêtés : ce qui faisait une moyenne.

Cette soirée de septembre était si douce que les fourrures paraissaient superflues. Rina devait étouffer de chaleur mais pour rien au monde elle ne l'aurait laissé paraître : c'était bien la même femme que celle qui avait souffert le martyre dans ses premières chaussures à hauts talons le jour où je l'avais vue entrer, métamorphosée, dans le restaurant de Rapallo. Après quelques mois d'apprentissage de la civilisation romaine, la sauvageonne savait souffrir délicieusement en silence...

Je lui avais conseillé, au moment où nous partions pour le gala, d'y ouvrir le moins possible la bouche avant la projection. Elle n'en serait que plus à l'aise, quand celle-ci aurait eu lieu et à condition qu'elle fût un succès, pour faire quelques déclarations triomphantes qui seraient reproduites dans les journaux à des centaines de milliers d'exemplaires. Tant que la partie ne serait pas gagnée, elle devrait se contenter de sourire... Rina ne s'en priva pas bien que j'eusse l'impression qu'elle avait plutôt envie de fondre en larmes.

Tout ce beau monde, tous ces snobs, tous ces blasés, toute cette galerie de personnages que l'on retrouvait périodiquement – selon les saisons – tantôt à Venise en automne, tantôt à Cannes en février, soit à Paris au printemps, soit à New York en hiver, impressionnaient «la bambina». C'était même assez étrange de penser que la fille indépendante et fière, qui n'avait jamais eu froid aux yeux lorsqu'elle croisait sur sa route les rudes gaillards du port de Rapallo, osait à peine regarder ses admirateurs et baissait pudiquement les paupières en passant devant eux comme si elle était une demoiselle de bonne famille qui venait de sortir du pensionnat...

Après avoir enduré le supplice de cette entrée très remarquée où je n'avais fait figure que de montreur de phénomène, nous atteignîmes enfin la loge centrale qui nous était réservée et où la magnificence intéressée des organisateurs du festival avait répandu des fleurs dont le parfum se mêlait à celui de nos élégantes voisines pour achever de nous donner le plus insoutenable des maux de tête. Il nous faudrait endurer ces odeurs, ajoutées à la tiédeur moite d'une salle bondée,

pendant toute la durée de la projection : ce serait notre deuxième supplice.

Le troisième venait déjà de commencer : il était fait de tous ces chuchotements que nous devinions sans paraître y prêter attention, de toutes ces conversations à voix basse dont nous étions l'unique objet. On parlait beaucoup de Rina et de moi dans la salle avant qu'elle ne fût plongée dans l'obscurité... C'était tellement désagréable que la sauvageonne finit par sortir de son mutisme pour me dire, elle aussi, à mi-voix :

— Je me demande ce qu'ils peuvent bien raconter sur nous, Vincenzo!

Je répondis sur le même ton, en prenant un air très détaché des vicissitudes et des turpitudes de ce monde :

— Ils ne peuvent que nous admirer, petite Rina! Même si d'inévitables jaloux apportaient une note discordante à ce concert de louanges préliminaires, ne vous en préoccupez pas! L'envie des autres sera la preuve la plus éclatante de votre triomphe! Souvenez-vous de l'excellent axiome disant : «On vous pardonne parfois d'avoir du talent mais jamais du succès.» L'entrée que nous venons de faire nous a déjà permis de marquer quelques points.

Et, pour bien lui montrer que l'assaut sournois des demi-ratés de la profession ne m'impressionnait pas, je commençai à mon tour à dévisager la salle avec toute l'impertinence attachée à mon monocle.

Cette salle était un ramassis de toutes les professions : on y découvrait ; à côté de représentants plus ou moins qualifiés du monde, des gens du demi-monde mêlés à ceux de l'écran, de la politique et de tout ce qui touchait aux arts. La catégorie d'invités la plus agréable à contempler était de loin l'essaim de starlettes qui papillonnaient de fauteuil en fauteuil en rappelant «les hirondelles» des répétitions générales au théâtre. Quelques-unes étaient jolies, quelques autres mieux que cela, mais toutes sans l'ombre de talent bien qu'il n'y en eût pas une qui ne se crût appelée au plus brillant avenir! Leur carrière se limitait pour le moment au premier échelon : elles se faisaient remarquer avec l'espoir qu'un producteur énamouré ou même l'illustre Vincenzo Nardi – toujours lui! – daignerait leur accorder la même chance qu'à l'obscur fleuriste de Rapallo. N'étaient-elles pas chacune en droit de se dire, ces mignonnes créatures :

«Pourquoi n'ai-je pas été choisie pour être la vedette de ce nouveau film que l'on va présenter? Je me sens tout aussi belle que cette Rina Valenti! Et qu'est-ce qui prouve qu'elle a du talent? Ça se fabrique, le talent! Il suffit d'un bon rôle dirigé par un bon metteur en scène... La publicité fait le reste.»

J'aperçus aussi – ce qui me fit un immense plaisir – quelques-uns

de mes farouches adversaires... Presque tous étaient des metteurs en scène n'ayant pas connu ma réussite prolongée : une chose qu'ils ne pouvaient me pardonner... Ce qui ne les empêcherait pas de se précipiter vers moi, à l'issue de la projection si elle était applaudie, en me disant d'une voix étranglée par une fausse émotion :

— Mon cher, une fois de plus vous avez prouvé votre maîtrise! Quel triomphe! Mais comme il est mérité! Vraiment, vous êtes «notre» prince à tous!

Mais chacun d'eux, en prononçant ces paroles chaleureuses, penserait :

«Si seulement ce vieux malin avait pu récolter un insuccès monumental! Il a trop de chance!»

Qui ne sait, dans le cinéma, que la chance est réservée aux autres et ta malchance toujours pour soi?

Je les observais tous avec ravissement et je devinais, sans avoir besoin de l'entendre, ce qu'ils se disaient :

— Ce serait amusant que ce *Couple* fût une «tape»! Vous verriez s'effondrer la morgue de Nardi. Et la petite péronnelle qui l'accompagne cesserait instantanément de faire la mijaurée dans ses fourrures!

Comme dans toutes ces présentations de gala, l'atmosphère était à la mesquinerie et à la veulerie. C'était pourquoi je la trouvais grisante...

Malgré son lourd manteau, la sauvageonne frissonnait de fièvre à mes côtés. Certes, elle allait jouer une partie difficile mais n'était-elle pas auprès de son tuteur artistique? Je serrais très fort sa petite main gantée qui se blottissait dans la mienne : ce contact parut ramener chez elle un certain calme.

J'avais un autre sujet de contentement : deux soirs plus tôt le film aux huit vedettes, produit par Giuseppe Sorano, avait été un échec complet. Si la salle n'avait pas sifflé, ce n'avait pas été par politesse mais par crainte des reprécipitations du milliardaire... La salle avait été pire : elle s'était vidée progressivement au cours de la projection et, quand la lumière était revenue, on s'était aperçu qu'il n'y restait plus que les quatre ou cinq rangées des supporters du grand homme, qui avait lui-même disparu par une sortie de secours avant la fin du film! Je pouvais imaginer sans peine quelle tête faisait en ce moment le marchand de ferraille! Il devait être aussi blême qu'après notre petite conversation au Grand Prix de Toscane...

S'il m'avait demandé mon avis avant de risquer des sommes fabuleuses dans cette «super-production», je lui aurais vivement déconseillé de l'entreprendre. Je me méfie de ces grandes «machines» publicitaires dont on n'escompte le succès que parce qu'elles sont fondées sur les noms de huit ou dix grandes vedettes. Généralement,

chacune de ces gloires consacrées cherche à tirer toute la couverture à elle et le résultat de l'ensemble ne peut qu'être décevant.

Pendant que j'étais absorbé dans ces agréables pensées, je sentis la main de Rina – que je tenais toujours emprisonnée dans la mienne – se crispier... Je regardai aussitôt ma voisine dont le visage restait tendu vers un point bien déterminé des fauteuils d'orchestre que nous dominions de notre loge de corbeille... Mes yeux suivirent ceux de la sauvageonne et j'aperçus la silhouette élégante du comte Pozzi... Il était seul, en smoking blanc lui aussi, ne semblant prêter aucune attention à la brillante salle qui l'entourait. Son masque viril, que nous ne pouvions voir que de trois quarts, paraissait fasciné par l'écran blanc sur lequel apparaîtrait bientôt le visage de celle qu'il devait continuer à adorer. Je me penchai vers Rina :

— Il ne nous a certainement pas encore repérés dans cette nombreuse assistance mais, du moment qu'il est là, cela prouve que vous l'intéressez toujours.»

Les yeux de braise étincelèrent d'une lueur de reconnaissance pour ces paroles. Ce fut la dernière vision réelle que j'eus de ma partenaire : la salle s'était éteinte pour s'effacer devant le miroir de l'écran où le générique de mon film venait d'apparaître... Dans quelques minutes, le visage photogénique de Rina Valenti serait révélé pour la première fois à un monde ébloui.

Ce que j'éprouvai pendant cette projection, je serais encore incapable de le dire après des années! Je connaissais pourtant par cœur l'histoire de ce *Couple* insupportable et splendide auquel j'avais donné la vie intense des images en m'inspirant de ma rencontre avec Rina et Eduardo... Peu à peu, le visage du jeune homme s'était estompé, dans la création de mon imagination, pour céder la place au mien... Au moment où je revoyais mon film pendant sa première projection publique, je pensais qu'il serait très difficile d'en refaire un autre où les deux héros paraîtraient plus amoureux l'un de l'autre. C'était peut-être là le plus grand miracle de ma mise en scène.

Quand la salle se ralluma, après cent dix minutes de projection, elle parut secouée par une sorte de tremblement de terre... Il semblait que le palais du festival allait être emporté par une mer humaine qui ne clamait plus qu'un seul nom : Rina Valenti!

Cette foule élégante, méprisante et raffinée, avait retrouvé brusquement le souffle sincère des masses populaires. Après s'être levés d'un bloc comme s'ils avaient été électrisés par une sorte de délire collectif, ces gens-qui-avaient-tout-vu, ces critiques-qui-démolissaient-tout, ces jolies-femmes-trop-blasées s'étaient tournés spontanément vers notre loge où la sauvageonne, blottie dans son fauteuil et osant à peine respirer, cachait son visage dans ses mains...

Ce geste de simplicité enfantine acheva de lui gagner le cœur de la salle qui scanda le prénom :

— Rina! Rina! Debout!

Je dus la soutenir pour l'aider à accomplir le geste que la foule réclamait... De nouvelles gerbes de fleurs affluèrent, de nouveaux éclairs de magnésium zébrèrent le contour de la loge... C'était pour l'enfant de Rapallo ce que je n'avais pas connu moi-même : le triomphe subit, le succès complet dès le premier film... Je crus que Rina allait s'écrouler sous la force de l'ovation colossale et je fus presque contraint de me montrer brutal :

— Voyons, sauvage! Montre-leur à tous qu'une belle et solide fille d'Italie n'a pas peur du succès!

Elle me sourit et je fus récompensé en une seconde de tous les efforts que j'avais accomplis depuis des mois pour l'arracher à la médiocrité de sa misérable existence de bouquetière.

Ce qui se passa immédiatement après reste très confus dans mes souvenirs... Je ne vois plus qu'une ruée indescriptible montant, de toute la salle, à l'assaut de notre loge... Les fleurs furent piétinées pendant que nous étions bousculés, soulevés, emportés, par des hordes d'admirateurs ou d'admiratrices... Nous étions entourés de visages épanouis que nous avions cependant vus hostiles avant la projection. Il était même incroyable qu'un pareil changement d'attitude se fût produit.

Assailli par un groupe de jolies femmes auxquelles il m'était très difficile de refuser mes autographes — cette flatteuse récompense de la popularité —, je me retrouvai bientôt dans le péristyle après avoir perdu ma partenaire qui s'était trouvée bloquée dans la salle par des centaines de soupirants spontanés. Les choses n'étaient-elle pas bien ainsi? Ne devais-je pas laisser la sauvageonne savourer seule son premier triomphe? Mon rôle n'était-il pas de m'effacer à moins de cesser d'être galant homme?

Le résultat de cette séparation momentanée fut que je me retrouvai, après m'être enfin débarrassé de ma couronne d'admiratrices, pratiquement seul dans le péristyle... Seul avec, à quelques mètres de moi, un groupe de jeunes gens élégants au milieu duquel une très jolie femme blonde disait avec ostentation à voix haute comme si elle désirait que tout le monde l'entendît :

— Vous la trouvez bien, cette fille? Elle est d'une vulgarité!... C'est à se demander comment un homme aussi expérimenté que Vincenzo Nardi a pu lui confier un pareil rôle!

Je m'approchai tout doucement du petit cercle qui écoutait, bouche bée, péroter la splendide créature et j'eus l'impression d'avoir déjà vu cette jeune personne quelque part. Mais où? Elle me paraissait doublement intéressante parce qu'elle était très belle et parce qu'elle

devait être à peu près la seule personne à ne pas partager l'avis unanime d'une assistance enthousiasmée. Ses paroles prouvaient qu'elle était résolument l'ennemie et je voulais savoir quels pouvaient être ses griefs à l'égard de Rina Valenti. Il est toujours instructif et passionnant de connaître l'opinion d'une jolie blonde sur une jolie brune. Je m'apprêtais même à lui dire que si mon film était un succès, c'était précisément parce que j'avais utilisé les qualités et les défauts de la sauvageonne! Le soupçon de vulgarité, qui apparaissait sous son extraordinaire sensualité, faisait partie de son charme naturel de fille du peuple... Il fallait souhaiter qu'il ne s'atténuat pas trop vite si elle entrait un jour dans l'aristocratie! Il m'a toujours paru préférable pour une jolie fille d'être intelligente et légèrement vulgaire que stupide et trop distinguée.

Ces quelques considérations qui avaient défilé rapidement dans mon esprit, cessèrent quand je remarquai que le comte Pozzi était aussi dans le péristyle où il écoutait, comme moi, à distance et avec beaucoup d'attention, les propos tenus par la belle blonde... Eduardo n'avait certainement pas dû remarquer ma présence tant il était absorbé par ce qu'il entendait. A un moment il dut estimer que la médisance avait fait déborder la coupe puisqu'il s'avança résolument vers le groupe d'admirateurs mondains de l'oratrice... Après s'être frayé un passage, en écartant sans la moindre douceur deux des petits jeunes gens, l'aristocrate se trouvait face à face avec la jeune femme qui, après un premier moment de surprise, s'exclama :

— Eduardo! Vous étiez aussi à cette présentation? Le sportif s'intéresserait-il aux petites histoires de cœur racontées sur un écran?

— Le cinéma n'offre pas le moindre attrait pour moi, Béatrix ; mais j'ai cependant des raisons très spéciales de m'intéresser à ce film...

En entendant prononcer le prénom de la jolie femme, je me rappelai où j'avais déjà vu son visage : dans les tribunes du circuit de Brescia! Je me trouvais donc à nouveau à quelques mètres de la fille de Giuseppe mais, cette fois, je pouvais entendre le son et le ton de sa voix. Celle-ci me parut dure et mielleuse quand elle répondit à Pozzi :

— Pardonnez-moi, Eduardo! J'oubliais que cette Rina Valenti avait été votre fiancée pendant quelques semaines...

— Cette dernière remarque est tout aussi déplaisante que votre attitude mais si vous croyez m'humilier en me rappelant les meilleurs moments de mon existence, vous vous trompez complètement! Je suis encore très fier que Rina m'ait fait l'honneur de me considérer comme son fiancé.

— Pourquoi alors, mon cher, avoir rompu une idylle heureuse? Cette fille et vous auriez fait un couple tout aussi bien assorti que celui que nous venons de voir dans ce film sans intérêt...

Cette considération m'était destinée! Je la savourai d'autant plus

que Béatrix et aucun de ceux qui faisaient cercle autour d'elle, ne m'avaient encore aperçu! La «situation» était véritablement excellente : aucun acteur de comédie n'aurait pu en rêver de meilleure.

— Je ne conteste pas votre droit, continua avec calme Eduardo, d'avoir une opinion diamétralement opposée à la mienne sur la qualité de ce film que je trouve remarquable. D'ailleurs la réaction de la salle, à la fin de la projection, m'a prouvé que je n'étais pas le seul de mon avis bien qu'étant un simple profane... Mais je ne vous permettrai à aucun moment de donner à haute voix, comme vous venez de le faire, votre appréciation sur Rina! Que vous ayez des raisons personnelles de lui en vouloir, ceci est assez normal quoiqu'elle n'ait été en rien responsable de la rupture de mes fiançailles avec vous. C'est moi seul qui ai tout décidé! Je crois vous avoir prouvé depuis quelques mois, à vous et à monsieur votre père, que j'étais assez grand pour mener ma barque... Mais que vous profitiez de vos rancœurs privées pour oser critiquer un talent aussi exceptionnel que celui qui vient d'être révélé ce soir au monde entier, cela frise une mesquinerie indigne de vous et qui m'étonne de la part d'une jeune fille se prétendant la mieux élevée et la plus intelligente de toute sa génération.

— Mon cher, vous trouvez de tels accents pour défendre cette fille et vous y mettez tant de flamme que l'on pourrait croire que vous êtes encore amoureux d'elle...

— Ne pensez-vous pas que le Tout-Venise l'est aussi ce soir?

— Il y a en vous un paradoxe que je ne comprends pas, Eduardo! Tout le monde sait – et principalement ce Tout-Venise dont vous parlez – que le comte Pozzi n'a rompu ses fiançailles que parce qu'il ne voulait pas que sa future épouse fût du cinéma... Et aujourd'hui vous la défendez en vous faisant le champion de son succès à l'écran! Soyez donc un peu logique avec vous-même! Normalement vous devriez être de mon avis : cette fille ne devrait pas faire du cinéma! Même si les raisons pour lesquelles nous estimons tous deux qu'elle a commis une erreur ne sont pas les mêmes, elles se rejoignent... Pour vous il s'agit de l'honneur séculaire des Pozzi, pour moi il n'est simplement question que du manque absolu de talent d'une obscure débutante que l'on aurait beaucoup mieux fait de laisser courir nue pieds aux terrasses des restaurants de son port méditerranéen!

— Je constate avec plaisir que vous vous êtes vivement intéressée au passé de Rina puisque vous êtes capable de nous le raconter sans omettre les moindres détails...

— Ce «passé», qui me semble un bien grand mot lorsqu'il s'agit de cette inconnue, n'a-t-il pas été complaisamment évoqué, ces derniers mois, par toute une presse avide de nous prouver que le seul vrai talent se trouvait dans le bas-peuple?

— Le bas-peuple? Et vous, Béatrix, d'où sortez-vous?

La fille de Giuseppe montra qu'aucune remarque ne pouvait la décontenancer. Elle continua, tranquille :

— En lisant toute cette prose publicitaire d'assez mauvais goût, j'ai même pensé qu'elle ne plairait que médiocrement au dernier descendant d'une illustre famille. D'autant plus qu'il y était fortement question du sentiment très tendre que cette fille porterait à Vincenzo Nardi...

— Vous êtes réellement odieuse!

Ce fut cet instant précis que je choisis pour entrer à mon tour dans «l'action» : mon nom ne venait-il pas d'être évoqué? Je dois dire que mon apparition dans le petit cercle produisit l'effet d'une bombe à retardement. Il y eut même un léger commencement de panique chez les jeunes gens polis, suaves, maniérés et calamistrés qui s'étaient contentés – jusqu'à cette minute – de hocher la tête en signe d'approbation pour chaque parole définitive prononcée par la plus riche héritière de la Péninsule. Je ne leur laissai guère le temps de reprendre leurs esprits et, volant au secours d'Eduardo, j'attaquai aussitôt comme l'aurait fait un Giuseppe mais d'une manière qui m'est propre et qui m'a toujours réussi, la manière détournée :

— Pardonnez-moi, mon cher comte, si je viens me mêler de votre intéressante conversation mais ne serez-vous pas le premier à reconnaître que j'y ai quelque droit puisque j'en suis indirectement le principal responsable? En effet, s'il n'y avait pas eu de Vincenzo Nardi, il n'y aurait pas eu de film et, s'il n'y avait pas eu de film, il n'y aurait pas ce soir une Rina Valenti devenue le sujet brûlant de discussions passionnées... Voici mon opinion : il est assez délicat pour moi – étant le scénariste-metteur en scène et principal interprète masculin de la production que vous venez de voir – de vous donner une juste appréciation sur la qualité de mon travail... Mais cette modestie même me permet de dire publiquement, devant un groupe de personnalités d'aussi bonne compagnie, que je vous dois, comte Pozzi, une reconnaissance infinie pour m'avoir présenté un soir à Rapallo celle qui ne sera plus désormais que la grande Rina Valenti... Tout à l'heure, mon cher comte, je vous ai entendu défendre – avec toute la noblesse qui vous caractérise – les qualités d'artiste de Rina... Je vous en remercie bien sincèrement pour elle et pour moi qui l'ai fait travailler mais croyez-moi : Rina Valenti n'a aucunement besoin d'être défendue par qui que ce soit! Son éclatante beauté, son extrême sensibilité et son talent inné lui suffisent pour s'imposer. Même si vous aviez présenté cette jeune fille à un autre cinéaste que moi, son triomphe aurait été aussi grand dès son premier film, quel qu'en fût le réalisateur! Rina appartient à cette race très rare d'artistes exceptionnels qui sont capables de gagner, dès qu'ils apparaissent sur un écran ou sur une scène, les plus grandes batailles par le seul

miracle de leur présence... Maintenant que j'ai dit tout ce qu'il me paraissait indispensable de préciser, je vous demande à tous la permission de me retirer...

Ce que je fis avec la plus grande dignité, poursuivi par la fureur contenue des yeux bleus pailletés d'or de l'héritière, accompagné par l'amitié renaissante du comte Pozzi, suivi enfin par la stupeur complète du cercle de jeunes gens inutiles... Ce fut, de ma part, du grand art : l'une de mes meilleures «sorties» de scène.

Pendant que je retournais vers la salle où la sauvageonne, à demi étouffée par l'empressement de ses admirateurs, ignorait absolument ce qui venait de se passer, je sentis une main très ferme qui se posait sur mon bras droit... Il n'était pas nécessaire de me retourner pour deviner à qui elle appartenait : c'était une poigne de sportif. Je puis même avouer aujourd'hui que j'avais marché très lentement, espérant que pareil événement se produirait...

— Je n'ai que faire, me déclara le jeune homme avec sa morgue naturelle que j'appréciais tant, de vos remerciements publics parce que je serais selon vous le prétendu responsable de votre première rencontre avec votre future interprète et partenaire! Si je ne vous ai pas contredit devant ce cercle de petits imbéciles, c'est parce que j'ai cru comprendre que vous n'agissiez que dans l'intérêt de la carrière choisie par Rina... Mais vous savez aussi bien que moi que la réalité a été tout autre le premier soir où nous nous sommes vus dans le restaurant de Rapallo! C'est Rina seule qui, contre ma volonté formelle, vous a demandé de lui donner un autographe sur un menu au moment où nous partions. Depuis, vous avez su exploiter en véritable virtuose cette très banale prise de contact. Vous êtes très fort, monsieur Nardi! Le résultat est là, aujourd'hui, qui le prouve... Je ne puis que m'incliner mais je ne vous pardonnerai jamais d'avoir fait de moi l'homme le plus malheureux d'Italie le jour où votre habileté a semé dans l'esprit d'une fille très pure et très sincère l'idée de faire du cinéma. Il semble que vous ayez eu raison puisqu'elle nous a prouvé à tous qu'elle pouvait être plus qu'une star : une artiste! Mais elle aurait pu aussi n'être qu'une jeune femme trouvant son bonheur et son équilibre dans une vie d'où toute idée publicitaire serait exclue... Aussi, malgré son triomphe de ce soir et ceux qu'elle connaîtra certainement à l'avenir, je reste convaincu que, sous des apparences de protecteur désintéressé, vous êtes son pire ennemi!

— Jeune homme, je ne vous permets pas...

— Taisez-vous, cabotin! Les plus grands ennemis ne sont pas ceux qui vous déclarent ouvertement la guerre mais les gens qui, sous le couvert hypocrite de l'amitié, s'insinuent sournoisement dans une existence pour voler ce qu'il y a de plus précieux au monde : l'amour

d'une femme!

— Je suis persuadé, mon cher comte, qu'un jour viendra où vous regretterez ces paroles...

— Je ne regretterai toujours qu'une chose : vous avoir fait confiance à Rapallo.

— Le temps seul vous prouvera que cette confiance n'était pas trop mal placée... Et quoi que vous pensiez sur moi ou m'avez dit, je continue à me considérer – que vous le vouliez ou non – comme votre ami le plus sûr.

Il me regarda avec étonnement comme s'il ne comprenait absolument pas le sens de ces dernières paroles. C'eût été une erreur de ma part d'insister mais j'avais quand même encore une question à lui poser :

— Permettez-moi de vous demander, avant que nous ne nous séparions, si vous avez un message à me transmettre pour Rina?

— Je n'ai rien à lui dire.

— Tout à l'heure, de sa loge, elle vous a aperçu dans la salle. Mon devoir est de vous informer qu'elle a été infiniment plus bouleversée par votre présence que par son succès! Ne pensez-vous pas que quelques mots de vous, que je pourrais lui rapporter, seraient les bienvenus?

— Quand j'ai quelque chose à dire, monsieur Nardi, je ne me sers jamais d'intermédiaire! Pour le moment je n'ai aucun «message» à vous confier pour une Rina Valenti.

Il s'éloigna sans même prendre la peine de me dire au revoir.

Je regardai sa silhouette descendre les escaliers du péristyle. Elle était bien celle de ce personnage que j'avais toujours rêvé de jouer, l'aristocrate jeune! Malheureusement, au cinéma, pour acquérir la véritable noblesse, il faut du temps... beaucoup de temps! Au début de ma carrière, on m'avait obligé à interpréter les rôles de jeunes premiers cyniques ou de «gigolos» mais jamais de l'héritier d'une grande lignée! Ce n'avait été que peu à peu, à l'approche de ma quarantaine, que les producteurs avaient fini par comprendre mon véritable emploi : l'aristocrate! Le drame avait été alors pour moi que ma jeunesse s'était enfuie... Il ne me restait plus qu'à jouer les séducteurs titrés. Ce que je fis avec conscience, grâce à l'incalculable appui de mes tempes argentées et de mon monocle.

Mais en regardant un authentique seigneur descendre avec désinvolture l'escalier d'un Palais dans une nuit douce de Venise, je compris qu'un atout essentiel m'échapperait toujours à l'avenir dans mes créations d'homme du monde à l'écran : la jeunesse! J'en eus un amer regret et je me pris à envier cet Eduardo, dernier comte Pozzi, qui déambulait ainsi dans une vie relativement facile avec des allures de «*campionissimo*»...

Seul le désir de retrouver la sauvageonne me ramena à la réalité de la soirée. Mais que répondre à Rina quand elle me demanderait si j'avais conversé avec Eduardo. Ne vaudrait-il pas mieux mentir en lui disant que je ne l'avais pas revu? Il y a parfois des mensonges qui sont nécessaires.

Je rejoignis ma partenaire au moment où elle parvenait à sortir de la salle, toujours poursuivie par les admirateurs forcenés qui semblaient décidés à l'importuner pendant tout le reste de la nuit. Je dus intervenir :

— Je vous en prie, messieurs... M^{lle} Valenti est très fatiguée. Ayez pitié d'elle!

Puis j'entraînai rapidement Rina en lui disant :

— Votre triomphe est mérité et vous venez de prouver, par votre gentillesse et votre patience, que vous étiez beaucoup plus civilisée que je ne le pensais! Heureuse?

— Pas complètement! Pourquoi Eduardo est-il le seul à ne pas être venu me féliciter comme l'ont fait tous ces inconnus?

— Sans doute n'a-t-il pas osé! Je crois que ce garçon, malgré l'impression de grande sûreté de lui-même qu'il donne, n'est qu'un grand timide.

— Eduardo timide! Il n'a peur de rien!

Il valait mieux dire la vérité :

— Je viens de lui parler. Le fait de vous avoir revue doublement dans la salle et sur l'écran l'a profondément ému... Je viens même d'assister à une discussion assez âpre qu'il a eue, à votre sujet, avec une fille blonde qui osait critiquer votre jeu. Si vous aviez vu et entendu le comte Pozzi vous défendre, vous auriez été folle de joie!

— Je me moque qu'Eduardo apprécie ou non mon talent! La seule chose que je constate est qu'il n'a même pas eu l'envie – ou le courage! – de venir me dire lui-même ce qu'il pensait de moi... Je lui en veux, Vincenzo! Emmenez-moi! Partons de cet endroit qui commence déjà à me faire horreur... Ce soir, je ne veux plus voir personne d'autre que vous.

— Merci, petite Rina, pour cette preuve d'affectueuse amitié... Je voudrais la justifier! Que diriez-vous si nous allions faire un souper d'amoureux?

— Un souper d'amoureux?

— D'amoureux de cinéma! Nous ne pouvons tout de même pas terminer une soirée pareille en rentrant nous coucher comme de bons bourgeois! Nous devons souper à l'endroit le plus sympathique et le plus élégant : l'hôtel Danieli. Notre apparition y sera utile pour parfaire notre triomphe.

— Mais le Tout-Venise nous y verra...

— J'y compte bien!

— Vous ne pensez pas que l'on a déjà raconté assez de choses fausses sur nous deux pour qu'il ne soit pas nécessaire que nous donnions l'impression de ne pouvoir nous passer l'un de l'autre?

N'osant pas répondre directement, je préfèrai dire :

— Venez, sauvageonne...

Je n'oublierai jamais le voyage que nous fîmes en gondole du Palais du Festival jusqu'à l'hôtel Danieli! L'embarcation glissait sur les eaux du canal, dans un silence qui n'était interrompu que par les appels des gondoliers entre eux. Au-dessus de nous, découpé par l'encadrement des palais, le ciel apparaissait saupoudré d'une poussière d'étoiles. Tout n'était qu'amour et langueur dans cette Venise qui fait toujours semblant de dormir. Seulement Venise ne dort jamais complètement : c'est une belle paresseuse qui s'étire sur ses lagunes en clignant de l'œil derrière un loup de velours et de dentelles...

Blottie près de moi, encore plus frissonnante que pendant la projection de son film, Rina avait les paupières closes. J'avais mis mon bras autour de son cou : je sentais ce geste de protection nécessaire pour lui donner l'impression qu'elle n'était pas seule avec son désarroi. Puisque j'avais été à ses côtés pour partager son succès, je devais l'aider maintenant à supporter le chagrin de n'avoir pas revu Eduardo. Nous aurions pu rester ainsi pendant des heures, enfoncés dans les coussins de la gondole, sans rien nous dire et communiant dans la noblesse de la nuit vénitienne si les paupières de la sauvageonne ne s'étaient brusquement rouvertes pour découvrir le regard de feu qui me fixait avec une intensité fiévreuse dans laquelle passait toute la curiosité d'une enfant... Jamais Rina ne m'avait encore regardé ainsi. Jamais non plus je n'avais ressenti pareil trouble devant un regard de femme.

— Tout à l'heure, Vincenzo, vous m'avez dit quelque chose d'étrange : que nous devrions aller souper «en amoureux». Alors embrassez-moi! J'en ai besoin ce soir...

Il y avait dans ces derniers mots plus qu'un caprice de jolie fille. Le ton était celui d'une supplique... J'étais bouleversé, incapable de faire le geste qui m'était demandé par la voix chaude et les yeux de braise. Où commençait la sincérité? Où était le mensonge? Depuis longtemps j'avais compris que la sauvageonne ne m'aimait pas, ne pourrait jamais aimer un autre homme qu'Eduardo mais, malgré tout, je m'accrochais à un dernier espoir en me persuadant qu'elle voulait accomplir, dans ce baiser, le geste d'amour qui serait la récompense de toute la tendresse dont j'essayais de l'entourer depuis des mois.

N'y avait-il pas aussi en moi l'homme qui ne pouvait résister à l'offrande d'une bouche, à la tiédeur d'une nuit, à la douceur de Venise?... Nos lèvres se joignirent dans une étreinte qui n'avait rien d'un misérable «baiser de cinéma». A cet instant, les sunlights auraient paru sinistres en comparaison de la poussière d'étoiles... La claquette en bois de Paolo, qui marquait le commencement et la fin des séquences amoureuses de l'écran, était remplacée par le battement sourd de la rame du gondolier... Combien de temps restâmes-nous ainsi, oubliant tout, ne sachant plus si nous appartenions au monde des vivants ou au royaume des ombres? Nul ne pouvait le dire, à l'exception peut-être du gondolier... Mais il devait avoir une telle habitude, ce garçon, de voir les gens s'aimer, que rien ne pouvait plus l'étonner! La seule chose dont j'aie souvenir est qu'au moment où nous arrivâmes devant l'entrée discrètement éclairée de l'hôtel, j'avais l'impression merveilleuse d'avoir rajeuni de vingt ans.

Ce que j'ignorais – et que je n'appris que plus tard – était qu'une autre gondole venait de déposer quelques minutes plus tôt, devant cette même entrée d'hôtel, un autre couple après avoir accompli le même trajet depuis le Palais du Festival! La gondole devait être identiquement semblable à la nôtre. Le décor aussi avait été immuable avec ses palais se découpant de chaque côté des canaux sur leur panorama étoilé. Seul le couple était différent puisqu'il s'agissait de la très blonde Béatrix et d'Eduardo Pozzi...

Si on me l'avait dit à cette minute, je ne l'aurais pas cru et j'aurais traité de menteur tout individu qui m'aurait apporté une pareille nouvelle. N'avais-je pas vu, à peine une heure plus tôt, la fille de Giuseppe et le jeune homme dressés face à face dans une discussion assez désagréable? Ne m'avaient-ils pas donné l'impression d'être les pires ennemis : ceux dont la haine est venue d'une rupture de fiançailles?

Et cependant! Ils venaient de nous précéder, peut-être également blottis l'un contre l'autre, dans une gondole discrète! Quand je repense aujourd'hui à toute cette comédie humaine, j'arrive très bien à m'imaginer comment les choses avaient pu se passer. Tout avait été, au fond, très normal... Au moment où j'avais perdu de vue la silhouette du comte Pozzi, descendant l'escalier du péristyle, une autre silhouette avait dû s'approcher d'elle en lui disant d'une voix qui dut faire des prodiges pour se montrer douce et être convaincante:

— Eduardo! Je regrette sincèrement la discussion que nous venons d'avoir... Je suis désolée surtout que ce Vincenzo Nardi ait éprouvé le besoin de se mêler de notre conversation. C'est lui qui a tout envenimé! Je suis persuadée, s'il n'était pas venu, que vous et moi aurions fini par être du même avis au sujet de cette fille...

— Je vous en prie, Béatrix... Ne revenons pas sur ce sujet!

— J'ai été si heureuse de vous revoir enfin! Bien que vous m'ayez fait beaucoup de peine, je vous ai tout pardonné dès que je vous ai aperçu... Vous me comprenez?

— Oui, Béatrix...

— Nous ne pouvons pas rester sur une impression de rancœur et ceux qui nous ont écoutés tout à l'heure seraient trop contents de raconter partout la scène regrettable à laquelle ils ont assisté. Nous deviendrions ridicules, vous et moi! Le champion adoré des foules sportives n'a pas besoin d'une publicité de mauvais goût qui ne profiterait en fin de compte qu'à une Rina Valenti! Je vois que vous êtes seul... Pourquoi ne m'emmèneriez-vous pas souper? Cela ne vous engagerait à rien et ferait taire les méchantes langues.

— Vous ne changerez donc jamais? Il ne vous arrive pas, à certains moments, d'en avoir assez d'étonner les autres? N'avez-vous pas envie de devenir simple?

— Ce me serait facile si vous consentiez à sortir de temps en temps avec moi.

— Toujours ces sorties?

— Elles nous permettraient de rester bons amis. Emmenez-moi, Eduardo! Notre place n'est plus ici : on nous y a déjà trop vus!

— Que feront tous ces jeunes gens qui vous constituaient une cour tout à l'heure?

— Ne vous inquiétez pas trop pour eux! Ils trouveront vite le moyen de se consoler avec quelques starlette! Où allons-nous?

— Où cela vous fera plaisir.

— Je vous promets que nous parlerons de tout pendant la soirée, sauf de cinéma! J'aimerais tant que vous me racontiez les impressions que vous ressentez quand vous pilotez l'un de vos bolides! Vous ne vous doutez sûrement pas que je me suis passionnée pour toutes les épreuves auxquelles vous avez pris part ces derniers temps... Et je ne me pardonnerai jamais de n'avoir pas assisté à votre magnifique victoire dans le Grand Prix de Toscane... Mon père, qui y était, m'a dit que vous aviez fait preuve d'une maestria incomparable. Il était enthousiasmé!

— Je n'ose vous croire! Je m'imagine difficilement un Giuseppe Sorano cédant à l'enthousiasme.

— Pourquoi méprisez-vous mon père? Il a cependant fait tout ce qu'il pouvait pour vous aider.

— Peut-être commencerai-je à l'estimer le jour où je ne lui devrai plus rien. Au train où vont mes affaires, je suis en droit de penser que ce moment approche... Venez : l'hôtel Danieli me semble l'endroit indiqué pour un souper d'anciens fiancés.

— Avons-nous réellement été amoureux l'un de l'autre pendant ces fiançailles?

— J'ai cru, au début, que nous pourrions être heureux malgré votre fortune. Mais je me trompais.

— Vous êtes cruel, Eduardo! Cette Rina... vous ne l'avez pas aimée! Ce n'est pas possible qu'un homme de votre classe et de votre rang puisse s'attacher à une créature pareille!

Eduardo ne dut pas répondre et ils se retrouvèrent dans une gondole qui s'éloigna, silencieuse... Jamais fille ambitieuse ne dut se montrer plus femme que Béatrix pendant le parcours. Dans son orgueil, elle se devait de jouer un jeu terrible pour prendre une revanche éclatante qui commença lorsqu'elle pénétra, accompagnée du seul homme qui n'avait pas voulu d'elle pour épouse, dans la salle à manger illuminée de l'hôtel. Cela rappelait la manière d'agir de ces milliardaires américaines qui, après s'être mariées et avoir divorcé un nombre incalculable de fois, n'ont plus qu'une idée fixe en tête : se montrer en compagnie de leurs ex-maris pour faire croire au monde qu'elles sont toujours adorées... Si elles pouvaient, elles n'hésiteraient pas à les réunir tous ensemble dans une «party»! Béatrix avait ce mauvais goût mais elle montrait aussi que, malgré son manque absolu de cœur, elle connaissait toutes les roueries du métier de femme.

On peut se demander également comment un Eduardo s'était laissé prendre aussi facilement au piège... Sous le brusque effet d'un renouveau de flamme? Certainement pas puisqu'il n'avait jamais aimé la fille blonde pour laquelle il avait trouvé qu'une estime polie était suffisante... La réalité était plus simple en acceptant l'offre de celle qui continuait à être considérée par beaucoup de gens comme une dangereuse rivale de Rina Valenti dans son cœur, le jeune homme croyait faire preuve d'indépendance et montrer aux yeux du monde qu'il s'estimait libre d'agir à sa guise. Le raisonnement était puéril : en se conduisant ainsi, Eduardo montrait sa faiblesse.

Quand nous pénétrâmes à notre tour, la sauvageonne et moi, dans la salle à manger du Danieli, nous fûmes médusés de découvrir, déjà attablés à quelques mètres de la table vers laquelle nous nous dirigeons sur l'invitation d'un maître d'hôtel, Béatrix et Eduardo! Le bras de Rina fit pression sur le mien. Craignant de la voir défaillir devant tout le monde, je lui murmurai :

— Du cran, sauvageonne!... On nous observe... Une crise de larmes de votre part serait un triomphe pour cette chipie! La meilleure, la seule attitude à prendre ce soir vis-à-vis du comte Pozzi, est l'indifférence... Faites comme si vous ne le voyiez pas!

Ma compagne se ressaisit et nous réussîmes à traverser l'immense salle à manger en adressant sourires sur sourires à ceux et à celles qui nous applaudissaient au passage : je reconnus de nombreux visages qui se trouvaient à la présentation du film. La seule table qui ne nous applaudit pas et qui sembla ne prêter aucun intérêt à notre entrée fut

celle de Béatrix et d'Eduardo. Je remarquai même que la fille de Giuseppe faisait exprès d'occuper toute l'attention du comte Pozzi en parlant sans arrêt. J'aurais quand même été curieux de savoir ce qu'elle pouvait bien lui raconter.

A peine fûmes-nous assis que je réalisai que notre «souper d'amoureux» deviendrait vite infernal. Voyant que sa rivale était bavarde, la sauvageonne voulut l'imiter pour se donner une contenance : ce qui se traduisit par un flot de paroles ininterrompu dans lequel Rina, n'attendant même pas que je puisse placer un mot, faisait les questions et les réponses.

Ce fut pour elle un moyen comme un autre de s'étourdir et de se donner l'illusion d'être forte. Cela rappelait les jeunes enfants qui chantent le soir dans leur lit, quand la maman a éteint la lumière de leur chambre, pour se donner du courage dans l'obscurité dont ils ont peur... Ce babillage incessant de la voix ensoleillée, dans laquelle je devinais par moments des sanglots étouffés, avait pour moi quelque chose de pitoyable et d'attendrissant mais les innombrables regards qui continuaient à nous observer devaient être persuadés que les échos lus dans les journaux avaient un fond de vérité et que la très jeune Rina Valenti, *«était follement amoureuse de ce vieux séducteur de Vincenzo!»*. J'endurai le pire des supplices pendant que la sauvageonne me disait :

— Vous avez raison, Vincenzo : cela m'est absolument égal que le comte Pozzi soit avec cette blonde!... N'est-ce pas son droit puisqu'il ne se considère plus comme mon fiancé? Ne pensez-vous pas qu'il aurait pu s'abstenir d'assister à la présentation de mon premier film? Il n'était pas avec cette femme dans la salle sinon je l'aurais remarqué: cette blonde ne passe pas inaperçue... Comment la trouvez-vous? Élégante mais d'une beauté désagréable... Elle doit avoir un caractère exécrable! Et elle parle sans arrêt! Le pauvre Eduardo a l'air de bien s'ennuyer en l'écoutant! C'est bien fiait pour lui! Ce n'est pas comme vous avec moi, n'est-ce pas, Vincenzo? Vous avez été surpris tout à l'heure... et heureux? Vous ne vous attendiez pas à ce que je vous demande de m'embrasser? C'était merveilleux! Nous voilà fiancés... Ainsi tout ce qu'on pourra dire désormais sur nous sera vrai! Pourquoi faire mentir les milliers d'inconnus qui se préoccupent de notre bonheur? Dès demain, j'annoncerai à toute la presse que je vais vous épouser parce que vous êtes le seul homme qui a compté et qui comptera toujours dans ma vie... Je vous adore, Vincenzo! Je suis tout de même curieuse de savoir qui est cette blonde...

— Béatrix Sorano, la première fiancée d'Eduardo...

J'avais réussi, au milieu de l'avalanche de mots, à glisser cette courte réponse. Peut-être n'aurais-je pas dû le faire mais j'étais excédé par tout ce que me disait Rina : chacune de ses questions, la moindre

de ses paroles sonnait faux! Je ne méritais pas un tel camouflet, moi qui avais été sincère dès le premier jour de notre rencontre. La sauvagienne ne me considérait que comme une planche de salut dans sa détresse... C'était affreux!

Ma réponse eut au moins pour effet de la faire taire. Les yeux de braise me regardèrent avec une surprise douloureuse : Rina comprenait qu'Eduardo était retourné à ses anciennes amours... Mais bientôt elle éclata de rire, un rire bruyant et forcé plus pénible à entendre qu'un sanglot :

— Ce que vous me dites est trop drôle! Décidément, je vais finir par croire qu'Eduardo est incapable de savoir ce qu'il veut! A moins qu'il ne trouve «élégant» de papillonner de la blonde à la brune, puis de la brune à la blonde? Vous au moins, Vincenzo, savez rester fidèle à une femme... Je crois même que – malgré tout ce qui a été raconté et écrit sur vos qualités de séducteur – vous pouvez faire un excellent époux! La grande difficulté pour vous était de trouver une compagne capable de vous comprendre et d'aimer votre profession... Vous l'avez maintenant et vous verrez que nous serons très heureux! N'est-il pas admirable de penser que nous serons bientôt dans la réalité ce *Couple* que nous avons si bien incarné à l'écran? Ce ne sera plus nécessaire de donner aux spectateurs l'impression d'être follement épris l'un de l'autre puisque nous le sommes!

— Si nous partions, petite Rina?

— Vous avez raison ce souper finirait par m'ennuyer... Et maintenant que l'on m'a consacrée «grande vedette», je suis bien décidée à ne plus rien faire qui m'ennuie... Par exemple, si je vous épouse, c'est parce que cela me fait un immense plaisir!

— J'en suis intimement persuadé, Rina...

— Tant mieux! Et puisque vous êtes dans cet état d'esprit, je vais vous demander d'accomplir publiquement ici un geste que vous n'avez pas le droit de refuser à votre petite fiancée... Au moment où nous allons quitter cette table et où vous mettrez sur mes épaules le manteau de renards, je vous demande d'avoir l'air de profiter de l'occasion pour m'embrasser... Je veux que ce geste, très naturel de votre part, soit vu de tout le monde... Je vous promets aussi de me laisser embrasser complaisamment pour que personne ne se fasse plus jamais d'illusions sur la nature exacte de mes sentiments...

— Croyez-vous vraiment que cette démonstration publique soit nécessaire pour consolider notre bonheur?

— Je le veux, Vincenzo!

Elle l'avait dit avec une telle conviction qu'il me parut impossible de ne pas m'exécuter... Si j'emploie ce verbe assez ingrat, c'est pour bien montrer que je pressentais à quel point ce geste de mauvais-goût serait pour moi une exécution capitale... Un homme de mon âge et de

ma réputation ne devait pas, n'aurait jamais dû se conduire ainsi en public! Je me ferais un tort considérable dans l'esprit des innombrables admiratrices qui ne m'aimaient que parce qu'elles n'avaient pas pu, depuis un quart de siècle, m'attribuer la moindre liaison féminine durable. Le personnage un peu cynique, que j'avais toujours interprété avec bonheur, me contraignait à rester le sempiternel Don Juan qui plaît mais qui se moque des femmes. Le baiser que j'allais donner serait un aveu tandis que celui qui avait été échangé dans la gondole restait un merveilleux secret... Par un seul geste, j'allais détruire la légende attachée à mon nom et tout cela, uniquement parce qu'une jolie fille de Rapallo voulait donner une leçon au seul homme dont elle était amoureuse! Le rôle que j'allais jouer serait de loin le plus ridicule de ma double vie de cabotin et d'homme.

Malgré toutes ces considérations, je le fis : après ce qui s'était passé dans la gondole, je ne pouvais plus reculer. Rina m'en aurait tellement voulu qu'elle aurait été capable de me faire une scène publique, pire qu'une effusion! L'harmonie apparente de notre couple, scellée par la grande réussite de notre premier film, aurait été instantanément brisée... Il fallait qu'elle se prolongeât pour assurer le succès des films à venir. Je crois que ce fut cette dernière réflexion, d'ordre essentiellement professionnel, qui me décida à tenter la redoutable aventure. Certains lecteurs pourront m'en vouloir d'un tel aveu mais n'étais-je pas avant tout l'authentique «homme de cinéma», celui qui faisait passer les nécessités de sa profession avant n'importe quelle considération, même si celle-ci était d'ordre sentimental?

J'exécutai donc scrupuleusement ce que «ma» fiancée m'avait demandé : nous nous étions levés de table, j'avais posé sur son décolleté les renards blancs et je l'embrassai avec ostentation... Ma grande expérience de ce genre de scènes passionnées à l'écran me permit d'être parfait dans mon rôle. Rina sut se montrer la partenaire idéale! Elle sembla, aux yeux de tous, prendre un plaisir extrême à la brusque surprise que je lui avais réservée... Jamais, je le pense, baiser de vedettes ne dut être plus photogénique!

Ce fut même un tel succès – après un court moment d'étonnement de l'assistance interloquée – que les applaudissements éclatèrent pendant que des voix criaient :

— Bravo, Rina! Très bien, Vincenzo!

Un admirateur, moins discret, se permit même de demander :

— A quand le mariage?

Mais ce succès, s'il fut complet, fut cependant de très courte durée car je me retrouvai – par une loi de la balistique – assis par terre, en plein centre de la salle à manger, sur la piste de danse... Il me fallut quelques bonnes secondes pour me rendre compte de ce qui s'était

passé. Au moment précis où mes lèvres s'appliquaient contre celles de la sauvageonne, j'avais reçu en plein visage un direct qui m'avait ôté tout pouvoir de résistance! Ce fut comme si une tornade s'était abattue sur mon éminente personnalité de séducteur... Tornade frisant le cyclone matérialisé par le poing irrésistible du jeune Eduardo, qui avait bondi de sa table pour m'administrer une correction que je ne méritais pas et qu'il n'avait nullement le droit de me donner puisqu'il m'avait laissé entendre très clairement, quelques heures plus tôt, que Rina ne l'intéressait plus! Mais l'homme est ainsi fait qu'il ne révèle jamais, à un rival supposé, la nature de ses véritables sentiments. Il lui faut une situation exceptionnelle pour le faire sortir du mutisme où l'emprisonne son orgueil. L'homme est très fourbe...

Quelques âmes charitables, aidées par le personnel bien stylé de l'établissement, m'aidèrent à me relever. On me réconforta et on me restitua le monocle, insigne de ma dignité, que j'avais perdu dans la courte bataille... J'avais beau répéter : «Ce n'est rien! C'est un petit incident sans aucune importance...», personne ne me crut et je sentis dans tous les regards qui m'entouraient une immense commisération à mon égard : j'en fus couvert de honte.

La seule façon de me tirer élégamment d'une pareille aventure était de faire une «sortie» digne des plus hautes traditions de l'art dramatique... Si jamais sortie de scène fut difficile, ce fut bien celle-là! Mon inaltérable fierté d'artiste me la fit pourtant réussir et je parvins même à adresser quelques vagues sourires, tenant de la grimace, à mes derniers admirateurs malgré un visage tuméfié. Ce fut la désinvolture de mon geste pour placer mon monocle dans mon arcade sourcilière gauche qui sauva tout... Je prends bien soin de ne pas parler de mes admiratrices que je n'osai même plus regarder, sachant qu'il me faudrait une revanche éclatante pour retrouver un embryon de prestige à leurs yeux! Et je me dirigeai vers la sortie – tel un automate monoclé – le regard fixé sur la porte en me demandant avec angoisse si je pourrais seulement l'atteindre.

J'y parvins grâce à l'un de ces petites miracles de la volonté qui vous sortent parfois de situations désespérées... Au moment où j'arrivai dans le hall, j'aperçus la silhouette très dégagée du comte Pozzi qui entraînait celle, emmitouflée de blanc, de la sauvageonne. Et j'eus tout juste le temps d'entrevoir une gondole qui s'éloignait dans la nuit vénitienne...

Je me retrouvai seul, sous le regard apitoyé du portier omnipotent et galonné. Ah! ce portier de l'hôtel Danieli! Je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir regardé ainsi... Il y a des instants où la discrétion devient la première qualité d'un personnel de grande maison. Je fus rapidement hors de ces lieux infernaux en me jurant bien de ne plus jamais y remettre les pieds! Après des années, j'affirme avoir tenu

parole : tant pis pour l'hôtel Danieli!

Une autre gondole s'était avancée : je m'apprêtais à y prendre place quand j'aperçus, m'observant à la fois avec une ironie contenue et une rage froide, la blonde Béatrix... Et mon Dieu – pourquoi ne pas l'avouer? – je la trouvai très belle sous le ciel étoilé... Je croyais voir une Walkyrie moderne, dont la fureur était tempérée par la sculpturale attitude d'une statue du Parthénon drapée dans une longue robe blanche moulée. Elle était en même temps toute la majesté de la femme et toute la splendeur de l'Antiquité... Ce doit être mon goût inné pour la beauté, allié au désir impérieux de ne pas paraître encore un peu plus ridicule, qui me donna le courage de lui dire :

— Désirez-vous, mademoiselle, que je vous raccompagne jusqu'à votre hôtel?

J'avais une revanche à prendre. Elle aussi, sans aucun doute.

Après m'avoir toisé avec une arrogance qui lui convenait à ravir, elle me répondit du bout de ses lèvres pincées :

— Vous ne trouvez pas, cher monsieur, que vous et moi avons été suffisamment les héros de cette fête pour ne pas continuer à nous faire remarquer?

— Des héros malheureux, mademoiselle! Mais que peuvent faire les malheureux sinon s'associer entre eux pour tenter de se consoler mutuellement ou, tout au moins, pour donner au monde qui les observe l'impression qu'ils n'attachent pas aux surprises désagréables de l'existence plus d'importance qu'elles n'en ont?

— Vous êtes, monsieur Nardi, dans l'erreur la plus complète! Le comte Pozzi n'est plus pour moi qu'un excellent camarade parfaitement libre de faire ce qu'il lui plaît...

— Même se battre en public avec un rival?

— Je ne pense pas que vous soyez pour Eduardo un rival très dangereux!

— Non contente de vous montrer désagréable à mon égard, vous cherchez à être blessante?

— Vous êtes de cette catégorie d'hommes qui doivent oublier très vite les blessures d'amour-propre.

— Ce n'est pas comme vous?

La fille de Giuseppe ne répondit pas. La bache dentelée d'une gondole fermée venait de se découper dans l'ombre du canal et frôlait le bord du pavement de marbre. C'était une merveilleuse gondole particulière menée par deux bateliers. Une milliardaire ne pouvait s'offrir moins et aurait cru déchoir si elle avait utilisé une simple barque, comparable à celles du commun des mortels.

Je la regardai prendre place, telle une souveraine, sur les coussins de velours rouge qui apportaient, avec tout l'or recouvrant l'embarcation, une impression de luxe insolent... Et pendant que son

équipage s'éloignait, je pensai que cette fille blonde, tout enfant de nouveau riche qu'elle fût, aurait mérité de vivre à une autre époque : celle où Venise ignorait la gloire éphémère des gens de cinéma et préférerait cacher sous des masques l'anonymat de ses aventures, de ses rêves, de ses déceptions, de ses traîtrises...

Le voyage solitaire que je fis, au rythme d'une gondole banale, entre l'hôtel de mes exploits et celui où j'avais élu domicile, me fut salutaire. La fraîcheur, enfin venue, de la nuit d'automne m'aida à retrouver toute ma lucidité. Et je revécus en pensée la soirée qui avait été fertile en incidents de toutes sortes... Je revoyais mon entrée au Palais du Festival en compagnie de Rina, dont le bras s'appuyait sur le mien pour y trouver la protection dont elle avait besoin contre la curiosité monstrueuse de la foule... J'entendais crépiter les applaudissements qui avaient accueilli la dernière image de mon film... Je me remémorais chaque parole du double dialogue échangé sous le péristyle entre Béatrix et son ex-fiancé d'abord, puis entre le comte Pozzi et moi... Si je ne pouvais oublier la première étreinte entre la sauvageonne et moi, dans la gondole, je haïssais la seconde dans la salle à manger bruisante de murmures... Je me retrouvais enfin avec tout le ridicule qui venait de fondre sur ma solitude... Et j'en conclus que cette soirée avait été, du commencement à la fin, celle du mensonge.

Les spectateurs avaient menti quand ils avaient laissé éclater leur enthousiasme à l'issue de la projection. Ils n'avaient pas osé agir autrement parce que le film était excellent mais je n'avais pas besoin de leur avis pour le savoir! S'il avait été mauvais, ou simplement médiocre, je n'aurais pas été assez stupide pour risquer un échec à la Biennale... Mais ces félicitations exagérées cachaient en réalité un immense dépit : mes confrères me détestaient un peu plus parce que ce ne serait pas encore cette fois qu'ils pourraient abattre ma superbe. Quant aux starlettes en quête d'un rôle tapageur, elles enviaient encore davantage la fille de Rapallo...

Le comte Pozzi avait trompé odieusement ma sincère amitié pour lui en me laissant croire que Rina ne l'intéressait plus...

La sauvageonne s'était moquée de moi dans la gondole avec l'insouciance d'une amoureuse pour qui tous les hommes, à l'exception de celui qu'elle aime, ne sont que des pantins...

Béatrix Sorano avait bluffé en affirmant qu'Eduardo n'était pour elle qu'un bon camarade...

Moi-même, pitoyable bonhomme, je m'étais menti à moi-même en essayant de me persuader que je pouvais être aimé par une jeune fille dont j'aurais pu être facilement le père... C'était moi en somme qui avais fait le plus grand mensonge de la soirée!

Il n'y en avait qu'un qui n'avait pas menti pour une fois parce qu'il avait eu l'intelligence de ne pas se montrer : Giuseppe Sorano! Quand il apprendrait, de la bouche même de sa fille, ce qui s'était passé à l'hôtel Danieli, il se réjouirait comme il ne l'avait pas fait depuis des années : j'entendais déjà son rire sonore et grasseyant de portefaix...

Vraiment, la fête avait été complète!

Je ne présenterais plus jamais de film à Venise! Je me demandais même si j'aurais le cran d'entreprendre la réalisation de cette nouvelle production, dont le scénario était prêt depuis longtemps déjà et pour laquelle j'avais trouvé le titre prometteur : *Adorable, Amoureuse et Entêtée*... Le film qui devait être la consécration définitive du talent de la sauvageonne! J'étais perplexe. Je n'avais plus qu'à me mettre des compresses froides sur mon visage tuméfié et à essayer de dormir, si je le pouvais...

Une demi-bouteille de whisky me fit penser à l'avenir avec un peu moins d'amertume. Assommé de fatigue et de chagrin je finis par m'endormir. Mon dernier réflexe, avant d'y parvenir, avait été de téléphoner au portier de nuit pour lui demander si Rina Valenti avait réintégré son appartement. Car la sauvageonne, sur mes conseils, avait élu domicile dans le même hôtel que moi... Mais la réponse du portier avait été :

— La clef de M^{lle} Valenti est toujours accrochée au tableau.

Mon premier soin, au réveil qui se situa aux alentours de 10 heures du matin, fut de décrocher à nouveau le téléphone pour poser la même question au portier de jour. Sa réponse fut celle de son confrère de nuit.

La seule conclusion s'imposant était que, pour la première fois depuis que je la connaissais, la sauvageonne – dont la conduite à Rome avait été exemplaire pendant des mois – venait de passer une nuit blanche. Il fallait croire que le motif en valait la peine et il valait mieux que ce fût dans la compagnie du comte Pozzi que dans celle d'un soupirant de rencontre. Je trouvais quand même cet état de choses très inquiétant : cette escapade n'était-elle pas l'annonce que la fille de Rapallo avait pris la brusque décision de sacrifier la carrière exceptionnelle, qui s'ouvrait devant elle, aux aspirations de son cœur? Je crois aussi qu'une forte dose de jalousie se mêlait à mon inquiétude...

Une douche froide suivie d'un substantiel petit déjeuner, ce double réconfort de l'homme civilisé, me permit de mettre de l'ordre dans mes idées encore très confuses. Ce fut en beurrant mes toasts que je commençai à reculer, dans une sorte de *travelling* intérieur, l'appareil de mon propre champ visuel... Peut-être le lecteur ignore-t-il la signification exacte de ce mot bizarre? *Travelling* appartient cependant au vocabulaire courant de chaque scénario et de chaque studio. Par

son seul emploi, scénaristes et metteurs en scène expriment leur désir d'agrandir ou de rétrécir le champ de la scène qu'ils ont imaginée ou qu'ils veulent tourner... Techniquement, la caméra est placée sur un chariot qui – selon qu'il avance ou recule sur des rails – permet de donner, sur l'écran, l'illusion que les personnages et même le décor se rapprochent ou s'éloignent. Ce procédé est de loin le meilleur pour donner le mouvement à un film et rompre la monotonie qui risquerait de se dégager de longues scènes dialoguées. Comme tous mes confrères, j'ai beaucoup utilisé le *travelling* dans mes mises en scène mais je n'avais jamais pensé qu'il pouvait être employé dans la vie. Il fallut mon total désarroi, au lendemain de la nuit vénitienne, pour me donner l'idée d'appliquer à l'existence courante mes connaissances professionnelles : il me parut indispensable de regarder les personnages dont la vie s'était intimement mêlée à la mienne pendant ces derniers temps avec un nouveau recul. De cette observation plus élargie naîtrait dans mon esprit la lumière dont j'avais le plus grand besoin!

Je décidai d'abord de descendre dans le hall dès que je serais prêt et de m'y installer dans un fauteuil placé face à la porte d'entrée : je voulais être le premier à assister au retour de la sauvageonne.

Une demi-heure plus tard, j'étais à mon poste d'observation... La lecture des journaux m'apporta un troisième réconfort : il n'y était question que du succès triomphal remporté la veille par mon film. Les photographies de Rina et de moi s'étaient, gigantesques, sur les premières pages : c'était déjà un résultat appréciable.

Cette longue attente dans le hall m'en rappela une autre, dans un certain hôtel de Rapallo, le soir où j'avais décidé de faire plus ample connaissance avec le comte Pozzi... Et je me demandais, après une année, si je n'aurais pas mieux fait de passer des vacances tranquilles dans le petit port méditerranéen sans penser à tirer un scénario de l'idylle qui s'était nouée, sous mes yeux, à une table de restaurant.

Mais le plus important, pour le moment, était de savoir si, oui ou non, Rina allait finir par rentrer à l'hôtel. La pendule du hall marquait déjà midi... A chaque fois que j'apercevais dehors, à travers la porte vitrée, une gondole qui s'approchait, je levais la tête au-dessus du journal me servant de paravent... Car le portier – encore un! ces portiers d'hôtel sont mes vraies bêtes noires! – me regardait non pas avec pitié mais avec méfiance. Il savait cependant très bien qui j'étais mais l'expression hostile de son visage semblait dire :

«Qu'est-ce qu'il peut bien avoir en tête, ce cinéaste, pour rester ainsi enfermé dans ce hall sombre quand il fait un soleil radieux et le jour où tous les journaux ne parlent que de lui? Ne ferait-il pas mieux de se montrer partout?»

Je n'en avais aucune envie après mes exploits de l'hôtel Danieli!

Heureusement pour moi, ceux-ci s'étaient déroulés suffisamment tard pour que les journaux du matin n'aient pu encore en parler mais je pouvais prévoir le pire quand les premières éditions du soir paraîtraient... Et la sauvageonne ne revenait toujours pas! Je commençais à me demander si je ne devrais pas me mettre très sérieusement à sa recherche lorsqu'elle apparut enfin dans l'entrée. Instinctivement je regardai la pendule : il était 1 heure de l'après-midi!

La Rina qui s'avavançait dans le hall n'était plus la même que celle que j'avais connue à Rome et même la veille, au moment de la présentation du film... La fille aux cheveux dénoués – n'ayant plus que quelques vagues restes de maquillage sur le visage, allant nu-pieds en portant ses souliers du soir dans chaque main alors que ses bras étaient encombrés d'admirables roses rouges et que son manteau de renards blancs pendait négligemment sur ses épaules – était à nouveau la sauvageonne de Rapallo. Son sourire épanoui me prouvait que notre plus grande erreur, à Eduardo et à moi, avait été d'essayer de transformer par de prétendues leçons de belles manières ou les artifices de la mode cette force de la nature qu'était la véritable Rina.

Et moi, qui avais ruminé depuis des heures les remontrances que je lui ferais pour ce que je considérais comme une conduite inqualifiable à mon égard, je me sentis désarmé quand je la vis se diriger tout naturellement vers mon fauteuil en disant avec l'insouciance d'une jeune femme heureuse qui est déjà prête à accepter les remontrances d'un vieil oncle bougon :

— C'est gentil de m'avoir attendue Vincenzo! Je craignais que vous ne fussiez déjà sorti... J'ai tant de choses à vous dire!

Ma voix tenta de se faire sévère :

— Vous ne semblez pas vous douter de l'heure qu'il est!

— L'heure?

Elle regarda distraitement la pendule avant d'ajouter :

— Quelle importance cela peut-il avoir! Mon bonheur ne passe-t-il pas avant l'heure, cher Vincenzo?

— Le plus inouï est que vous semblez l'avoir trouvé!

— Je viens de connaître la plus belle nuit de ma vie...

— Vous ne semblez pas avoir beaucoup dormi!

— Croyez-vous que j'allais perdre mon temps à dormir? J'ai eu tout le temps de faire des provisions de sommeil à Rome pendant des mois!... Telle que vous me voyez, j'arrive directement de *La Grotta*... Vous connaissez?

Si je connaissais *La Grotta*, cet estaminet étrange où l'on pénètre directement en gondole et où l'on ne descend d'une embarcation que pour s'installer à une table rustique sur laquelle étincellent des gobelets en vieil argent où pétillent tous les vins d'Italie! *Grotta*, dont

le nom évoque le décor en forme de caverne taillée à même le roc et où chaque convive peut chanter ce qu'il veut à sa table à condition d'avoir la patience d'écouter ses voisins... *Grotta*, uniquement éclairée aux chandelles multicolores et où les plus belles voix n'appartiennent pas à des professionnels mais sont celles de garçons ou de filles qui chantent l'amour... *Grotta*, où les plus humbles gondoliers côtoient les plus jolies femmes du monde et où le Tout-Venise vient s'encanailler...

Je ne pus que répondre :

— Si j'avais eu cette nuit la chance d'être à la place du comte Pozzi, je crois que moi aussi je vous aurais emmenée à *La Grotta*! Et, s'il vous est arrivé de vous y laisser embrasser, je pense que cette fois vous avez dû être sincère!

Les yeux noirs se baissèrent, comme s'ils n'osaient plus affronter mon regard, pendant que la voix chaude se faisait très humble :

— Je vous demande pardon pour toute la peine que je vous ai faite mais vous devriez essayer de me comprendre! Je vous assure que j'étais sincère quand je vous ai dit que je me considérais comme étant votre petite fiancée... Je pense aussi que je le serais encore s'il n'y avait pas eu...

Elle s'était arrêtée de parler, rougissante. Il fallait venir à son secours :

— ... S'il n'y avait pas eu la petite «bousculade» de l'hôtel Danieli? C'est bien ce que vous vouliez dire?

— Oui... Pauvre Vincenzo! Eduardo a dû vous faire très mal? C'est qu'il est très fort! C'est un véritable sportif...

— Je me suis rendu compte qu'il avait tout à fait l'étoffe d'un *campionissimo*! Grâce à sa fulgurante intervention, petite Rina, la durée de «nos» fiançailles aura été courte : une heure, tout au plus!

— J'ai eu d'affreux remords à cause de vous pendant le restant de la nuit... Je me répétais : «Pourvu que ce cher Vincenzo ne soit pas défiguré!»

— Je vous sais gré de cette pensée compatissante mais je pense que vous vous disiez aussi : «Après tout, cela vaut mieux que si mon Eduardo l'était par un horrible accident d'automobile»... Et vous aviez mille fois raison! J'ai eu tout le temps de réfléchir dans ce hall en vous attendant et j'ai pu y réaliser un *travelling* personnel : j'ai reculé mon appareil visuel pour vous observer, vous et le très dynamique comte Pozzi, d'un peu plus loin...

— Eduardo est très ennuyé de ce qu'il a fait! Il ne sait comment réparer...

— Réparer quoi? Vous pouvez constater que mon appendice nasal, auquel je tiens beaucoup, est intact et que mon monocle n'a même pas été brisé... Les dégâts ne sont que moraux, c'est-à-dire sans réparation possible! Je les conserverai pour moi tout seul, ces petits dégâts...

Nous n'en parlerons plus!

— Vous êtes encore plus gentil que je ne le pensais, Vincenzo.

— Oui... Je suis très gentil! Un peu moins sans doute qu'un *campionissimo* mais je le suis quand même... Et c'est cette gentillesse innée en moi qui m'incite à vous poser une question : quels sont vos projets maintenant?

— Mes projets? Je n'en ai pas d'autres que ceux que nous avons faits ensemble... Ne devons-nous pas bientôt commencer à tourner cet autre film dont vous avez terminé le scénario?

— Mais Eduardo ?

— Il m'a dit, en me reconduisant tout à l'heure, qu'il estimait que j'étais une trop grande artiste pour abandonner la carrière s'ouvrant devant moi...

— Il a dit cela? Cher garçon! Quand je vous racontais hier qu'il avait âprement défendu votre talent devant les attaques fielleuses de la Sorano, je ne mentais pas...

— Je le sais maintenant... Je sais également que s'il a accepté d'accompagner hier cette fille au Danieli, c'était uniquement pour se donner l'illusion qu'il pouvait se passer de moi... Mais il m'aime toujours! J'en suis sûre...

— *La Grotta?*

— Oui... *La Grotta!*

— N'est-il pas merveilleux, pour vous, Rina, d'avoir ainsi découvert un lieu enchanteur qui vous apporte une telle certitude? Combien sont-elles, dans le monde, les jeunes filles ou les femmes qui peuvent se dire : «Si j'ai le moindre doute sur la nature des sentiments de celui que j'aime, je n'ai qu'à me rendre à *La Grotta* et je saurai aussitôt que je suis aimée!» Cela ne tient-il pas du prodige ou de la magie? Vous avez beaucoup de chance!

— J'en ai même trop et cela m'effraie! Songez qu'à quelques jours d'intervalle j'ai pu rencontrer les deux hommes capables de me transformer : Eduardo qui a fait de moi une amoureuse et vous qui m'avez révélé ma personnalité d'artiste... Que pourrais-je demander de plus au ciel sans risquer de lui paraître insatiable?

— Mais tout simplement que le comte Pozzi vous épouse en ne vous empêchant plus de continuer votre carrière! D'ailleurs il semble, d'après les excellentes nouvelles que vous venez de m'apporter, qu'il va en être ainsi?

— Nullement, Vincenzo! Il n'a pas été question de mariage cette nuit... Il fallait d'abord qu'Eduardo et moi, nous nous retrouvions... C'est fait... Je crois pourtant que s'il m'avait demandé, avant de me quitter tout à l'heure, d'abandonner immédiatement l'écran pour l'épouser, je lui aurais obéi... Mais il ne l'a pas voulu.

— Ce qui prouve sa grande intelligence... Disons en résumé que

vos fiançailles vont encore se prolonger?

— Donnez le nom que vous voudrez à notre amour... Il est solide et capable de supporter l'appellation la plus dangereuse d'une longue attente : ce mot «fiançailles» que je déteste parce qu'il porte en lui l'espoir et la lassitude, la confiance et la prudence... Un mot qui n'est pas assez fort pour exprimer ce qu'Eduardo et moi ressentons!

— Hier soir, j'ai été abandonné par une jeune fille et, ce matin, c'est presque une femme que je retrouve... Maintenant vous devriez aller vous reposer. N'oubliez pas que c'est ce soir que le jury du Festival décerne les récompenses. Notre succès d'hier me permet d'espérer que nous ne serons pas oubliés dans la distribution des prix.

— C'est terrible! Il va falloir encore retourner là-bas?

— Eh oui!

— C'est impossible! Je n'ai rien à me mettre!

— Déjà? Comme vous êtes devenue femme, Rina!

— Je ne puis pas me montrer deux soirs de suite à ces gens avec la même robe et les mêmes fourrures!

— J'ai prévu cette éventualité quand nous étions encore à Rome... On livrera vers 6 heures, à votre appartement, cette robe de velours rouge que vous aviez essayée chez mon ami le couturier et que vous aimiez tant! Vous aviez d'ailleurs raison car elle vous allait à ravir... Moi-même je rêve depuis des années de contempler, pendant toute une soirée, une femme très brune dans une robe très rouge : je vais enfin réaliser mon rêve! Ne sera-ce pas pour moi une petite consolation? La robe arrivera directement de Rome tout à l'heure par avion... Elle ne sera pas seule mais accompagnée d'une essayeuse qui exécuterait, si c'était nécessaire, les quelques retouches de dernière heure indispensables... Mais je pense que tout ira bien : notre ami, M. le Grand Couturier, connaît par cœur vos mesures.

— Vous êtes véritablement un ange pour moi!

— Quand vous saurez la suite, vous m'appellerez le bon Dieu...

— La suite?

— J'ai pensé également que le manteau de renards blancs ne pouvait être vu qu'une seule fois au Festival, sinon il risquerait d'attirer l'attention... Le propre de la véritable élégance n'est-il pas le luxe discret? Aussi vous apportera-t-on, en même temps que la robe, un vison platine : il m'a été prêté par mon autre excellent ami, le fourreur... C'est moi qui l'ai choisi avant notre départ de la capitale et j'ai tout lieu de croire qu'il fera beaucoup d'effet sur la robe... Quant à la rivière de diamants et rubis, nous la remplacerons ce soir par un diadème d'une facture très légère, que vous fixerez judicieusement sur vos cheveux relevés. Ainsi parée, j'ai l'impression que vous pourrez affronter les félicitations du jury sans trop d'appréhension.

— Vous aviez raison, Vincenzo : vous êtes en effet le bon Dieu... ou

un Père Noël qui se serait trompé de date!

— En attendant l'arrivée de toutes ces splendeurs, allez dormir.

Au moment de partir, la sauvageonne me regarda avec une curiosité nouvelle que je ne lui avais pas encore connue, puis elle répéta :

— C'est bien cela : un Père Noël sans barbe et à monocle qui aurait, par moments, la douceur d'une maman...

Je restai dans le hall, abasourdi et songeur...

Toute ma tristesse, toute ma rancœur, toute mon inquiétude, toute mon impatience s'étaient évanouies en une seconde dès que j'avais aperçu le sourire de celle qui semblait être devenue une femme... Que de chemin parcouru depuis Rapallo! «Femme» et «Star», telle était la Rina Valenti de Venise... Mais je me promis quand même de continuer à l'appeler, dans le secret de mon cœur, pour moi seul : «Ma petite sauvageonne». Les enfants ne grandissent-ils pas trop vite?

Ce fut une jeune femme éblouissante d'élégance et de charme qui reçut, quelques heures plus tard au Palais du Festival, le Grand Prix de la meilleure interprétation de l'année alors que j'étais moi-même gratifié du Grand Prix de la mise en scène. Nous étions comblés et n'aurions pu souhaiter mieux. Ce palmarès, où la nouvelle équipe Rina-Vicenzo se taillait la part du lion, fut proclamé au milieu d'applaudissements enthousiastes dont la sincérité nous importait peu. Je crus bien remarquer quelques visages qui me regardaient avec un peu trop de curiosité : n'étaient-ce pas ceux des soupeurs de l'hôtel Danieli qui cherchaient à retrouver sur ma figure les traces du pugilat de la veille? Ils en furent pour leurs frais : la nature m'a heureusement doté d'un physique agréable qui avait su résister jusqu'à cette minute aux attaques combinées du temps, de l'âge et de rivaux plus jeunes...

Le plus grand étonnement de tous ces curieux dut être de constater à quel point Rina et moi paraissions être de bonne humeur, et combien l'harmonie régnant entre elle et moi était sincère. Enfin le comte Pozzi eut le très bon esprit de ne pas se montrer, cette nuit-là, au Palais du Festival. Je me gardai bien de faire remarquer cette absence à Rina : c'eût été de ma part un manque absolu de savoir-vivre. Ce fut elle, au contraire, qui me parla d'Eduardo dans la gondole qui nous ramenait lentement du Palais du Festival à notre hôtel :

— Vous devez être un peu étonné, Vincenzo, qu'Eduardo n'ait pas été là?

— A peine, chère amie...

Cette nouvelle façon d'appeler mon ex-élève, devenue la plus brillante de mes partenaires, était venue tout naturellement sur mes

lèvres! C'était bien la première fois que je répondais à la sauvageonne avec une telle déférence! Il y a un commencement à tout... A moins que le retour de ma protégée à 1 heure de l'après-midi, après une fugue nocturne pour laquelle elle avait complètement négligé de demander mon avis, ne m'eût sérieusement impressionné?

— Savez-vous pourquoi Eduardo n'est pas venu assister à notre double triomphe?

Je n'osai répondre : «Parce qu'il doit avoir honte de sa conduite d'hier à mon égard», et je trouvai plus diplomate de dire :

— Je l'ignore mais cette absence ne m'étonne pas outre mesure. J'ai atteint maintenant un âge qui ne s'étonne plus de grand-chose et spécialement de la désinvolture de la génération qui me suit...

— Ne soyez donc pas injuste! Je sais : la conduite d'Eduardo a été inqualifiable mais n'avait-il pas une excuse? Il était persuadé que vous m'aimiez!

— Peut-être n'était-il pas le seul de son avis! La nature de mes sentiments ne devrait cependant pas avoir une grande importance dans son esprit... Dites plutôt qu'il craignait de vous voir éprouver un penchant pour moi?

Elle ne prêta même pas attention à ce que je venais de dire et continua :

— Eduardo a été obligé de repartir cet après-midi pour Monza où il prendra part dimanche prochain au Grand Prix d'Europe.

— Le Grand Prix d'Europe! Cela devient sérieux!

— Très sérieux... Si Eduardo le gagne, il sera en tête pour le classement du championnat mondial des conducteurs... Ne serait-ce pas fantastique qu'il devînt champion du monde automobile la même semaine où je viens de remporter la plus haute récompense cinématographique?

— Ce serait à la fois magnifique et trop pour vous deux... Vous feriez quelques envieux de plus! Avec la mentalité bornée et aigrie qu'ont la plupart des gens, la beauté est déjà une chance insigne dont le complément indispensable devrait être la misère : ne faut-il pas un juste équilibre ici-bas? «Belle et pauvre», «riche et laide»... Ce serait trop injuste que le comte Pozzi et vous ayez tout!

— Mais, Vincenzo, nous n'avons pas cherché à connaître tout ce bonheur! C'est lui qui est venu à nous!

— Précisément! On pourrait chuchoter que vous ne le méritez pas! Aussi suivez un bon conseil : n'en parlez pas et goûtez-le en silence!

— Je veux absolument assister dimanche à cette course de Monza. Vous m'y accompagnerez?

— Pensez-vous que ma place y soit très indiquée? J'ai déjà eu le plaisir, depuis que je connais le comte Pozzi, d'assister à deux courses d'automobiles : cela suffit amplement à mon tempérament sportif!

— Vous ne pouvez pas me laisser seule un jour pareil, Vincenzo!

— Quelle fougue! On finirait par croire que vous commencez à vous passionner pour la dangereuse profession qu'a choisie le comte Pozzi et que vous ne sembliez guère apprécier, il n'y a pas si longtemps!

— Si vous aviez entendu Eduardo m'en parler à *La Grotta*! C'était admirable! Il m'a confié ses impressions sur la griserie de la piste, l'esprit de compétition, l'enthousiasme de la foule qui vous entraîne et qui vous pousse à aller de plus en plus vite... J'éprouvais la sensation d'être assise dans un bolide à ses côtés! C'était fou!

— Vous avez beaucoup changé en vingt-quatre heures, Rina...

— J'ai surtout compris que si Eduardo prenait de tels risques, ce n'était que par amour pour moi... Alors, au lieu de détester ces risques, je finis par leur trouver une certaine grandeur!

— Vous parlez comme une folle! Et dire qu'il a suffi d'une nuit pour vous faire ainsi changer d'avis! En somme, cette *Grotta* a surtout servi pour vous de cadre à un «gentleman's agreement»? Chacun pour soi dans sa profession et le grand rêve d'amour pour les deux! Après tout, ce n'est peut-être pas la plus mauvaise solution? Souhaitons qu'elle soit durable!

— Elle durera jusqu'à notre mariage.

— Et ce jour-là?

— J'abandonnerai l'écran et Eduardo ne prendra plus jamais place dans une voiture de course! Vous voyez que c'est très simple!

— Mais en attendant, qu'êtes-vous l'un pour l'autre : à nouveau des fiancés? De simples amoureux? Ou des... amants?

— Nous sommes un peu tout cela, Vincenzo! Vous oubliez même qu'à nous deux, nous allons être aussi un authentique couple d'étoiles, chacune dans son genre...

— Je m'en doute! Aussi suis-je contraint de vous poser encore une question à laquelle je vous demande de me répondre avec la plus grande franchise.

— Je serai toujours franche avec vous, Vincenzo...

— Vous ne m'avez menti qu'une seule fois hier quand vous m'avez laissé croire que vous m'aimiez... Je ne vous en veux pas : c'est moi qui ai été un vieux benêt de le croire! Ce n'est pas beaucoup dans la vie d'une jolie femme : un mensonge! Celui-là devait même être nécessaire puisqu'il vous a permis de retrouver votre véritable amour... Ma question sera d'ordre professionnel : bien que je puisse me considérer comme le premier et l'unique responsable du prodigieux départ de votre carrière, je n'estime nullement avoir les moindres droits artistiques sur vous... Il m'est arrivé, voici quelque temps, de rencontrer un grand producteur – avec lequel d'ailleurs je vous souhaite de ne jamais travailler! – qui m'a demandé si je vous

avais «prise sous contrat» pour une longue durée. Je lui ai répondu que vous et moi n'avions pas besoin de bouts de papiers signés et que notre contrat n'était que moral... Sincèrement, désirez-vous tourner votre prochain film sous ma direction ou préférez-vous un autre metteur en scène? Il y en a d'excellents et vous n'aurez que l'embarras du choix. Tous vont essayer de vous contacter! Je vous le répète : vous êtes complètement libre de choisir.

— C'est vous, Vincenzo, qui parlez comme un fou! Apprenez une fois pour toutes que vous resterez toujours mon seul scénariste, mon seul metteur en scène, mon seul partenaire et mon plus grand ami!

— Ne serait-ce pas une erreur de votre part, Rina, surtout en ce qui concerne le partenaire? J'ai un emploi d'acteur bien déterminé : «les séducteurs entre deux âges», «les amoureux sur le retour» et à la rigueur «les pères nobles»! Mais il ne m'est plus permis de jouer «les jeunes premiers» et il faudra bien qu'un jour ou l'autre vous tourniez avec un artiste dont la virilité correspondra à votre beauté. Me comprenez-vous?

— Oui, Vincenzo... et je vous aime!

— Je vous supplie, Rina, de ne plus jamais prononcer ce mot devant moi dans une gondole!

— C'est vrai que nous sommes encore en gondole! Pardon, Vincenzo! Si je répète ce soir «je vous aime», c'est tout autre chose... Cela signifie qu'il n'y a aucun autre homme que vous au monde pour lequel j'ai plus d'estime et d'admiration!

— Merci! N'en dites pas plus surtout! Vous venez de me réserver la part du pauvre... Dès demain nous rentrerons à Rome où je vous ferai signer, avec le même producteur qui a financé votre premier film, le contrat pour interpréter le rôle de cette *Adorable, Amoureuse et Entêtée* à laquelle je pense depuis des mois... Mais, cette fois, vous serez payée très cher. «Notre» producteur peut bien faire quelques sacrifices! Vous allez lui rapporter beaucoup d'argent avec votre premier film! La race des producteurs est ainsi faite qu'il faut toujours choisir le moment où ils sont argentés pour leur faire signer un contrat... Laissez-moi défendre vos intérêts dans la discussion et vous vous apercevrez que, à mes multiples facettes de cinéaste, j'aurais très bien pu ajouter celle d'agent cinématographique!

— Je ne sais plus comment m'y prendre avec vous, Vincenzo! Vous ne voulez pas que je vous dise que je vous aime, vous refusez que je vous embrasse...

— Vous me remercirez plus tard... par exemple le jour de la grande première de ce deuxième film. Vous vous apercevrez alors avec une joie sans mélange que vos fourrures et vos bijoux seront bien à vous. Ne sera-ce pas là une immense satisfaction de femme?

Son sourire prouva qu'elle adorait déjà ce genre de satisfaction.

Nous étions arrivés à notre hôtel.

Ce nouveau voyage en gondole s'était passé sans étreinte et sans passion. La seule chose, qui était restée immuable dans la nuit vénitienne, avait été la poussière d'étoiles qui avait continué à embellir «notre» voûte céleste. Mais ni Rina ni moi n'avions pris la peine de la contempler comme la veille...

LE FILM SPORTIF

Le lendemain, dans l'avion de Rome, je dis à ma partenaire :

— Maintenant que nos légitimes émotions sont passées, je vous dois une confidence : pendant que vous dormiez cette nuit, je travaillais... J'ai entièrement refondu le scénario d'*Adorable, Amoureuse et Entêtée*.

— Oh! Je l'aimais tant, Vincenzo!

— J'ai pensé qu'il pourrait être meilleur... Supposons que l'héroïne, c'est-à-dire vous, soit une très jolie mais très modeste fille du peuple devenue follement amoureuse d'un grand champion automobiliste qui, naturellement, ne prête aucune attention à elle... Et voici que, par le plus grand des hasards, la belle enfant découvre qu'une terrible machination se prépare pour empêcher l'homme qu'elle aime de triompher une fois encore dans une épreuve célèbre : un sinistre individu, commanditaire d'une marque de voiture, rivale de celle pour laquelle court le champion, a payé des hommes de main pour qu'ils scient en cachette et partiellement la barre d'accouplement de la direction du bolide que doit piloter notre champion.

— Mais c'est un sujet très dramatique!

— Il sera tempéré par votre sourire... Et ne pouvez-vous jouer un drame? Je n'ai pas encore oublié la toute petite Rina qui sanglotait un après-midi dans un coin de stand de ravitaillement à Brescia... Ce jour-là, j'ai compris que cette enfant pouvait passer sans effort du sourire aux larmes... Vous serez ce personnage.

— Et vous le champion?

— Vous n'y songez pas! Avec mes tempes grisonnantes et ma cinquantaine bien sonnée, ce serait risible... Non! Il va nous falloir trouver un jeune premier qui justifie votre amour. Le rêve serait un garçon ayant l'allure du comte Pozzi... Malheureusement, je crains fort que celui-ci ne refuse de tourner.

— Il refusera, soyez-en sûr!

— Nous lui trouverons donc un remplaçant mais qui nous dit qu'Eduardo n'accepterait pas d'être un peu notre conseiller technique pour toute la partie «automobiles et courses» qui sera très importante dans le film?

— J'essaierai de l'y décider.

— Je compte beaucoup sur votre aide, Rina, pour obtenir un pareil

résultat.

— Quel rôle interpréterez-vous alors, Vincenzo?

— Celui du vilain monsieur qui organise le complot dans l'espoir que le champion se tuera pendant la course.

— Vous vous réservez là un rôle abominable! Ne pensez-vous pas que les spectateurs, qui vous ont toujours vu souriant et enjoué dans vos autres films, ne soient déçus?

— Mes admiratrices m'aiment autant pour ma belle humeur que pour mon cynisme... Je trouve, au contraire, que ce rôle me conviendra à merveille... J'ai déjà une petite idée sur la façon de le jouer : figurez-vous que j'ai trouvé un modèle!

— Ce n'est pas possible?

— Oui... mais chut! C'est un secret... Je continue mon histoire : la belle amoureuse réussit à prévenir, en pleine course et au péril de sa vie, le champion du danger qu'il court!

— Comment cela?

— Ceci est un autre secret que vous découvrirez dans quelques jours en lisant le scénario définitif... Je termine : Bien entendu le champion, malgré ce handicap, finit par gagner la course et il a été tellement ému par le geste héroïque de l'humble fille qu'il décide de l'épouser. Vous voyez d'ici la séquence finale : le baiser donné par le vainqueur, encore assis dans son bolide et le visage couvert d'huile, sur la ligne d'arrivée et devant des milliers de spectateurs en délire?

— Que devient le vilain monsieur dans tout cela?

— Rassurez-vous : je lui réserve la fin qu'il mérite... Que dites-vous de ma petite histoire?

— Elle peut être magnifique! Mais ne changerez-vous pas le titre que vous aviez choisi?

— Non. Il convient admirablement. Avec son inexpérience absolue du monde et des dessous des courses d'automobiles, l'héroïne en sera le rayon de soleil. Elle commettra même avec la meilleure bonne volonté de la terre, gaffe sur gaffe pour atteindre son but : épouser l'homme qu'elle aime! Ce ne sera que dans les dernières séquences du film, au moment où elle risquera sa vie, que l'on sentira la véritable grandeur de son amour. Ainsi elle sera réellement adorable, amoureuse et entêtée!

L'avion commençait à virer au-dessus de Rome. Pendant que nous attachions, sur l'invitation de l'hôtesse, nos ceintures de sûreté, j'eus tout juste le temps d'ajouter :

— Je crois pouvoir répondre maintenant à la demande que vous m'avez faite hier : j'ai une sérieuse raison professionnelle de vous accompagner dimanche à Monza...

Ce dut être en vertu d'un autre axiome, vieux comme le monde,

disant : «Jamais deux sans trois» que j'assistai à ma troisième course d'automobiles. Le chiffre trois m'a d'ailleurs toujours porté chance... A Rina aussi : ne fut-ce pas en trois films qu'elle fit son éblouissante carrière? Et la base d'un bon film ne se trouve-t-elle pas dans ce nombre impair? Quel est le scénario solide dans lequel ne joue pas la loi infaillible du triangle? Tous les films que j'ai réalisés, à l'exception du *Couple*, racontaient l'aventure soit de deux femmes et d'un homme, soit d'une femme et de deux hommes... Le nouveau film que j'allais tourner ne dérogerait pas à la règle. Son titre même ne se résumait-il pas à trois adjectifs? Ses héros seraient trois : le *campionissimo*, la fille du peuple et le vilain monsieur... L'existence enfin ne s'était-elle pas chargée, depuis plus d'une année, de me rappeler à tout instant que nous étions trois personnages : Rina, Eduardo et moi, à tourner en rond dans un cycle vertigineux d'amour, de cinéma et de sport?

Nous étions venus à Monza pour «le sport» qui engendrait la réussite d'un film... J'y étais aussi pour les beaux yeux de la sauvageonne qui reflétaient «l'amour» de son champion. En somme, nous avions en main tous les éléments du succès. Ce fut sans doute pourquoi nous frisâmes la catastrophe!

Je n'ai pas souvenance d'avoir jamais vu une foule aussi dense que celle qui remplissait les tribunes et garnissait, en grappes humaines, le pourtour de l'autodrome : foule grouillante et hurlante, redoutable et sympathique, passionnante et passionnée.

Grâce à une faveur toute spéciale, Rina et moi avons été autorisés à rester dans le stand d'Eduardo qui allait piloter une nouvelle Maserati dont on disait merveille.

J'avais pris bien soin de me munir de mon élégante paire de jumelles que je n'avais utilisée, jusqu'à ce jour, que pour scruter les hippodromes et non pas les autodromes... Ce n'était pas que cet instrument d'optique m'eût particulièrement servi à suivre de loin les louables efforts d'un peloton de cavaliers aux toques et aux casaques bariolées! Non! La principale utilisation de mes jumelles avait été de me permettre de dénicher – au hasard de tribunes, d'un pesage ou d'un paddock – les plus jolies femmes... Il n'existe pas – à mon humble avis de profane – de courses dignes de leur nom si elles ne sont pas saupoudrées d'élégance féminine... Je raffole de ces exhibitions de robes un peu excentriques, portées par de ravissants mannequins dont la beauté n'a souvent d'égale que la bêtise... J'aime ces chapeaux invraisemblables, tantôt immenses et tantôt minuscules, qui font dire au passant : «Tiens! Voilà une dame qui revient des courses!» Car le vêtement «retour des courses» ne ressemble à aucune autre...

Hélas, il n'était nullement question d'une semblable élégance autour de l'autodrome de Monza! La chaleur était telle que tous les

hommes avaient ôté leur veston et que les femmes, affublées de lunettes teintées, s'étaient coiffées de chapeaux publicitaires en papier destinés à abriter leur peau fragile – ou leur maquillage! – des ardeurs solaires. Et cela faisait, dominant un océan d'individus en bras de chemise, une immense chaîne de chapeaux pointus sur lesquels on pouvait lire les noms de nos plus illustres apéritifs : «Cinzano», «Martini», «Rossi»... J'aperçus même une ravissante créature dont les merveilleuses boucles rousses servaient de piédestal à ce texte de réclame : «*Champion, la bougie qui gagne!*»

Cet ensemble monstrueux et carnavalesque offrait un pittoresque certain pour la première image de mon futur film.

Les jumelles m'avaient permis d'entrevoir aussi, dans la loge officielle et plastronnant au milieu de toutes les personnalités importantes, le visage apoplectique de Giuseppe Sorano... Laideur qui se trouvait heureusement compensée par l'éclatante beauté de sa fille.

Nous étions donc «tous là» pour assister aux nouveaux exploits du plus aristocratique des pilotes.

Juste avant l'épreuve et au moment où le comte Pozzi, déjà casqué et ganté, s'apprêtait à quitter son stand pour rejoindre son bolide placé en deuxième position sur la ligne de départ, je pus lui serrer la main et lui dire :

— Je ne vous souhaite pas bonne chance... Je sais qu'elle vous accompagne!

Et je désignai le foulard de soie bleue, noué autour de son cou. Il me répondit avec beaucoup de gentillesse :

— Merci, mon cher Nardi... C'est très «chic» à vous d'avoir accompagné Rina ici après ce qui s'est passé à Venise et que je regrette.

Puisque la paix était faite entre nous, la course pouvait commencer.

Une demi-heure après le départ, la Maserati n° 6 était en quatrième position. Depuis le premier tour, Eduardo s'était maintenu à la même place sans paraître pouvoir passer devant les trois voitures qui le précédaient et qui appartenaient toutes à une même marque rivale : la coalition était sérieuse. Plusieurs fois déjà le jeune champion avait essayé de prendre la place de tête dans la ligne droite passant devant les tribunes mais, à chacune de ses tentatives, la piste lui avait été pratiquement barrée par les trois autres pilotes qui roulaient roue dans roue... On sentait une mauvaise volonté évidente et un manque total d'esprit sportif chez les redoutables adversaires. Leurs voitures étaient certainement aussi rapides que la Maserati mais l'habileté du jeune homme était telle qu'il aurait su profiter du moindre passage pour se faufiler dans le dispositif de défense de ses rivaux. On devinait que les trois hommes de tête avaient dû recevoir de leur directeur de course

des prescriptions impératives :

«En aucun cas, vous ne laisserez Pozzi prendre le commandement! Vous êtes trois et il est le seul représentant de sa marque... Poussez à fond, dès le départ, pour lui faire griller son moteur... Même si deux d'entre vous doivent subir le même sort, cela n'aura aucune importance puisque le troisième restera seul en piste, débarrassé du plus dangereux des concurrents, pour ramasser les lauriers!»

C'était évidemment une tactique... Plusieurs fois déjà, la foule – qui avait fait d'Eduardo son idole depuis le Grand Prix de Toscane – avait murmuré. Le manque de «fair-play» de l'équipe adverse devenait trop visible : on ne voulait pas livrer le passage au *campionissimo*! Pour peu que la tactique se prolongeât, la foule deviendrait rapidement houleuse. Le peuple était pour Eduardo. N'était-ce pas le barème le plus probant de sa valeur de pilote? Le peuple se trompe rarement en matière de sport.

Au stand tout le monde était assez inquiet. Alfredo – j'appris son nom ce jour-là – répétait entre ses dents :

— Ce n'est plus du sport, c'est une course permanente contre la mort!

Et l'avis d'Alfredo comptait puisque ce garçon taciturne était, depuis Brescia, le fidèle mécanicien d'Eduardo. Il n'y avait pas une des épreuves auxquelles le comte Pozzi avait pris part pendant l'année dont Alfredo n'eût été à la fois le spectateur et l'observateur le plus attentionné : Alfredo était pour son patron ce que Paolo était pour moi. C'était lui qui faisait l'ultime mise au point du bolide avant chaque départ, lui qui procédait au «ravitaillement» complet en une minute pendant la course, lui qui était l'ange gardien de la mécanique... Et il paraissait soucieux! De temps en temps, son regard se posait sur Rina et sur moi avec une sorte de réprobation qui voulait dire :

«Pourquoi encombrement-ils le stand, ces deux inutiles? Leur place n'est pas ici! Ils feraient beaucoup mieux de rester sur les écrans...»

L'ingénieur qui avait parachevé la mise au point de la voiture était plus affable bien que son attention restât perpétuellement rivée sur le chronomètre qu'il tenait dans sa main droite. A chaque fois que la Maserati passait, à trois cents à l'heure au ras du stand, il se penchait comme s'il cherchait à voir quelque chose d'insolite sous le bolide. Dès que celui-ci s'était éloigné, il se relevait en hochant la tête.

Cette étrange façon d'agir finit par m'intriguer et je ne pus m'empêcher de lui demander :

— Mais enfin, qu'y a-t-il? Vous paraissez inquiet?

— Vous êtes un grand ami du comte Pozzi, monsieur Nardi?

— J'ose espérer qu'il me considère comme tel...

— Je me demande si mon devoir ne serait pas de lui faire signe de

s'arrêter.

— Pourquoi? Il est très bien placé! Il talonne ses adversaires et il y a à peine un sixième de la course de parcouru!

Mon interlocuteur me confia alors à voix basse :

— Depuis les cinq derniers tours, j'ai l'impression, en voyant passer la voiture, qu'elle flotte... que sa direction n'est pas stable... Je sens que son pilote a du mal à la maintenir en ligne aux très grandes allures... C'est d'autant plus bizarre qu'hier encore j'ai conduit moi-même cette Maserati pour un dernier galop d'essai et jamais je ne me suis senti plus en sûreté dans une voiture de course! Elle possède des stabilisateurs de direction capables de résister à n'importe quelle vitesse! Je n'y comprends rien!

Je dus blâmer car l'ingénieur me demanda à son tour :

— Qu'est-ce qui vous arrive, monsieur Nardi?

— Rien... Surtout ne parlez pas de cela à M^{lle} Valenti!

— Personne ne doit le savoir en dehors de vous, d'Alfredo et de moi.

— Je vais vous paraître très ignare mais je n'ai encore jamais entendu parler de la marque des trois voitures qui sont en tête?

— C'est une toute nouvelle firme qui voudrait se spécialiser dans la fabrication des voitures de grand sport et qui a besoin de se faire connaître par une victoire retentissante. L'exemple de Jaguar est typique : ce sont ses succès répétés aux 24 Heures du Mans et ailleurs qui ont fortement contribué au succès commercial de cette marque anglaise dans le monde entier... On prétend que le financement de cette nouvelle firme italienne serait assuré par Sorano, le milliardaire... Vous le connaissez certainement de nom?

— Et de réputation! Vous pensez que ses voitures ont des chances?

— Elles n'en auraient aucune si le comte Pozzi n'avait pas d'ennuis avec sa direction... Excusez-moi, il va repasser dans quarante secondes...

L'homme s'était penché une fois de plus, le buste complètement en dehors du stand. Les quarante secondes s'écoulèrent, puis la quarante et unième... A la cinquantième l'ingénieur dit au mécanicien:

— Il est arrivé quelque chose!

Les trois voitures de tête étaient passées sans être poursuivies par la Maserati.

La foule des tribunes s'était levée, anxieuse, dans l'espoir de voir poindre au bout de la ligne droite la voiture rouge de son grand favori mais le *campionissimo* n'apparaissait pas...

Et la voix du speaker – cette voix monocorde et sans visage, qui pouvait annoncer le meilleur et le pire – parla enfin dans les haut-parleurs :

— On nous annonce que la voiture n° 6...

Instinctivement, je m'étais rapproché de la sauvageonne pour saisir sa petite main, qui était déjà glacée... Il semblait que toute chaleur de vie se fût arrêtée en elle... Sa bouche demeurait entrouverte comme si elle était prête à exhaler un cri d'amour dans un dernier souffle.

La voix anonyme continuait :

— ... a manqué le virage, situé à l'entrée de la ligne droite des tribunes, au moment où elle s'apprêtait à passer les trois voitures qui la précédaient...

Il y eut une courte interruption due au bruit fait par le passage d'un concurrent sur la piste, puis le speaker reprit :

— Après un bond de dix mètres la Maserati s'est immobilisée sur l'un des talus de sable qui servent de protection... Le conducteur est indemne.

La foule poussa une immense clameur dans laquelle se mêlaient la joie de savoir son favori sain et sauf et le désappointement de le voir hors de course. Moi je ne voyais que Rina.

— Le foulard lui a porté bonheur une fois de plus, sauvageonne!

Sa réponse fut un faible sourire vite interrompu par la voix du speaker qui reprenait :

— Le comte Pozzi fait des efforts désespérés pour essayer de désensabler sa voiture... Nous rappelons que le règlement international des courses exige que le pilote soit seul pour remettre sa voiture en marche. Toute aide qui lui serait apportée par un spectateur entraînerait automatiquement sa disqualification immédiate.

Rina et moi nous regardions, désespérés.

— Il faut que nous y allions, Vincenzo!

Comment moi, qui ai toujours eu horreur de la marche et encore plus de la course à pied, ai-je été capable d'accomplir ce jour-là au pas de gymnastique les douze cents mètres séparant les stands de ravitaillement de l'endroit où la Maserati s'était ensablée? Ceci demeurera toujours pour moi un mystère... Il est vrai que je suivais la sauvageonne qui courait devant moi comme une folle en criant :

— Plus vite, Vincenzo! Plus vite!

Mais elle n'avait que dix-neuf ans, alors que moi... Quand je revis en mémoire cet épisode de mon existence, je pense qu'il eut à la fois un côté épique et burlesque... Au bout des cinq cents premiers mètres, je ne voyais plus que les pieds de Rina courant à une allure incroyable! Elle s'était déchaussée pour être plus à l'aise et elle avait abandonné ses escarpins à talons hauts de six centimètres. Je me croyais reporté à une année en arrière quand une certaine fille brune et échevelée déambulait, pieds nus, dans les rues de Rapallo... C'était cette Rina-là qui serait l'héroïne d'*Adorable, Amoureuse et Entêtée* et

non pas la Rina Valenti sophistiquée, maquillée, parfumée, écrasée par de lourds manteaux de fourrure, croulant sous les bijoux... Ce serait la fille du peuple courant au secours de son seul amour.

Les quelques spectateurs, parmi les milliers se passionnant pour la course et ne prenant même pas le temps de se retourner pour voir ce qui se passait derrière eux, qui nous virent passer ainsi durent se demander si je n'étais pas un satyre poursuivant une jolie fille. Je me souviens même d'avoir entendu, une voix féminine dire :

— Ce bonhomme ressemble étonnamment à Vincenzo Nardi!

Si cette dame avait su que c'était réellement moi, peut-être se serait-elle évanouie de surprise! Et si elle avait été l'une de mes fidèles admiratrices, sans doute aurait-elle été très déçue!

Nous arrivâmes enfin au bord du remblai de sable sur lequel la vitesse avait projeté la Maserati... Ainsi perché à deux mètres du sol, les deux roues avant dans le vide, le bolide avait piètre allure... On comprenait que seul un cheval, une paire de bœufs ou un bulldozer pourrait venir le dégager d'une position aussi instable. Ce qui serait ridicule pour une voiture atteignant aisément le 300 à l'heure!

Eduardo avait retiré son casque et ses lunettes. Il était couvert de poussière et de cambouis sur sa combinaison. Son visage indiquait une extrême tension nerveuse. Ses mains, fébriles, tentaient de placer entre les pneumatiques arrière et le sable, sur lequel ils reposaient, deux planches en bois destinées à servir de tremplin aux roues motrices qui, par bonheur, n'étaient pas dans le vide comme les roues directrices. Épuisé de fatigue, le jeune homme était tantôt debout, tantôt à genoux, tantôt couché sur le sable pour bien caler ses planches qu'il avait trouvées sur place en les arrachant à la palissade de protection du public.

La foule, angoissée, le regardait en silence. On la sentait au désespoir de ne pouvoir aider son favori mais les règlements étaient formels. Le plus navrant était que la Maserati paraissait intacte. Il suffisait de la faire descendre du sommet du monticule jusqu'à la piste au moyen du double plan incliné constitué par les planches. Mais un seul homme y parviendrait-il? Eduardo Pozzi incarnait vraiment l'homme seul, luttant contre l'inertie des choses. C'était à la fois épique et pitoyable.

— L'application de cet article du règlement de la course est d'autant plus injuste, dit une voix derrière moi, que ce n'est pas la faute de Pozzi si sa voiture a grimpé sur le talus! Les vrais responsables sont les trois premiers qui se sont mis «en quinconce» pour ne pas le laisser passer et le coincer à l'intérieur du virage. On devrait au contraire être reconnaissant au *campionissimo* d'avoir jeté volontairement sa voiture sur le talus plutôt que de rentrer dans la foule où il aurait fauché au moins quarante personnes... On devrait

l'aider!

Mais deux commissaires de course, portant un brassard jaune autour du bras gauche, étaient là, impitoyables, surveillant les moindres agissements du pilote solitaire.

La sauvagienne avait entendu, comme moi, le commentaire qui venait d'être fait dans notre dos. Elle me regarda : ses yeux de feu lançaient des éclairs de fureur et de rage... Ils semblaient prêts aussi à fondre en larmes et elle me dit sur un ton où la volonté passionnée avait remplacé la chaleur :

— Il faut secourir Eduardo, Vincenzo! Trouvez une pelle pendant que je vais l'aider à installer les deux planches...

Je dus la saisir énergiquement par la taille pour l'empêcher d'enjamber la barrière de protection du public :

— Vous n'y songez pas, Rina! Votre geste et le mien ne feraient que du tort à Eduardo! Vous avez bien entendu les avertissements du speaker... La seule chose que nous puissions faire est de l'encourager de la voix. S'il nous sait auprès de lui, à quelques mètres, cela décuplera peut-être ses forces!

La sauvagienne n'avait pas attendu la fin de ma phrase pour crier en forcenée :

— Eduardo! Eduardo! Nous sommes là, Vincenzo et moi...

Le jeune homme se retourna pendant un instant en nous adressant un signe très vague de la main qui signifiait qu'il n'avait plus grand espoir de désensabler sa voiture et qu'il serait bientôt contraint d'annoncer son abandon officiel... Son visage, que j'avais toujours connu très mâle et très résolu, était presque méconnaissable! Il fallait trouver d'urgence les quelques mots qui lui redonneraient le ressort nécessaire pour ne pas abandonner. Et je criai à mon tour, à tue-tête :

— Comte Pozzi! N'oubliez pas que les trois voitures de tête appartiennent à Sorano... Si elles gagnent ce sera pour lui un nouveau triomphe! Si elles perdent, ce sera le commencement de sa chute!

Ce fut comme un choc électrique. Il sembla qu'une force herculéenne avait brusquement été insufflée à l'homme épuisé... En deux efforts surhumains, il réussit enfin à glisser les deux planches sous les pneumatiques arrière qui, lorsqu'ils recommenceraient à tourner, pourraient adhérer sur des surfaces planes au lieu de s'enfoncer de plus en plus dans le sable... Eduardo avait déjà sauté dans la voiture pour se réinstaller à son siège de pilote : le moteur se mit à vrombir dans un fracas de victoire et, très lentement, la voiture commença à descendre du talus en marche arrière, sous les yeux de la foule médusée... Dès que les quatre roues furent sur la piste, le bolide s'y élança à nouveau accompagné par une fantastique ovation.

— Il a oublié son casque! remarqua un spectateur.

— Oui, mais il a quand même ajusté ses lunettes, répondit un

autre.

— Tant pis! Il courra nu-tête! dit une femme.

«Les cheveux au vent, pensais-je. Il n'en sera que plus magnifique et tranchera encore davantage sur le lot uniformément casqué de ses concurrents. C'est un garçon qui ne doit pas faire les choses comme tout le monde! Cela lui va bien d'être nu-tête avec, autour du cou, le foulard bleu flottant en écharpe triomphante...»

Et je décidai aussitôt qu'à un moment de mon film, on verrait «mon» *campionissimo* sous cet aspect... On le verrait aussi désensablant seul sa voiture sous les milliers de regards d'une foule haletante... C'était un incident auquel je n'avais pas du tout songé et qui apporterait un rebondissement d'intérêt supplémentaire à la course que je filerais. Je me demandai même si je ne devrais pas intituler mon film *L'Homme au Foulard bleu!* Mais, après une rapide réflexion, ce titre ne me parut bon que pour un film strictement policier... Il présenterait de plus le sérieux inconvénient de désavantager Rina au profit du jeune premier. Il fallait que Rina, grande vedette du film, le marquât de sa personnalité jusque dans le titre... Ne venait-elle pas de prouver qu'elle en était l'exacte héroïne en courant pieds nus pour se rapprocher de l'homme qu'elle adorait? J'introduirais aussi dans le film cette séquence de la course pédestre... Ce serait l'héroïne qui lancerait au pilote, à bout de nerfs, la phrase magique qui l'électrifierait! Ce ne pouvait être moi puisque je jouerais le sosie de Sorano.

— A quoi pensez-vous, Vincenzo? me demanda brusquement la sauvagonne.

— A notre prochain film...

— Vous aurez tout le temps d'y songer plus tard! La seule chose qui compte maintenant est qu'Eduardo remporte ce Grand Prix d'Europe... Vite! Nous retournons au stand de ravitaillement...

Avant même que j'aie pu articuler un mot d'acquiescement ou de renoncement, Rina était repartie en courant! La sauvagonne continuait d'être elle-même...

J'avoue – ce n'était plus une honte à mon âge – avoir rejoint au pas le stand de ravitaillement. Quand j'y fus après une bonne demi-heure, j'étais quand même au courant de la physionomie de la course grâce aux informations qui avaient été données régulièrement dans les haut-parleurs installés autour de l'autodrome. Dix fois déjà, pendant mon parcours longeant la piste, j'avais vu passer la Maserati rouge, les cheveux de son pilote, le foulard bleu... C'était à peu près tout ce que j'avais remarqué de la course, les autres concurrents ne m'intéressant pas! Les abandons étaient d'ailleurs nombreux et les voitures commençaient à s'espacer sérieusement.

Dans le flot d'informations sonores, aucune ne m'avait fait plus de

plaisir que d'apprendre que l'une des trois voitures de «l'écurie Sorano» avait manqué le même virage qu'Eduardo et s'était retrouvée en équilibre instable sur le talus! A chacun son tour! Quelques instants plus tard, j'apprenais, avec une joie encore plus grande, qu'il était pratiquement impossible de retirer la voiture de sa position délicate : elle reposait sur le carter, les quatre roues dans le vide... Elle n'avait pas eu la chance de la Maserati et son pilote devait abandonner. Cela faisait donc un premier grand rival éliminé! Si je l'avais pu, je crois que j'aurais volontiers félicité le speaker invisible qui m'apportait enfin de bonnes nouvelles...

Cet abandon permit au comte Pozzi de passer en troisième position... Sa remontée, depuis qu'il avait repris la course, avait été fulgurante. A chacun de ses passages, on annonçait qu'il venait de battre le record du tour et qu'il améliorait de seconde en seconde sa moyenne. Son accident l'avait immobilisé pendant près de vingt minutes... Et vingt minutes perdues dans une course de vitesse ne peuvent pas être récupérées à moins d'un miracle. Il fallait donc un miracle ou, plus exactement, trois miracles pour que les voitures Sorano ne fussent plus en course! Le premier venait de se produire. A quand le deuxième?

Il survint au moment précis où je retrouvais la sauvageonne au stand de la Maserati. L'une des deux voitures rivales, restant en course, venait de s'arrêter à son ravitaillement en répandant sur la piste une nappe d'huile qui fut aussitôt recouverte de terre par des commissaires pour éviter les dérapages des autres concurrents. Quelques minutes plus tard, la voiture passa devant nous sans son pilote et poussée à la main par des mécaniciens qui allèrent la garer derrière les stands : c'était un nouvel abandon qui permettait à l'homme au foulard bleu de passer en deuxième position. La justice immanente accomplissait progressivement son œuvre.

Mais, à moins que la troisième et dernière voiture de l'écurie Sorano n'abandonnât à son tour, il paraissait difficile que le comte Pozzi pût la battre! Si cela arrivait cependant, ce serait le plus grand des trois miracles parce qu'il fallait d'abord que le jeune champion la passât deux fois avant de pouvoir la talonner. Son long arrêt l'avait handicapé de cinq tours de retard. Il en avait déjà rattrapé trois mais comme le pilote de tête avait déjà accompli les trois quarts du parcours total imposé, il ne restait à Eduardo que quarante-cinq minutes pour combler son retard. Théoriquement, il fallait donc que la Maserati se dédoublât d'un tour par quart d'heure pour avoir quelque chance d'atteindre la ligne d'arrivée en même temps que la voiture rivale.

— Croyez-vous que ce soit possible? demandai-je à l'ingénieur qui continuait à observer les aiguilles de son chronomètre.

— Ce le serait si Pozzi n'avait pas d'ennuis avec sa direction.

— Ça continue donc, cette histoire? J'ai fait très attention à chaque fois que j'ai vu passer la voiture et je ne me suis aperçu strictement de rien!

— Il faut être du métier, monsieur Nardi! Sachez que la voiture tient de moins en moins la route... Evidemment, le bond sur le talus n'a pas été pour arranger les choses! Mais je maintiens qu'il y a une autre raison à ce manque de stabilité : elle existe depuis le départ de la course et moi, qui ai mis au point la voiture, je ne me l'explique pas!

— Si je comprends bien, plus la voiture roule vite et plus c'est dangereux?

— Plus c'est mortel, devriez-vous dire.

J'allais lui répondre que, dans ce doute terrible, il serait préférable – comme il l'avait suggéré – de faire signe à Eduardo de s'arrêter quand j'eus la surprise de voir s'encadrer dans la porte arrière du stand la silhouette massive de l'inspecteur de police, auquel j'étais allé rendre visite plusieurs mois plus tôt pour lui demander de reprendre discrètement l'enquête sur l'accident de Brescia.

— Alors, cher monsieur Nardi, dit-il en entrant, les choses vont-elles comme vous le souhaitez? Il semble que le comte Pozzi fasse une course splendide. C'est bien dommage qu'il ait eu cet arrêt involontaire sinon il serait assuré de devenir champion du monde aujourd'hui!... Depuis votre aimable visite de l'an dernier, j'ai suivi avec le plus grand intérêt chacune de ses courses... Je dois reconnaître qu'il a fait des progrès étonnants! On sent qu'il possède maintenant une maîtrise absolue du volant.

— Il le faut, inspecteur! Surtout en ce moment...

Et je le pris à part pour le mettre au courant des craintes de l'ingénieur. Après m'avoir écouté avec attention, le policier me dit :

— Vous vous doutez bien que j'ai surveillé de très près tous ceux qui ont approché le comte Pozzi ainsi que les différentes voitures qu'il a pilotées, à chaque fois qu'il prenait part à une course... Je n'ai rien découvert d'anormal : l'adversaire dont vous m'avez parlé me paraît aussi fort que prudent... Par contre, j'ai acquis la certitude que l'accident de Brescia a été dû à une main criminelle : il ne me manque plus qu'un maillon de la chaîne pour pouvoir procéder à une inculpation... Peut-être venez-vous de m'apporter l'élément qui me faisait défaut... Puis-je dire quelques mots à cet ingénieur?

— S'il veut bien vous écouter en ce moment!

— Je serai bref et il m'écouterà, soyez-en sûr!

Dès que les rapides présentations eurent été faites, il lui déclara :

— Je partage votre avis, monsieur. La voiture du comte Pozzi ne me semble pas très stable aux grandes allures... Il me paraît donc

indispensable d'intimer au pilote l'ordre de s'arrêter... Pouvez-vous obtenir ce résultat sans qu'il soit nécessaire que je m'adresse au directeur de la course?

Il avait prononcé ces derniers mots suffisamment fort pour que tous, dans le stand, pussent les entendre.

— Vous êtes fou? De quoi vous mêlez-vous? dit Rina.

— De tenter d'empêcher un homme que vous aimez d'aller à une mort certaine, mademoiselle Valenti... Beaucoup d'événements peuvent se produire en quarante-cinq minutes de course.

La sauvageonne le regardait avec effarement, sans comprendre. Je vins à son aide :

— Oui, Rina... M. l'inspecteur a raison : il faut qu'Eduardo s'arrête tout de suite!

— Mais, Vincenzo, je suis sûre qu'il va gagner la course! Vous verrez qu'il rattrapera son retard... Il vient de battre une nouvelle fois le record du tour!

— Il ne pourra plus le battre longtemps! dit avec calme l'ingénieur. Sa direction est faussée... Et croyez bien qu'il s'en est aperçu dès la première seconde de course! Mais il n'a pas voulu renoncer. Comprenez-vous ce qu'il lui a fallu d'audace pour tenir ainsi, à cette allure, depuis plus de deux heures et demie? La performance qu'il accomplit en ce moment est fantastique! C'est de loin la plus grandiose de sa carrière mais il n'a pas le droit de jouer ainsi avec sa vie... Notre devoir est également de le sauver malgré lui. Nous avons besoin en Italie de champions de sa classe pour remporter d'autres épreuves dans des conditions normales. Dites-vous bien que tout autre pilote que lui se serait déjà écrasé dans la foule! Monsieur l'inspecteur, je ferai ce que vous me demanderez.

— Au prochain passage de la voiture, faites au pilote le signal convenu entre vous pour l'arrêt immédiat.

— Jamais! hurla Rina. Je vous en empêcherai! Je crierai! J'ameuterai la foule s'il le faut! J'irai au micro et je me présenterai : «Ici Rina Valenti, qui vient de remporter le Grand Prix d'interprétation à la Biennale de Venise... Si je viens vous parler, c'est parce que je sais que vous m'aimez déjà un peu! C'est ce qui me donne le droit de vous révéler que l'on veut empêcher «notre» champion, Eduardo Pozzi, de gagner ce Grand Prix d'Europe!»

Je regardai et écoutai, bouche bée, la sauvageonne. Son idée de petit discours au micro était étonnante : je m'en servirais également dans le film. Pour peu que les surprises continuassent à s'accumuler jusqu'à la fin de la course, mon scénario deviendrait d'une richesse incomparable!

Tout le monde d'ailleurs, dans le stand, avait écouté la fille brune avec la même stupeur. L'ingénieur, l'inspecteur, le mécanicien

Alfredo... Ce fut ce dernier qui parla le premier :

— La signorina a raison : le patron gagnera!... Je connais mieux que n'importe qui sa façon de mener une course : il aura la peau de l'adversaire dans le dernier kilomètre... Moi aussi, j'ai bien vu que la voiture «flottait» dans les lignes droites mais le patron s'en tirera! C'est un acrobate! D'ailleurs je suis certain que si vous lui faisiez signe d'arrêter, il n'en tiendrait aucun compte! C'est son droit le plus absolu : il n'a commis aucune erreur de course, ni enfreint aucun règlement ni fait de tort à un autre concurrent... Le directeur de la course n'a même pas le droit de l'obliger à stopper. Le seul qui court des risques dans l'aventure c'est lui! Cela le regarde et pas vous! Vous ne vous figurez quand même pas qu'il va tout abandonner au moment où il remonte en flèche? Qu'est-ce que diraient ses milliers d'amis, qui sont là pour l'encourager et le soutenir? Tenez : regardez-le! Un bolide!... Plus rien! Il est déjà loin... Vous n'avez pas l'air de vous douter que, pendant que vous discutiez tous, il a déjà réussi à grignoter un demi-tour sur l'adversaire... Ça, c'est du beau travail!... Avant huit minutes, il l'aura passé en plein devant vous et devant les tribunes pour lui donner une leçon! Et il n'aura plus à se dédoubler que de deux tours! Et ce sera le même «truc» toutes les quatorze minutes!

— Vous savez bien, Vincenzo, ajouta Rina, qu'il ne peut rien arriver de grave à Eduardo tant qu'il porte le foulard bleu.

C'était vrai! J'avais oublié le foulard... Et je finissais par croire au pouvoir protecteur de ce banal morceau de soie! N'ayant jamais été superstitieux, c'était assez stupide de ma part mais j'étais complètement dominé, sans même m'en rendre compte, par le fluide juvénile de la sauvageonne! Il m'était cependant difficile d'utiliser ce foulard comme argument décisif pour faire obstacle à la volonté de l'inspecteur... Si la police commençait à se mêler très sérieusement de l'affaire, n'était-ce pas moi qui avais alerté cet excellent fonctionnaire qui ne demandait qu'à rester bien tranquille dans son bureau de la préfecture? C'était donc à moi seul qu'incombait la tâche délicate de mettre tout le monde d'accord :

— J'estime que vous avez tous raison : Rina, en voulant que le comte Pozzi remporte le Grand Prix d'Europe ; Alfredo, en défendant les qualités exceptionnelles de son patron ; vous, monsieur l'ingénieur et vous, mon cher inspecteur, en cherchant à lui éviter l'accident toujours possible... Mais je crois que nous ne pouvons pas retirer au comte Pozzi cette chance, qu'il ne retrouvera peut-être jamais, de gagner d'une façon splendide cette course capitale pour lui! Dès qu'il aura franchi la ligne d'arrivée, vous n'aurez qu'à faire mettre la voiture sous scellés pour l'examiner avec soin. N'est-ce pas là une solution qui offre le double avantage de satisfaire votre légitime curiosité technique, monsieur l'ingénieur, et de ne pas empêcher la

police de poursuivre son enquête?

Mon idée finit par être adoptée mais je savais que ma responsabilité serait très lourde si le pire se produisait.

La Maserati, qui tournait toujours à grande allure, réussit à se dédoubler des deux tours de retard exactement dans le nombre de minutes qu'avait prédit Alfredo. Un quart d'heure avant la fin de la course, les deux voitures de tête se retrouvaient dans le même «tour de circuit». Celle de l'écurie Sorano n'avait plus qu'une demi-douzaine de kilomètres d'avance, ce qui se traduisait – à la vitesse vertigineuse où roulaient les bolides – par un intervalle de quelques secondes... C'était peu. La fin du Grand Prix d'Europe devenait passionnante. La foule trépidante hurlait au passage des deux rivaux.

La sauvagienne, penchée vers la piste, était redevenue une tigresse... A un moment elle se retourna vers moi pour me demander :

— Pourquoi veulent-ils mettre la voiture sous scellés? Serait-ce une voiture truquée ayant subi des modifications de dernière heure interdites par le règlement?

— Au contraire, Rina. Si la Maserati a quelque chose d'anormal, c'est tout à la gloire d'Eduardo qui a quand même réussi à la piloter jusqu'à cette minute avec une science et une maîtrise incomparables. L'anomalie ne pourrait venir que du fait que des mains malveillantes auraient essayé de saboter cette voiture avant le départ pour empêcher «notre» *campionissimo* de triompher.

— Ce que vous dites est épouvantable, Vincenzo! Ce serait exactement comme dans le scénario que vous avez imaginé?

— Exactement... Mes sujets de films sont toujours puisés dans la réalité de la vie...

— Ce qui veut dire?

— ... Qu'il y a, comme, dans mon scénario, un très vilain monsieur qui veut beaucoup de mal à Eduardo...

Les yeux de braise me regardaient, affolés :

— Qui est-ce?

— Seules la précision et la minutie de l'enquête policière nous le révéleront!

— Et c'est cet horrible personnage que vous voulez interpréter?

— Mais oui... Je pense que ce sera l'un des rôles les plus vrais de ma longue carrière... Et...

Une immense clameur me coupa la parole : les deux bolides de tête venaient de passer côte à côte... Il ne restait plus qu'un tour à accomplir : dans cinq minutes la partie serait jouée... La foule était déchaînée. La voix du speaker racontait, seconde par seconde, ce qui se passait sur les tronçons de piste invisibles des tribunes et des stands de ravitaillement : on avait l'impression d'être dans la prodigieuse poursuite.

— La Maserati, disait la voix métallique, est toujours en seconde position... Les deux voitures vont attaquer la dernière boucle avant la ligne droite des tribunes.

La foule était crispée, tendue... La sauvageonne s'était mise debout sur la balustrade du stand... Enfin les deux voitures rouges – elles étaient toutes deux italiennes – apparurent à nouveau côte à côte... Et – trois cents mètres avant la ligne d'arrivée sur laquelle se tenait, drapeau jaune en main, le directeur de la course – le n° 6 se détacha très nettement. Le drapeau s'abassa : Eduardo venait de remporter le Grand Prix d'Europe!

Son mécanicien s'était retourné vers nous en disant de sa voix traînante :

— Qu'est-ce que je vous disais? Il l'a «coiffé» sur le poteau d'arrivée... Ça, c'est une victoire qui compte!

Le délire s'empara de la foule quand elle vit une fille brune, échevelée, courir nu-pieds sur la piste pour être la première auprès de la Maserati qui venait de s'arrêter dans un grincement de freins et de pneumatiques... Ce fut «le baiser au vainqueur» tel que je l'avais imaginé pour la dernière image de mon film... Un baiser qui venait d'être photographié par des dizaines de reporters et qui serait demain dans tous les journaux avec cette légende :

«La nouvelle étoile de l'écran Rina Valenti a voulu donner la première récompense au nouveau champion du monde.»

Je n'avais plus, après une pareille publicité gratuite, qu'à commencer le film... Dès que je pus rejoindre la sauvageonne, je lui demandai vite :

— Alors, petite Rina, que pensez-vous de mon idée de scénario?

— Ce sera votre plus beau film, Vincenzo! Mais comment avez-vous pu prévoir ainsi à l'avance tout ce qui se passerait dans cette course?

Je ne répondis pas. Pourquoi lui dire, alors que tout était à l'euphorie et au triomphe, que l'imagination d'un scénariste est parfois prophétique? Pourquoi révéler que «le vilain monsieur» était en face, dans la tribune officielle, sans doute en train de nous observer?

Machinalement je pris ma paire de jumelles pour voir comment se comportaient Giuseppe Sorano et sa fille. Leurs places étaient vides.

De même que j'ai tenté d'expliquer ce qu'était un *travelling*, il me paraît indispensable de révéler le sens précis du mot *panoramique*, autre procédé technique souvent employé dans la réalisation d'un film.

Le *panoramique* consiste à faire tourner lentement la caméra dans un mouvement semi-circulaire de droite à gauche ou de gauche à droite qui cinématographie une scène dont le champ est trop vaste pour un objectif fixe. Comme le nom même l'indique, une vue

panoramique englobe tout un panorama. Elle n'est guère utilisée pour photographier un personnage seul à moins que celui-ci ne se déplace dans un paysage comme cela se produit souvent dans les chevauchées de «westerns» américains.

Le nouveau film que j'allais réaliser débiterait sur un vaste *panoramique* en cinémascope permettant de découvrir une vue d'ensemble de l'autodrome de Monza avec sa piste blanche, ses tribunes, ses stands de ravitaillement... Après avoir donné aux spectateurs ce premier contact «visuel» avec le cadre principal où se déroulerait l'action, j'utiliserais le *travelling* pour faire découvrir les détails au fur et à mesure que l'appareil se rapprocherait de mes personnages essentiels.

Travelling, panoramique... Panoramique, travelling... Deux mots qui résument toute la mobilité des images dans un film.

Adorable, Amoureuse et Entêtée se terminerait également par un dernier *panoramique* succédant à un dernier *travelling* : après le baiser final de l'héroïne au *campionissimo*, la caméra reculerait en *travelling*... La vision idyllique des deux protagonistes s'éloignerait progressivement pour se fondre dans celle, grandiose, de tout l'autodrome avec ses dépendances et son immense foule... le mot *fin* apparaîtrait alors en surimpression pour dire que l'histoire était terminée... Mais, entre les deux *panoramiques* d'ouverture et de fermeture de l'objectif, que d'événements se seraient produits! En moins de deux heures de temps, les spectateurs connaîtraient l'angoisse, la fantaisie, le rêve, la peur, les larmes, l'amour... Telle serait la recette infailible de ma nouvelle production.

Je devais profiter de ce que les images colorées de ce Grand Prix d'Europe étaient encore vivantes en moi pour réaliser le film sans tarder et je pris la décision de commencer le travail préparatoire le soir même de la course, pendant le dîner très intime qui nous réunit, Rina, Eduardo et moi dans une charmante auberge proche de l'autodrome. En offrant ce repas, j'avais un triple but : rendre un hommage discret au nouveau champion du monde, sceller définitivement notre réconciliation et obtenir surtout du jeune homme qu'il consentît à devenir le conseiller sportif indispensable pour mon film.

La conversation, qui avait roulé pendant le premier quart d'heure du repas sur les différents incidents de la course, aborda bientôt le sujet qui nous hantait tous.

— Allez-vous enfin m'expliquer, demanda avec toute son impétuosité la sauvageonne, pourquoi la Maserati a été mise sous la garde de la police tout de suite après la fin de la course?... Heureusement, les spectateurs ont cru que c'était là une mesure de protection pour empêcher les collectionneurs de souvenirs de

s'approcher trop près de la voiture.

— Vous ne pensez tout de même pas, dis-je en riant, que l'un d'eux aurait subtilisé la Maserati?

— Mon cher Nardi, répliqua le champion, la remarque de Rina n'est pas dénuée de bon sens. Savez-vous qu'après chacune de mes courses, j'ai pu constater que des passionnés avaient emporté sans le moindre scrupule différents accessoires se trouvant sur mes bolides : un rétroviseur, le coussin du siège, ma paire de gants ou de lunettes que j'avais laissée dans la voiture, voire mon casque... Je n'ai jamais considéré ces petits rapt comme des actes de vandalisme mais plutôt comme une sorte d'hommage! Ces différents objets iraient augmenter des collections privées d'admirateurs anonymes qui pourraient dire à leurs amis ou connaissances en les leur montrant : « Cette paire de lunettes était celle que portait le *campionissimo* quand il gagna tel Grand Prix... » En somme, ces razzias sont plutôt flatteuses pour moi!

Mais la sauvageonne était entêtée :

— Elles n'ont aucun rapport avec l'intrusion de la police dans votre stand pendant la course! Vous êtes-vous vraiment rendu compte qu'une main malveillante avait touché à votre voiture avant le départ de l'épreuve?

— J'ignore si c'est de la malveillance ou un défaut de fabrication qui ne s'est révélé qu'au tout dernier moment mais il est certain que je n'ai jamais dû serrer plus fort le volant dans une course. A chaque seconde, j'avais l'impression que j'allais quitter la route! J'avais déjà ressenti une fois cette sensation désagréable à Brescia avant le seul accident que j'aie jamais connu.

— Vous ne considérez donc pas comme un accident le petit bond de dix mètres que vous avez fait cet après-midi sur le talus de sable?

— Ce n'est qu'un incident de course banal dû à la façon, assez désagréable pour moi, dont conduisaient mes trois adversaires de tête.

— Vous auriez dû le déclarer à l'arrivée. Ils ont fait preuve d'un manque absolu d'esprit sportif!

— Pourquoi s'acharner sur des vaincus? Après leur triple défaite, je serais bien étonné si leur firme les conservait comme pilotes! Ce sera pour eux la plus dure des punitions... Mais, de toute façon, je ne suis pas fâché, qu'une minutieuse inspection de ma voiture soit faite : j'ai une entière confiance dans l'ingénieur qui l'a mise au point : il trouvera certainement le défaut – s'il y en a un! – pour lequel elle tient mal la route aux grandes allures. Il y remédiera pour ma prochaine course.

— Qui sera?

— Le Grand Prix d'Angleterre à Brooklands, dans trois semaines.

Le visage de Rina avait pâli mais elle ne dit rien. Je sentais que son amour se doublait d'une immense admiration pour le champion dont

elle n'osait pas plus entraver la carrière qu'il ne se serait permis de gêner la sienne après avoir assisté au triomphe de Venise. Le «gentleman's agreement» des amoureux persistait. Je crus quand même judicieux de venir indirectement au secours de la sauvagonne, rongée par une inquiétude qu'elle cherchait à dissimuler :

— Maintenant que vous êtes champion du monde, mon cher comte, que pouvez-vous souhaiter de plus? Ne croyez-vous pas que la sagesse serait de vous reposer sur ces lauriers?

— Me reposer?... Vous ne paraissez pas vous douter que tout ce que j'ai gagné jusqu'à ce jour ne m'a servi qu'à liquider peu à peu les dettes que j'avais dû contracter pour l'entretien et la remise en état de ma propriété de famille... Tous les mois, j'ai utilisé la totalité de mes gains de pilote pour diminuer la somme globale que je devais. Je savais aussi que si je remportais aujourd'hui ce Grand Prix d'Europe, les quelques millions qu'il me rapporterait me permettraient d'éteindre ma dette d'un seul coup. Dès demain, la somme finale sera déposée en banque au nom de Sorano... On m'a dit que, jusqu'à présent, il s'était refusé à toucher un centime de l'argent que je lui ai rendu par versements successifs et qui s'est ainsi accumulé en banque. Ceci m'indiffère : que Sorano soit assez riche pour se passer de cet argent, c'est certain... Mais l'essentiel n'est-il pas que je puisse me considérer, à partir de demain, comme étant entièrement libre à son égard? Liberté qui va me permettre de répondre aux questions que pourrait éventuellement me poser la police si elle découvrait que des mains criminelles ont tenté de saboter ma voiture... J'ai déjà été interrogé, pour un motif analogue, après l'accident de Brescia, mais j'ai répondu à cette époque qu'il m'était très difficile d'accuser quelqu'un et que je me portais garant de tous mes collaborateurs ou mécaniciens... J'avais cependant une opinion très précise : la même que vous, cher Nardi!

— Pourquoi en aurais-je une?

— Je sais très bien que c'est vous qui avez déclenché une nouvelle enquête sur cette affaire! La police n'est jamais tout à fait discrète... Je n'ai pas le droit de vous en vouloir, bien que vous vous soyez mêlé de quelque chose qui ne vous regardait pas! Je ne veux voir dans votre conduite qu'une marque d'amitié... Je me doute aussi que vous ne devez pas porter Sorano dans votre cœur et que si vous pouviez lui réserver une surprise désagréable, vous le feriez sans hésiter! Ceci vous regarde... Mais pour ce qui est de «me reposer sur mes lauriers», apprenez que quand j'aurai achevé demain de payer mes dettes, il ne me restera plus grand-chose pour pouvoir assurer à Rina la vie à laquelle elle a droit! Je dois donc continuer à disputer des épreuves pendant une bonne année : il est évident que le titre de champion du monde me permet maintenant d'obtenir des contrats très intéressants.

Ce ne sera qu'à partir de la prochaine course de Brooklands que je vais pouvoir commencer à mettre quelque argent de côté.

— Votre décision m'inquiète un peu mais elle m'enchanté aussi puisqu'elle me prouve que vous êtes toujours décidé à épouser Rina.

— Je n'ai jamais changé d'avis... Cette année permettra à Rina de tourner encore les deux ou trois films auxquels son grand talent a droit. Le jour où j'abandonnerai les courses, elle cessera automatiquement de faire du cinéma pour devenir ma femme.

— Rina peut continuer à tourner tous les films du monde sans courir le moindre risque mais il n'en est pas de même pour votre profession, cher ami! Permettez-moi d'insister une dernière fois pour vous demander de ne plus courir! Ne faites pas comme ces acteurs – que j'ai trop connus! – qui s'obstinent à vouloir jouer sur scène ou à paraître sur l'écran alors que le public ne veut plus d'eux. S'ils avaient eu la sagesse de s'arrêter à temps et de se retirer quand ils étaient au faite de leur gloire, leurs admirateurs leur en auraient été reconnaissants et n'auraient parlé d'eux qu'avec une pointe de regret... Restez, comte Pozzi, dans l'esprit des foules le magnifique *campionissimo* qui s'est retiré vaincu après avoir prouvé au monde entier qu'il était le plus grand de tous les pilotes! Si, au contraire, vous vous entêtez à vouloir continuer, tôt ou tard – et beaucoup plus vite que vous ne l'auriez souhaité! – surviendra un nouveau champion qui prendra pour lui toute cette adoration que vous portent actuellement les foules... Vous vous retrouverez, écœuré, avec, pour seule consolation, le souvenir de vos triomphes passés...

— Je crois vous avoir déjà dit, monsieur Nardi, que j'avais horreur de vos sermons et que vous n'étiez pas fait pour jouer les prédicateurs!

— Peut-être me détesteriez-vous moins si je vous offrais ce soir même une situation qui vous rapporterait en quelques semaines autant d'argent que tous les Grands Prix où vous pourriez courir en une année? Depuis que j'ai acquis la certitude que vous ne continuerez à risquer votre vie que pour l'amour de Rina, je n'ai plus aucun scrupule à vous proposer de devenir mon conseiller sportif pour le nouveau film que je prépare... Je vous garantis que vos légitimes exigences financières seront acceptées par mon producteur.

— Conseiller d'un film? Votre prochaine production se déroulera donc dans les milieux sportifs?

— Rina Valenti y sera la vedette d'une histoire passionnante dont l'action se déroulera entièrement pendant une course d'automobiles.

— Vous vous moquez de moi?

— Jamais je n'ai été plus sérieux...

— Ce serait à croire que vous tenez absolument à ce que Rina et moi devenions la risée de tout le monde?

— J'ai au contraire l'intention de vous grandir l'un et l'autre! Je

réserve la risée pour Sorano...

— Vous êtes tenace dans vos inimitiés.

— Autant que dans mes amitiés! La vengeance est un plat qui se mange froid... Donc il me faut un conseiller pour que les séquences du film, où l'on verra la course, soient parfaitement réussies. Acceptez-vous mon offre?

— Vous semblez ignorer que le sport et le cinéma sont deux choses assez différentes.

— Je ne suis pas du tout de votre avis mais de nouvelles considérations sur cet intéressant sujet de discussion risqueraient de nous faire rester ici jusqu'à demain matin! Et vous devez avoir un grand besoin de repos après votre prodigieux effort de la journée. Moi-même, je vais profiter de cette nuit pour apporter de sérieuses modifications à mon scénario... Vous acceptez mon offre?

— Non.

— C'est regrettable. Je serai dans l'obligation de m'adresser à un autre pilote, peut-être même à l'un de vos concurrents qui aura été liquidé par Sorano à la suite de sa défaite! Reconnaissez que ce serait faire appel à un collaborateur assez inattendu...

— Cela ne manquerait pas d'humour... Mais je m'explique mal que vous, qui me parliez tout à l'heure avec emphase de cet abandon de carrière que je devrais faire en pleine gloire, trouviez normal de me voir m'abaisser jusqu'à devenir l'assistant appointé d'un cinéaste? pensez-vous que ce serait une «sortie» – pour employer une expression qui vous est chère, à vous les acteurs – digne d'un *campionissimo* considéré aujourd'hui par la foule comme son idole?

— Pour avoir des paroles aussi cinglantes, il faut que vous nous méprisiez beaucoup, nous «les gens de cinéma»...

— Peut-être.

— Eduardo!

Ce cri avait échappé à la sauvageonne.

— Il ne s'agit pas de vous, Rina... Dans mon esprit et dans mon cœur, malgré votre talent exceptionnel et votre réussite, vous ne serez jamais une «femme de cinéma»! Pour moi vous resterez toujours l'enfant brune que j'ai découverte un soir, allant pieds nus dans les rues de Rapallo et vendant ses fleurs...

— Je le sais, Eduardo, mais l'offre de Vincenzo est loyale : elle ne vient que de sa merveilleuse amitié pour nous. Vous ne comprenez donc pas qu'il rêve de nous voir enfin heureux?

— Nous le serons bientôt! Qu'importe s'il nous faut attendre encore un peu! Ne l'avions-nous pas compris à Venise? Si chacun de nous deux accomplit bien son travail pendant quelque temps encore sans chercher à trop se mêler de ce que fait l'autre, tout ira bien! Je ne me vois pas plus donnant des conseils pour l'un de vos films que je ne

vous imagine conduisant une voiture de course! Je vais vous demander à tous deux la permission de me retirer : je suis mort de fatigue!

— Emmenez-moi, Eduardo... J'ai un tel besoin de rester auprès de vous après tout ce que vous m'avez fait vivre pendant cette course!

Il s'était levé de table mais elle lui avait déjà pris les mains en répétant :

— Emmenez-moi!

— Pas ce soir... M. Nardi va vous tenir compagnie. Je suis sûr qu'il veut vous parler du film... Nous nous reverrons demain.

Après l'avoir embrassée, il s'éloigna rapidement.

Il avait oublié de me dire bonsoir : ce qui n'avait aucune espèce d'importance! Je ne comptais pas...

La sauvagette restait debout, désespérée et hésitante, se demandant si elle ne devrait pas courir après lui.

— Il a besoin d'être seul, Rina... Montrez-vous compréhensive! Demain vous le retrouverez plus amoureux que jamais! Et asseyez-vous bien sagement auprès de «l'oncle Vincenzo» qui a une belle histoire à vous raconter...

Elle me regarda, incrédule, mais finit par faire ce que je lui demandais. Ses yeux, perdus dans le vague, prouvaient qu'elle n'avait pas la moindre envie d'écouter mon histoire.

— Tout à l'heure, Rina, une phrase d'Eduardo m'a donné une nouvelle idée qui va m'obliger à modifier une fois encore mon scénario...

Cette fois le regard se fixa sur moi avec ahurissement. Je continuai, imperturbable :

— Je le prévoyais : vous vous demandez si le soleil de cette journée torride n'a pas produit sur mon cerveau les plus désastreux effets? Avez-vous souvenance que le comte Pozzi nous a dit : «Je ne me vois pas plus donnant des conseils pour l'un de vos films que je vous imagine conduisant une voiture de course»? Savez-vous que cette phrase, à l'allure insignifiante, est prodigieuse? Et qu'en elle seule se trouve toute la trame de l'un des films les plus extraordinaires que l'on aura réalisés depuis des années? Dès demain, vous commencerez à prendre des leçons de conduite automobile!

— Moi?

— Ce sera vous, l'héroïne, qui piloterez dans le film la voiture qui remportera la victoire!

— C'est de la folie! Vous me voyez, roulant à trois cents à l'heure?

— Un bon petit soixante-dix de votre part me suffira! Le miracle de la caméra fera le reste en donnant aux spectateurs l'illusion que vous êtes la femme la plus rapide du monde! Pour les séquences où la vraie course sera nécessaire, je vous trouverai une doublure sachant

conduire vite... Sous le serre-tête et avec les lunettes, il sera même très facile de vous faire remplacer par un homme, un authentique pilote. A grande vitesse on croira que c'est vous et, à chaque fois que la voiture ralentira dans une courbe ou s'arrêtera au ravitaillement, vous prendrez sa place et ce sera vous que l'on photographiera en gros plan... Tout ceci est enfantin et fera quand même beaucoup d'effet! Inutile de vous dire que je ne le clamerai pas sur les toits!

— Que deviendra alors votre histoire de l'humble fille du peuple amoureuse qui sauve à la dernière minute le *campionissimo* en lui révélant que la direction de sa voiture a été sabotée par l'homme qui veut sa mort?

— Mon histoire ne changera pas et n'en sera que meilleure! Imaginez que, la veille de la course, le champion soit victime aux essais d'un accident bénin qui l'empêche de s'aligner le lendemain au départ du Grand Prix sans que sa voiture soit cependant endommagée. Le sympathique garçon peut très bien s'être foulé un poignet ou même cassé une jambe! Ce qui le met dans l'impossibilité absolue de conduire sans que son existence soit pour cela le moins du monde en danger... Et il est au désespoir!

»Son amoureuse, c'est-à-dire vous, sait qu'il a mis tout ce qui lui restait d'argent dans l'achat de cette voiture sur laquelle il court sa dernière chance... S'il déclare forfait, ce sera pour lui la ruine : on ne voudra plus jamais de lui dans les grandes compétitions... Pendant la nuit, aidée par le fidèle mécanicien, qui pourrait ressembler comme un frère à Alfredo, la fille du peuple se met au volant du bolide qu'elle commence à conduire sur une route déserte... Le mécano est là qui lui donne les indications élémentaires : je pense que cette séance d'entraînement clandestin d'une jeune femme inexpérimentée, qui ne trouve son courage que dans son amour, peut être étonnante!

»Le lendemain, on voit la voiture prendre sa place sur la ligne de départ... Comme tout le monde sait que son pilote a eu un accident la veille, c'est la surprise générale! On annonce au micro que, pour ne pas priver au dernier moment l'épreuve d'un intérêt certain, le *campionissimo*, faisant preuve d'un magnifique esprit sportif, a trouvé dans la personne de l'un de ses élèves, le coureur X..., un excellent remplaçant. Il n'y a donc pas forfait de la voiture mais simplement changement de pilote. Celui-ci apparaît déjà casqué et le visage caché par les lunettes : c'est vous! Les spectateurs du film sont seuls à savoir, avec le mécano, que vous êtes une femme! Et ils sont ravis d'être dans la confidence... Le public des salles obscures adore savoir ce que sont censés ignorer certains personnages du film! C'est une règle mathématique de succès...

»Bien entendu, vos préparatifs ont été faits dans le plus grand secret par vous et par le mécano. Le *campionissimo*, cloué sur un lit de

clinique, ne se doute pas de votre projet mais il a demandé qu'on lui apporte, dans la sinistre chambre où il est immobilisé, un poste de T. S. F. pour pouvoir suivre les péripéties de la course à laquelle il devait prendre part et qui va être radiodiffusée... Quand il entend la voix du speaker annoncer qu'il est remplacé au volant de sa voiture, il croit devenir fou! Il essaie de quitter son lit malgré les protestations de l'infirmière et des médecins arrivés en renfort dans la chambre pour l'obliger à rester allongé. Il appelle alors la direction de l'autodrome au téléphone pour prévenir qu'il est victime d'une imposture et qu'il n'a jamais désigné ni formé ce pilote X... dont on vient de dire le nom! Mais, au moment où, après une attente exaspérante, il obtient enfin la communication avec l'autodrome, la voix du speaker annonce dans le poste de radio :

«— Tous les pilotes sont maintenant installés au volant... Le drapeau du directeur de la course est levé... Les moteurs tournent... La piste est évacuée par les mécaniciens... Il ne reste plus que onze secondes avant le départ». Dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux...

«Et un fracas infernal apporte dans le poste de radio l'annonce que la ronde gigantesque est commencée. Il n'y a plus qu'à laisser faire le destin. Effondré, le champion raccroche l'appareil...

— Que se passe-t-il ensuite, Vincenzo?

— Vous voyez bien que mon histoire est passionnante!... Je fais un enchaîné : l'appareil revient sur la course qui se poursuit dans une atmosphère d'intense excitation... La présence du pilote nouveau et mystérieux y apporte un fantastique élément de curiosité! C'est qu'il est prodigieux, ce jeune pilote! C'est un véritable risque-tout qui fonce! Au début de la course, les autres concurrents chevronnés essaient bien de se débarrasser de lui en tentant de lui faire manquer un virage... Il fait plusieurs tête-à-queue mais il s'en sort toujours et commence à grignoter place sur place. Il conduit comme vous seule le feriez, sauvageonne, si vous teniez le volant dans de pareilles circonstances! Il est magnifique de témérité et monstrueux d'insouciance! A un moment il s'arrête pour se ravitailler mais il prend bien soin de ne pas descendre de voiture, ni surtout de retirer ses lunettes! Le fidèle mécano fait tout le nécessaire : le plein d'huile, d'essence, la vérification rapide de l'allumage et de la pression des pneumatiques... A l'instant où le bolide va repartir, il glisse, dans l'oreille du pilote, avec son accent gouailleur :

«— Ne vous en faites pas! Ils n'ont rien deviné! Foncez!

«Et l'étrange pilote repart à toute allure comme seuls le font les gens qui viennent de passer leur permis de conduire... A lui la griserie de la vitesse! A lui la jeunesse qui s'approche du triomphe! Mais le plus angoissant pour les spectateurs du film est qu'ils savent que le

vilain monsieur – moi – a fait scier partiellement la barre d'accouplement de la direction! A tout moment, on s'attend à voir le jeune pilote – dont vous, la tendre héroïne, avez pris la personnalité – se retourner ou s'écraser dans la foule!

— Est-ce que je sais, dans l'histoire, que la voiture a été sabotée?

— Oui... Votre ami le mécano l'a découvert quelques minutes avant le départ de la course mais il n'a pas eu le temps de faire la réparation. Le seul espoir est que la barre d'accouplement tienne jusqu'à la fin de la compétition. Vous avez préféré courir le risque mortel pour tenter de sauver la situation financière désespérée de l'homme que vous aimez... N'est-ce pas là pour vous un rôle splendide?

— Si, Vincenzo... Et le champion, que devient-il pendant la course? Est-il toujours dans sa clinique, écoutant la retransmission à la radio?

— Vous ne vous imaginez pas un *campionissimo* continuant à se faire dorloter par une belle infirmière pendant que sa propre voiture est en train de courir vers la victoire, pilotée par un inconnu de lui! Non! Il a réussi à convaincre les médecins et à se faire transporter en ambulance automobile jusqu'à l'autodrome. Quand il y arrive, escorté de son infirmière, c'est pour assister au dernier tour de la course que vous enlevez en «grand champion» sous des ovations sans fin. Il est probable que, dans la réalité, les choses ne se seraient pas passées ainsi : vous n'auriez même pas pu prendre le départ! Et même si vous y étiez parvenue, vous n'auriez probablement pas terminé votre premier tour de piste! Mais l'un des plus grands miracles du cinéma est qu'il peut nous raconter la vie en l'enjolivant, si c'est nécessaire, pour les besoins de l'écran. Un film a le droit d'être dramatique mais il doit avoir une fin optimiste, sinon il ne fait pas de recettes! Le spectateur, qui sort d'une salle avec une impression de tristesse, déconseille presque toujours à ses amis ou à ses relations d'aller voir le film. Le cinéma est avant tout un délassement...

— Vite! La fin du film, Vincenzo!

— La fin? Votre bolide s'arrête devant les hordes de photographes qui veulent saisir dans leurs objectifs le visage du pilote inconnu... Vous retirez le casque et les lunettes : vos yeux de braise apparaissent, encadrés par vos longues boucles brunes... Stupeur!... Éclairs de magnésium... Nouvelle sensationnelle : le champion est une jeune femme ravissante!

— Et le baiser final?

— Vous y tenez?... Vous avez raison : le film serait incomplet pour des millions de spectateurs s'il n'y en avait pas! Eh bien, il se passe exactement l'inverse de ce que j'avais prévu dans la précédente version du scénario : c'est vous qui recevez ce baiser sur votre visage, adorable mais dégoulinant d'huile et couvert de poussière... Il vous est

donné par le *campionissimo* alors que vous êtes encore au volant... Savez-vous ce qui arrive alors? On voit la femme-champion s'évanouir de joie et d'émotion devant le *campionissimo*, qui s'appuie lui-même sur une béquille parce qu'il a une jambe plâtrée! Heureusement l'infirmière de la clinique est là qui vous ranime avec un flacon d'ammoniaque pendant que le mécano esquisse une grimace de dégoût... N'est-ce pas une belle fin de film? Tout y est : le triomphe du courage, l'aveu public d'un amour et le sourire de l'humour! Je crois que le spectateur sortira enchanté de la salle...

— Vous êtes un génie, Vincenzo!

— Je vais finir par le croire... Mais pour le prouver aux autres, nous n'avons plus une seconde à perdre! Vous, allez dormir pendant que je récris tout mon scénario... Et demain, à 9 heures, vous prendrez votre première leçon de conduite.

— C'est vous qui me la donnerez, Vincenzo?

— Moi? Mais je n'ai jamais su tenir un volant! C'est même pourquoi je réaliserai un excellent film sur le monde automobile...

Les leçons de conduite commencèrent : dès la première, Rina avait fait preuve de remarquables dispositions. N'en avait-elle pas pour tout?

Quand le comte Pozzi sut quel rôle je voulais confier à la sauvagesonne dans mon nouveau film, je crus un moment qu'il allait m'étrangler mais il se contenta, prouvant cette fois qu'il était un parfait homme du monde. Et sans doute ne voulait-il pas recommencer ses exploits de l'hôtel Danieli. Il préféra disparaître en prétendant qu'il devait rejoindre au plus tôt l'Angleterre pour s'entraîner sur l'autodrome de Brooklands. Rina eut un peu de chagrin mais celui-ci fut vite tempéré par ses occupations : elle avait beaucoup à apprendre pour bien interpréter son rôle difficile.

Quelques jours plus tard, je reçus aux studios de Cinecitta, où je choisisais les plateaux sur lesquels je tournerais les quelques scènes d'intérieur, la visite de mon ami le policier qui m'informa qu'avec l'aide de l'ingénieur et du mécanicien Alfredo, ils avaient découvert la cause du manque de stabilité de la Maserati. Ce n'était pas la barre d'accouplement qui avait été sabotée mais l'essieu avant gauche : ce qui donnait un défaut de parallélisme aux roues, aux grandes vitesses. Une nouvelle fois, la malveillance était certaine.

— J'espère, inspecteur, que la voiture a été réparée avant la nouvelle course à laquelle le comte Pozzi doit prendre part dans deux semaines en Angleterre?

— L'ingénieur a fait le nécessaire.

— Et le coupable? Allez-vous pouvoir l'arrêter?

— Ce serait une erreur d'agir trop vite... D'autant plus que celui

qui a exécuté les sabotages n'est qu'un comparse dont j'ai obtenu les aveux complets...

Et il me raconta à voix basse des faits qui m'enchantèrent. Je le remerciai en m'excusant de ne pouvoir l'écouter plus longuement et en pensant que la police était une admirable institution que l'on avait parfois tort de critiquer.

Dès que j'eus un moment de répit, ce soir-là, je fis le point selon ma vieille habitude... Et je réalisai dans mon esprit un étrange *panoramique* de la situation qui aurait pu paraître assez embrouillée mais qui, au fond, se clarifiait sérieusement pour peu que l'on voulût bien prendre la peine de regarder avec des yeux de cameraman : l'enquête policière était en si bonne voie qu'elle me permettrait bientôt de donner de mes nouvelles à mon vieil ennemi Giuseppe... Pendant ce temps le comte Pozzi s'apprêtait à affirmer son titre de champion du monde en présence des gracieux souverains britanniques : un aristocrate doublé d'un sportif ne pourrait qu'être très bien accueilli de l'autre côté du Channel. La sauvageonne commençait à piloter, à petite allure il est vrai, le bolide qu'elle serait censée conduire pendant ma course en cinémascope... Moi-même je faisais tous les matins – devant le miroir de mon cabinet de toilette – des «essais de tête» en me demandant si le vilain monsieur devrait porter mon éternel monocle ou, au contraire, ne ressembler à aucun des personnages avantageux que j'avais campés jusqu'à ce jour... Il ne restait plus qu'une personne à ne pas être – c'était vraiment le cas de le dire – «dans la course» : Béatrix!

... Absence qui ne dura pas longtemps, car, le lendemain de cette soirée de méditation, j'eus la surprise en arrivant à Cinecitta, où j'avais d'importantes décisions à prendre avec mon décorateur, d'y trouver une Béatrix qui m'y attendait. Sa morgue et son élégance contrastaient étrangement avec le ton de sa voix qui se fit charmante pour dire :

— Vous devez être plutôt étonné, monsieur Nardi, de me voir ici à une heure aussi matinale?

— Mon Dieu, mademoiselle...

— Je serai brève. Je sais que vos minutes sont comptées... Voici ce qui m'amène : je voudrais faire du cinéma...

Je crus m'écrouler de saisissement mais la belle créature ne me laissa même pas le temps d'esquisser ce geste essentiellement théâtral :

— Pouvez-vous m'aider, cher monsieur Nardi, à réaliser ce rêve? J'aimerais tant travailler sous votre direction! Vous êtes le seul metteur en scène que j'admire...

J'ai toujours été sensible aux compliments, surtout quand ils m'ont été adressés par une bouche de très jolie femme... Je ne pus que balbutier :

— Mais... si vous voulez bien entrer dans ce petit bureau, mademoiselle, je serai enchanté de vous écouter...

Je m'entends encore, pendant que j'ouvrais la porte vitrée pour laisser le passage à ma séduisante visiteuse, disant :

— Evidemment le mobilier de ce bureau n'est pas très confortable... Dans un studio tout le luxe est réservé aux loges des vedettes! Le metteur en scène doit se contenter du local exigu que l'on veut bien lui laisser pour qu'il puisse mettre de temps en temps ses idées sur le papier... Mais qu'importe! Ne dit-on pas que les chefs-d'œuvre naissent le plus souvent dans une mansarde?

— Et la beauté, monsieur, où la logez-vous dans un studio?

— La beauté, mademoiselle? Je lui réserve un plateau...

Comment oublier cette conversation?

Au fur et à mesure que notre «dialogue» se déroula, je détaillai davantage la fille de Giuseppe... Sa silhouette élancée était faite pour porter à ravir le tailleur bleu marine qu'elle avait jugé approprié à une sortie matinale. L'adorable petite toque, recouverte de fausses violettes de Parme, qu'elle avait crânement posée en équilibre sur son admirable chevelure blonde, annonçait un printemps de la saison prochaine qui aurait six mois d'avance... Les gants blancs en chevreau glacé et le sac en cuir de la même couleur achevaient de faire de l'héritière l'une des plus jolies femmes que l'on pouvait rencontrer à Rome. Si j'ajoute que Béatrix portait ce matin-là les cheveux noués en un chignon, lui donnant une féminité complète, on peut penser qu'elle n'avait rien d'une starlette en quête d'un rôle et tout d'une grande dame qui consentait à me faire la charité d'une visite.

J'avoue avoir pris un plaisir rare dans cette contemplation minutieuse d'une forme d'incarnation de la beauté :

— Je reconnais que ce désir de faire du cinéma, venant d'une jeune fille telle que vous, me surprend un peu! Puis-je savoir si cette vocation a été subite?

— Pour être tout à fait franche, je n'ai commencé à penser à faire une carrière de star que le soir où nous nous sommes retrouvés vous et moi, à Venise, dans une situation assez ridicule...

— Le fait est... Mais vous avez pu constater comme moi, depuis cette nuit regrettable, que le ridicule ne tue plus personne à notre époque! J'ai même l'impression que nous ne nous portons pas trop mal tous les deux... Ce qui m'enchanté dans votre demande est que vous n'envisagez pas une seconde de débiter à l'écran autrement qu'en star?

— Vous ne voudriez tout de même pas que la fille de Giuseppe Sorano pénétrât dans les studios par la petite porte?

— Vous avez raison! Pourquoi imiter toutes ces apprenties-débutantes qui se figurent que pour réussir dans ce métier – où il y a beaucoup de postulantes et peu d'élues! – il faut commencer par donner un substantiel pourboire au concierge du studio pour qu'il vous y laisse pénétrer, se faire ensuite remarquer par un sous-régisseur, puis tenter l'impossible pour être «du dernier bien» avec un assistant pour risquer de finir dans le lit du metteur en scène... Je passe sur les œillades aux machinistes et aux électriciens, sur les sourires à l'ingénieur du son et sur le flacon de parfum offert à la script-girl. J'ai toujours pensé comme vous que cette méthode, longue et fatigante, était désastreuse pour atteindre à la vraie réussite! Avec votre personnalité, qui est certaine, ou l'on vous verra sur l'écran en supervedette dès votre premier film, ou l'on ne vous y verra jamais!

— C'est exactement mon raisonnement!

— Je vais réfléchir à la question... Malheureusement, dans le film auquel je vais donner bientôt le premier tour de manivelle, je ne vois aucun rôle digne de vous.

— En êtes-vous bien sûr?

La voix se fit de plus en plus caressante :

— J'ai toujours entendu mon père dire qu'un scénario pouvait être modifié jusqu'à la dernière minute... Ne pensez-vous pas que j'en vaille la peine?

— L'histoire que je vais tourner ne peut plus subir aucun changement : elle est entièrement axée sur Rina Valenti...

J'avais lâché intentionnellement ce nom pour voir quelle serait la réaction. Celle-ci fut immédiate :

— Cette jeune inconnue a eu beaucoup de chance de vous rencontrer!

— N'inversons pas les rôles! Vous devriez plutôt dire que c'est moi qui ai eu le rare bonheur de pouvoir découvrir une artiste exceptionnelle dans un petit port méditerranéen!

— On a même prétendu que vous auriez été le véritable responsable de la rupture de ses fiançailles avec le comte Pozzi...

— On vous a mal renseignée : je n'ai été que l'instrument du destin... Il devait être écrit depuis longtemps quelque part que ces jeunes gens – avant de pouvoir s'aimer «officiellement» – devraient montrer qu'ils étaient, chacun de leur côté, capables de réaliser de belles et grandes choses... Rina est devenue l'une de nos meilleures vedettes actuelles dès son premier film et le comte Pozzi... Mais il me paraît superflu de vous vanter ses exploits sportifs que vous devez connaître tout aussi bien que moi! Maintenant qu'ils ont acquis tous deux la célébrité, je suis persuadé que cette très belle histoire d'amour se terminera par un mariage...

— Je n'en suis pas aussi certaine que vous! On ne m'ôtera pas de

l'idée que cette fille du peuple, même ayant réussi grâce à vous, ne possède pas les qualités qu'il faut à une comtesse Pozzi! L'épouse d'Eduardo devra avoir une distinction innée à laquelle une Rina Valenti n'atteindra jamais!

— Elle a fait beaucoup de progrès ces derniers mois sur le plan de l'éducation mondaine... Il est vrai qu'elle a eu d'excellents professeurs!

— Vous?

Une réponse indirecte était préférable :

— Il est certain que, si vous deveniez à votre tour une grande vedette de l'écran, les rôles qui vous conviendraient n'auraient aucun rapport avec ceux que je dois réserver à Rina. Le titre même de mon nouveau film la dépeint : *Adorable, Amoureuse et Entêtée!* S'il me fallait trouver un titre également en trois adjectifs pour souligner votre personnalité, je pense que *Séduisante, Dangereuse et Belle* vous conviendrait admirablement.

— Vous justifiez votre réputation de charmeur, monsieur Nardi! Mais je reconnais que c'est à peu-près ainsi que je me vois...

— Nul ne se connaît mieux que soi-même! C'est très important de bien se connaître pour réussir à l'écran! Aussi ai-je pleine confiance dans votre réussite.

— Quand me faites-vous tourner un bout d'essai?

— Dès que j'aurai terminé ce film.

— J'attendrai donc de vos nouvelles... Je crois sincèrement que moi aussi, sous votre habile direction, je puis réaliser de grandes choses... Ne trouvez-vous pas qu'il est enfin temps que le recrutement des vedettes soit modifié? Pourquoi les metteurs en scène et les producteurs iraient-ils toujours les chercher dans d'obscurs beuglants, dans la rue ou même sur les quais de ports? Il faut que cesse la psychose ridicule qui veut qu'une femme n'ait du talent que parce qu'elle sort du bas peuple ou n'a connu que la misère... Pourquoi n'existerait-il pas aussi de grands talents en puissance parmi les jeunes filles de la meilleure société?

Ma visiteuse fit une courte pause pour voir, à son tour, quelle serait ma réaction. Je restai attentif et impassible. Il était inutile de lui rappeler que la fille d'un Sorano n'était peut-être pas très bien placée pour se permettre de telles critiques et surtout pour se considérer comme appartenant à «la meilleure société»... Puisque toutes les portes avaient fini par s'ouvrir devant son luxe et sa richesse, Béatrix n'était-elle pas en droit de se croire la plus admirable fleur d'un milieu privilégié? Enfin ne porterait-elle pas déjà un grand nom d'Italie si une obscure sauvageonne n'avait pas eu l'idée saugrenue d'offrir un bouquet à un garçon brun?

Pensant que mon silence était une reconnaissance tacite de ses

titrés, au respect, la belle créature continua :

— N'existe-t-il pas déjà dans le monde un exemple frappant de ce que j'affirme : Grâce Kelly! N'est-elle pas la fille d'un milliardaire américain? Cela ne la pourtant pas empêchée d'avoir du talent! Les foules continuent à se passionner pour ses moindres paroles, ou gestes! Moi aussi, je veux être aimée du peuple...

— Comme l'est aujourd'hui notre nouveau *campionissimo*?

— Pourquoi Eduardo serait-il populaire et pas moi?

— N'y aurait-il pas, dans votre vocation subite pour l'écran, le désir secret de donner une bonne leçon à celui qui fut votre fiancé en lui prouvant que vous aussi êtes très capable de réussir par vous-même sans compter sur la fortune de monsieur votre père?

— Il y a un peu de cela mais il y a surtout ce besoin, que doit ressentir toute femme vraiment complète, d'acquérir «sa» gloire. Je puis dire que j'ai eu tout jusqu'à ce jour : la fortune, l'éducation, la beauté, les succès mondains... Tout sauf la gloire! Il me la faut! Et la façon la plus rapide de l'acquérir à notre époque est certainement de devenir une grande star de l'écran. Quel métier, quelle profession me permettrait de voir mon nom, Béatrix Sorano – qui, entre nous soit dit, me semble excellent pour la publicité parce qu'il est facile à retenir – s'étaler partout en lettres énormes sur les affiches, les façades de cinémas et dans les placards de journaux? Rien au monde ne peut m'apporter une célébrité et une gloire comparables dans l'esprit de millions de gens qui, sans le cinéma, continueraient à m'ignorer... Et je ne veux plus que l'on m'ignore!

— Peut-être, nantie de votre grande culture, auriez-vous pu écrire? Devenir une romancière illustre?

— Même si un auteur remporte un certain succès, celui-ci est toujours éclipsé de son vivant par le triomphe d'une vedette de l'écran... Vous en avez la preuve dans ces innombrables séances de signatures de livres où les auteurs les plus connus sont très heureux d'avoir à leurs côtés pour vendeuse une star! Dans le domaine de la popularité, la littérature arrive loin derrière le cinéma! La véritable célébrité d'un écrivain ne commence qu'après sa mort s'il a la chance que son œuvre ne sombre pas rapidement dans l'oubli... Les vedettes disparues sont également oubliées très vite mais, au moins, elles ont eu la consolation d'être enviées de leur vivant. Qui envie un auteur de nos jours, à l'exception d'un concurrent?

— Et la radio? Monsieur votre père ne contrôle-t-il pas un poste privé important?

— La radio, cher monsieur Nardi, ne m'a toujours semblé qu'un débouché pour demoiselles de province qui se croient du talent, pour midinettes qui cherchent à étonner leurs camarades d'ateliers, pour dactylos qui n'en peuvent plus d'être assises devant une machine à

écrire ou pour petits fonctionnaires qui rêvent de s'évader d'un guichet! Franchement, la radio n'est pas digne de moi.

— Il reste le spectacle de l'avenir : la télévision...

— Pour moi, ce ne sera toujours qu'un succédané ou une cousine pauvre du cinéma! Bien sûr, j'y ferai quelques apparitions comme tout le monde... Mais seulement quand je serai déjà devenue célèbre. La télévision enfoncera encore ma gloire dans l'esprit des gens qui restent en pantoufles chez eux... D'ailleurs ce sera elle qui viendra me chercher et pas moi qui irai à elle!

— Et le théâtre? Le bon vieux théâtre... Vous n'y avez pas songé?

— Ce doit être tellement ennuyeux de rejouer tous les soirs la même pièce si elle a du succès! Et si c'est un four, ce doit être affreux de se dire que l'on a répété pendant des semaines, des mois parfois, pour ne jouer que pendant quelques jours devant des salles à demi-vides! Et comment peut-on bien jouer tous les jours? Pour que les acteurs soient excellents sur la scène, il faudrait que les répliques et les situations de la pièce changent à chaque représentation! Les artistes, ne débitant plus alors un texte ressassé et appris par cœur, perdraient l'automatisme des gestes et de la voix ; ils seraient vrais parce que ce serait pour eux, à chaque représentation, une sorte d'improvisation... Le cinéma offre pour un artiste l'immense avantage d'exiger de lui qu'il ne soit bon que pendant quelques minutes par jour... Et, s'il a été mauvais dans une séquence, on peut toujours recommencer à la tourner!

— Je constate avec étonnement que vous n'envisagez pas du tout votre carrière cinématographique comme une aventure.

— J'ai horreur de l'aventure, monsieur Nardi!

— Je m'en serais douté... Personnellement, je ne la déteste pas : elle seule nous apporte le renouveau!

— Mais vous êtes un artiste-né, vous! Une sorte de bohème génial...

— Vous êtes très indulgente... Tandis que vous, mademoiselle, êtes une très belle jeune femme qui veut devenir une grande artiste! Il y a, en effet, une nuance... Savez-vous qu'une volonté aussi arrêtée que la vôtre ne peut être que de bon augure pour la réussite finale?

— Je ne suis nullement inquiète : si vous me donnez ma chance, le monde entier m'acclamera!

— J'aime votre modestie!... Il y a quand même une chose qui m'inquiète un peu dans votre cas... Et, quand je parle d'une chose, je devrais plutôt dire quelqu'un : monsieur votre père?

— Que vient-il faire dans cette conversation?

— Croyez-vous qu'il vous verra avec plaisir faire du cinéma?

— Il sera furieux mais cela n'a aucune importance : je suis majeure...

— Mais il est notre plus grand producteur de films! Peut-être comprendrait-il mieux votre vocation s'il devenait «votre» producteur?

— Il n'y consentira jamais! Lancer sa fille unique dans une profession pour laquelle il n'a que du mépris?

— Vraiment? Pourquoi, dans ce cas, s'est-il fait producteur?

— Parce que cela rapporte et lui permet surtout de réaliser d'autres affaires qui n'ont rien à voir avec le cinéma! Mon père est avant tout un businessman.

— C'est bien la raison pour laquelle j'hésite encore à vous faire tenter votre chance. Giuseppe Sorano a des moyens considérables à sa disposition pour vous empêcher de tourner ou, tout au moins, pour paralyser la distribution d'un film dont vous seriez la vedette.

— Craindriez-vous mon père, monsieur Nardi?

— Pour moi nullement... Pour vous, oui!

— Si je suis venue vous trouver de préférence à tout autre metteur en scène, c'est parce que je sais que vous êtes le seul homme du cinéma italien qui se moque éperdument de la puissance financière de mon père dont il n'a que faire! Votre nom seul est synonyme de succès : il suffit pour drainer des capitaux et assurer la réussite d'un film...

— Mademoiselle Béatrix, vous venez de me faire là un bien joli compliment qui achève de vaincre mes hésitations... Je vous promets de vous faire tourner un bout d'essai.

— A bientôt, monsieur Nardi.

Quand elle se leva, j'éprouvai la sensation de me trouver en présence d'une très grande dame dont on ne pouvait que baiser la main. C'était assez inattendu mais c'était quand même l'impression que donnait cette fille de parvenu! Tout en connaissant les mille et une manières de ne pas passer inaperçue, Béatrix savait aussi se faire respecter : comme ses soupirants que j'avais vus l'écouter bouche bée sous le péristyle du Palais de la Biennale après la projection du *Couple*, je venais de lui laisser dire une quantité incroyable d'énormités en l'écoutant avec une sorte de ravissement... Et ceci parce que je la savais sincère dans son prodigieux orgueil et dans son insupportable fatuité. Je m'étais laissé un peu envoûter par un charme savamment orchestré mais je n'avais pas été amoureux un seul instant de la belle créature... J'avais trop vécu depuis des mois dans l'amicale intimité de la sauvageonne pour ne pas lui avoir réservé l'exclusivité – n'est-ce pas terrible d'être contraint d'employer un mot familier à la profession de cinéaste pour exprimer ce que je ressentais et que je ressens toujours à l'égard de ma petite Rina? Mais je ne trouve pas de mot qui me semble plus exact! – l'exclusivité, donc, du seul coin de mon cœur où il restait un peu de fraîcheur...

La fille aux yeux de braise continuait à occuper mes pensées au moment où j'allais la diriger dans le deuxième film que j'avais conçu

pour elle avec autant d'amour que de tendresse. Il m'avait fallu cette visite parfumée d'une rivale pour me rendre compte que l'enfant de Rapallo resterait toujours le seul amour de ma vie... Jusqu'au jour où j'avais rencontré la petite bouquetière, j'avais cru que le cinéma était l'unique passion de mon existence mais, depuis plus d'une année, je ne savais plus si – dans mon cœur tourmenté – Rina l'emporterait sur mon métier ou si celui-ci finirait par triompher de Rina. Le cinéma était en moi depuis longtemps comme un mal chronique alors que l'apparition de la sauvageonne avait été un éblouissement suivi d'une longue souffrance qui ne faisait qu'augmenter. Laquelle, en fin de lutte, finirait par m'avoir? La maladie sourde ou la douleur aiguë? J'essayai d'oublier qu'un destin inexorable avait placé entre Rina et moi un homme plus jeune contre lequel le combat était inégal. Je cherchai à ne plus me souvenir que mes tempes grises avaient subi une défaite dès le premier jour et je continuai à me raccrocher, malgré tout, à un très vague espoir... J'espérais encore que le travail en commun finirait par rapprocher enfin mon amour de moi... Ce fut la raison pour laquelle je décidai de commencer immédiatement les prises de vues de son deuxième film.

La durée du tournage fut de dix-sept semaines : ce qui est très long pour un film européen. Je voulais que tout fût parfait : le jeu des interprètes, la technique, la qualité de la couleur... Un cinémascope coloré ne souffre pas la moindre médiocrité, sinon il vaut mieux utiliser le vieux procédé du noir et blanc — dans les dimensions normales.

Les intérieurs peu nombreux tels que la chambre de clinique où le *campionissimo* apprenait par radio qu'un pilote inconnu l'avait remplacé et le bureau imposant où le vilain monsieur brassait ses affaires louches avaient d'abord été tournés à Cinecitta. Ensuite, je m'étais transporté avec toute mon équipe à Monza. Je tenais à ce que les extérieurs, dont l'action se passait entièrement pendant la course, fussent filmés sur l'autodrome même où, quelques semaines plus tôt, Eduardo avait remporté son titre de champion du monde. Ces dernières scènes, qui nécessitaient une figuration considérable, furent les plus délicates à tourner.

J'avais choisi, pour être le digne partenaire de Rina et incarner le *campionissimo* malheureux en course mais finalement heureux en amour, un jeune premier inconnu, Alfredo Stefani, qui depuis ce film a fait son chemin puisqu'il est devenu l'une des vedettes que s'arrachent les firmes d'Hollywood. L'Amérique est assez riche pour pouvoir s'attacher à coups de dollars les artistes que nous autres, pauvres Européens, avons eu parfois beaucoup de mal à découvrir et à lancer! Que deviendrait l'Amérique du cinéma si elle n'avait pas l'Europe,

cette pourvoyeuse de talents?

Il me paraît superflu de parler de la façon dont Rina et moi interprétâmes nos personnages respectifs. Qui n'a pas vu le film? Quand le dernier tour de manivelle eut enfin été donné, j'avais la certitude que la sauvageonne avait su se montrer la plus authentique des championnes du volant et moi la plus infâme de toutes les canailles que l'on ait jamais vues sur un écran!

Le montage et le mixage du film demandèrent deux autres mois et la grande première de gala eut lieu le 3 avril dans l'immense salle du «Tivoli» de Rome. Après Venise, Rina Valenti ne pouvait avoir la présentation de son deuxième film que dans la capitale.

Ce fut, bien entendu «éblouissant d'élégance et triomphal de succès»... Rina et moi fîmes ensemble, ce soir-là, une nouvelle «entrée» encore plus remarquée que celle que nous avions connue au Palais du Festival... La quadruple haie de curieux était là, canalisée par une double rangée de carabiniers en uniforme de parade et sabre au clair. La sauvageonne réalisait enfin l'un de ses plus beaux rêves de petite jeunesse : passer en revue un régiment de carabiniers! Elle me le confia juste au moment où elle aperçut le miroitement des sabres sous les lumières des lustres et je fus très heureux que l'enfant de Rapallo pût connaître cette satisfaction puérile.

Je n'étais pas, comme à Venise, en smoking blanc, mais en habit! C'était encore Rina qui m'avait demandé d'endurer ce sacrifice... Je dois ici une confiance, pour ne pas décevoir tous ceux qui ont souvent apprécié mon incomparable allure dans les innombrables réceptions «sur l'écran» auxquelles les nécessités de scénarios m'ont fait assister : autant j'aime être en habit dans un film, autant j'éprouve la désagréable impression de faire très «père de la mariée» quand je le porte dans la vie... Je n'étais en habit ce soir-là que parce que la sauvageonne prétendait que «ce serait le seul vêtement masculin capable d'être en harmonie avec ses propres falbalas»!

Car elle débordait réellement de falbalas à cette première! Sa robe de satin broché, dont le décolleté me paraissait très audacieux, était brodée de pierreries auxquelles il fallait ajouter, pour avoir une très nette impression de bijouterie ambulante, un collier de perles à trois rangs, des boucles d'oreilles également en perles taillées en forme de poire et des bagues à tous les doigts... Le manteau de fourrure, sans lequel ma partenaire aurait estimé qu'il n'y avait pas pour elle de gala possible, était un vison noir... C'est dire que l'ex-fleuriste étincelait d'un luxe tapageur de plus en plus inutile pour rehausser sa beauté! Je trouvai cette manie de porter sur elle tout ce qu'elle possédait d'autant plus regrettable que, quelques minutes plus tard, les spectateurs la verraient à peu près telle que je l'avais connue à Rapallo : en fille du peuple ignorante des artifices et confiante dans sa seule jeunesse.

L'héroïne de mon nouveau film n'était qu'une ravissante pauvre à qui le courage et peut-être aussi le toupet finissaient par apporter l'amour.

Si j'ai insisté sur ces détails vestimentaires, c'est pour faire comprendre que, malgré toutes les leçons que je lui avait données à longueur de journée, il y avait des choses qui ne pourraient jamais changer dans la sauvageonne : son côté «peuple» lui donnait le goût du clinquant et du tape-à-l'œil quand elle s'exhibait dans une manifestation mondaine ou publique. Elle pensait à tort qu'une vedette devait «en mettre plein la vue» pour éblouir... Et dire qu'il n'y avait pas de fille plus simple qu'elle dans la vie quotidienne! Lorsqu'elle savait qu'elle ne serait pas le point de mire d'une soirée, elle exagérait dans l'autre sens et ne craignait pas de déambuler en sandales, vêtue d'un pull-over et d'un vieux pantalon. Ce contraste perpétuel prouvait qu'elle souffrait en réalité d'un complexe terrible : sous ses allures très dégagées et malgré son regard incendiaire, elle était timide! Ce qui la portait à croire qu'elle serait mieux armée et plus forte pour résister à l'observation ou aux critiques de milliers d'yeux quand elle serait caparaçonnée et harnachée comme un cheval de carrosse! Un pareil raisonnement la rapprochait des rois nègres ou des peuplades primitives.

La seule différence entre son habillement le soir de cette présentation de son deuxième film et celui qu'elle arborait sept mois plus tôt à Venise, était que tout lui appartenait : la robe, les bijoux, le vison noir. Tout avait été payé de ses propres deniers car elle avait touché, cette fois, de très gros cachets. Son second contrat prévoyait non seulement un minimum forfaitaire de plusieurs millions pour les huit premières semaines de tournage mais une garantie supplémentaire de centaines de milliers de liras pour chaque jour de tournage dépassant les huit premières semaines prévues. Et comme nous avons tourné pendant dix-sept semaines, la sauvageonne avait une véritable petite fortune! De plus elle toucherait, comme moi, un pourcentage sur l'exploitation du film qui avait déjà été acheté par les distributeurs du monde entier avant même sa première présentation publique. Dans quelques mois Rina Valenti serait riche.

Ce devait être cette heureuse perspective qui l'avait poussée à dépenser la plus grande partie de ses cachets en achats de toutes les merveilles qu'elle étalait sur elle. Pouvais-je lui reprocher d'avoir voulu connaître la jouissance de se pavaner dans des fourrures et avec des bijoux qui n'étaient pas prêtés mais bien à elle? N'avais-je pas été le premier à lui dire, sept mois plus tôt, qu'un jour viendrait où elle connaîtrait cette satisfaction essentiellement féminine?

Il nous fallut, à l'issue de cette première projection d'*Adorable*,

Amoureuse et Entêtée, près d'une heure — à Rina et à moi — pour nous frayer un chemin vers l'une des portes de secours du «Tivoli». Si nous avions eu la malencontreuse idée d'utiliser la sortie normale, nous serions restés encerclés jusqu'à l'aube par l'immense foule qui n'avait pu pénétrer dans la salle et qui nous attendait dans la rue. Seule une ruse transformant notre triomphe en fuite à l'anglaise, nous permit d'échapper à l'horrible bousculade qui aurait donné le pouls exact de notre popularité.

Nous nous retrouvâmes tous deux, très incognito et presque en amoureux, dans un petit restaurant discret où quelques soupeurs de qualité eurent l'élégance de ne pas sembler remarquer notre présence. Pour la première fois, depuis des semaines, nous éprouvâmes la délicieuse impression d'être enfin seuls et de pouvoir manger tout ce qui nous faisait plaisir sans sentir que des yeux nous mitraillaient et critiquaient même ce que nous pouvions avoir dans nos assiettes :

— Oh! ma chère, je n'aurais jamais pensé qu'une fille aussi ravissante que cette Rina Valenti pût ingurgiter une pareille quantité de spaghettis!

— Et moi, cher ami! Si l'on m'avait dit que Vincenzo Nardi, cet artiste dont j'adore le raffinement sur l'écran, grignote sa *pizza* en la tenant dans ses doigts, je ne l'aurais jamais cru!

La sauvagienne et son professeur de belles manières s'étaient réfugiés en un lieu où ils pouvaient savourer dans le calme leur nouveau triomphe sans craindre de décevoir, par leur gourmandise, des admirateurs ou des admiratrices dont la curiosité devenait tyrannique.

Nous pûmes parler aussi des personnalités de tous les milieux que nous avions eu le temps de remarquer dans la salle. Notre conclusion fut que le Tout-Rome était là... Tout Rome à l'exception du comte Pozzi.

Mais Rina ne pouvait lui reprocher cette absence. Glanant «lauriers sur lauriers», le jeune homme — après avoir remporté le Grand Prix d'Angleterre à Brooklands — s'était embarqué, toujours escorté du fidèle mécanicien Alfredo et avec une Ferrari parfaitement au point, pour prendre part à l'une des épreuves automobiles les plus dures et les plus meurtrières du monde : la célèbre course Panaméricaine qui oblige les concurrents à traverser à une allure record et sur des routes parfois défoncées une grande partie de l'Amérique du Sud et de l'Amérique Centrale. Une fois encore le champion du monde était arrivé bon premier avec une avance de plusieurs heures sur tous les autres concurrents. Succès retentissant qui lui avait permis d'envisager sa participation à la course de vitesse la plus sensationnelle du monde, celle à laquelle rêvent de prendre part tous les as du volant : Le Grand Prix d'Amérique à Indianapolis... Eduardo voulait prouver qu'un

représentant de la vieille Europe était très capable de se mesurer avec les plus grands casse-cou des États-Unis.

Si la sauvageonne et moi avions éprouvé le besoin de nous retrouver seuls après la présentation du film, c'était parce que ce Grand Prix d'Indianapolis se courait le 4 avril, c'est-à-dire quelques heures plus tard puisqu'il était déjà minuit en Europe... C'était pour nous une sorte de veillée d'armes ou plus exactement une pause entre deux rudes combats. Rina venait de remporter sa deuxième grande victoire cinématographique, Eduardo allait bientôt livrer sa plus dure bataille sportive... Le plus étrange n'était-il pas de penser que la fille de Rapallo avait triomphé grâce à une course d'automobiles en cinémascope alors que le véritable *campionissimo* n'était pas – comme dans le scénario – allongé dans une chambre de clinique mais en pleine forme et bien décidé à ne pas céder son volant à un remplaçant!

Plus nous sentions que l'heure du départ de la course approchait et plus Rina et moi devenions silencieux...

Il y avait, dans le petit restaurant, une vieille horloge sur laquelle nos regards ne pouvaient s'empêcher de fixer la ronde des aiguilles. Le battement de nos cœurs inquiets semblait rythmé par le tic-tac et le mouvement lancinant du pesant balancier de cuivre...

— Je ne pourrai pas dormir cette nuit, Vincenzo...

— Un peu de repos vous serait cependant nécessaire après l'énervement de ce gala.

— Il ne m'a pas fatiguée... Je crois que l'on doit finir par prendre très vite l'habitude de ce genre de manifestations... La première, à Venise, fut beaucoup plus pénible pour moi! Savez-vous à quoi j'ai pensé pendant toute la projection?... A la ronde véritable dans laquelle Eduardo serait entraîné dans quelques heures! C'est terrible de nous dire que nous ne sommes pas auprès de lui, dans son stand, pour l'encourager au moment où il livre le plus grand combat de sa carrière...

— Il sait bien que nos pensées l'accompagnent, petite Rina... Il a certainement reçu cet après-midi les télégrammes où nous lui souhaitons tous deux une bonne chance.

— Croyez-vous que si nous en envoyions un autre d'ici, il pourrait encore le recevoir avant le départ de la course?

Je regardai l'horloge :

— Nous pouvons toujours essayer... La nuit, les lignes télégraphiques sont moins encombrées.

— Vite! Prenez le téléphone... Je vais dicter le télégramme.

Je nous revois encore, elle en robe du soir et moi en habit, debout devant la caisse du petit restaurant auprès de laquelle se trouvait l'appareil téléphonique... J'entends surtout résonner à mes oreilles la voix chaude, devenue subitement pathétique, de la sauvageonne qui

disait à l'employé des postes :

— Vous avez bien compris l'adresse : «*Comte Pozzi, autodrome d'Indianapolis, U. S. A.*»? Voici le texte : «*Te supplie ne pas prendre le départ. Stop, j'ai peur. Stop. Je t'aime. Rina.*» C'est tout. Le nom et l'adresse de l'expéditeur? Rina Valenti Rome... Merci.

Dès qu'elle eut raccroché, je lui demandai :

— Mais Rina, pourquoi lui câblez-vous un pareil message? Il ne peut plus, il n'a plus le droit de renoncer maintenant! Cela passerait pour un manque de courage ou une lâcheté de sa part... Vous ne comprenez donc pas qu'en ce moment cinq cent mille Américains ont les yeux fixés sur cette voiture rouge qui va prendre le départ et qui représente à elle seule l'Italie et même toute l'Europe? Eduardo n'est-il pas le seul pilote de notre vieux continent à prendre part à cette terrible course?

— Je sais tout cela, Vincenzo, mais je suis tellement inquiète! Pendant que j'assistais à la projection de notre film, je m'imaginais voir aux actualités le Grand Prix d'Indianapolis avec les voitures qui percutent les unes contre les autres, qui se retournent, qui flambent!... C'était une souffrance horrible! Pour la première fois, alors que je n'ai eu aucune appréhension pour Brooklands ou pour la Panaméricaine où j'étais certaine qu'Eduardo serait le vainqueur, un pressentiment m'envahit, m'obsède : il va arriver un malheur...

— Rina! Ne prononcez jamais ce mot!

— Vous m'avez toujours dit que j'étais une fille d'instinct... Cet instinct de femme ne me trompe pas : Eduardo va se tuer!

— Assez, Rina! Vous savez bien que le foulard bleu le protège.

— Non! Il veut trop risquer... Il cherche toujours à aller de plus en plus vite! On ne joue pas sans arrêt avec la mort, Vincenzo...

J'étais sans réponse. Elle continua :

— Pensez-vous que l'on pourrait entendre la course d'ici par radio?

— Elle est sûrement retransmise par tous les postes américains... Patron! Avez-vous la T. S. F.?

— Oui, signor Nardi, le poste est au fond de la salle mais nous ne le faisons que rarement marcher. Notre clientèle aime la tranquillité...

— Eh bien, ce soir, il va servir! Il n'y a plus que nous dans votre restaurant... S'il le faut, il restera ouvert toute la nuit pour M^{lle} Valenti et pour moi! Vous pouvez dire à votre personnel qu'il aille se coucher...

— Mais je resterai, moi, monsieur Nardi!

Cette déclaration de bon commerçant m'indifférait : nous étions déjà devant le poste avec Rina. Je me revois également manipulant les commutateurs pour essayer de capter l'Amérique. Je trouvai assez rapidement différents postes qui s'entremêlaient : New York, Philadelphie, Chicago, Boston... Et brusquement une voix nasillarde

mais très nette, dit en anglais : «*Nous vous mettons en communication directe avec Indianapolis...*» Aussitôt une rumeur prodigieuse, que je connaissais bien pour l'avoir sonorisée dans mon film, remplit l'appareil... Il n'y avait aucun doute à avoir : c'était la foule d'un autodrome!

Il était prodigieux aussi de penser que l'inverse du scénario de notre film se produisait dans la réalité! C'était le *campionissimo* qui allait prendre le départ pendant que son amoureuse l'écoutait à distance par le miracle des ondes...

— La voix du speaker américain commença à énumérer les noms des pilotes engagés et des voitures qui était en train de se ranger derrière la ligne de départ. 54 concurrents! Nous entendîmes tout à coup:

«*Le numéro 26 est la seule voiture étrangère prenant part au Grand Prix d'Amérique... C'est une Maserati pilotée par le nouveau champion du monde : le comte Eduardo Pozzi.*»

J'eus l'impression que mon cœur allait s'arrêter de battre : Eduardo avait beau être mon rival, c'était un rival valeureux. La petite main de la sauvageonne s'était blottie dans la mienne : n'était-ce pas son geste habituel chaque fois qu'elle avait besoin de sentir un appui?

Les aiguilles de la vieille horloge continuaient leur ronde, se rapprochant infailliblement de l'heure H à laquelle serait donné le grand départ. L'attente fût exaspérante, meublée par les commentaires du speaker qui donnait les caractéristiques propres à chaque voiture et qui récapitulait les victoires qu'avaient remportées les différents pilotes avant de s'aligner dans la redoutable épreuve. Lorsqu'il en fut au n° 26, il dit :

«*La voiture Maserati a produit une très grosse impression aux derniers essais. Son pilote, le comte Pozzi – qui appartient à l'une des plus anciennes familles d'Italie – est devenu champion du monde à la suite de son éclatante victoire dans le dernier Grand Prix d'Europe à Monza... Depuis, il n'y a pas une seule épreuve à laquelle il ait pris part qu'il n'ait gagnée. Parmi ses récentes victoires, citons le Grand Prix d'Angleterre à Brooklands, le Grand Prix d'Espagne à San Sébastian, la Panaméricaine...*» Une immense ovation de la foule américaine accueillit le prestigieux palmarès.

Rina et moi étions incapables d'échanger une parole. A un moment cependant j'eus l'impression d'entendre dans une sorte de brouillard une voix très faible qui murmurait :

— Croyez-vous qu'il ait reçu le télégramme?

L'horloge marqua enfin 3 h 59. Il ne restait plus qu'une minute avant que le drapeau du directeur de course, que nous avions l'illusion de voir, ne s'abaissât... Les rumeurs de la foule s'atténuaient en quelques secondes et il y eut un silence impressionnant, seulement

coupé au loin par le ronronnement des moteurs des bolides qui devaient être tous en place sur la piste prêts à s'élancer... Puis la voix nasillarde compta : «*Dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux*»... Comme à Brescia, comme à Monza, comme pour tous les départs de courses automobiles dans le monde, l'énoncé du dernier chiffre fut couvert par la formidable clameur accompagnant le fracas des moteurs déchaînés. J'eus la sensation que le peloton de bolides venait de traverser le poste de radio, laissant derrière lui une longue plainte aux résonances métalliques...

Les yeux de braise restaient rivés sur l'appareil. Je comptai trois minutes trente au bout desquelles le tonnerre repassa sur les ondes. Aussitôt après la voix du speaker annonça :

«Le premier tour vient d'être accompli à la moyenne de 170 miles à l'heure. En tête, la voiture 26 pilotée par le comte Pozzi»

Je ne pus que dire à Rina :

— Il me semble voir d'ici le foulard bleu flotter auvent!

La course continuait. Au sixième tour, Eduardo était toujours premier mais une nouvelle clameur de la foule retentit dans le poste quelques secondes après son passage puis la voix américaine annonça avec calme :

«La voiture 26 vient de se retourner. Elle est en feu.»

La sauvageonne avait poussé un hurlement de bête blessée à mort. Je n'eus que le temps de la recueillir dans mes bras après avoir fermé d'un geste brusque le commutateur. La radio s'était tue, la salle du restaurant était maintenant silencieuse. Le patron, hébété, nous regardait sans comprendre. Je lui criai :

— Aidez-moi! Vous ne voyez donc pas qu'elle s'est évanouie?

Pendant que nous l'allongions sur une banquette, je pensai que le télégramme était parti trop tard... L'amour de ma vie restait inerte. Je m'en voulus, à cette minute, d'avoir fait le film.

LE FILM DES ADIEUX

Le choc avait été terrible pour Rina.

Pendant quelques jours, je me demandai, même, si sa raison n'allait pas vaciller. Nous nous relayions, Paolo et moi, jour et nuit à son chevet... Et pourtant, le miracle avait eu lieu : Eduardo était sorti vivant du terrible accident! Des spectateurs courageux avaient réussi à l'arracher à la Maserati en flammes qui, quelques instants plus tard, avait explosé en ne causant – autre miracle – que des dégâts matériels. Mais le pilote était loin d'être indemne! Une fracture du bassin l'obligerait à rester allongé pendant des semaines et des mois peut-être dans la clinique new-yorkaise où il avait été transporté. Pourrait-il seulement remarquer?

Les premières quarante-huit heures, Rina s'était refusée à croire qu'Eduardo fût encore vivant. Ce qu'elle avait appelé «son pressentiment» avant le départ de la course, ajouté au délire qui avait suivi la commotion, lui faisait croire que je cherchais à atténuer sa douleur en lui laissant un faux espoir. Même la lecture que je lui avais faite des journaux, relatant dans un style grandiloquent l'accident de notre champion national, l'avait laissée sceptique ; les informations radiophoniques également. Il avait fallu la mettre en communication téléphonique directe avec la clinique d'Outre-Atlantique. Quand elle avait reconnu, au bout du fil, la voix d'Eduardo, elle avait fondu en larmes et avait été incapable de prononcer d'autres mots que «Mon Amour...». J'avais dû la relayer à l'appareil. Le ton très calme de mon interlocuteur me prouva qu'il avait une entière confiance dans son complet rétablissement.

Un peu rassurée, Rina n'avait plus eu qu'une pensée en tête : aller rejoindre Eduardo pour le soigner... J'eus un mal infini à la dissuader de mettre un tel projet à exécution en lui faisant valoir que, pour le moment, elle ne serait d'aucun secours pour celui qui ne pouvait être en de meilleures mains que celles des excellents spécialistes américains.

– Comprenez-moi, petite Rina : ce qu'il faut surtout à Eduardo, c'est le calme complet... Je crains que votre présence, tout en lui apportant un réel réconfort moral, ne fasse que l'énervier si, comme c'est probable, il est immobilisé sur une planche... Souvenez-vous de la façon dont il nous avait reçus à la clinique de Brescia! C'est un

homme fort qui, comme tous ceux de sa trempe, a horreur que l'on s'apitoie sur son sort. Vous connaissez aussi sa fierté : il ne veut certainement pas que vous le voyiez dans l'état où il se trouve actuellement. Patientez un peu et bientôt il nous reviendra aussi alerte que jamais.

C'était ce que l'amitié me faisait affirmer mais, en réalité, je n'étais sûr de rien ! Ne serait-ce pas dramatique si la sauvageonne voyait revenir son « dieu » sur terre, paralysé dans une voiture d'infirme ou même condamné à marcher pendant tout le restant de son existence en s'appuyant sur des béquilles ou des cannes ?

La seule chose certaine, confirmée par toute la presse, était que celui qui avait été le plus prestigieux de tous les as du volant ne pourrait plus jamais piloter une voiture de course. Et je l'imaginais, torturé par la souffrance morale de se savoir amoindri physiquement... Il payait déjà très cher son audace, sa témérité et son mépris perpétuel du danger. Mais je savais aussi que sa force de volonté était telle qu'il ferait tout et subirait stoïquement les traitements médicaux les plus sévères pour retrouver l'usage normal de ses jambes. Eduardo Pozzi avait prouvé, depuis plus de deux années, qu'il n'était pas de la race de ceux qu'un malheur ou qu'une déception peut abattre. C'était dans sa force morale que l'on pouvait mettre tous les espoirs.

J'eus raison : sept semaines plus tard, nous apprîmes qu'il s'était enfin levé pour faire quelques pas dans sa chambre de clinique. Le stade long mais nécessaire de la rééducation de ses membres inférieurs allait commencer.

Pendant cette attente, Rina lui avait téléphoné tous les jours et, dès qu'elle raccrochait l'appareil, elle commençait à lui écrire une longue lettre dont elle me demandait de corriger les fautes de syntaxe ou d'orthographe. Je n'en supprimais que quelques-unes, les plus criardes, estimant qu'il faudrait bien qu'Eduardo s'habitue à quelques petites lacunes de l'éducation de celle qui, bientôt sans doute, deviendrait sa femme. A quoi sert qu'une amoureuse sache l'orthographe ! A-t-elle besoin de dictionnaire ou de grammaire pour savoir que le mot « amour » est l'un des rares qui soit employé au singulier quand il est masculin et au pluriel lorsqu'il est féminin ? L'important était pour Eduardo que la sauvageonne n'appliquât jamais dans la vie cette règle très injuste.

Un matin, pendant l'une de ces conversations téléphoniques qui coûtaient de véritables fortunes, le jeune homme dit à Rina :

— J'ai appris ici que votre deuxième film est un très grand succès... Votre renommée a passé l'Océan et les journaux américains ne parlent que de vous. D'immenses photographies de Rina Valenti s'étalent sur toutes les couvertures de magazines... J'en suis très

heureux pour vous... Pourquoi, puisqu'il en est ainsi, ne profiteriez-vous pas de la durée de mon traitement – qui risque de se prolonger encore pendant quelques mois – pour demander à Vincenzo Nardi de vous faire tourner un troisième film?

— Vincenzo est à côté de moi en ce moment. Je lui ai passé l'écouteur... Il me dit que votre idée est excellente : le travail m'occuperait l'esprit pendant votre absence.

— Mais dites-lui bien que ce sera le dernier film que vous tournerez! Comme il m'est interdit désormais de prendre part à des courses, j'ai décidé que nous nous marierions dès mon retour en Italie. Le serment que nous avons échangé à Venise exige que vous abandonniez l'écran le jour où je cesse de piloter... N'avez-vous pas changé d'avis, Rina?

— Je ferai tout ce que vous voudrez, Eduardo. Ce sera mon dernier film...

— Il faudra qu'il soit extraordinaire pour être le couronnement de votre courte mais merveilleuse carrière! Au moins, vous, vous terminerez en pleine gloire... Si j'avais eu l'intelligence de cesser de courir après ma victoire dans la Panaméricaine, ce n'aurait pas été plus mal! Vincenzo Nardi avait raison : il faut savoir s'arrêter au moment où le public vous regrette le plus... Maintenant, dans son amour pour moi, se mêle déjà un sentiment de pitié : le *campionissimo* ne fait plus figure à ses yeux que d'estropié! Mais parlons de choses plus gaies... Dès que nous serons mariés, nous irons nous installer à Cartel Arizzo. Je pense avoir mis suffisamment d'argent de côté pour pouvoir vous assurer une existence heureuse et digne dans ma vieille demeure ancestrale.

— Même si vous ne le pouviez pas, Eduardo, cela n'aurait aucune importance! Vous savez très bien que je vous aurais épousé depuis longtemps si vous l'aviez voulu! Je crois même que je vous aurais aimé davantage si vous aviez été couvert de dettes... Je vous aurais aidé à les rembourser... Moi aussi, je suis beaucoup moins pauvre qu'avant! Vincenzo me souffle en ce moment à l'oreille qu'il va tout mettre en œuvre pour que le contrat de mon troisième film compense largement ce que vous n'avez pu gagner à Indianapolis.

— Vous garderez cela pour vous seule, petite Rina, parce que c'est le fruit de votre travail et de votre talent!

— Mais un couple qui s'adore, Eduardo, fait toujours caisse commune!

— Si vous le voulez bien, nous commencerons à parler «affaires» ensemble le jour où nous célébrerons nos noces d'or!

Une fois encore je compris que je n'avais plus qu'à me mettre au travail... C'était, comme dans la réalisation d'un film, un véritable

«enchaîné» : je n'avais pas plus le temps de respirer que les spectateurs quand le déroulement de la pellicule les fait passer sans transition d'une séquence à une autre. Mais quel film devrais-je faire pour qu'il fût «extraordinaire» selon le désir exprimé par Eduardo?

Ce fut une visite inopinée de Béatrix Sorano un matin à mon domicile personnel – alors que je ne pensais plus du tout à elle – qui m'apporta à la fois l'idée du film et son fabuleux financement...

— Je descends d'avion, me déclara tout de suite la fille de Giuseppe. J'arrive de New York où j'ai rendu visite à Eduardo qui est toujours en clinique...

J'en fus abasourdi.

— Pauvre Eduardo! continua la fille blonde... Je puis cependant vous donner de ses nouvelles : il va beaucoup mieux et ses médecins, avec lesquels j'ai longuement parlé, m'ont assuré qu'il serait complètement rétabli d'ici trois ou quatre mois et qu'il n'aurait même pas besoin de canne pour marcher... J'ai trouvé aussi que son moral était excellent : je ne l'ai jamais connu plus calme, ni plus souriant... Je crois que ma visite lui a fait un grand plaisir!

— Je n'en doute pas.

— Il m'a dit que vous lui téléphoniez très souvent.

— C'est surtout Rina qui l'appelle!

— Rina Valenti et vous, n'est-ce pas la même chose?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire?

— Je ne fais que répéter, ce que toute l'Italie sait...

— Toute l'Italie? L'Italie ne sait rien!

— Le plus curieux est qu'Eduardo ne m'a parlé que de vous et ne m'a pas dit un mot de cette fille...

— D'abord je tiens à ce que vous vous mettiez une fois pour toutes dans la tête que Rina n'est pas une fille! Elle en est même l'opposé... Ensuite, si cela peut rétablir l'équilibre, sachez que le comte Pozzi ne nous a pas parlé non plus de votre visite quand nous lui avons téléphoné hier matin... Ce qui laisserait supposer qu'il n'y a pas attaché une grande importance.

— Eduardo est un garçon étrange... que j'adore!

— Je pense qu'il est en effet adorable...

— Venons maintenant aux choses pratiques : votre film est terminé... Je l'ai vu l'autre jour à Milan avant mon départ pour New York... Il ne m'a pas déplu... Mais vous aviez raison : il ne contenait aucun rôle pour moi. Je ne me serais pas vue dans le personnage de cette fille du peuple, allant pieds nus au début et terminant casquée, le visage couvert de cambouis, au volant d'une voiture de course! C'était exactement ce qui convenait à «la» Valenti... Je dois même reconnaître que sa vulgarité a fait merveille! On peut dire que vous savez employer les artistes selon leur tempérament et leurs défauts...

Quand procédons-nous à mon bout d'essai?

— Demain matin à Cinecitta...

— Au moins vous êtes un homme de parole! Auriez-vous déjà trouvé une idée de scénario pour moi?

— Je ne l'avais pas encore avant votre visite, mais j'ai l'impression qu'elle ne va pas tarder à venir... Que diriez-vous d'une histoire dans laquelle vous interpréteriez le rôle d'une très jolie femme du monde qui serait amoureuse d'un homme de grande classe?

— Je ne pense pas pouvoir donner au public l'impression que je puisse être amoureuse d'un autre genre d'homme.

— Le conflit naîtrait, dans ce scénario, de ce qu'une autre femme, également très jolie mais brune – et offrant donc un contraste saisissant avec vous – serait amoureuse du même homme...

— Jusqu'ici ce sujet ne me paraît pas très original!

— Attendez! Il va vous surprendre... Son originalité viendrait d'abord du choix des interprètes : vous, Rina Valenti et moi! Qu'est-ce que vous en pensez?

Ce fut au tour de la fille blonde de rester muette de surprise. Je poursuivis :

— Ne trouvez-vous pas que cela ferait une très bonne affiche : Rina Valenti, Béatrix Sorano et Vincenzo Nardi? Votre nom de débutante se trouverait encadré par ceux de deux vedettes déjà adoptées par le public : l'une depuis peu de temps et l'autre — ce qui ne me rajeunit guère — depuis plus d'un quart de siècle! Sincèrement, je crois que vous ne pourriez rêver mieux pour un premier film.

— Et si je refusais de tourner avec cette femme?

— Auriez-vous déjà des exigences alors que votre bout d'essai n'est même pas réalisé? Si vous refusiez, le film auquel je songe depuis quelques minutes ne se ferait pas et j'en tournerais un autre avec Rina Valenti pour seule vedette féminine!

— Si j'accepte, pensez-vous qu'une Rina Valenti, consacrée maintenant grande star grâce à vous, verra d'un bon œil une rivale telle que moi tenir un rôle aussi important que le sien dans le même film? Car il ne saurait être question que mon rôle soit plus court!

— Ce n'est pas la longueur d'un rôle qui fait sa valeur! Et je connais suffisamment Rina pour vous affirmer qu'il lui sera complètement indifférent de vous savoir dans le même film qu'elle!

— Vous m'étonnez!

— Depuis quelques semaines, Rina a d'excellentes raisons pour ne plus craindre la concurrence d'aucune artiste, ni même d'aucune femme!

— Elle est donc si sûre que cela d'elle?

— Elle peut l'être... Vous perdez votre temps à l'accabler inutilement de sarcasmes ou à la juger avec mépris... Vous la

connaissiez très mal! Rina possède en particulier une qualité que vous ignorez : la bonté! Je la crois incapable de vouloir du mal à sa pire ennemie... Et vous êtes sa plus grande, sa seule véritable ennemie! Ce sera d'ailleurs pourquoi mon scénario fera de vous deux rivales qui se disputeront le même homme... Evidemment, si j'avais pu décider le comte Pozzi à jouer ce personnage, le film aurait été d'une vérité rarement égalée! Malheureusement, étant donné son état actuel, il ne saurait en être question et je suis persuadé que, même s'il avait été alerte, ce charmant garçon aurait refusé mon offre! Il ne me restera donc plus qu'à me substituer à lui : je finis par en prendre l'habitude!

— En y réfléchissant, votre idée est amusante... Naturellement, je jouerai un rôle de femme du monde?

— Je vous l'ai déjà dit! Il serait même difficile de trouver mieux comme femme du monde : vous serez impératrice!

— L'histoire se passera dans la Rome antique?

— Nullement! J'ai horreur de ces grandes machines chères aux Américains et dans lesquelles le vrai triomphe est pour le carton-pâte! Tout en étant du genre «historique», votre film se situera à une époque moins lointaine.

— Vous n'allez tout de même pas jouer les Napoléon?

— Ce rôle m'a toujours paru devoir être réservé aux débutants ou aux très mauvais acteurs : on peut toujours être Napoléon... Il suffit de porter le petit chapeau et de savoir mettre correctement la main dans son gilet! Je ne me sentirais guère plus à l'aise dans cet emploi que vous dans celui de Joséphine! Dans mon film vous serez la Grande-Catherine, Impératrice de toutes les Russies! Ce rôle vous paraît-il digne de vous?

— Il ne me déplaît pas.

— Je suis vraiment ravi qu'il vous convienne! Vous y serez étonnante... Je n'ai pas eu plus que vous l'honneur de connaître cette prodigieuse souveraine mais, selon ce qu'affirment ses historiographes, je me plais à penser qu'elle devait avoir le même port altier que vous, la même voix autoritaire, le même orgueil...

— Et «la Valenti», quel rôle jouera-t-elle?

— «La Valenti» selon votre aimable appellation? Elle aura un rôle à sa mesure : celui d'une jolie fille du peuple devenue première danseuse de l'Opéra Impérial de Saint-Pétersbourg.

— Et vous?

— Moi? Je redeviendrai dans cette histoire enneigée le Vincenzo Nardi que mes admiratrices adorent : séduisant, entre deux âges, cynique et moqueur... Mais ce film «d'époque» me permettra de réaliser l'un de mes rêves les plus chers : remplacer enfin mon inséparable monocle par un face-à-main! Peut-être aurai-je aussi, comme accessoire de mon élégante personne, un éventail? J'incarnerai

un noble personnage doublé d'un aventurier dont vous, l'impératrice, et Rina, la ballerine, serez folles : vous vous battrez même pour moi et en ma présence!

— Vous plaisantez?

— Rarement quand il s'agit de jolies femmes!... Ce sera un véritable combat où vous pourrez vous expliquer une bonne foi pour toutes avec Rina! Ne me dites pas que vous n'avez pas envie, depuis deux années, de régler un vieux compte avec elle? Vous n'avez qu'à vous imaginer, quand vous tournerez la scène, que je suis le comte Pozzi et vous serez merveilleuse! Quel meilleur rôle pourriez-vous espérer?

— Je finis par croire que vous êtes encore plus cynique qu'on ne le dit.

— Moi? Je suis le plus authentique des monstres!... Acceptez-vous le rôle de l'impératrice?

— J'y suis bien obligée puisque vous n'en voyez pas d'autre pour moi...

— Aucun autre! Je vous demande donc d'être demain matin, à 9 heures précises, à Cinecitta pour que nous procédions à votre essai... Mais je sais d'avance que ce ne sera qu'une pure formalité! Vous êtes essentiellement photogénique...

— Je pourrai choisir mes robes du film?

— Leurs maquettes seront soumises à votre approbation et à votre bon goût. N'oubliez pas que ce seront des robes de style!

— Le film sera en couleurs?

— Cela va de soi!

— Il coûtera sans doute très cher?

— Ce sera de loin le plus onéreux que j'aurai réalisé... J'ai la chance d'avoir trouvé un grand producteur...

— Qui cela?

— Giuseppe Sorano!

Elle me regarda avec une véritable stupeur avant de répondre :

— Mon père? Il n'acceptera jamais de financer un film où je jouerai!

— Je pense avoir d'excellentes raisons pour lui faire changer d'avis... A ce propos, puis-je vous demander de lui annoncer simplement ce soir que je viens de vous offrir de tourner dans mon prochain film avec Rina Valenti et moi?

— Vous y tenez?

— J'y tiens! Je crois que ce sera la meilleure façon de le décider à venir me rendre rapidement visite pour m'apporter son inestimable concours financier!

— Je crains que vous ne vous fassiez quelques illusions, mais je vous promets de faire ce que vous me demanderez... Moi aussi, je sais

tenir ma parole! A demain, cher monsieur Nardi...

— Surtout soyez à l'heure! Les techniciens sont des gens qui coûtent cher et qui ont horreur d'attendre... Il serait regrettable que vous les indisposiez à votre égard le jour où vous faites vos débuts devant la caméra!

Le soir même, j'eus une longue conversation avec la sauvageonne.

Quand je lui annonçai qu'il était dans mes intentions de lui donner pour rivale dans son prochain film l'ex-fiancée d'Eduardo, je sentis que sa première réaction n'était plus une envie de m'embrasser mais un réel désir de m'administrer une paire de gifles! Et même si cela avait été je les aurais reçues avec calme en me disant que, décidément, ma personne était destinée à subir la nervosité du futur couple... Mais je dois reconnaître que la sauvageonne eut plus de contrôle sur elle-même que n'en avait eu son fiancé à l'hôtel Danieli et peu à peu, en dépit de l'orage que je sentais gronder chez l'impétueuse enfant du peuple, je réussis à l'amener à une juste compréhension de ma manière d'agir :

— Qu'est-ce que cela peut bien faire que cette femme tourne à nos côtés? Le grand public l'ignore! Pour lui ce ne sera qu'une débutante. Les gens ne viendront voir le film que pour vous et sans doute aussi un peu pour moi... Naturellement vous aurez la première «vedette» sur le générique, sur les affiches et dans toute la publicité... En admettant même que Béatrix Sorano obtienne un certain succès – ce que je crois, car elle est la femme rêvée pour le rôle despotique que je lui réserve –, pourquoi en concevriez-vous de la jalousie ou de l'amertume puisque ce sera irrémédiablement votre dernier film? Il va de soi que le public, qui ne connaît pas vos projets, ne doit même pas s'en douter! Il l'apprendra bien assez tôt à l'issue de la première projection de gala! Jusqu'à ce moment nous ne serons que trois à connaître le secret de votre bonheur futur : Eduardo, vous et moi... Une fois mariée et heureuse, vous vous moquerez éperdument de la carrière que pourra faire ou que ne fera pas une Béatrix Sorano! Votre passion pour le cinéma n'a jamais été assez grande pour que vous vous intéressiez à ces mesquineries!

»Si je tiens à faire tourner cette fille blonde à vos côtés, c'est surtout parce que aucune artiste – connue ou inconnue – ne pourra offrir un contraste plus saisissant avec vous! Elle est tout ce que vous n'êtes pas et ne serez heureusement jamais : méchante autant que vous êtes bonne, orgueilleuse quand vous vous montrez simple, désagréable alors que vous savez être charmante... Sa beauté elle-même et son éclat ne peuvent vous faire aucun tort : vous êtes trop différentes toutes les deux. Ceux qui aiment une brune ne rêveront jamais d'une blonde! Enfin, et c'est ce dernier point de vue qui devrait

surtout vous convaincre, il est indispensable que toutes vos qualités – que je viens d'énumérer – apparaissent d'une façon éclatante dans le dernier film que vous tournerez. Cela ne sera que si le public a un point de comparaison avec une autre femme, également belle mais qu'il détestera dans l'histoire parce qu'il ne lui trouvera que des défauts... En sortant du cinéma, le public – qui vous a adoptée d'emblée et dont vous êtes l'enfant chérie – devra se dire : «N'est-elle pas merveilleuse, notre Rina? Quelle différence avec cette Béatrix dont la beauté trompeuse ne cache que la laideur de l'âme!»

»Si le public pense ainsi, il vous regrettera toujours et l'immense courant de son opinion déteindra sur ceux qui oseraient se permettre encore, dans le milieu où vous allez être contrainte de vivre à l'avenir, de critiquer le choix qu'a fait Eduardo... La personnalité altière d'une Béatrix sera rapidement balayée dans l'esprit de ceux qui avaient fini par se rallier à l'idée du premier projet de mariage du comte Pozzi... Grâce à mon film, nous obtiendrons ce résultat plus rapidement que ne le feraient mille conversations où il aurait fallu prendre votre défense... Et moi, votre vieil ami, j'aurai un peu l'impression – après avoir réussi, grâce à ce troisième film, à retourner définitivement en votre faveur l'opinion de ceux qui s'arrogent le droit de juger les autres — d'avoir déposé dans votre corbeille de jeune mariée le plus beau et le plus durable de tous les cadeaux de nocces!

Après m'avoir souri, la sauvageonne ne fit plus qu'une objection :

— Que dira Eduardo quand il saura que je tourne dans le même film que son ex-fiancée? Ne pensez-vous pas, Vincenzo, qu'il vous en voudra beaucoup et croira que vous avez cherché à porter atteinte à sa dignité?

— Le comte Pozzi m'a déjà prouvé, après une première brouille passagère, qu'il avait assez d'esprit pour ne pas attacher aux choses de l'écran plus d'importance qu'elles n'en ont... Et qui sait? Peut-être sera-t-il le premier à me remercier pour l'aide indirecte que je vous apporte à tous deux en montrant enfin, grâce au grossissement impitoyable de l'objectif, une Béatrix Sorano telle qu'elle est et non pas telle qu'elle essaie de se faire passer depuis des années grâce au miroitement de sa fortune?

— Je crois, Vincenzo, que vous pouvez être à la fois le plus extraordinaire des amis pour ceux que vous aimez, et le plus dangereux des ennemis pour ceux que vous détestez!

Ainsi fut terminée en une journée la distribution des principaux rôles de mon prochain film dont j'avais également trouvé le titre en déjeunant : il s'intitulerait *Le Misogyne*. C'était exprès que j'avais choisi ce titre parce qu'il ne donnait l'avantage à aucune des deux vedettes féminines. *Le Misogyne* ne pouvait que désigner l'homme de l'histoire,

c'est-à-dire moi. En prenant tout le poids du titre sur ma personnalité, j'évitais les drames de susceptibilité...

J'avais trouvé aussi le nom de ce misogyne à face-à-main : le prince Vladimir Borowski! J'estimais que ce nom «sonnait» admirablement! Vladimir est un prénom qui m'a d'ailleurs toujours fasciné bien qu'il fasse très russe et je crois bien avoir encore, enfoui quelque part sous mes innombrables regrets, le petit chagrin que mes chers parents ne m'aient pas appelé Vladimir au lieu de Vincenzo...

Le bout d'essai de Béatrix fut exactement tel que je le prévoyais : excellent.

La fille blonde possédait de sérieux atouts pour faire une très belle carrière cinématographique à condition que l'on sût l'employer. Elle était née pour jouer les souveraines ou les intrigantes dans les films à tendance historique, les maîtresses et les aventurières dans les films modernes... Par contre son galbe et sa voix lui interdiraient toujours d'interpréter les ingénues. En amoureuse implacable et calculatrice, elle pourrait être remarquable, mais il ne saurait être question de lui faire jouer les femmes sincères. Sa plus grande qualité, à mon avis, était de m'avoir donné l'impression – dès qu'elle m'était apparue pour la première fois sur l'écran de l'une des salles de projection de Cinecitta – d'être dans l'incapacité de pouvoir interpréter un rôle de bourgeoise, même de grande bourgeoise! Et, comme j'ai toujours détesté ce genre de femme dans la vie, je trouvai Béatrix Sorano parfaite. J'en vins même à regretter que cette splendide créature ne portât pas encore la particule dont elle rêvait... Pourquoi diable s'était-elle obstinée à vouloir épouser Pozzi? Comme son père le lui avait laissé entendre, elle avait tant de particules désargentées à sa disposition!

Je n'avais pas remarqué, pendant cette projection du bout d'essai, qu'une silhouette s'était glissée dans l'ombre de la petite salle et installée dans un fauteuil placé juste derrière la rangée que Béatrix, Paolo et moi occupions. Quand la lumière revint, j'entendis dans mon dos une voix grasseyante qui disait :

— C'est très mauvais!

Un avis aussi exécutoire ne pouvait avoir été donné que par Giuseppe Sorano.

Béatrix s'était retournée et son visage avait pris soudain à l'égard de son père une expression de haine qui aurait admirablement convenu à l'impératrice de toutes les Russies... Mais elle sut avoir assez d'emprise sur elle-même pour ne pas dire un mot. Les yeux paillétés d'or me regardèrent ensuite avec une anxiété fébrile : ils attendaient que je prisse leur défense. Ma réponse au milliardaire fut nette :

— Ce n'est pas mon opinion, monsieur Sorano... Mademoiselle votre fille deviendra rapidement l'une de nos plus grandes vedettes italiennes. Je dirais même qu'elle sera de «classe internationale» si on sait la diriger.

— Vous parlez, bien entendu, le regard dirigé vers vous? me dit le gros homme sur un ton sarcastique.

— Je lui ferai tourner son premier film puisque je le lui ai promis... Ensuite je lui souhaite de trouver des metteurs en scène qui sachent la comprendre...

— Et qui va financer cette super-production en gestation, cher monsieur Nardi?

— Vous!

Franchement je crus que Giuseppe allait m'étrangler : lui-même était devenu violet. Quand il put enfin parler, ce fut pour dire :

— Vous avez un de ces humours! Jamais, vous m'entendez, ma fille ne fera du cinéma et si, par un miracle indépendant de ma volonté, elle parvenait quand même à tourner, je vous garantis que ce ne sera pas dans un film de Vincenzo Nardi financé par moi!

— Vous regretterez tout à l'heure ces paroles, monsieur Sorano! Mais puisque vous m'avez fait l'honneur de venir me rendre visite, je suppose que c'est parce que vous avez quelque chose d'intéressant à me dire?

— Je viens de vous le dire : Béatrix ne tournera pas, un point c'est tout!

— Eh bien moi j'ai encore à vous parler, mais je crois qu'il serait préférable pour vous que nous fussions seuls... Mademoiselle Béatrix, veuillez avoir la grande gentillesse de me laisser pendant quelques minutes avec monsieur votre père. Paolo va vous tenir compagnie... Est-ce que cela vous amuserait de visiter les studios?

— Elle connaît depuis longtemps les miens! trancha Sorano avec suffisance.

— C'est vrai! J'oubliais que vous en possédez d'admirables à Milan... Ils seraient tout indiqués pour tourner «notre» film?

— Vous êtes décidé à vous moquer de moi? rugit Giuseppe.

— J'ai horreur des éclats de voix, monsieur Sorano!

Habilement Paolo avait réussi à entraîner Béatrix vers la sortie et nous nous retrouvâmes seuls, le gros homme et moi, assis l'un derrière l'autre dans nos deux fauteuils de la salle de projection... C'était à la fois risible et justifié : quel lieu aurait pu mieux convenir qu'une salle de cinéma pour la petite conversation que nous allions avoir?

J'attaquai aussitôt, sachant qu'il ne fallait faire aucune concession à un pareil adversaire et gagner la bataille du premier coup. Si on lui laissait la moindre chance de se reprendre, sa rouerie finissait toujours

par le faire triompher.

— Vous avez certainement vu, cher monsieur Sorano, mon dernier film. Et vous avez pu vous rendre compte que j'avais réalisé le projet dont je vous avais entretenu à l'issue d'une certaine course automobile où notre ami commun, l'aimable comte Pozzi, avait brillamment remporté sa première victoire.

— J'ai vu le film.

— Qu'en pensez-vous?

— Rien.

— C'est donc qu'il est excellent... Vous êtes-vous seulement demandé ce qui m'avait inspiré le sujet?

— Votre imagination qui est grande, monsieur Nardi!

— Je vous remercie de ce compliment... Mais cette imagination, tout aussi fertile qu'elle soit, n'aurait pas suffi à créer l'atmosphère assez trouble qui plane sur l'histoire : je parle de l'attentat prémédité contre la voiture du héros du film... Vous vous souvenez? Cette barre d'accouplement de direction sciée avant le départ de la course par des mains criminelles... Avez-vous apprécié à sa juste valeur le rôle assez ingrat que je me suis réservé : celui du vilain personnage qui paie un homme de paille pour accomplir l'ignoble besogne?

— Je ne l'ai pas apprécié parce que je vous préfère beaucoup dans vos rôles habituels de séducteur.

— Il faut savoir se renouveler dans notre métier! Et un artiste ne peut pas toujours séduire... Il arrive même des moments où il doit inspirer la crainte : j'ai l'impression que ce moment est arrivé aujourd'hui... Vous ne semblez pas très à l'aise, mon cher Sorano, depuis quelques instants? Pour vous éviter une cruelle attente, je vais vous dire la vérité : quand j'ai écrit le scénario de ce film, j'étais parfaitement renseigné sur... vos agissements! C'est vous seul, l'illustre et le puissant Giuseppe Sorano, qui avez soudoyé un obscur mécanicien de l'équipe attachée à la mise au point de la voiture du comte Pozzi pour qu'il la sabote une heure avant la course.

— Vous me rendrez compte de cette accusation gratuite!

— Je ne fais jamais de cadeaux aux producteurs! Avec moi, tout se paie... Peut-être ignorez-vous que je ne suis pas le seul à être au courant de cette petite affaire? J'ai de bons amis dans la police... Mais je pense avoir aussi suffisamment de relations haut placées pour obtenir que ce dossier sommeille à jamais sur les rayons poussiéreux de la Préfecture de Rome... Si vous savez vous montrer compréhensif, je puis même vous assurer que le dossier se volatiliserait en fumée et que celui qui aurait pu être votre victime – le comte Pozzi – ne porterait pas plainte pour le double attentat dont vous avez été le brillant instigateur.

— Double attentat?

— Auriez-vous également oublié l'essieu faussé de la Ferrari avec laquelle notre ami commun a réussi à remporter le Grand Prix d'Europe? L'auteur de ce travail d'art fut le même mécanicien que celui de Brescia : il a d'ailleurs reconnu que cette double action d'éclat lui avait rapporté assez gros... Ne lui a-t-elle pas permis de se retirer avec toute sa petite famille dans une confortable ferme du Piémont? Mon Dieu, c'est un garçon qui avait de lourdes charges et on ne peut trop lui en vouloir... Mais que doit-on penser du milliardaire qui a versé une telle somme qu'un ouvrier, jusque-là très honnête, a fini par perdre toute notion de son devoir? n'estimez-vous pas — vous dont les décisions sont rapides — qu'un pareil monsieur n'est qu'un individu dangereux dont il faut abattre la réputation de protecteur des Arts et des Sports par crainte de le voir employer encore de semblables procédés? Je vous avoue être décidé, avec le précieux appui de la police, à jouer le rôle du justicier à moins que vous n'acceptiez immédiatement les conditions que je pose pour mon silence et pour faire taire les légitimes scrupules de mes amis de la Préfecture... Notez bien que ce ne sera pas la première fois qu'un scandale sera étouffé dans notre cher pays!

— Et ces conditions?

— Très douces et d'ordre purement artistique... La première servira à effacer le souvenir de l'attentat de Brescia : vous financerez entièrement le nouveau film dont je vais entreprendre la réalisation... J'entends par là qu'après avoir déposé en banque à mon nom demain matin avant midi la somme indispensable à une telle super-production, vous mettrez à mon entière disposition vos excellents studios de Milan pendant tout le temps nécessaire à la réalisation du plus grand film de ma carrière. Je vous préviens tout de suite que j'ai l'intention de ne rien négliger pour atteindre la réussite parfaite. Ce sera une production chère : il me faut deux milliards de lires...

Le gros homme respira avec force avant de dire d'une voix rauque :

— Il y a d'autres conditions?

— Une seule autre, destinée à faire oublier le deuxième sabotage de Monza... N'est-il pas équitable qu'il y ait une réparation pour chaque attentat? Celle-ci vous touche de près : vous ne ferez plus jamais d'objection à ce que votre charmante enfant Béatrix devienne à son tour une grande vedette de l'écran. J'ai terminé.

— Et si je refuse de céder à cet odieux chantage?

— Les choses se passeront alors le plus simplement du monde. Vous savez à quel point la presse m'estime et m'apprécie... Je la convoquerai et je lui dirai avec le plus aimable des sourires : «Je vous remercie, messieurs, pour l'accueil chaleureux que vous venez de faire à mon dernier film dont l'action se déroulait dans le milieu si spécial et tellement pittoresque des courses d'automobiles... Mais je vous dois

aujourd'hui une révélation : si j'ai pu réussir cette production, c'est uniquement parce qu'elle m'a été inspirée par la réalité... Voici, en effet, ce qui s'est passé à deux reprises...» Et messieurs les journalistes, un peu ébahis, apprendront que mon personnage de *campionissimo* a eu pour modèle le bouillant comte Pozzi alors que celui du vilain monsieur ne pouvait en trouver de meilleur qu'en un dénommé Giuseppe Sorano! Je n'aurai garde d'oublier de mentionner le personnage secondaire de l'homme de paille, le mécanicien retiré prématurément... Car je crois avoir omis de vous dire que ce dernier a fait, depuis quelques mois déjà, des aveux complets à un inspecteur de mes amis... Reconnaissez que la presse trouvera certainement dans cet ensemble d'informations matière à quelques remarquables «papiers».

Si, à cet instant, le colossal marchand de ferraille avait eu à sa portée un revolver ou – ce qui aurait été plus en harmonie avec sa personne – un coutelas à cran d'arrêt, je n'aurais pas donné cher de ma peau! Mais il n'avait que ses mains de tueur, prêtes à étrangler... Elles n'osèrent pas.

Ce fut même d'une voix assez calme qu'il me dit :

— Vous jurez de me remettre tout le dossier qui est entre les mains de la police?

— La parole de Vincenzo Nardi est sacrée!

Comme il me regardait avec quelques doutes, j'ajoutai :

— Le dossier, avec la confession écrite du mécano qui vous accuse formellement, vous sera rendu par moi aux studios de Milan le jour du dernier tour de manivelle du film.

— C'est bon. Demain matin les deux milliards de liras seront à votre disposition.

— Pour vous prouver, mon cher Sorano et futur producteur, que je ne suis pas tellement méchant, je me permets de vous signaler – au cas où vous l'auriez oublié – que le comte Pozzi m'a informé que la somme considérable qu'il vous a remboursée, attend toujours dans une banque que vous en preniez possession. Peut-être serez-vous très heureux d'avoir maintenant ces fonds liquides à votre disposition pour pouvoir me régler demain les frais du film?

— Votre cynisme n'a d'égal que votre insolence!... Espérons quand même que ce sera un bon film!

— Comme j'aime ce souhait! J'y retrouve un désir de vrai producteur! Vous pouvez être tranquille puisque nous avons trois atouts en main pour la réussite de cette production : d'abord votre fille, au talent de laquelle je crois et qui va nous apporter sur l'écran non seulement un nouveau visage de vedette mais une personnalité qui manquait au cinéma européen... Ensuite Rina Valenti que vous réussissez à avoir dans l'une de vos productions alors que, normalement, il y aurait eu bien peu de chances pour qu'elle tournât

jamais pour vous! Vincenzo Nardi enfin, dont j'aurais mauvaise grâce à chanter les louanges... Reconnaissez, cher monsieur Sorano, que vous avez beaucoup de chance!

Quand Béatrix et Paolo revinrent, ils furent plutôt étonnés de constater que Giuseppe et moi paraissions être devenus les meilleurs amis du monde... Mais l'étonnement fit place à la stupeur sur le visage de la fille blonde lorsqu'elle entendit son père lui dire :

— Viens, Béatrix. Je vais faire établir tout de suite ton contrat...

Dès que je me retrouvai seul avec mon assistant, celui-ci me demanda :

— On le fait donc, cé nouveau film, patron?

— Je pense que nous pourrons commencer à tourner d'ici dix semaines.

— Déza? Ma... vous n'avez pas encore le scénario!

— Tu as raison : il ne me reste plus qu'à l'écrire...

Et comme le bon Paolo me regardait, de plus en plus ahuri :

— Je viens seulement de l'inventer ce matin pendant que je parlais avec la signorina Sorano.

— Et le découpage?

— Pour gagner du temps, je le ferai en même temps que le scénario.

— Et les dialogues?

— Ce sera de loin mon travail le plus facile : je les puiserai dans tout ce que j'ai entendu dire, ces derniers temps par mes deux vedettes féminines... Je pense que ce sera le plus vrai de tous les dialogues!

— Qu'est-ce que zé fais, moi?

— Tu prends l'avion cet après-midi pour Milan ou tu iras étudier toutes les possibilités que m'offrent les studios Sorano. Je te rejoindrai dans trois jours avec mon scénario, mes dialogues et mon découpage terminés.

— Vous êtes oune homme formidable, patron!

— J'ai dû l'être tout à l'heure... Le signor Sorano doit partager en ce moment la même opinion que toi! Laisse-moi, j'ai besoin d'être seul.

Une fois de plus, je voulais «faire le point». La préparation du *Misogyne* avançait à une allure record : en deux jours j'avais déjà réussi la gageure d'inventer l'histoire, de choisir les principales vedettes, de trouver les studios et d'assurer la totalité du financement! Au train où allaient les choses, il ne me resterait bientôt plus rien à faire... Ah! si, j'oubliais : il me faudrait aussi interpréter le rôle du prince Borowski, diriger la mise la scène et surtout régler une bagarre féminine... Ce serait dans cette dernière occupation que je trouverais

le véritable couronnement de mon éblouissante carrière.

Dix semaines, jour pour jour, après ma conversation avec Giuseppe, le premier tour de manivelle était donné dans les studios Sorano. La durée de tournage prévue était de trois mois. Le contrat, que j'avais exigé et obtenu pour la sauvageonne, était fantastique : jamais vedette ne fut mieux payée en Europe. Je voulais permettre à la future comtesse Pozzi d'arrondir sérieusement la dot qu'elle apporterait à son époux et qu'elle aurait gagnée par son seul travail : ce serait un moyen supplémentaire d'imposer silence aux mauvaises langues.

Le contrat de Béatrix, s'il lui permettait dès son premier film de partager la triple vedette avec Rina et moi, était infiniment plus modeste sur le plan financier. C'était normal puisque la fille blonde possédait déjà une immense fortune personnelle que son père lui avait donnée le jour de sa majorité. De plus, comme c'était ce même père qui avait signé son premier contrat cinématographique, elle n'avait pu très bien se défendre : Giuseppe ne croyait pas au succès de son enfant en vertu de l'inexorable loi qui veut que nul ne soit prophète dans sa famille. Mais ceci n'était pas grave : l'essentiel pour la fille blonde était que son père ne fût plus obstacle à sa carrière et qu'elle débutât dans un rôle de premier plan d'un très grand film.

Plus le tournage du *Misogyne* avançait et plus mes deux vedettes féminines étaient nerveuses : je crois avoir dit, au début de ce récit, qu'elles ne s'étaient pas adressé un seul mot à l'exception des répliques du dialogue. J'avais même jugé inutile de les présenter officiellement l'une à l'autre avant qu'elles se fussent retrouvées face à face sur le plateau pour tourner ensemble une première scène. Ce jour-là, ma présentation avait été très rapide et s'était terminée ainsi :

— Maintenant, mesdemoiselles, que vous êtes devenues sinon des amies, du moins des partenaires, il ne nous reste plus qu'à enchaîner...

Ce que nous avons fait sous les regards inquiets de tout mon état-major technique. Mais la tension avait été de plus en plus grande. Comment aurait-il pu en être autrement ? La fille brune attendait avec une impatience fébrile le retour d'Eduardo. Elle avait continué à lui téléphoner régulièrement à New York et, à chaque fois, le jeune homme lui avait laissé entendre qu'il prendrait le prochain avion... Mais l'avion arrivait et le comte Pozzi ne s'y trouvait pas. En réalité – je ne le compris que plus tard –, Eduardo ne voulait reparaître devant Rina que tel qu'elle l'avait toujours connu : désinvolte, sûr de ses mouvements et sans canne l'aidant à marcher. Seulement la sauvageonne avait beaucoup de mal à comprendre ce sentiment de fierté : son amour lui donnait une âme d'infirmière alors que le sportif détestait ce genre de femme.

Béatrix attendait également le retour d'Eduardo. Elle était persuadée que ce dernier redeviendrait amoureux d'elle lorsqu'il verrait qu'elle s'était montrée capable de faire quelque chose par elle-même et qu'elle n'était plus seulement une jeune fille gâtée par la vie. Pour rien au monde, je n'aurais dit à la fille de Giuseppe que le retour du jeune aristocrate serait l'annonce de son prochain mariage avec la sauvageonne. Mon impératrice de toutes les Russies aurait certainement eu une crise de nerfs qui m'aurait obligé à interrompre le tournage du film pendant un temps indéterminé et peut-être même à la remplacer par une autre interprète. Cela, je ne le voulais à aucun prix! Béatrix se révélait, de jour en jour et de séquence en séquence, une extraordinaire artiste. Je ne m'étais pas trompé : jamais on ne verrait une plus étonnante Grande Catherine.

Cette double attente du «futur mari» pour l'une et de «l'ex-fiancé» pour l'autre devait logiquement aboutir à une explication finale entre les deux belles créatures. Je savais que celle-ci aurait lieu quand on tournerait la fameuse scène de bagarre et c'était la raison pour laquelle j'avais réservé ce morceau de bravoure pour le tout dernier jour de travail. Les événements se chargèrent de me prouver que j'avais été bien inspiré! Quand j'avais été contraint de crier «Coupez», je ne pouvais plus espérer que dans un miracle pour que mes deux partenaires consentissent enfin à tourner correctement la dernière scène essentielle.

Je vis poindre le miracle à l'horizon quand j'appris la veille de cette bagarre, par un coup de téléphone qui me combla d'aise, que le comte Pozzi venait enfin d'arriver à Milan et qu'il se trouvait à l'hôtel Excelsior. Après qu'il me l'eut annoncé lui-même au bout du fil vers minuit, je répondis :

— Aucune nouvelle, mon cher ami, ne pouvait me faire plus de plaisir! Je suppose que vous êtes venu directement ici parce que vous saviez que Rina y tournait son troisième et dernier film? Je termine justement demain matin la toute dernière scène de cette importante production. Pourquoi ne viendriez-vous pas au studio assister aux prises de vues? Je ne vais pas dire à Rina, qui est très fatiguée et qui dort en ce moment, que vous êtes là. Je lui réserverai la surprise de votre apparition, demain sur le plateau.

— Il n'en est pas question! Je ne retrouverai Rina que lorsqu'elle aura quitté pour toujours le studio.

— Ce n'est pas très gentil! Je sais que vous seul comptez pour elle mais c'est tout de même un grand moment dans la vie d'une artiste quand elle joue pour la dernière fois... C'est une représentation d'adieux! Je ne connais rien de plus triste... Bien que notre petite Rina ait, pour tenir jusqu'à la dernière minute de tournage, l'immense force que lui apporte son amour pour vous, elle aura le cœur serré... Si vous

étiez là, je pense que ses regrets d'abandonner volontairement et en pleine gloire un métier qui ne lui a apporté que des satisfactions, seraient atténués.

— N'essayez pas de m'attendrir! Je me suis juré de ne jamais mettre les pieds dans un studio tant que Rina tournerait... Vous savez que je suis un homme de parole.

— Hélas!

Je dus raccrocher l'appareil, très désemparé. Je savais que la présence du jeune homme me serait d'un secours inestimable pour empêcher les deux rivales de transformer en un règlement de comptes personnels la bagarre prévue par le scénario. J'étais certain que devant lui, ni l'une ni l'autre n'oserait faire preuve de mauvaise éducation. Le comte Pozzi possédait, sans même s'en douter et uniquement parce que ses origines le voulaient, l'art d'imposer une tenue de bon aloi aux femmes qui l'aimaient. Dans son genre, lui aussi était une sorte de magicien...

J'étais inquiet pour le lendemain.

Malgré tout je continuais à espérer que le jeune homme finirait par se décider à venir passer quelques instants sur le plateau... Ne serait-ce pas pour lui une extraordinaire satisfaction d'homme que de se dire qu'une admirable artiste tournait pour la dernière fois de sa vie parce qu'il l'avait exigé... et que ce sacrifice avait lieu devant lui? Sa présence enfin ne serait-elle pas un hommage discret à ce talent de Rina qu'il avait été le premier à reconnaître à Venise?

Mais les hommes amoureux sont si étranges! Et les Pozzi ont un tel orgueil!

Peut-être se refusait-il aussi à venir parce qu'il avait certainement appris, par la lecture des journaux, que Béatrix tournait dans la même production... Il ne devait pas avoir très envie de la rencontrer malgré les dires de la fille blonde qui m'avait affirmé que son ex-fiancé avait été enchanté de recevoir sa visite à la clinique new-yorkaise? J'avais des doutes sur ce chapitre, sachant jusqu'à quel point l'enfant de Giuseppe pouvait mentir.

De toute façon, je ne pouvais plus annoncer à Rina, en arrivant au studio, qu'Eduardo était de retour. Puisqu'il refusait d'y venir, il valait mieux qu'elle ne l'apprît que quand le dernier tour de manivelle aurait été donné. Mais pourrais-je seulement le donner?

Ce qui se passa pendant la mémorable matinée, nous le savons... Mais qu'arriva-t-il quand Eduardo Pozzi, dont la venue inespérée à la dernière minute m'avait prouvé qu'il était un authentique grand seigneur, pénétra successivement dans les loges d'où Rina et Béatrix ne voulaient plus sortir... dans ces sanctuaires douillets où la beauté prenait chaque jour le visage exigé par le film et où deux jolies filles

s'étaient isolées pour se repaître chacune de leur haine réciproque?

J'ignorerai toujours les dialogues qui furent échangés entre un Eduardo et une sauvageonne, puis entre une Béatrix et un Eduardo. Parce que nul ne les connaîtra jamais en dehors des intéressés, nous ne pouvons que les imaginer... Ce qui me porte à croire que ces dialogues se transformèrent plutôt en deux monologues prononcés par le *campionissimo* devant deux femmes silencieuses...

— Petite Rina, il faut tourner la dernière scène de ce film pour montrer jusqu'au bout votre conscience d'artiste et pour prouver aussi à Vincenzo Nardi que vous n'êtes pas une ingrate... En refusant de travailler encore pendant quelques minutes, vous vous conduiriez exactement comme j'aurais pu le faire en déclarant forfait quelques minutes avant le départ du Grand Prix d'Indianapolis... Je vous dois un aveu : j'avais reçu votre télégramme à temps et sa seule vue me rappela que je ne portais pas le foulard bleu que vous m'aviez offert et qui m'avait protégé de course en course... Je l'ai fait chercher partout par mon mécanicien, mais ce fut en vain! Le départ allait être donné... Quand je pris place à mon volant, je me suis senti envahi par le même terrible pressentiment que vous. C'était à croire que votre instinct d'amoureuse vous avait fait prévoir, malgré l'éloignement, ce qui allait se passer... Moi aussi, je comprenais à cette minute angoissante que je courais au-devant d'une catastrophe! Cela, parce que je n'avais pas autour de mon cou le morceau de soie qui m'apportait une chaleur comparable à celle de vos bras... Devais-je abandonner le volant? Je n'en avais pas le droit : c'eût été la pire des lâchetés... Et j'ai pris le départ comme les autres pour la ronde de mort! Si vous aviez été spectatrice de cette course, vous auriez été la première à approuver ma décision et, si j'en avais pris une contraire, vous auriez été couverte de honte et pleine de mépris à mon égard... Dans quelques instants, parce que c'est votre futur mari qui vous le demande, vous allez recommencer à tourner la dernière scène de ce film : cette fois, ce sera moi qui serai dans les tribunes... J'assisterai à votre performance courageuse avec toute l'admiration que doit avoir un homme pour une femme qui sait dominer ses nerfs, avec tout mon amour aussi... Rien ne pourra mieux me prouver que vous êtes digne de devenir une comtesse Pozzi!

La réponse de la sauvageonne se traduisit par l'apparition sur le plateau de son habilleuse qui vint m'annoncer :

— Monsieur Nardi, M^{lle} Valenti vous informe qu'elle sera prête à tourner d'ici un quart d'heure...

C'était une première victoire de celui qui se révélait, à la dernière seconde, mon plus puissant allié. Mais comment parviendrait-il à remporter la deuxième qui me semblait beaucoup plus difficile?

Et cependant, dix minutes plus tard, je vis revenir sur le plateau un Eduardo calme et souriant qui me dit :

— Béatrix consent également à terminer le film.

Je crois bien que j'aurais embrassé mon ancien adversaire de l'hôtel Danieli, mais il était plus digne de lui serrer silencieusement la main. J'étais assez ému et ce ne fut qu'au bout de quelques instants que je pus dire :

— Installez-vous dans mon fauteuil de metteur en scène qui est cependant sacré puisque personne d'autre que moi n'a le droit de l'utiliser! Voyez : mon nom est même inscrit sur le dossier... Seulement aujourd'hui c'est vous le vrai metteur en scène! Moi, je vais me contenter de réendosser ma personnalité d'acteur puisque je suis aussi dans cette scène de bagarre à laquelle je dois assister avec un sourire ironique... Vous me direz si je suis un prince Borowski possible et si vous estimez que mon jeu n'est pas parfait, je recommencerai!

Pendant que la maquilleuse faisait le raccord indispensable sur mon visage qui, depuis le commencement de cette matinée, avait dû passer par toutes les couleurs, pendant surtout que nous attendions le retour de mes deux «filles prodiges», je me demandai quel avait bien pu être le deuxième monologue adressé par le comte Pozzi à Béatrix. Et je l'imaginais à peu près ainsi...

— Ma chère Béatrix, en souvenir de la charmante visite que vous m'avez faite à New York et pendant laquelle j'ai cru comprendre que vous aimeriez désormais m'écouter, je vous demande de rejoindre le plateau pour y terminer votre premier film... J'ai été très heureux d'apprendre que vous alliez devenir une grande vedette. Je ne connais aucune femme qui soit plus digne que vous de porter le qualificatif si envié de star... Je vous promets aussi que c'est la première et la dernière fois que vous tournez avec Rina Valenti : quand elle quittera tout à l'heure ces studios, ce sera pour devenir ma femme... Ne m'avez-vous pas dit vous-même à Venise que vous approuviez ma décision de ne pas vouloir que la comtesse Pozzi fût une artiste de cinéma? Aussi suis-je en droit de penser que ma décision vous fait plaisir... N'offrira-t-elle pas également l'avantage de vous laisser le champ libre pour acquérir cette gloire de l'écran à laquelle vous aspirez? Ne vous permettra-t-elle pas enfin de vous libérer de la tutelle tyrannique de M. votre père? Désormais vous aurez le droit de vivre en femme libre, Béatrix! Vous ne serez plus celle dont on disait un peu partout : «Elle est très belle mais elle a surtout la chance d'avoir un père très riche!» Quand ils vous verront, les gens chuchoteront maintenant : «Quelle femme extraordinaire! Elle aurait pu se contenter de n'être que la fille de son père, mais elle a préféré travailler pour

avoir son indépendance...» Si nous ne nous sommes pas entendus, c'est probablement parce que nos caractères se ressemblent trop! Votre orgueil, que j'estime, n'a pas voulu se plier au mien et le mien n'aurait jamais cédé devant le vôtre! Alors quittons-nous bons amis, avec le sourire et sans trop d'amertume! J'ai même l'impression que cette atmosphère de studio et la magie du décor où vous allez évoluer à nouveau en Impératrice dans quelques minutes vous aideront à oublier beaucoup de choses... Je vous souhaite bonne chance, Béatrix! Vous la méritez parce que vous êtes une femme de tête qui va prouver à tous ceux qui vont l'observer sur le plateau, qu'elle a aussi du cran...

Grâce à ces deux monologues, je pus terminer le film. Le tournage de la scène épineuse dura à peine trois minutes et demie! Dès que mes deux vedettes avaient réapparu, je décidai de ne plus tourner «pour l'essai» mais pour de bon. J'entends encore la voix de Paolo criant, avant de mettre par un coup de claquette la ponctuation finale à sa phrase :

— *Le Misogyne*, scène 310, première fois! Moteur!

Je m'entends aussi, demandant à l'opérateur et à l'ingénieur du son, une fois que la scène eut été tournée :

— Bon pour l'image?... Bon pour le son?

Comme il n'y avait pas eu de réponse – ce qui signifiait que tout avait marché à souhait – j'ajoutai :

— Inutile de recommencer... Tirez immédiatement «la première»! Elle suffira!

La bagarre avait été parfaite...

Tellement parfaite qu'Eduardo me confia à l'oreille :

— Je sais maintenant ce qui m'attend si Rina s'avisait jamais de découvrir dans notre vie une rivale!

Les sunlights s'étaient éteints, le décor du boudoir fut plongé à nouveau dans une obscurité d'où il ne sortirait que pour être démoli et céder le plateau à un décor d'un autre film – interprété par d'autres artistes et dirigé par un autre metteur en scène – dont le tournage commencerait quarante-huit heures plus tard. Les studios de cinéma sont ainsi faits qu'un film terminé, qui les a cependant fait vivre pendant des mois, ne les intéresse plus! Les studios sont un peu comme les hommes : ingrats...

Rina nous avait rejoints, Eduardo et moi.

— Et cette fameuse lettre, me demanda le comte Pozzi, que votre assistant s'apprêtait à porter à mon hôtel et que vous avez promis de me remettre quand je quitterais ce studio? J'ai l'impression que ce moment approche... Puis-je enfin en prendre connaissance?

— La voici, mon cher comte...

Après l'avoir parcourue, le jeune homme me dit :

— Je la conserve. Plus tard elle sera pour mes descendants la

preuve irréfutable que leur ancêtre aurait été très capable de gagner sa vie comme cinéaste!

Ce qu'il y avait dans cette lettre, dans ce billet plutôt, car le texte en était très court, comment son auteur ne s'en souviendrait-il pas :

Vous avez refusé de devenir mon conseiller technique pour le film que je préparais sur le monde automobile. J'ai l'impression que ce refus poli ne vous a guère porté chance et que, si vous aviez accepté les substantiels appointements que je vous offrais alors, vous n'auriez plus été dans la nécessité de tenter la grande aventure d'Indianapolis... Je viens vous demander à nouveau aujourd'hui votre collaboration pour terminer un autre film. Pouvez-vous me la refuser étant bien entendu, cette fois, que je ne vous offrirai aucun cachet? J'ai mis du temps à comprendre qu'un comte Pozzi ne pouvait apporter au cinéma que son concours gratuit... J'avais commis, la première fois, une grave erreur dont je m'excuse humblement. Et je suis persuadé que si vous accédez à ma seconde requête, cela vous portera bonheur! Je vous attends au studio.

Votre ami Vincenzo Nardi.

Le souci de la vérité m'oblige à avouer que j'avais menti effrontément à mon jeune ami, quand il était enfin arrivé sur le plateau, en lui affirmant que j'avais besoin de lui pour me dire si ma bagarre entre une impératrice et une ballerine n'était pas trop outrée. Je n'ai jamais pris conseil de qui que ce soit pour exercer mon métier... Le concours que j'attendais d'Eduardo était d'un tout autre ordre : il s'agissait de savoir parler à deux femmes... Il s'était admirablement acquitté de cette tâche délicate. Il pouvait repartir.

Ce qu'il fit après m'avoir serré la main et en entraînant une Rina qui espérait ce geste depuis près de trois années! Avant de s'en aller, elle se retourna tout de même vers moi et je pus remarquer que son visage ne marquait aucune tristesse. Jamais je ne lui vis une expression plus radieuse que lorsqu'elle me dit en guise d'adieu :

— Je suis tellement heureuse, Vincenzo!

Je ne pus m'empêcher alors de lui répondre devant Eduardo qui semblait avoir hâte maintenant d'arracher son amour à son seul véritable rival :

— Laisse-moi au moins te tutoyer pour la première fois et t'embrasser pour la dernière! Te souviens-tu encore des deux autres fois : dans la gondole et à l'hôtel Danieli?

Ce ne fut pas sa bouche qu'elle me tendit, mais sa joue : pour elle, c'était un baiser sans importance... Puis elle s'enfuit en riant. Sa joie était trop grande pour qu'elle pût laisser une toute petite place à l'attendrissement...

La dernière vision que j'eus du *Couple*, que j'avais tant admiré, fut

celle d'un homme jeune, à la silhouette racée, enlaçant par la taille une ballerine en tutu... Ce ne fut qu'une impression fugitive de studio, ce fut aussi le plus grand déchirement de mon cœur.

Huit années ont passé. Je n'ai pas été invité au mariage. Je n'ai pas assisté à la grande première du film et j'ai su que Rina n'y était pas non plus. Le triomphe de Béatrix Sorano, qui représenta à elle seule les vedettes, n'en fut que plus grand... Huit années pendant lesquelles je n'ai reçu aucune nouvelle directe de celle qui fut le seul amour de ma vie. On m'a dit qu'elle était devenue la maman de deux beaux garçons. Je n'ai pas encore compris son silence et je pense que je disparaîtrai sans en découvrir la raison. Son mari non plus ne m'a pas donné signe de vie, mais lui, c'est assez normal : dans le fond de son cœur, il doit rester quelques petites choses qu'il ne m'a jamais pardonnées...

Cet oubli où l'on m'a laissé est-il juste?... Oui, sans doute, si l'on admet que le bonheur de deux amants est chose si rare que ceux qui l'éprouvent ne doivent plus jamais penser aux autres êtres qui restent étrangers à sa plénitude... Mais ai-je vraiment été étranger à ce bonheur?

Je n'ai quand même pas le droit d'en vouloir à mes jeunes amis : n'était-ce pas sur cette note un peu égoïste que se terminait le premier film que j'avais tourné avec Rina sous le titre magique *Le Couple*? N'aurais-je pas trouvé que tout était très bien ainsi si, dans la vie, j'avais été à la place du comte Eduardo?

Au moment où ce dernier lisait, avant de quitter le studio, ma lettre devenue inutile, j'aperçus – quittant rapidement le plateau en compagnie de son habilleuse qui la suivait en portant sa traîne – une impératrice blonde aux yeux pailletés d'or... Elle non plus, je ne l'ai jamais revue.

Mes assistants, les «machinos», les électriciens et tous mes collaborateurs s'étaient enfuis comme Béatrix, courant sans doute vers de nouveaux engagements et me laissant sur le plateau silencieux dans la seule compagnie du fidèle Paolo qui me demanda en zézayant :

– Patron, quel film allons-nous faire maintenant?

Je n'eus même pas le courage de répondre. Comprenant que je désirais être absolument seul, Paolo sut se retirer sur la pointe des pieds... Cher Paolo!

Combien de temps dura alors ma méditation? je suis encore incapable de m'en rendre compte après des années... Ce dont je me souviens est que cette rêverie un peu mélancolique fut interrompue par le bruit d'un pas lourd que je reconnus pour l'avoir exécré pendant toute la réalisation du film. Mais, si le pas restait lourd, la voix grasseyante essayait de se faire joviale :

— Il est tout de même tourné, ce film! Et dans les délais que je

vous avais accordés... Quand mon administrateur me l'a téléphoné, je n'en croyais pas mes oreilles et j'ai voulu venir me rendre compte moi-même du miracle! Cela me confirme dans mon opinion que – dans ce fichu métier – il faut savoir de temps en temps donner le coup de g... indispensable! Vous-même m'avez obéi, mon cher metteur en scène!

— Ce qui prouve que vous êtes un très grand producteur, monsieur Sorano...

— Venant de vous, ce compliment m'enchanté!... Parlons maintenant «affaires» : vous avez les documents?

— Quels documents?

— Mais... Ceux qui étaient entre les mains de la police et que vous avez promis de me restituer après le dernier tour de manivelle?

— Ah!... Ces petits «rapports» où il était question de vagues accidents d'automobile? Les voici!

— Vous les portiez donc sur vous?

— Depuis le premier tour de manivelle du film...

— C'est de la folie pure! Vous auriez pu les perdre! On aurait pu vous les prendre!

— Cela n'aurait fait de tort qu'à vous, cher monsieur... Ne trouvez-vous pas, au contraire, assez plaisant de penser que ces papiers, d'où dépendait la quiétude d'un personnage aussi puissant que vous, étaient enfouis dans l'une des basques de l'habit rose du prince Borowski?

Les mains de tueur feuilletaient fébrilement le dossier.

— C'est complet?

— Rien n'y manque... et spécialement les aveux écrits de celui qui fut votre exécuteur de basses œuvres.

— Le mécano? Je vous jure que maintenant ce bougre-là va me le payer!

— Laissez donc cet homme tranquille dans la ferme que vous lui avez offerte... Montrez pour une fois que vous êtes capable, sinon de faire preuve de grandeur d'âme, du moins d'oublier... Malgré les avantages que lui procure sa ferme, j'ai tout lieu de croire que ce malheureux n'est pas comme vous et qu'il a une conscience...

— Dans ce cas, on brûle tout!

Et, avant même que je n'aie pu dire un mot, le gros Giuseppe avait mis le feu aux documents avec la flamme de son briquet. Bientôt, il ne resta plus sur le plancher du plateau que quelques cendres qui s'éparpillèrent dans la poussière...! Eduardo Pozzi avait conservé ma lettre, Sorano venait de supprimer les écrits qui le gênaient : tout était normal.

Quand il fut assuré qu'il ne restait plus aucune trace du combat qu'il venait de perdre, le marchand de ferraille parut retrouver instantanément sa force de lutteur pour me dire d'une voix tonitruante

— Si nous parlions un peu «métier»? Quand signez-vous avec moi un contrat pour un nouveau film?

Je pris tout mon temps pour faire une réponse que je préparais depuis des semaines et qui se limitait à un seul adverbe :

— Jamais!

— Qu'est-ce qui vous prend? Le film que «nous» venons de réaliser va être un succès retentissant! Il faut toujours battre le fer pendant qu'il est chaud! Je suis prêt à signer avec vous le contrat que vous me dicterez... Profitez de mes bonnes dispositions! Combien exigez-vous sur les recettes du film?

— Je ne ferai pas ce film...

— Auriez-vous déjà signé avec un autre producteur?

— Je ne signerai ni avec vous ni avec aucun de vos concurrents!...

Cher monsieur Sorano, quand je vous ai apporté l'affaire du *Misogyne*, je vous ai fait un triple cadeau dont vous pourrez m'être reconnaissant jusqu'à vos derniers jours... Le premier est Béatrix Sorano dont j'ai fait une grande artiste en un seul film. Il ne tient qu'à vous qu'elle devienne une vedette très capable, à elle seule, d'assurer le succès d'une production. Ce n'est plus qu'une question de publicité et vous vous y connaissez!... Le deuxième est de vous avoir donné la chance de produire le dernier film tourné par Rina Valenti, qui abandonne définitivement l'écran pour devenir la comtesse Pozzi : cela aussi, c'est une publicité rare que vous êtes trop malin pour négliger... Le troisième est d'avoir eu l'honneur de me voir travailler avec vous dans le dernier film de ma longue carrière...

— Ce qui veut dire?

— J'abandonne, moi aussi, le cinéma. Je n'écirai plus de scénario, je ne ferai plus de mise en scène et je n'interpréterai plus aucun rôle!

— Mon cher Nardi, si je ne savais pas que la réalisation du *Misogyne* a été pour vous très fatigante, je serais inquiet... Ce n'est pas sérieux ce que vous me dites?

— Mon cher Sorano, je suis en effet très fatigué mais nullement par la réalisation de ce dernier film! Ma lassitude vient de plus loin : elle a trente années de pratique et de connaissance d'une profession passionnante mais terrible! Je suis excédé d'évoluer toujours dans un milieu étrange où la jalousie ne le dispute qu'à la haine et la mesquinerie à l'envie... Je suis saturé de cette gloire cinématographique qui ne laisse, au fond, que bien peu de traces valables derrière elle! Je n'en puis plus d'entendre des louanges publicitaires qui ne m'ont jamais amusé, de signer des autographes à tous les coins de rue et de parader en habit aux premières de gala... J'en ai assez de tout ce tintamarre et de tout ce bluff!

— Que deviendrez-vous sans le cinéma? Il est votre vie, Vincenzo

Nardi!

— Ma vie? J'ai au contraire l'impression que c'est le cinéma seul qui m'a empêché d'être aimé comme tout homme a le droit de l'être au moins une fois...

— Tout le monde vous aime!

— C'est trop!... Adieu, grand producteur! Continuez à sortir des films qui vous rapporteront beaucoup d'argent ou vous permettront de réaliser d'autres fructueuses affaires... Mon ambition est moins vaste : les quelques économies que j'ai pu mettre péniblement de côté vont me permettre de me consacrer à ma passion de collectionneur... Je fouinerais chez les antiquaires et chez les brocanteurs... Peut-être même me lancerai-je dans la peinture comme tout le monde. Peut-être aussi me risquerai-je dans la littérature. Mais ce dont je suis certain, c'est que je ne mettrai plus jamais les pieds dans une salle de cinéma et encore moins sur un plateau de studio!

— Vous assisterez quand même à la première mondiale du *Misogyne*?

— Pour les besoins de votre publicité? Je ne le pense pas... Il y a, dans cette histoire, une petite ballerine brune dont le visage me bouleverse...

Je me revois – pendant que le gros Giuseppe me regardait sans comprendre – traversant pour la dernière fois de mon existence le vaste plateau sur lequel je venais d'œuvrer pendant des mois. Je me souviens même d'un détail : au moment où j'allais atteindre la porte de sortie, au-dessus de laquelle la petite lampe rouge et les lettres lumineuses de l'inscription «Silence» restaient éteintes, je me débarrassai de mon face-à-main, qui m'agaçait, en le jetant par terre.

En tombant sur le plancher il se brisa...

Je pris alors, dans le gousset du gilet brodé d'or de mon bel habit rose, mon monocle que j'ajustai d'un geste machinal dans mon arcade sourcilière gauche. Après tout, pourquoi feu le prince Borowski, alias Vincenzo Nardi, ne déambulerait-il pas dans la vie réelle en l'observant avec un monocle?